This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

34. g. 4

UNS 158 f. 29

~~34. g. 4~~

UKS. 155 f. 29

LE
THEATRE
ITALIEN.
TOME QUATRIEME.

PIECES CONTENUES
dans ce quatrième volume.

L'Opera de Campagne.

L'Union des deux Operas.

La Fille de bon sens.

Les Chinois.

La Baguette de Vulcain.

Les adieux des Officiers.

Les Mal-assortis.

Les Originaux.

Les champs Elisées.

Frontispice

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL de toutes les Comedies & Scénes françoiſes jouées par les COMEDIENS ITALIENS du ROI, pendant tout le temps qu'ils ont été au ſervice.

Enrichi d'eſtampes en taille douce à la tête de chaque Comedie, & des airs gravés-notés à la fin de chaque volume.

TOME QUATRIE'ME.

Edition nouvelle revue avec beaucoup d'exactitude.

A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science, & à l'Ange Gardien.

M DCC XLI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

L'OPERA DE CAMPAGNE

L'OPERA
DE
CAMPAGNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au theâtre par monſieur Du F** & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le quatriéme jour de Février 1692.

ACTEURS.

JEANNOT bailli. CINTHIO.
Madame PRENELLE femme de Jeannot. MEZZETIN.
THERESE fille de Jeannot. COLOMBINE.
OCTAVE amant de Thereſe.
LE DOCTEUR, COLOMBINE, PASQUARIEL, acteurs de l'opera de campagne.
ARLEQUIN valet d'Octave.
PIERROT valet de Jeannot.
UN MAITRE à danſer. ARLEQUIN.
UN AFFICHEUR, PASQUARIEL.

La Scene eſt dans un village.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

PROLOGUE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ſortant après Colombine qu'il tient par la manche.*

CAR, ſuppoſé que, quand on rit...

COLOMBINE.

Vous n'avez pas le ſens commun.

ARLEQUIN.

Mais accordez-moi ſeulement...

COLOMBINE.

Abus !

ARLEQUIN.

Quoi ?

COLOMBINE.

Bagatelle.

ARLEQUIN.

Vous prétendez donc être plus obſtinée que moi, à cauſe que vous êtes femme ?

COLOMBINE.

Hé bien, je renonce à mes privileges, & je veux bien me ſoumettre à la raiſon. *Au Parterre.* Meſſieurs, en attendant que nos camarades ſe diſpoſent à vous donner l'opera de campagne, je vous prie d'être juge d'un petit different entre Arlequin & moi. Il ne s'agit que de la définition de l'homme. *A Arlequin.* Tu veux bien t'en raporter à ces meſſieurs ?

ARLEQUIN.

Volontiers. Le parterre eſt notre juge naturel, & je n'oſerois le récuſer, quoi qu'il nous ait ſouvent condamné aux dépens.

COLOMBINE.

Voici la queſtion. Je ſoutiens après Ariſtote, que l'homme eſt un animal riſible.

ARLEQUIN.

Et moi je ſoutiens après . . . moi, & tous les comediens de France, que l'homme eſt un animal ſifflant; *& ſic argumentor.* Vous ſavez, meſſieurs, qu'il eſt très-difficile de vous faire rire : or rien n'eſt ſi facile que de vous faire ſiffler. Ergo le ſiffler eſt plus naturel à l'homme que le rire.

COLOMBINE.

Cependant la faculté riſible eſt de l'eſſence de l'homme, & toutes les eſpeces

de rire partent de là. *Elle ſe touche au cœur.* Apperçois-tu ce vieux financier, feuilletant un tas de recettes, dont chaque article a ruiné une famille ? Il rit ſous cape de la miſere d'autrui, & ce ris malin n'a-t-il pas ſes racines dans le fond du cœur ?

ARLEQUIN.

Ces racines-là ne devroient guéres pouſſer, car le cœur d'un financier eſt un terrein bien dur.

COLOMBINE.

Autre preuve. Un mari, par exemple, a la ſimplicité d'envoyer ſa femme ſolliciter un jeune juge ; ils rient tous les trois, paſſion toute pure. La femme rit de ce qu'elle trompe ſon mari...

ARLEQUIN.

Oui, malignité cela.

COLOMBINE.

Le mari rit de voir ſa femme dicter ſon arrêt ſous la cheminée du juge...

ARLEQUIN.

Avarice cela.

COLOMBINE.

Et le juge rit de voir que le mari qui gagnera ſon procès, ne laiſſe pas de lui payer ſes épices par avances.

ARLEQUIN.

Par les mains de ſa propre femme.

COLOMBINE.

Hé bien, Arlequin, qu'as-tu à répondre à tout cela ?

ARLEQUIN *à part.*

Oh, je m'en vais la bien attraper ! *A Colombine.* O ça, madame la philoſopheſſe, dites-moi, s'il vous plaît, de quelle paſſion tire ſon origine cette eſpece de rire-ci ? *Il ſe chatouille.* Il faut que ce ſoit d'une paſſion bien drôle.

COLOMBINE.

Attens... cela ne toucheroit-il point la corde de l'amour ?

ARLEQUIN.

Juſtement. C'eſt pour cela que les femmes ſont plus chatouilleuſes que les hommes.

COLOMBINE.

Conviens donc avec moi, que le rire eſt un effet des paſſions.

ARLEQUIN.

Oui, mais demandez à une douzaine de ſiffleurs apoſtés, ſi le ſiffler n'eſt pas auſſi un effet de la paſſion des hommes ?

COLOMBINE.

Cela peut être ; mais ma derniere preuve eſt ſans replique. L'homme eſt le ſeul animal qui rit, & il n'a ſa faculté de ſiffler qu'en commun avec la linotte & les ſerpens.

ARLEQUIN *au parterre.*

Hé, meſſieurs ! n'ayez plus rien de commun avec ces vilains animaux-là.

COLOMBINE.

Doucement. Gardez-vous d'effaroucher

les ſiffleurs. Ce ſont eux qui mettent notre theâtre à l'abri d'un déluge de mauvais auteurs, dont il ſeroit inondé. *Au parterre.* Sifflez, meſſieurs, ſifflez, mais ne ſifflez pas comme des linottes; & ſi vous voulez que vos ſifflets ſoient ſalutaires au public & aux comediens, gouvernez vos ſifflemens avec la prudence des ſerpens.

ARLEQUIN.

Et n'en ayez pas le venin.

COLOMBINE.

Hé bien, Arlequin, es-tu convaincu par toutes mes raiſons?

ARLEQUIN.

Moi, me payer de raiſons! Oh, je ne ſuis pas ſujet à ces foibleſſes-là, & ſi tu voulois parier....

COLOMBINE.

Ah! voilà le dernier argument des ignorans: *Veux-tu parier?* Hé bien parions, je le veux bien.

ARLEQUIN.

Mets au jeu.

COLOMBINE.

Oh, je n'ai rien à parier qu'on puiſſe mettre en main tierce.

ARLEQUIN.

Parions notre part d'aujourd'hui. *Montrant le parterre.* Ces meſſieurs ont déja mis au jeu pour nous.

COLOMBINE.

Ça, voici le ſujet de notre diſpute. Tu paries pour le ſiffler, & moi pour le rire. Oh, voici un moyen sûr pour voir qui de nous deux a raiſon. La choſe la plus naturelle à l'homme, eſt celle dont il ſe peut le moins empêcher. Pries ces meſſieurs de s'empêcher de rire pendant toute la comedie, & moi, je les prierai de s'empêcher de ſiffler.

ARLEQUIN.

Tu feras bien, car au premier coup de ſifflet je tire les enjeux.

COLOMBINE *au parterre.*

Meſſieurs, ſongez que ma part eſt au jeu, n'allez pas vous aviſer de me faire perdre. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN *au parterre.*

Meſſieurs, ſongez qu'il s'agit de deux part pour moi, & qu'on ne gagne pas beaucoup en été.

ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

HE' bien, monſieur le bailli eſt-il d'humeur à vous donner ſa fille ?

OCTAVE.

Monſieur le bailli eſt le meilleur homme du monde, mais le plus grand beneſt que je connoiſſe. Il m'a promis qu'il me donnera Thereſe, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager ſa femme.

ARLEQUIN.

Enfin, il vous a donné ſa parole ?

OCTAVE.

Oui, mais cela ne m'avance pas de grand'choſe, car Thereſe dépend plus de ſa femme que de lui.

ARLEQUIN.

Cela eſt juſte, c'eſt à la femme à être maîtreſſe des enfans; autrement les maris diſpoſeroient ſouvent de ce qui ne ſeroit point à eux. La loi y eſt formelle : *Mater certa, pater verò incertus.*

OCTAVE.

Monſieur le bailli n'eſt que le lieutenant de ſa femme. Elle le traite comme un enfant; elle ne l'appelle que Jeannot.

ARLEQUIN.

Et il eſt *jean* tout-à-fait apparemment?

OCTAVE.

C'eſt une diableſſe qui ſe fait craindre; mais ce qui eſt de remarquable, elle-même craint un certain maître-valet nommé Pierrot, qui commande en chef dans la famille.

ARLEQUIN.

C'eſt l'ordinaire. Quand un mari n'eſt pas le patron de la barque, il y a toujours quelque valet qui prend le timon.

OCTAVE.

Enfin c'eſt à ce Pierrot qu'il faut demander Thereſe en mariage. Ne le connoitrois-tu point?

ARLEQUIN.

Pas beaucoup: mais j'ai un ami, qui a un ami, qui eſt ami d'un des amis de Pierrot.

OCTAVE.

Et qui eſt cet ami?

ARLEQUIN.

C'eſt l'ami commun de tous les honnêtes gens, bon ami, ami cordial; c'eſt le bon vin.

OCTAVE.

S'il ne tient qu'à cela, je te donnerai de

quoi en avoir douze douzaines de bouteilles, du meilleur ami de Bourgogne.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous ferai avoir deux douzaines de Thereſes.

OCTAVE.

Je me contente de celle que j'aime.

ARLEQUIN.

Tenez, monſieur, la voilà à la fenêtre.

Thereſe paroît à une fenêtre dans le fond d'une cour; Octave qui eſt dans la rue, & par conſéquent hors de la cour, fait des ſignes à Thereſe; Pierrot arrive, & les obſerve.

ARLEQUIN *voyant Pierrot, dit à Octave:*

Sauvez-vous, voici Pierrot qui vous obſerve.

OCTAVE.

Tiens, voilà ma bourſe. Tâches de gagner Pierrot, & madame Prenelle, je vais trouver monſieur le bailli. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire: je gouvernerai Pierrot: Pierrot gouverne madame Prenelle: madame Prenelle gouverne monſieur le bailli: monſieur le bailli ne gouverne rien: Ergo, par les regles de la ſubordination, la fille dépend de moi.

SCENE II.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN *tourne & examine Pierrot, puis faiſant ſemblant de le connoître, dit :*

AH, bon jour, mon ami ! il y a mille ans que nous ne nous ſommes vus.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait encore plus que cela, car je ne m'en ſouviens pas.

ARLEQUIN.

Je vois bien qu'il faut vous payer pinte pour vous rafraîchir la mémoire.

PIERROT.

Le vin échauffe.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous ne me reconnoiſſez pas...

PIERROT.

Oh que ſi ! je reconnois que je ne vous ai jamais vu.

ARLEQUIN.

Nous avons pourtant été à l'école enſemble.

PIERROT.

A l'école ? Hé, je ne ſai ni lire, ni écrire.

ARLEQUIN.

C'eſt donc en nourrice que nous nous ſommes vus.

PIERROT.

Dites la verité, vous voulez m'emprunter de l'argent ?

ARLEQUIN.

Au contraire, j'en ai à votre ſervice ; & ſi vous étiez d'humeur... *Il tire une bourſe.*

PIERROT.

Oh, je ſuis toujours d'humeur à prendre.

ARLEQUIN.

Tenez, je vous la donne à cauſe de notre amitié. *Il donne ſa bourſe à Pierrot.*

PIERROT.

Et moi je la prens à cauſe de cette vieille connoiſſance qui eſt plus vieille que nous.

ARLEQUIN

Vous ſerez ravi de me connoître. J'ai mille bonnes qualités : je ne ſai qu'un défaut en moi, c'eſt que je n'aime point l'argent.

PIERROT.

Si fait bien moi. Ça, ne tournez point tant autour du pot : vous venez ici pour négocier notre petite Thereſe.

ARLEQUIN.

Oh, moi, eſt-ce que vous me prenez pour un maître à chanter ?

PIERROT.

Là, là, ne vous éfarouchez point tant, je me ſens de la condoléance pour les amoureux. Dites-moi un peu, votre maître eſt-il diſcret ?

ARLEQUIN.

Voilà une belle demande ! il eſt François.

PIERROT.

Bon, bon ! c'eſt-à- dire que quand on vous donne un ſecret à garder....

ARLEQUIN.

C'eſt autant de perdu.

PIERROT.

Et bien, puiſque vous êtes ſi ſecret, je vas vous dire le fin. Vous ſaurez... que... *Il regarde derriere lui.*

ARLEQUIN.

Oh, perſonne ne nous écoute.

PIERROT.

Gardez ce ſecret-là auſſi-bien que je garderai votre argent.

ARLEQUIN.

Oui, oui: dites donc vîte.

PIERROT.

Votre maître & vous, vous n'avez qu'à tirer vos chauſſes: la fille de céans n'eſt ni à vendre, ni à louer. *Il s'en va.* Adieu la vieille connoiſſance.

ARLEQUIN.

Mais mon argent? Oh, je l'attraperai bien. Voilà un drôle dont les bonnes graces ſont difficiles à gagner.

SCENE III.

On entend un bruit de timballes & de trompettes. Dans le même temps paroit une charette chargée d'utenciles d'opera, comme habits, coffres, décorations, contrepoids, cordages, &c. Marinette eſt au haut de la charette, avec trois petits enfans; le charetier marche à côté, vêtu de noir, avec un tapabord ſur la tête, une barbe de plume, & dans ſa main une baguette de magicien, qui lui ſert de fouet. Un boſſu vient enſuite, portant ſur chacune de ſes boſſes, devant & derriere un pupitre chargé d'un livre de muſique ouvert. Ce boſſu eſt ſuivi d'un timballier, le timballier d'un trompette, le trompette d'un homme qui traîne une baſſe de violon ſuſpendue ſur deux petites roues; celui-ci d'un autre qui joue du deſſus de violon, & ce dernier d'un qui tient une petite épinette pendue à ſon cou; & tous jouent chemin faiſant, chacun d'eux portant attaché derriere ſon dos avec une groſſe épingle la piéce qu'ils repetent. Aprés qu'ils ont fait le tour du theâtre ils ſe rangent, & mettent la charette au milieu d'eux, & eux au milieu de deux hommes qui tiennent chacun un fuſil ſur l'épaule. Il faut remarquer que tous ces gens-là ſont habillés avec des habits d'opera les plus plaiſans qu'on ait pu imaginer; & lorſque le chartier veut aller à droite, à gau-

che, avancer, ou reculer ſes chevaux, il s'exprime toujours en chantant & ſur divers tons, ſuivant les divers mouvémens qu'il demande de ſes chevaux, & tous les inſtrumens l'accompagnent; ſi bien que tous les termes des chartiers, comme à dia, hureau, ori, *& les autres, ſont toujours prononcés par le charetier en muſique, & le chœur enſuite les reprend.*

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE maſqué, PASQUARIEL maître de l'opera, traînant ſur ſes épaules une mante toute remplie de clinquant.

ARLEQUIN *voyant les chevaux de la charette qui courbettent au ſon des inſtrumens.*

LA muſique eſt devenue bien commune en France! Les chevaux danſent à livre ouvert.

PASQUARIEL *à Arlequin.*

Monſieur, enſeignez-moi une hôtellerie.

ARLEQUIN.

Monſieur, enſeignez-moi qui vous êtes.

PASQUARIEL.

Je ſuis votre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur l'Opera.

ARLEQUIN.

L'Opera? On me l'avoit bien dit, que vous démenagiez à ce terme-ci.

PASQUARIEL.

Je ne ſuis qu'un opera de campagne, monſieur; & voilà toute ma famille.

ARLEQUIN

ARLEQUIN.

Oui, oui, j'entends bien, voilà les inſtrumens & le pupitre.

PASQUARIEL.

C'eſt que nous repetons en chemin faiſant.

ARLEQUIN *montrant les fuſeliers.* Eſt-ce-là la garde ?

PASQUARIEL.

Oui, monſieur, ils ſervent auſſi à moucher les chandelles. Il y a un homme qui tourne le luſtre, & l'autre à bale ſeule, vts. *Il fait avec ſon bras comme s'il couchoit en joue, & avec la bouche il contrefait le bruit ſourd que fait la bale quand elle eſt en l'air.* Ils ne manquent pas un lumignon : ils ſont ſtilés à cela.

ARLEQUIN.

Fort bien. *Montrant Marinette qui eſt ſur la charette.* Et qui eſt cette groſſe gaguie, habillée en junon ?

PASQUARIEL.

C'eſt ma femme, monſieur, j'en ſuis le jupiter.

ARLEQUIN.

Et qui eſt-ce qui en eſt le mercure ? *Montrant les enfans qu'elle tient.* Elle eſt feconde à ce que je vois ?

PASQURIEL.

Elle fournit à la troupe deux ou trois muſiciens tous les neuf mois.

ARLEQUIN.

Deux ou trois muſiciens tous les neuf mois ? Mais, mais c'eſt une truye que cette femme là ! Voilà une bonne pepiniere pour peupler les chœurs ! *Montrant le Docteur.* Et ce crieur d'enterrement-là ? C'eſt lui apparemment qui mene le deuil dans Alceſte ?

PASQUARIEL.

C'eſt notre medecin.

ARLEQUIN.

Un medecin ? diable, il faut que votre opera ſoit bien malade !

PASQUARIEL.

Il s'eſt adonné à notre troupe, parce qu'il eſt devenu amoureux de cette actrice maſquée.

ARLEQUIN.

Elle eſt donc jolie ? *Il va prés de Colombine, & la regarde au travers de ſon maſque.*

LE DOCTEUR *ſe mettant entre Colombine & Arlequin.*

Que vous importe ? Ce ne ſont pas-là vos affaires.

ARLEQUIN *au Docteur.*

Quoi ! vous êtes medecin & jaloux ? Voilà deux vilains animaux enſemble ! *Retournant vers Colombine.* Mais .... je croi que c'eſt Colombine !

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Et paix, ne fais pas ſemblant de me connoître.

LE DOCTEUR *ſe mettant de nouveau entre Colombine & Arlequin & le pouſſant rudement.*

Eſt-ce que vous la connoiſſez ?

ARLEQUIN.

Oh, monſieur, je n'ai garde.

LE DOCTEUR.

C'eſt une fille de qualité, qui s'eſt miſe à l'opera pour ſon plaiſir.

ARLEQUIN.

Elle n'eſt pas la premiere qui ſe met à l'opera pour ſon plaiſir. *Vers Paſquariel.* Ça, monſieur, ſeriez-vous bien-aiſe de gagner de l'argent ?

PASQUARIEL.

Les gens de notre profeſſion font tout pour ce métail-là.

COLOMBINE.

Nous en avons grand beſoin ; car nous nous ſommes ruinés en province, & nous avons été contraints d'y vendre notre muſique en détail au coin des rues.

ARLEQUIN.

Ça, il faut que vous nous donniez un petit plat de votre métier.

COLOMBINE.

Nous ne ſommes guéres en état de jouer, car nous avons oublié la moitié de nos équipages en chemin.

ARLEQUIN.

Oublié : c'eſt-à-dire, laiſſé en gage dans quelque hôtellerie.

PASQUARIEL.

Vous l'avez deviné.

ARLEQUIN.

Oh bien, bien, vous gagnerez peut-être ici de quoi les retirer. Je retiens votre opera pour mon maître. Voilà toujours deux louis d'or d'arrès. Allez m'attendre à cette hôtellerie-là, au lion d'or.

PASQUARIEL.

Nous allons boire à votre santé.

ARLEQUIN.

Allez boire, allez. Le musicien est une terre ingrate, qui ne produit qu'à force d'être arrosée.

Le charretier recommence le concert de ses mots. Le chœur reprend comme ci-dessus, & ils s'en vont.

ARLEQUIN *seul.*

Voilà une plaisante aventure! Colombine enrôlée dans la grande troupe! Mais Colombine ne sait point chanter. Que diantre fait-elle à l'opera? Vous verrez qu'elle y est pour la danse. Ça, rêvons un peu aux affaires de mon maître. Madame Prenelle femme de monsieur le bailli est fort entêtée d'opera, c'est sa folie, & je l'ai vue sur le point de partir pour en voir un à Paris. Celui-ci se jouera chez elle, ou je ne pourrai; & pendant qu'elle sera occupée à en voir la representation, mon maître pourroit bien jouer un autre opera avec Therese. Que

fait-on ? J'ai bonne opinion de cette intrigue-ci. Mais voici mon maître.

SCENE IV.

OCTAVE, ARLEQUIN.

Cette ſcene eſt une des plus plaiſantes de toute la comedie, mais c'eſt une de celles qui ne ſe peuvent exprimer, & n'auroient point d'agrémens ſur le papier. En un mot, c'eſt ce qu'on appelle ſcene Italienne, ſcene jouée ſur le champ, ſans rien apprendre par cœur & qui dépend entierement du genie & de l'eſprit de l'acteur. Arlequin contrefait tout ce qu'il a vu, & dit à Octave le deſſein qu'il a de faire executer un opera chez madame Prenelle, & que par le moyen d'une certaine Colombine qui eſt une actrice, il prétend faire réuſſir ſon mariage avec Thereſe. Octave applaudit à tout, & dit qu'il a parlé à Jeannot, qui lui a promis monts & merveilles. La-deſſus Jeannot arrive.

SCENE V.

JEANNOT ; OCTAVE, ARLEQUIN.

JEANNOT *à Arlequin.*

DAme, votre maître eſt bien aiſe que je le fais mon gendre, mais c'eſt à la charge que vous empêcherez ma femme de gronder, & que vous m'aiderez à chaſſer notre valet Pierrot, car ils me font endéver tous deux.

ARLEQUIN *à Jeannot.*

Je vous veux établir dans votre autorité maritale, moi.

JEANNOT.

Oh, ſi je voulois je ſerois le maître, dea, mais c'eſt que ma femme ne tient pas compte de moi, parce que j'ai plus de bonté que d'autre choſe.

ARLEQUIN.

Hé bien, ayez plus d'autre choſe que de bonté, elle changera. Il y a mille petites voyes douces, pour moriginer une femme, par exemple, ſavoir bouder à propos, la laiſſer ſeule quelques jours & quelques nuits; les femmes aiment la compagnie.

JEANNOT.

Oh, cela ne feroit rien, car Pierrot lui tient compagnie tant qu'a veut.

OCTAVE.

Je ſai un ſecret pour vous faire reſpecter chez vous. Quittez votre robe, & faites-vous d'épée.

JEANNOT.

Ah, ah, il eſt bon là!

ARLEQUIN.

Aſſurément. Un homme d'épée eſt toujours maître chez lui, & quelquefois chez ſon voiſin auſſi.

JEANNOT.

Oh, s'il ne tient qu'à cela, je me ferai recevoir à la guerre, j'ai la phyſionomie toute propre pour les batailles.

OCTAVE.

Pour faire preuve de votre courage, il faut commencer par dompter l'eſprit de votre femme.

ARLEQUIN.

Malepeſte! quelle victoire pour un coup d'eſſai!

JEANNOT *à Arlequin.*

C'eſt à cauſe de cela que je le veux, moi.

ARLEQUIN.

Je ne m'y oppoſe pas, monſieur.

JEANNOT *à Octave.*

Venez-vous-en avec moi, & je m'en vais dire à ma femme tout devant vous: Ma femme, je veux abſolument.... Mais la voilà qui vient. Allez-vous-en vîte, je veux lui parler tout ſeul.

ARLEQUIN.

Souvenez-vous que vous êtes le mâle.

SCENE VI.

Madame PRENELLE, JEANNOT.

Mad. PRENELLE.

VEnez-ça, Jeannot.

JEANNOT *ſe radouciſſant :*

Plaît-il, ma mourette ?

Mad. PRENELLE.

Quelles affaires aviez-vous avec ce jeune homme ?

JEANNOT.

Oh, rien, ma bouchonne : C'eſt qu'il étoit-là, & je ſuis venu, & le voilà qui s'en va.

Mad. PRENELLE.

Vous lui parliez de quelque choſe ?

JEANNOT.

Hé, mais....

Mad. PRENELLE.

Hó ?

JEANNOT.

C'eſt lui qui m'a demandé quelle heure il eſt ; & je lui ai dit qu'il aille voir à l'horloge, & que je ne ſuis pas ſon valet.

Mad. PRENELLE.

Quoi ? vous avez la hardieſſe de me men-

tir ? Regardez-moi-là. Pierrot m'a dit que ce jeune homme en veut à Thereſe, vous n'avez qu'à me venir parler de cette affaire-là.

JEANNOT.

Bon ! eſt-ce que je ſonge à cela ?

Mad. PRENELLE.

Je vous apprendrai bien qu'en mariage la femme eſt maîtreſſe des enfans.

JEANNOT.

Je n'ai pas lu cela dans la coutume ; & la loi....

Mad. PRENELLE.

La loi eſt une ignorante.

JEANNOT.

Mais Barthole a dit....

Mad. PRENELLE.

C'eſt à Barthole à ſe taire quand je parle.

JEANNOT.

Que je ſuis malheureux !

Mad. PRENELLE.

Vraiment ! Je vous conſeille de vous plaindre de la maniere franche dont je vous explique ma volonté.

JEANNOT.

Cette franchiſe-là ne m'accomode pas.

Mad. PRENELLE.

Aimeriez-vous mieux les complaiſances de ces femmes de Paris, qui couvent leurs intrigues ſous la douceur feinte qu'elles ont

pour leurs maris ? elles mitonnent un mari, elles le dorlottent, l'envoyant coucher de bonne heure, lui font tous les honneurs de la maiſon ; on place l'ami ſur un petit tabouret, & le mari dans le fauteuil de commodité, afin qu'il s'endorme. Il n'y a rien de ſi traître que les careſſes d'une jeune femme à un vieux mari. Vive les femmes vertueuſes ! elles tiennent la bride courte à un mari, elles vont la tête levée à la promenade avec leurs amis.

JEANNOT.

Oui, mais leurs maris y ſont.

Mad. PRENELLE.

Il eſt vrai, mais elles les placent ſur le ſtrapontin ; & dans les repas qu'elles font à Boulogne, elles mettent leurs maris ſur le pied des clercs de procureur, ils ſortent de table quand le deſſert vient.

JEANNOT.

Il faut avouer qu'à Paris les femmes vertueuſes ont de beaux privileges !

Mad. PRENELLE.

Oh bien, je vous déclare que je ſuis vertueuſes, je veux jouir des mêmes privileges, & vous mener à baguette.

JEANNOT.

Bon, bon, vous êtes vertueuſe !

Mad. PRENELLE.

Comment, ventrebleu ! doutez-vous encore de ma vertu ?

JEANNOT.

Non, ma petite moutonne.

Mad. PRENELLE.

Vous ſavez que je me ſoucie des hommes comme de mes vieilles pantoufles. Par exemple, je n'ai pas la moindre avidité pour vous, & ſi cela m'eſt permis.

JEANNOT.

Hé, mais....

Mad. PRENELLE.

C'eſt ce qui s'apelle avoir de la ſageſſe! Oh bien, apprenez à reſpecter ma vertu.

JEANNOT.

Vous faites bien du bruit avec votre vertu.

Mad. PRENELLE.

Je penſe que vous parlez encore de ma vertu?

JEANNOT.

Pardon, ma poulette.

Mad. PRENELLE.

Je vous apprendrai que ma vertu.... Par la mort, j'ai une grande demangeaiſon de lui planter ma vertu dans le beau milieu du viſage.

SCENE VII.

PIERROT, Mad. PRENELLE, JEANNOT.

PIERROT.

HE', là, là, vous faites plus de bruit que moi. Quelle honte eſt-ce-là ? Faut-il qu'un mari querelle toujours ſa femme ?

JEANNOT.

Mais ce n'eſt pas moi.

PIERROT.

Ne ſuis-je pas aſſés capable pour vous bailler juſtice ? *Vers Jeannot.* Ça vous, dites-moi vos raiſons.

JEANNOT.

C'eſt qu'elle me diſoit....

PIERROT.

Oh, vous avez raiſon.

JEANNOT.

Mais....

Mad. PRENELLE.

Si vous....

PIERROT *à Mad. Prenelle.*

Là, là, prenez patience vous....

JEANNOT.

Foin de moi !

PIERROT.

Faut bien lui pardonner ſes petites mié-

vretés ; car comme dit l'oriſtote, jeuneſſe eſt forte à paſſer.

JEANNOT.

Octave me l'a bien dit, que tant qu'on n'a qu'un habit noir, & un rabat, on n'eſt qu'un ſot en mariage. Je m'en vais tout de ce pas prendre un habit de guerre. *Il s'en va.*

SCENE VIII.

PIERROT, Mad. PRENELLE.

PIERROT.

IL me ſemble que monſieur le bailli eſt bien corriaſſe aujourd'hui.

Mad. PRENELLE.

Ce jeune homme qui lui parloit, cauſe bien du deſordre dans cette famille. Depuis que Thereſe l'a apperçu, elle eſt toute rêveuſe, elle ne boit ni ne mange.

PIERROT.

C'eſt une choſe étrange, qu'il ne faut que la vue d'un jeune homme pour boulverſer une fille.

Mad. PRENELLE.

Je mettrai Thereſe dans un couvent dès aujourd'hui.

PIERROT.

C'eſt bien fait.

Mad. PRENELLE.

Et demain, je parts pour aller à Paris.

PIERROT.

Oh, c'eſt mal fait. J'ai interêt que vous ne quittiez point la maiſon.

Mad. PRENELLE.

J'ai réſolu d'aller voir l'opera tout mon ſaoul. J'y ſerai jour & nuit : j'y boirai, j'y mangerai, j'y coucherai, j'y... Ah! l'opera, c'eſt la ſource de tous les plaiſirs; il n'y a que cela de parfait au monde.

PIERROT.

Oh, ça n'eſt pas vrai.

Mad. PRENELLE.

Et tu ne l'as jamais vu, Pierrot?

PIERROT.

Ni vous non plus; mais quand on a de l'eſprit, on connoit tout; & je vous ſoutiens que la muſique eſt une choſe... là... qui entre... qui ſe gliſſe par... comme qui diroit... tenez... enfin on ſait bien ce que c'eſt que la muſique.

Mad. PRENELLE.

Mon pauvre Pierrot, ce n'eſt pas la muſique qui fait le charme de l'opera.

PIERROT.

Hé bien, ſi c'eſt la danſe, je prouve...

Mad. PRENELLE.

Ce n'eſt pas la danſe non plus; car on m'a dit que tous les gens du bel air ne vont à l'opera, ni pour voir ni pour enten-

dre, & qu'ils y ont plus de plaisir que les autres.

PIERROT.

Ce plaisir-là est admirable.

Mad. PRENELLE.

Ce sont des charmes, des enchantemens, des dieux avec des déesses, & il se mêle parmi tout cela, dit-on, un certain je ne sai quoi, qui fait qu'on sent... Ah, je voudrois déja y être.

PIERROT.

Hé bien, c'est à cause de cela qu'il ne faut pas que vous y alliez, car monsieur votre mari ne le trouve pas bon, ni moi non plus.

Mad. PRENELLE.

Quoi, tu prens son parti contre moi?

PIERROT.

Tenez, pour toute autre chose querellez-le, battez-le, c'est le devoir d'une femme vertueuse; mais quand vous voulez faire quelque chose contre mon conseil... enfin, tant y a, je ne le veux pas.

Mad. PRENELLE.

Comment donc?

PIERROT.

Votre mari, veux-je dire, ne veut pas, non il ne veut pas que vous alliez à Paris, & je vous ferai bien voir qu'il est le maître.

Mad. PRENELLE.

Je me mocque de tout, je veux voir l'opera, je veux voir l'opera. *Elle s'en va.*

PIERROT *seul.*

Il faut qu'elle ſoit bien enſorcelée de cette folie-là, puiſqu'elle regimbe contre moi. Il faut pourtant... *Il s'en va.*

SCENE IX.

ARLEQUIN d'un côté du théatre, & COLOMBINE de l'autre.

ARLEQUIN *ſans voir Colombine.*

OH, voilà qui eſt fait, l'affaire ne ſauroit, manquer; mais je voudrois bien voir Colombine. *Appercevant Colombine.* Hé bon jour, ma pauvre Colombine: comment te portes-tu?

COLOMBINE.

Ne t'aviſes pas de m'appeller Colombine devant le Docteur, tu me ferois perdre ma fortune. Il me croit une fille de conſéquence, & il en rabattroit plus de la moitié, s'il me voyoit familiariſer avec un faquin comme toi. ARLEQUIN.

Oh, pardon, ſi je manque de reſpect à une griſette comme vous.

COLOMBINE.

Laiſſons-là les complimens.

ARLEQUIN.

Comment as-tu donc fait pour charmer ce vieux docteur?

COLOMBINE.

Je me ſuis fait recevoir déeſſe à l'académie de muſique, & j'ai déja pris mes licences.

ARLEQUIN.

Oh, cela ſe prend d'abord en entrant.

COLOMBINE.

Il faut avouer que le théatre eſt à une fille ce que la bordure eſt au tableau.

ARLEQUIN.

Avant que d'entrer en matiere, apprens-moi un peu des nouvelles de Paris. Qu'y dit-on, qu'y fait-on? Comment va le commerce?

COLOMBINE.

On m'écrivit hier de Paris, que les hommes y ſont bien rencheris depuis que la campagne eſt commencée.

ARLEQUIN.

Je croi qu'en récompenſe les femmes y ſeront bien ramendées.

COLOMBINE.

Bon! il y en a qu'on donne pour rien, & ſi on n'en a pas le débit. La derniere fois que je fus à la foire des Thuilleries, il y avoit tant de cette marchandiſe-là, & ſi peu de marchands, que je crus que le commerce alloit perir.

ARLEQUIN.

Oh, le commerce galant ne manquera jamais, tant qu'il y aura dans Paris de ces

officiers à manteau noir, qui choisissent l'été pour faire leur quartier d'hyver auprés des femmes.

COLOMBINE.

Quoi, de ces petits blondins, qui dépensent en poudre & en mouches, ce qu'ils épargnent en dentelles & en long cheveux ? Fi ! cela n'est bon que pour garnir un strapontin, mettre le tein des dames à l'abri du soleil & de la pluye, ramasser un éventail ; enfin pour les menus offices de la galanterie : mais pour la réalité, vivent les plumets.

ARLEQUIN.

Oh, chaque fruit a sa saison ; & si les plumets font plus de fracas à l'honneur des dames, les petits chapeaux font moins d'ombrage aux maris.

COLOMBINE.

D'accord, & ils ne laissent pas d'être recherchés dans les occasions à cause de la disette. Les femmes sont bien contentes d'en avoir un à quatre ou cinq ; & l'on voit tels de ces petits messieurs-là dans la grande allée, qui deffraie en même tems trois compagnies differentes : Une chansonnette à celle-ci, un quolibet à celle-là, une caprioles à la troisiéme. Trop heureuse, qui peut attraper le gand ou la tabatiere !

ARLEQUIN.

Ou le mouchoir.

COLOMBINE.

Enfin, mon pauvre Arlequin, on eſt ſi affamé de galanterie aux Thuilleries, que ſi-tôt qu'une dame ouvre une lettre qui vient de l'armée, toutes les femmes s'aſſemblent autour d'elle, comme les nouvelliſtes autour de la gazette.

ARLEQUIN.

Ça, quittons la bagatelle, & parlons d'affaires ſérieuſes. Mon maître veut ſe marier.

COLOMBINE.

Quoi, pardevant notaire ? Ah !

ARLEQUIN.

Oui, ſe marier en mariage. Il y a trois ans que nous courons toute l'Europe pour trouver une fille qui ne ſoit pas coquette.

COLOMBINE.

Vous pouviez courir encore le reſte du monde.

ARLEQUIN.

Je croi pourtant que nous avons trouvé la pie au nid. Il y a là-dedans une petite fille de quinze ans, que ſa mere a tenue enfermée à la clef depuis l'enfance, & qui n'a jamais vu d'autre homme que ſon pere. Parbleu, celle-là n'aura pas pu apprendre l'art de la coquetterie.

COLOMBINE.

Non, mais elle en aura le fond.

ARLEQUIN.

Enfin mon maître en eſt amoureux, &

veut l'épouſer. Il faut que tu nous aides à faire ce mariage-là.

COLOMBINE.

Oh, depuis que je me ſuis miſe à la muſique, je ne me mêle plus de ces ſortes d'affaires, qui durent autant que la vie. On en a toujours des reproches. Pour un mariage de théatre, encore paſſe; car auſſi-tôt fait, auſſi-tôt rompu.

ARLEQUIN.

Diantre! Si ces mariages-là étoient en uſage par tout le monde, les notaires n'auroient guéres de pratique.

COLOMBINE.

En un mot, je ne m'intrigue plus que pour des nymphes & des demi-dieux.

ARLEQUIN.

N'as-tu point encore marié quelque demi-dieu, avec quelque quart de déeſſe?

COLOMBINE.

Paix, voilà mon jaloux.

ARLEQUIN.

Il faut pourtant que je te parle. Laiſſes-moi faire, ne te mets pas en peine.

SCENE X.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE,

ARLEQUIN *au Docteur, qui ſe place entre lui & Colombine.*

JE vous demande pardon. Je veux ſavoir d'elle....

LE DOCTEUR.

C'eſt de moi qu'il faut ſavoir, car je ſuis docteur. *Il fait en cet endroit une tirade* ad libitum. *Arlequin feint de l'écouter, & paſſe du côté de Colombine. Le Docteur qui s'en apperçoit, fait paſſer Colombine de l'autre côté, & continue toujours de parler, juſqu'à ce qu'Arlequin s'impatientant, tire ſon épée de bois, & reconduit le Docteur à grands coups, & finit ainſi le premier acte.*

ACTE II.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

ARlequin dit à Octave, *que madame Prenelle conſent qu'on donne un opera chez elle, qu'on le jouera dans la ſalle d'audience de*

monſieur le bailli, & qu'elle même y veut faire un rôle : Octave s'en réjouit, & dit à Arlequin que le bailli a voulu profiter du conſeil qu'il lui avoit donné ; qu'il a quitté la robe, & a pris une épée ; qu'il l'a vu de loin dans cet équipage-là, & dans le même tems il arrive.

SCENE II.

JEANNOT, OCTAVE, ARLEQUIN.

JEANNOT *avec un baudrier pardeſſus ſon pourpoint, un chapeau en pain de ſucre, avec une vieille plume de coq, & une épée toute rouillée.*

HE bien, morbleu, qu'en dites-vous ?

Il ſe promene fierement ſur le theâtre.

OCTAVE.

Vous avez l'air tout-à- fait martial.

ARLEQUIN.

On vous prendroit pour un coq-d'Inde, un colonel Indien, veux-je dire.

JEANNOT.

Eh, n'eſt-il pas vrai que ma femme va toujours trembler devant moi ?

OCTAVE.

La terreur de vos armes l'a-t-elle fait conſentir ?

JEANNOT.

Oh, tout va bien.

OCTAVE.

Quoi, elle veut bien me donner Thereſe ?

JEANNOT.

D'abord, je l'ai apperçue de loin.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

JEANNOT.

Elle ne m'a pas vu, elle ; & je ne veux pas encore lui parler, juſqu'à ce que je me ſois accoutumé à être fier.

ARLEQUIN.

En attendant que monſieur le bailli ait acquis le degré de fierté néceſſaire, je ſuis d'avis d'aller ſonger à mon déguiſement. *Il parle à l'oreille d'Octave, & s'en va.*

La ſcene que je viens d'écrire eſt encore très-plaiſante, par le jeu qu'Arlequin y fait, en donnant au bailli, tantôt un coup de pied, tantôt un coup de bâton, & par d'autres ſingeries très-agréables, qui ſont du jeu italien, & qui ſont inſéparables de l'action.

SCENE III.

JEANNOT, OCTAVE.

JEANNOT.

REgardez bien ce que je vous dis aujourd'hui : ou vous ſerez mon gendre, ou je ne ſerai pas votre beau-pere.

OCTAVE.

Ce ſera l'un ou l'autre.

JEANNOT.

Pour vous montrer que j'ai tout pouvoir chez moi, je vai vous faire parler à Thereſe.

OCTAVE.

A Thereſe !

JEANNOT.

Dame, voilà comme j'y vais, moi.

OCTAVE.

Mais madame votre femme porte toujours la clef de ſa chambre dans ſa poche.

JEANNOT.

Oh, oh, je me gauſſe de ma femme. Je me ſuis emparé de la clef.

OCTAVE.

Et comment ?

JEANNOT.

Alle l'avoit laiſſée ſur la table : alle étoit ſortie, & mordi, voyant cela je l'ai priſe. Hé, qu'en dites-vous ?

OCTAVE.

L'action eſt vigoureuſe.

JEANNOT.

Attendez-moi là, je veux vous faire voir ma puiſſance. *Il rentre chez lui.*

OCTAVE *ſeul.*

Que je ſuis heureux ! Je vais donc parler à Thereſe : Mais quelle timidité me ſaiſit ? Le cœur me bat, je friſſonne. Quoi donc un enfant me fait trembler ? moi qui me

ſuis aguerri pendant dix ans auprès de nos plus fiéres pariſiennes ? Ah ! c'eſt qu'une vertu naturelle & innocente, inſpire plus de reſpect, que la fierté affectée de nos prudes de profeſſion.

JEANNOT *revenant avec Thereſe.*

Je vous dis que votre mere m'a donné permiſſion . . .

THERESE *à Jeannot.*

Au moins, vous m'en aſſurez . . . Ah !

JEANNOT.

C'eſt moi qui vous commande abſolument d'aimer monſieur.

THERESE.

Oh, je ſuis bien obéiſſante, mon papa.

JEANNOT.

Je vous marie dès-à-preſent enſemble, & je m'en vais faire voir à ma femme ce que c'eſt qu'un mari dans le mariage.

SCENE IV.

OCTAVE, THERESE.

OCTAVE *à part.*

LE reſpect & la crainte m'empêchent de parler ; le tête à tête m'embaraſſe beaucoup plus qu'elle.

THERESE.

Qu'eſt-ce donc, monſieur ? vous étiez

tantôt ſi joyeux de me voir à ma fenêtre, pourquoi êtes-vous triſte à preſent ? Eſt-ce que vous ne me trouvez plus ſi jolie de près que de loin.

OCTAVE.

Vous interprêtez mal les effets du plaiſir.

THERESE.

Je croyois, moi, que le plaiſir rendoit gai ?

OCTAVE.

On voit bien que vous ne connoiſſez pas encore le vrai plaiſir.

THERESE.

J'ai pourtant été bien-aiſe quand mon pere m'a dit .... Hélas ! ce qu'il m'a dit me fait voir qu'il me veut plus de bien que ma mere.

OCTAVE.

Qu'elle eſt barbare cette mere, de vous traiter ſi mal ! Mais je la mettrai à la raiſon.

THERESE.

Oh, elle eſt plus méchante que vous.

OCTAVE. *à part.*

Cette naiveté me charme. Non, tout l'eſprit frelaté de nos coquettes ne vaut pas cette ſimplicité.

THERESE.

Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Vous parlez tout ſeul, monſieur. Eſt-ce que je n'ai pas aſſez d'eſprit pour vous, que vous n'écoutez pas ſeulement ce que je vous dis ?

OCTAVE.

Au contraire, c'eſt le plaiſir....

THERESE.

Oh, le plaiſir ! toujours le plaiſir ! Oh bien, je veux que vous m'écoutiez. Je veux vous dire que ma mere me fait mourir de chagrin; elle veut me mettre dans un couvent. Mais elle avoit beau me dire, je ſentois quelque choſe-là, *ſe touchant au cœur*, qui me diſoit que je ſerois plus aiſe d'être mariée; & je ſens encore bien plus que cela depuis que je vous ai vu.

OCTAVE.

Et ſera-ce moi, qui....

THERESE.

Il faudra bien que ce ſoit vous, puis que mon pere l'a dit.

OCTAVE.

Que ne puis-je vous faire comprendre combien je vous aime !

THERESE.

Etoit-ce cela que vous me vouliez dire, quand vous me faiſiez tant de ſignes avec la tête, avec les mains ?

OCTAVE.

Oui, tout cela vous diſoit que je vous adore.

THERESE.

Je m'en ſuis bien doutée.

OCTAVE.

Vous voulez donc bien être mariée avec moi ?

THERESE.

Voilà une belle demande ! Je vous en prierois.

OCTAVE.

Vous ferez donc tout ce que je vous dirai ?

THERESE.

Oui, tout, tout. Ah ! voilà déja mon pere ; il ne nous laisse guéres ensemble.

SCENE V.

OCTAVE, JEANNOT, THERESE.

OCTAVE.

JE suis le plus heureux homme du monde, votre fille m'aime.

JEANNOT.

Elle vous aime, parce que je lui ai commandé. Voyez ce que c'est que l'autorité d'un pere.

OCTAVE.

Monsieur, je compte sur votre parole, & sur votre cœur. *A Thereſe.* Je vais tout mettre en usage pour vous rendre heureuse.

THERESE.

Au moins, n'allez pas oublier tout ce que vous me promettez.

OCTAVE.

Non, charmante, je ....

JEANNOT.

Que je ſuis aiſe de voir qu'ils s'aiment malgré ma femme! c'eſt moi qui fait cela de ma tête.

OCTAVE.

J'entens quelqu'un qui vient. Je vole pour tout diſpoſer.

THERESE.

Ah, ſi c'étoit ma mere!

JEANNOT.

Votre mere eſt une ſotte; & il me prend envie de vous marier à ſa barbe. *Il voit ſa femme & il commence à trembler.* La voilà. Ne dites pas que c'eſt moi qui vous ai fait ſortir de votre chambre.

SCENE VI.

Mad. PRENELLE, THERESE, JEANNOT derriere elles.

Mad. PRENELLE.

J'Ai entendu la voix de Thereſe. *A Thereſe.* Comment donc, petite fille? qui vous a donc ouvert la porte de votre chambre?

THERESE.

C'eſt....

JEANNOT *derriere.*

C'eſt....

Mad. PRENELLE *ſe tournant derriere elle.*

Qu'eſt-ce que j'entens?

THERESE.

C'eſt.... Elle s'eſt ouverte, ma mere.

Mad. PRENELLE.

Juſtement. J'ai laiſſé la clef, & mon benêt, mon impertinent de mari s'en ſera emparé! Je le relancerai bien tantôt. Allons, ſuivez-moi.

THERESE *voyant que ſon pere n'avance point.*

Quel homme que mon pere!

Mad. PRENELLE.

Il me le payera votre ſot de pere. *Elles rentrent, & aprés qu'elles ſont rentrées, Jeannot qui les a conduit de l'œil, revient.*

JEANNOT *ſeul.*

C'eſt une ſotte choſe que le naturel! J'ai beau vouloir ne point craindre ma femme, je ne ſaurois en venir à bout. Il faut pourtant me deſaccoutumer d'avoir peur d'elle. Une fois, je ſuis le plus fort, & le plus grand. Ouais! mais qu'eſt-ce qui me manque donc, que je ſuis ſi craintif? Allons, courage, ſuivons-là de loin, afin que mon cœur ſe fortifie petit à petit

SCENE VII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

Arlequin vient d'un côté, & dit qu'il cherche Pasquariel pour faire travailler à l'opera qu'on doit jouer chez madame Prenelle. Pasquariel vient de l'autre côté, cherchant auſſi Arlequin : & aprés un jeu Italien des meilleurs & des plus divertiſſans qu'on ait jamais vû ſur le theâtre, Pasquariel dit qu'il faut avertir Thereſe, de l'opera qu'on doit jouer, & de ce qu'elle doit faire. Il dicte une lettre à Arlequin, qui l'écrit d'une maniere la plus groteſque du monde, avec des culbuttes, des poſtures, & autres bouffonneries charmantes. Aprés quoi Pierrot vient qui les ſurprend, & voyant que Pasquariel veut entrer chez le Bailli, il ſe campe devant la porte du logis pour l'en empêcher. Mais Pasquariel prend ſa ſecouſſe, & ſautant par deſſus la tête de Pierrot, entre par la fenêtre chez le Bailli, donne la lettre à Thereſe : & dans le moment reſſort par le même endroit, & s'en va trouver Arlequin qui eſt déja parti.

SCENE VIII.

JEANNOT, PIERROT.

PIERROT *à part.*

VOici mon maître tout à propos, Servons-nous de ſon autorité pour empêcher madame Prenelle d'aller à Paris. *A Jeannot.* Monſieur mon maître, j'ai une petite harangue à vous faire.

JEANNOT.

Ça, voilà l'autre ! Ce n'eſt pas aſſez d'avoir à ſurmonter une femme diableſſe.

PIERROT.

Hem .... Il y avoit une fois un philoſophe dans la philoſophie. Ce philoſophe étoit Grec .... ou Normand, je ne ſais lequel. Tant y a qu'il s'appelloit Plu .... Platon. Il diſoit que le mariage eſt une charrue; le mari c'eſt le rouſſin qui la tire, & la femme c'eſt le collier. Or ſus donc, ſi la femme eſt le collier de miſere, imaginez-vous que vous êtes le rouſſin. Or ſi vous êtes un bon rouſſin, vigoureux & bien empoitraillé, vous ſerez franc du collier, c'eſt-à-dire, maître de votre femme, & la charette du mariage ira bon train : mais poſé le cas que vous ne ſoyez qu'un criquet, fleube & dibile,

bile, le collier vous gourmandera : la premiere ornière vous fera chopper, & voilà la charette à tous les diables.

JEANNOT.

Monſieur Pierrot, je vois bien que vous vous gauſſez de moi. Dame, à la fin je me fâcherai.

PIERROT.

Vous n'y êtes pas. Toute ma phraſe n'aboutit qu'à vous faire prendre le mors aux dents contre votre femme.

JEANNOT.

Bon ! Et tu prens toujours ſon parti contre moi.

PIERROT.

J'ai tort, & elle abuſe de ma corriſpondance pour elle. Hé, monſieur, une fois en la vie prenez le gouvernail du timon.

JEANNOT.

Il y a long-temps que j'en ai envie.

PIERROT.

Il faut commencer par un article. Votre femme veut aller à Paris, n'eſt-ce pas ?

JEANNOT.

Oui, & je le veux bien auſſi.

PIERROT.

Morbleu, vous ne le voulez pas vous ! Ah, ah, ah !

JEANNOT.

Aſſurément. Voyez comme tout le monde m'obéit depuis que j'ai l'épée ſur la han-

che ! J'ai envie de ne la point quitter, je coucherai avec.

PIERROT.

Voilà votre femme. Tenez seulement pied ferme, pendant que j'attaquerai la demi-lune.

SCENE IX.

Mad. PRENELLE, JEANNOT, PIERROT.

Mad. PRENELLE *à Jeannot.*

QUe veut dire cette mascarade ? Oh, je vous apprendrai que le plumet ne fait pas peur aux femmes. Que vouliez-vous faire de ma fille ?

JEANNOT.

Votre fille est bien ma fille, peut-être ?

PIERROT *à Jeannot.*

Courage.

Mad. PRENELLE.

Il faut qu'il soit yvre, Pierrot : Il perd le respect.

PIERROT *se quarrant.*

Hem....

JEANNOT.

Je suis le maître de la charette. Demandez plutôt à Pierrot, c'est Pluton qui l'a dit.

Mad. PRENELLE *s'emportant.*

Merci de ma vie !

PIERROT *à madame Prenelle.*

Oh, tout bellement. Pour en cas d'aujourd'hui, je ſoutiens qu'il a raiſon.

JEANNOT.

Ah, ah, il y a long-temps que je ſuis las de faire le ſot.

PIERROT.

Il n'y a pas là le petit mot à dire, il fait ſa charge.

Mad. PRENELLE.

Ils ſont yvres tous deux.

PIERROT.

Voici l'inigme. C'eſt que monſieur votre mari & maître, *il ôte ſon chapeau en diſant cela*, m'eſt venu trouver de lui-même, & il m'a dit : Pierrot, je ne trouve pas bon que ma femme aille à Paris.

JEANNOT.

Oui, c'eſt moi qui lui ai dit tout cela.

PIERROT.

Non ventrebille .... c'eſt encore lui qui parle, je ne veux pas que vous alliez à Paris, je vous le défends abſolument.

JEANNOT.

Abſolument.

PIERROT.

Il faut qu'une femme obéiſſe à ſon mari.

JEANNOT.

C'eſt le jeu.

Mad. PRENELLE.

J'enrage. Mais il faut ceder à la force. *A Jeannot.* Tu me la payeras.

JEANNOT.

Ah, ah, vraiment, ce n'eſt pas encore là tout. Allez tout à l'heure me querir ma fille Thereſe, je la veux marier à Octave.

Mad. PRENELLE.

Si la patience m'échappe....

PIERROT *à Jeannot.*

Doucement. Votre femme & maîtreſſe m'a déja parlé de cette affaire. Elle m'a dit : Je ne trouve pas bon que Jeannot donne ma fille à Octave.

Mad. PRENELLE.

Chacun a ſon tour.

PIERROT.

Non ventrebille.... c'eſt encore elle qui parle, je ne le veux pas abſolument.

JEANNOT.

Comment donc ?

PIERROT.

Il faut qu'un mari obéiſſe à ſa femme.

JEANNOT.

Oh, nous y voilà.

Mad. PRENELLE à *Jeannot.*

Oui, vous m'obéirez. Vous croyez donc me faire peur avec votre épée ?

JEANNOT.

Oh que non, je ne la porte que pour faire peur aux voleurs.

Mad. PRENELLE.

Otez-moi cela tout à l'heure. *Elle lui arrache ſon épée.*

PIERROT *à Jeannot.*

Elle a raiſon. Tout ce harnois-là ne vous ſied point.

Mad. PRENELLE.

Allez, allez reprendre votre robbe & votre rabat : il y a une heure que vous devriez être à votre audience. Allez, allez prendre votre gravité pour prononcer.

JEANNOT *pleurant.*

Je ne ſai à quoi il tient que je ne me faſſe dragon. *Il s'en va.*

SCENE X.

Mad. PRENELLE, PIERROT.

Mad. PRENELLE.

JE ne te pardonnerai jamais la piéce que tu me viens de faire.

PIERROT.

Point de rancune, maîtreſſe.

Mad. PRENELLE.

M'empêcher de faire ma volonté, encore paſſe. Mais m'obliger à faire celle d'un mari ! Ah, je créve ! Que je ſuis malheureuſe !

PIERROT.

Faiſons la paix.

Mad. PRENELLE.

Mais que ne me dîtes-vous vous-même : Je veux abſolument . . .

PIERROT.

Oh, je n'ai point le caractere de vous commander.

Mad. PRENELLE.

Vous l'avez bien quand vous voulez, monſieur Pierrot. Pour me conſoler, je veux voir cet opera qui vient d'arriver, il vaudra peut-être bien celui de Paris.

PIERROT.

Taupe à cela. Drès que j'aurai fait ma charge à l'audience . . .

Mad. PRENELLE.

Voilà déja le prevôt de ſalle des ballets, qui vient me donner leçon.

PIERROT.

Divertiſſez-vous, divertiſſez-vous.

SCENE XI.

ARLEQUIN en maitre à danſer, Mad. PRENELLE.

ARLEQUIN *faiſant beaucoup de reverences : & de tours de jambes.*

TOut Paris convient, madame, que je ſuis le premier homme du monde pour . . . *Il capriole.*

Mad. PRENELLE.

Ou les apparences ſont trompeuſes, ou vous méritez la réputation que vous vous êtes acquiſe.

ARLEQUIN.

Toute la jeuneſſe, madame, qui a quelque diſpoſition à.. *il pirouette*, vient prendre chez-moi des leçons de.... *entrechat.*

Mad. PRENELLE.

Tout votre mérite eſt dans vos allures; & ſi-tôt que je vous ai vu, il m'a pris envie de danſer.

ARLEQUIN.

On m'a toujours dit que ma phiſionomie inſpiroit.... *Il faute.* Rien n'eſt plus recherché en ce ſiécle-ci qu'un vigoureux.... *il fait un tour de jambe*, & l'on peut dire que la danſe eſt le plaiſir univerſel. Les grands, *il fait un chaſſé*, les petits, *un autre chaſſé*, la robe, *une capriole*, l'épée, *une capriole en avant*, tout danſe, madame, ou tout devroit danſer, pour mieux dire.

Mad. PRENELLE.

Il n'y a que moi qui ne ſais point danſer. Que je ſuis malheureuſe!

ARLEQUIN.

Vous avez pourtant toutes les diſpoſitions néceſſaires.

Mad. PRENELLE.

Oui, monſieur, trouvez-vous cela?

ARLEQUIN.

Marchez! *Elle marche.* Vous avez tous

les principes des beaux mouvemens ; il ne vous manque que d'être cultivée.

Mad. PRENELLE.

Si vous vouliez bien en prendre la peine monſieur.

ARLEQUIN

Les gens de ma profeſſion n'aiment guéres à travailler ſur des ſujets majeurs.

Mad. PRENELLE.

Oh, je ſuis encore en âge diſciplinable, & il n'y a point de jeune fille qui ait meilleure intention que moi.

ARLEQUIN.

Les vieux chevaux ne ſont guéres propre au manége. Mais il faudra donner quelque coup d'éperon davantage. Ça, madame, commençons par cette tête. *Il lui prend la tête, & la lui hauſſe.*

Mad. PRENELLE.

Hai ! hai ! Vous voulez donc me faire danſer en l'air ?

ARLEQUIN.

Il faut allonger ce coup-là de demi-pied. Allons, cette épaule. *Il lui donne un coup ſur une épaule* Ces genoux en dehors. *Il la frappe ſur les genoux.* Allons, partez. *Elle danſe.* Ta ra la ra, ta ra la ra, ta ra la. Et ce cu, morbleu, & ce cu. *Il lui donne un coup de pied au cu.* Allons ; l'air de tête. Ricannez aux loges. Votre prunelle ne dit rien ? Imaginez-vous de voir votre amant dans les cou-

liſſes. Etendez les bras. Non, oui, vous n'y êtes pas, fort bien, fort bien. Allons, la main, tournez. *Il la fait tourner ſi vîte, qu'elle tombe d'un côté & Arlequin de l'autre.*

Mad. PRENELLE *en ſe relevant.*

Ah, je ſuis morte! *Ils s'en vont.*

ACTE III.

SCENE I.

PASQUARIEL, OCTAVE.

Pasquariel dit qu'Arlequin & Colombine ſont dans la confidence de Madame Prenelle; que l'opera eſt diſpoſé; que Colombine & Jeannot ſont avec le notaire dans la chambre au deſſus de la ſalle, & que par un trou qui eſt au plancher, on enlevera madame Prenelle pour lui faire ſigner le contrat; qu'Octave & Thereſe diſparoîtront par une trape, & que tous ſe joindront dans la chambre pour ſigner, & que pour empêcher Pierrot de troubler ce deſſein, une troupe de monſtres l'enleveront, & le mettront à la cave, & que tout cela ſe fera par des ſcenes de l'opera d'Armide, qui viennent fort bien au ſujet. Aprés cette expoſition, ils s'en vont.

SCENE II.

Mad. PRENELLE, THERESE, ARLEQUIN.

Mad. PRENELLE *à Thereſe.*

NOn, je ne veux point que vous ſoyez mariée. *A Arlequin.* Enfin, monſieur, depuis deux jours elle ne parle que de mariage.

ARLEQUIN.

Fi ! Vous êtes la premiere jeune fille, qui ſe ſoit mis cette ſottiſe-là en tête.

Mad. PRENELLE.

Je vous dis que le mariage eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une jeune fille.

THERESE.

Mais, ma mere, quand ce malheur-là vous eſt arrivé, en avez-vous été ſi fâchée ?

Mad. PRENELLE.

Oh, quand je me ſuis mariée, j'étois une ignorante comme vous.

THERESE.

Hé bien, vous avez été ignorante comme moi, je ſuis bien-aiſe de devenir ſavante comme vous.

ARLEQUIN *à Thereſe.*

Vous êtes bien-heureuſe d'avoir une ma-

man qui connoît à fond l'impertinence du mariage. Il faut la croire ſur ſa parole, elle eſt plus ſavante que vous ſur cette matiere.

THERESE.

Oui, mais elle ne veut pas me dire tout ce qu'elle ſait.

ARLEQUIN.

Hé bien, je vous apprendrai tout, moi. Je parie qu'elle ne vous a pas dit que le mariage eſt un gouffre profond? Des enfans piaillent, un mari qui gronde, caca d'un côté, pipi de l'autre, ah, ah!

THERESE.

C'eſt juſtement tout cela que ma mere m'a dit; mais elle n'a garde de me dire...

ARLEQUIN.

Voilà un naturel qui regimbe terriblement! Il faudra que je donne une touche à cet eſprit-là.

Mad. PRENELLE.

Oh, je lui ai dit tout ce qu'il faut.

THERESE.

Oui vraiment! Vous m'avez dit cent fois: Thereſe, ma fille Thereſe, regardez votre beneſt de pere, & ce vilain Pierrot, tous les hommes ſont faits comme cela. Dame, cela faiſoit que je ne voulois pas me marier; mais à cette heure que j'ai vue...

ARLEQUIN.

La friponne! depuis qu'elle m'a vu...

Mad. PRENELLE.

Hélas ! j'ai bien pris de la peine à élever une fille dans la vertu de l'ignorance. . . .

ARLEQUIN.

Laiſſez-la-moi un moment, je veux la dégoûter du mariage, & allez vous habiller pour votre rôle d'opera.

Mad. PRENELLE.

Oh, dame, monſieur, laiſſer ma fille avec un joli homme comme vous ! *Elle le regarde amoureuſement.*

ARLEQUIN.

Allez, allez, madame, il n'y a rien à craindre. Je ſuis tout comme... Allez, vous dis-je, ne craignez rien, je lui parlerai tout haut.

Mad. PRENELLE.

Monſieur, je vais donc m'habiller pour l'opera. *A Thereſe.* Petite fille, faites tout ce que vous dira monſieur. Entendez-vous bien, morveuſe? Je ne vous perds pas de vue, & je vais m'habiller dans ce coin de la ſalle.

SCENE III.

ARLEQUIN, THERESE.

ARLEQUIN *haut.*

ECoutez-moi. Le mariage.... le mariage eſt ſemblable à un filet de pêcheur. Les filles qui ne voyent l'amorce qu'au tra-

vers les cordes, ſont tentées d'y entrer, & celles qui ſont dedans enragent d'en ſortir. Mais hélas ! il n'eſt plus temps ; dès qu'une fille a dit oui, il faut qu'elle avale le gougeon.

THERESE.

Monſieur, pendant que ma mere ne nous écoute pas, dites-moi la verité du mariage ; eſt-il ſi horrible que vous faites ?

ARLEQUIN *bas.*

Non, non, allez. Au contraire, rien n'eſt ſi charmant ; il n'y a point de confiture, point de....Octave vous en dira bien des nouvelles.

THERESE.

Eſt-ce que vous le connoiſſez ?

ARLEQUIN.

Hé oui, c'eſt lui qui.... mais la maman, la mam... regarde. *Haut.* Je vous diſois donc, que la femme n'eſt pas faite pour vivre avec l'homme. Cela eſt ſi vrai, que la plûpart des femmes ne ſouffrent que par complaiſance la compagnie de leurs maris.

THERESE.

C'eſt peut-être qu'elles en aiment mieux d'autres.

ARLEQUIN *bas.*

Vous l'avez dit... La maman, la maman. hem, hem. *Haut.* Hypocrate dit que la perfection conſiſte dans l'unité ; or, ſitôt qu'on eſt marié on eſt deux. Ergo...

THERESE.

Oh, je n'aime donc point la perfection, & il me ſemble qu'il y a plus de plaiſir à être deux.

ARLEQUIN *bas.*

Cela eſt vrai. Mais comment diantre avez vous pu apprendre toute ſeule le plaiſir qu'il y a d'être deux ?

THERESE.

Hé mais, c'eſt que j'ai remarqué que notre coq eſt tout triſte quand il eſt ſeul, & ſitôt qu'il voit une poule, il chante.

ARLEQUIN.

On a beau enfermer une fille, nature va toujours ſon train. Mais... la mamam, la maman. *Haut.* Il me reſte encore à vous prouver deux choſes; la premiere, qu'un mari eſt un meuble embaraſſant; la ſeconde qu'un mari eſt un meuble inutile. En effet, une femme eſt toujours embaraſſée de ſon mari. S'il eſt au logis, elle enrage qu'il ne ſorte; s'il eſt dehors elle meurt de peur qu'il ne revienne.

THERESE.

Mais je croyois, moi, que quand un mari étoit fait comme Octave, on ne pouvoit pas ſe laſſer d'être avec lui.

ARLEQUIN *bas.*

Hé ne voyez-vous pas que je parle pour la maman, quand je dis... la maman, la maman. *Haut.* Prouvons à preſent qu'un

mari eſt un meuble inutile. Si le temperament de la femme la porte à aimer la ſolitude c'eſt trop d'un mari. Si au contraire la femme eſt ſociable, c'eſt trop peu d'un mari. Mais je vous dirai le reſte une autre fois. Voilà votre mere qui eſt habillée, allez-vous-en vous preparer auſſi pour votre rôle d'opera.

THERESE.

Adieu donc, monſieur.

ARLEQUIN.

Allez, allez-vous-en. Si j'étois long-tems avec cette fille-là, je ferois un opera avec elle. Mais qu'eſt-ce que j'entens ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, PASQUARIEL vêtu en crieur d'almanachs, contrefaiſant le boiteux, & ſuivi d'un homme qui poſe à terre une forme de chaſſis repreſentant un coin de rue, ſur lequel ſont collées pluſieurs affiches differentes.

PASQUARIEL *crie ridiculement :*

ALmanachs vieux, operas nouveaux.

ARLEQUIN.

Cet homme-là n'aura pas grand débit de ſa marchandiſe. Les almanachs vieux, & les operas nouveaux ſont des garde-boutiques.

PASQUARIEL *criant encore.*

Huon de Bordeaux, Jean de Paris, Roland le furieux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous, mon ami ?

PASQUARIEL.

Je ſuis l'imprimeur & l'imprimerie de la troupe. Je viens ici vendre la piéce qu'on va jouer ; voilà le livre & la feuille.

ARLEQUIN.

Vous ne ſavez pas votre métier. A la porte, à la porte. Apprenez, mon ami, qu'on ne crie dans le parterre que des ouvrages de bale, comme le Cid, le Miſantrope, & autres guenilles de cette nature-là : mais les piéces de muſique ſe vendent à la porte. A la porte, mon ami, à la porte. *Il le pouſſe.*

PASQUARIEL.

On ne maltraite pas comme cela un muſicien.

ARLEQUIN.

Vous muſicien ?

PASQUARIEL.

Oui, muſicien en b mol, & je crie en b carre, almanachs, vieux, operas nouveaux.

ARLEQUIN.

La peſte étouffe le b carre !

PASQUARIEL.

Il faut que toutes les fonctions de l'opera ſe faſſent en muſique ; on mouche les chandelles à la cadence du violon, on chante le compliment de l'annonce.

ARLEQUIN.

Cela doit être beau, d'annoncer en chantant.

tant. *Il chante.* Meſſieurs vous aurez demain Thetis la Pelée.... Le parterre répond auſſi quelquefois en muſique. *Il ſiffle.* Hé, dites-moi un peu, affichez-vous auſſi en muſique?

PASQUARIEL.

Oui, monſieur, & voilà le pilier ambulant ſur quoi on affiche l'opera de campagne, & toutes les plus belles affiches de Paris.

ARLEQUIN.

Ah, voyons un peu. Je ſuis curieux d'affiches, c'eſt la bibliotheque de ſots, & des filoux.

PASQUARIEL.

Tenez, monſieur, voilà la feuille de toutes mes affiches. Liſez.

ARLEQUIN *lit.*

La femme ſolitaire au milieu de Paris, ou l'abſence des officiers.

Vernis de la Chine pour le tein des femmes. Ce vernis eſt à l'épreuve de l'haleine des hommes.

Avis aux ſavans. Un naturaliſte fameux a découvert depuis peu, que le cocuage eſt un arbre de ſimpathie, qui prend ſa racine dans le cœur de la femme, & pouſſe ſon bois ſur le front du mari.

Dictionnaire in folio, qui contient les principales piéces, qui compoſent la coeffure d'une femme.

Monſieur Diſcret, maître tailleur, fait des corps-de-jupe à reſſorts, fort propres à

cracher l'embonpoint des filles aux meres les plus clairvoyantes.

Traité aſtrologique, qui prouve la conjonction de Venus & de la Lune dans la tête de certaines femmes.

Il devoit faire auſſi le traité du croiſſant ſur la tête de certains hommes.

PASQUARIEL.

Il eſt ſous la preſſe, monſieur.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

Coches & caroſſes nouvellement établis dans Paris, pour la communication des quartiers éloignés. Ces voitures menent en diligence, du palais à l'hôpital general, & partent les jours d'audience: de l'école de medecine aux incurables, & partent à toutes heures.

Plus, le coche des Carneaux, deſtiné à ramener les gens de la noce: ſavoir les peres & meres qui marient une jeune fille à un vieillard, droit aux petites maiſons; le vieillard aux Invalides; la jeune femme d'abord au marché-neuf, le lendemain au pont-au change, de-là aux quatre nations, & enfin aux Madelonettes. Outre ces voitures publiques, il y en a de particulieres, mieux étoffées, dans leſquelles certains riches quidans menent en diligence les femmes les plus vertueuſes, de la monnoye à la porte de la conférence, & quelquefois juſques au bois de Boulogne.

Au même bureau on loue à bail par heure des domiciles roulans, trés commodes pour loger ceux qui veulent ſe marier ſans avis de parens.

Avis aux dames curieuſes de leur tein. Un ſculpteur en plâtre, expert à reblanchir les vieux bâtimens, regratte les viſages les plus enfumés, & polit au grais les plus rocailleux.

Conférences publiques, où l'on explique la contrarieté apparente des effets de l'or. Par exemple, ce métail amolit le cœur des dames, & endurcit celui d'un financier. L'or fait ouvrir une oreille au juge, & le rend ſourd de l'autre. Il délie la langue à l'avocat de l'intimé, & rend muet l'avocat de la partie adverſe. Enfin l'or endort ſouvent le mari, pendant qu'il réveille la femme.

Les agrémens & les chagrins du mariage, en trois tomes. Le chapitre des agrémens contient la premiere page du premier feuillet du premier tome, & le chapitre des chagrins contient tout le reſte.

Monſieur de Mommiromontois, maître écrivain juré, a inventé depuis peu des caracteres ſi abregés, qu'il écrit toute l'hiſtoire de France ſur la coquille d'un œuf de pigeon; & ſur un œuf d'autruche la liſte de tous les cocus de Paris.

Dix louis d'or à gagner, à qui pourra trouver une fille perdue.

Adieu, mon ami, ma fortune eſt faite.

PASQUARIEL.

Et où courez-vous ?

ARLEQUIN.

Je connois plus de cent filles perdues, rien que dans la rue ſaint Honoré. A dix louis d'or chacune, ma fortune n'eſt-elle pas faite ? Adieu. *Il s'en va.*

PASQUARIEL *le ſuivant.*

Hé, ce n'eſt pas cela, c'eſt une petite fille de ſept ans. Ecoutez.

SCENE V.

Le théatre change & repreſente le palais d'Armide, tout compoſé d'uſtenciles de ménage; & dans le fond eſt une cheminée, ou l'on voit quelques volailles qui tournent à la broche.

PIERROT chevalier Danois, OCTAVE Ubalde.

PIERROT *chantant.*

Allons chercher Renaud.

OCTAVE.

Sais-tu ſa deſtinée ?
On dit qu'Armide eſt enragée :
Il a mépriſé ſes appas.
Craignons pour lui tout l'enfer effroyable.

PIERROT.

Femme amoureuſe, & que l'on n'aime pas,
Eſt plus à craindre que le diable.

Les monſtres arrivent & enlevent Pierrot.

SCENE VI.

OCTAVE, THERESE.

OCTAVE.

THereſe tarde bien à venir. Mais je croi que je la vois. C'eſt elle-même. Continuons.

Enfin je vois l'objet pour qui mon cœur ſoupire.

THERESE.

J'attens de vous le bien que j'ai tant ſouhaité.

OCTAVE.

Vous n'aurez, charmante beauté,
Que des douceurs ſous mon empire.

THERESE.

Ah, ſi vous me trompiez vous ſeriez bien méchant!
Jurez que vous ſerez conſtant.

OCTAVE.

Voyez-vous le plancher qui tremble?
La trape va s'ouvrir, le papa nous attend,
Il nous attend pour nous unir enſemble.

THERESE.

Enlevez-moi donc vîte, & ne jaſez pas tant.

SCENE VII.

ARLEQUIN en Renaud.

Les violons jouent le ſommeil d'Armide, & Arlequin voyant la broche pleine de viande, dit :

JE penſe que voilà le ſouper de l'opera qui cuit. Il me prend plutôt envie de manger que de chanter. Mais chantons vîtement.

Plus j'obſerve ce rôt, & plus je le deſire.
La broche tourne lentement.
Je m'éloigne à regret d'un morceau ſi friand.

Les violons reprennent le ſommeil, & Arlequin continue.

Le fumet embaumé des chapons qu'on fait cuire,
Parfume l'air que je reſpire.

La ſymphonie continue, & Arlequin dit:

Oh, ma foi, les chapons m'ont fait oublier mon rôle... Attendez, attendez : il y a un endroit, comme qui diroit.... Qui a des vieux chapeaux à vendre, qui a des vieux chapeaux. Ah, ah, m'y voilà. *Il chante.*

Un ſon harmonieux ſe mêle au bruit des eaux.

Symphonie.

Les poulets fricaſſés ſe cuiſent pour m'attendre.
Des charmes de la faim, j'ai peine à me défendre.

Défendre? Je ne ſaurois pourtant manger que je n'aye repoſé ; car le repos eſt auſſi de mon rôle. Courons donc vîte au lit. *Il chante.*

Tout m'invite au repos... Ce gazon, cet ombrage frais,
Et ce feuillage épais.

Il chante ces dernieres paroles ſur l'air : De mon pot je vous en répons, mais de Margot non, non. *Il ſe deshabille & repéte :*

Tout m'invite au repos ſous ce feuillage épais.

Il jette à terre ſon habit à la romaine & ſon caſque, & paroit en chemiſe ; & dans cet équipage il traîne au milieu du théatre un petit lit de repos qui étoit au fond, & ſe couche deſſus. Un moment après il ſe léve, & regarde par tout ſous le lit, en diſant : Où eſt donc le pot de chambre ? *puis ſe recouche. J'ai oublié de faire remarquer que dans tous les endroits du ſommeil où la ſymphonie joue, Arlequin ſe promene ſur le théatre, & contrefait monſieur du Meſnil, qui eſt ſans contredit un des meilleurs acteurs de l'opera, d'une maniere ſi conforme à la ſienne, qu'on eſt obligé de convenir que le peintre du monde le plus fameux ne pourroit pas le mieux repreſenter.*

SCENE VIII.

Mad. PRENELLE *en Armide, contrefaiſant mademoiſelle Rochois, très-excellente actrice de l'opera, & qu'on regrettera éternellement.*

ENfin il eſt en ma puiſſance
Ce mépriſeur d'apas, ce glacé jouvenceau.
Il me vit ſans m'aimer, j'enrage quand j'y penſe.
Cruel, j'aurois moins pitié de ta peau,
Que notre chat à jeun n'en auroit d'un fromage.
Qu'il éprouve toute ma rage.

Elle va pour le percer.

Sans foibleſſe, mon cœur, qui te fait palpiter?
Ma pitié ſent un peu ce que je n'oſe dire.
Frappons, Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons. Je frémis. Vengeons-nous. Je ſoupire.
La vengeance pour moi n'a plus rien de charmant.
Suis-je donc femme, ô ciel! Oui, je la ſuis vraiment.
Je paſſe en un moment, de l'excès de la haine
A celui de l'amour.
Toute ma rage eſt vaine:
Je ne puis me réſoudre à lui ravir le jour.
Quel embonpoint, quel air, quelle taille, quel rable!
Qui croiroit qu'il fut né ſeulement pour la table?
Il ſemble être fait pour l'amour.
Je cede à ce maraut, l'appetit me ſurmonte.
Cachons ma foibleſſe & ma honte.
Valets, livrez-moi mon amant.
Venez,
Fermez
Tous les verroux de mon appartement.

Elle ſe couche ſur le petit lit, à côté d'Arlequin. Auſſi-tôt deux démons deſcendent d'en haut, & les enlevent dans la couverture.

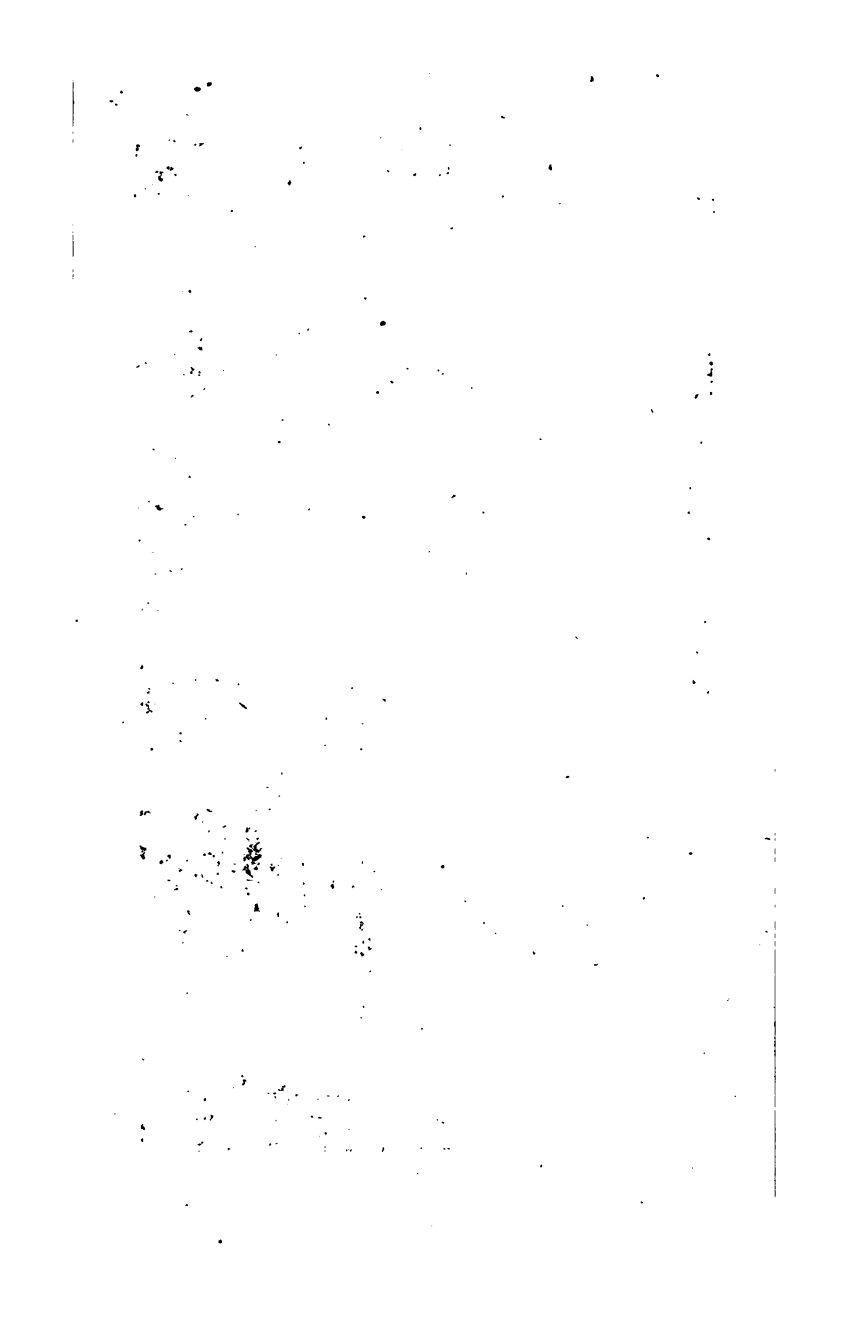
SCENE DERNIERE.

Paſquariel vient dire qu'ils ont tous ſignés, à la reſerve de madame Prenelle, & qu'on eſt après pour la faire ſigner. Dans le même tems arrive le bailli, & dit à Paſquariel: Hé bien, n'ai-je pas mis ma femme à la raiſon? Voilà le contrat qu'elle a ſigné malgré elle. *Paſquariel s'en empare de peur d'accident. Dans le moment arrive madame Prenelle, qui voyant ſon mari, ſe jette ſur lui. Il ſe ſauve avec précipi-*

tation, & ſa perruque demeure entre les mains de ſa femme, qui chante ce qui ſuit.

Il m'échape, il s'éloigne, il va quitter ces bords.
Quoi, Jeannot triomphe & me brave !
Allons l'enfermer dans la cave.
Je fais pour l'arrêter d'inutiles efforts.
Traître, attends : Je le tiens, je déchire ſa tignaſſe,
Ah, je l'immole à ma fureur :
Que dis-je, où ſuis-je ?

Je ne ſuis pas fâchée d'avoir fait ce mariage ; mais j'enrage d'avoir fait la volonté de mon mari ; & puiſque cet opera m'a cauſé tant de chagrin, je m'en vai l'envoyer au diable, avec tous les operateurs. *Elle jette toutes les décorations à bas, & la comedie finit.*



L'UNION DES
DEUX OPERA

L'UNION
DES
DEUX OPERAS.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au Theâtre par monſieur, du F... : & repreſentée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le ſeiziéme Aouſt 1692.

ACTEURS.

L'OPERA DE VILLAGE. Mezzetin.
L'OPERA DE CAMPAGNE. Octave.
ARLEQUIN.
MERCURE. Paſquariel.
JUPITER. Arlequin.
JUNON. Pierrot.
LE MARIE'. Octave.
LA MARIE'E. Colombine.
UN GARÇON de la noce.
Pluſieurs Garçons.

La ſcene eſt dans un village.

Ce qui donna lieu à cette petite piéce, fut l'Opera de village, que meſſieurs les comediens François donnerent quelque tems aprés l'Opera de campagne des Italiens.

L'UNION DES DEUX OPERAS.

SCENE I.

L'OPERA DE VILLAGE, L'OPERA DE CAMPAGNE, ARLEQUIN.

L'OPERA DE VILLAGE *à Arlequin.*

N'Avez-vous point vu l'afficheur ? C'eſt que je ſis, reverence parler, l'opera de village, & je vourais bian qu'on me boutît en rang d'oignon avec l'opera de ville & l'opera de campagne.

ARLEQUIN.

Parbleu, voici l'aventure des operas; il ne manque plus ici que l'opera de la foire.

L'OPERA DE VILLAGE.

Dame, c'eſt que j'ai operé un tantet d'operation de muſique, pour divartir le mariage de cians.

ARLEQUIN.

Mais c'eſt l'opera de campagne qui a fait le mariage. Il eſt juſte....

L'OPERA DE VILLAGE.

Ce ſont de drôles de corps que ces operas ! Ils avont plutôt fagoté tras mariages, qu'un notaire n'en a écrit la moiquié d'un.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Monſieur l'opera de village, prenez la peine de dénicher ; vous n'avez que faire où je ſuis. Et ſi vous ne ſortez d'ici, par la mort..

L'OPERA DE VILLAGE.

Tatiguié.

ARLEQUIN.

Hé, meſſieurs, ſongez que vous êtes freres. *Montrant l'opera de campagne.* A la verité, il eſt votre aîné, & il a le pas devant vous.

L'OPERA DE VILLAGE.

Oui ? Ne quient-il qu'à venir le premier, pour avoir la crême de la nouviauté ?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'eſt vous qui avez pris mon nom & mon enſeigne pour attirer les chalans.

L'OPERA DE VILLAGE.

Si j'ons du monde à notre attelier, notre opera le merite bian.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Oui, vraiment ! C'eſt quelque choſe de beau qu'un opera ſans intrigue.

L'OPERA DE VILLAGE.

Comment, morguié ! enlever une fille toute brandie dans une charette de cuir, n'appellez-vous pas cela de l'intrigue ?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Pour moi je trouve qu'il n'y a point d'action dans votre piéce.

ARLEQUIN.

Comment donc ? Y-t il action plus violente que celle de la dame ? Mais quand il y auroit quelques petits défauts dans l'opera de village, il faudroit les pardonner en faveur des bons mots dont il eſt rempli. On ne peut pas nier qu'ils n'emportent la piéce, & tous les vôtres ne valent pas *buriau de muſique.*

L'OPERA DE VILLAGE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Encore un joli endroit, c'eſt le petit ricochet des ſyllabes par écho ! *Attendez ... ha... la... ga... flec ...*

L'OPERA DE VILLAGE.

Tout franc, votre opera ſeroit bien mieux ſans Jeannot, madame Prenelle, Thereſe, Pierrot, & vos chanſons d'Armide.

ARLEQUIN.

Et Arlequin eſt donc un o en chiffre ! Vous faites bien l'entendu à cauſe que votre figure de magiſter fait rire ! Il eſt vrai que vos habits ſont plaiſans ; mais un aveugle ſe divertiroit trés-mal à votre opera.

L'OPERA DE VILLAGE.

Et un ſourd n'auroit guéres de plaiſir au vôtre ; car il n'y a pas le mot pour rire dans vos machines.

ARLEQUIN.

Meſſieurs, je ne vous conſeille point de pouſſer plus loin votre critique ; car ſi vous vous mettez ſur le pied de dire pis que pendre l'un de l'autre, le public vous croira tous deux ſur votre parole.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'eſt bien à toi à faire comparaiſon avec un vaſſal du grand opera.

L'OPERA DE VILLAGE.

Toi, tu n'es qu'un opera de bale.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Quoi, tu as l'effronterie....

ARLEQUIN.

Hé, Meſſieurs !

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh parſanguoi, j'en veux découdre.

ARLEQUIN.

Ah, le petit mutin d'opera ! on me l'avoit bien dit qu'il étoit tout plein de Renaud. Ça, je veux vous faire boire enſemble, & ſi vous voulez travailler de conſert à notre divertiſſement, nous ferons un pot pourri de votre délâbrement héroïque, & de votre comique de village.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Moi, marier mon cothurne avec des ſabots !

L'OPERA DE VILLAGE.

Et je nous paſſerons bian de votre muſique de louage. Une fois, j'en avons de notre cru. J'ons le pu biau brin d'homme qui fait le bourdon. Si j'avions un auſſi grand brin de femme, pour faire la ſymétrie, ce ſeroit le pu biau duo : mais il faut ſe ſarvir de ce qu'on a. En tout cas, je bouttrons au bout de notre opera un petit compliment d'excuſe en muſique, & ça quiendra lieu de biauté.

ARLEQUIN.

Hé, on ſait bien que vous feriez de plus belles choſes, ſi vous aviez la liberté de vous ſervir de l'opera de Paris.

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh je nous gauſſons de cette libarté-là.

ARLEQUIN.

On ſait bien que pour caprioler de la langue & fredonner des pieds, pour carillonner des bras, & faire le ſaut de crapaut, il ne faut demander congé à perſonne. Ça, une vingtaine de piſtoles que l'on vous donnera feront finir vos petits differens, & nous ferons l'union des deux operas. Qu'eſt-ce que votre divertiſſement, à vous ?

L'OPERA DE VILLAGE.

Pargué, c'eſt une noce à la mode de notre village, & monſieur le Bailli m'a donné parmiſſion d'ajuſter tout ça dans la ſalę. Il n'y a qu'à ouvrir les volets.

SCENE II.

On voit une chambre où il y a quantité d'utenſiles de cuiſine, pluſieurs payſans & payſannes qui s'occupent à diverſes choſes ; le marié aſſis ſur un tonneau, & un verre à la main, la mariée aſſiſe ſur une huche. Les violons jouent un air fort plaiſant, ſur lequel un berger aprés avoir danſé, chante :

JE ſuis la fleur des garçons du village,
J'ai bonne mine & le cœur biau :
Ça me quien lieu de veigne & d'heritage,
Avec l'amiquié d'Iſabiau.
Mais quand on veut ſe bouter en ménage,
Faut faire un fond pour l'alloyau.

LA MARIE'E *chante ſur le même air,*

A mon Colas j'apporte en mariage
Ma huche vuide & mon trouſſiau.

LE MARIE'.

J'ai pour tout bien deux bras en partage,
Mon verre vuide & mon tonniau.

LE GARÇON DE LA NOCE.

Ho quand on veut ſe bouter en ménage,
Faut faire un fond pour l'alloyau.

LA MARIE'E.

Faut-il qu'en vains diſcours un ſi beau jour ſe paſſe ?

LE GARÇON DE LA NOCE.

Accourez à l'inſtant,
Venez tous rendre hommage,
En bel argent comptant,
Ou piéces de ménage,
Venez faire étalage
D'un bel étain ſonnant;
Des poëlons & des marmites,
Des chaudrons, des lichefrites;
Suivez-moi la piéce en main,
Comblez taſſe & baſſin.

SCENE III.

Tous les parens & gens de la noce avancent chacun le preſent à la main.

LE GARÇON DE LA NOCE.

Accourez à la taſſe, à la taſſe. *A l'imitation de la chaſſe d'Iſis.*

Tous les parens courent, en diſant:

Courons à la taſſe, à la taſſe.

Aprés que les preſens ſont faits, on joue l'air des Trembleurs ſur une vielle.

SCENE IV.

MERCURE *entre en vielleur.*

JE ſuis Mercure, je vous annonce que le maître des dieux va venir tout exprès du ciel, pour vous faire un preſent de noce. *Il chante.*

Jupiter deſcend ici bas....

LE MARIE'.

Je reſpecte fort Jupiter : mais il me feroit plaiſir de ne point prendre la peine de deſcendre ici-bas ; car quand les dieux & les grands ſeigneurs viſitent un bourgeois, garre la bourgeoiſe.

LA MARIE'E.

Ah ! va, va, laiſſe venir Jupiter.

MERCURE.

Je vous dis, que c'eſt pour vous faire un preſent de noce, que Jupiter deſcend ici-bas. Mais le voilà.

SCENE V.

JUPITER deſcend tenant à la main un bois de cerf. Tout les acteurs de la ſcene précedente.

MERCURE.

IL tient ſon preſent à ſa main.

JUPITER *chante.*

Les armes que je tiens ne font aucune offenſe,
L'effort n'en eſt fatal qu'aux maris clairvoyans,
Vous, commodes maris, vivez dans l'abondance,
Fermez les yeux, ſoyez contens.

UN PAYSAN.

Morguoi, monſieur Jupiter, ça vous eſt bian aiſé à dire, vous qui avez une Junon bien ſage.

JUPITER.

Le deſtin m'a dit qu'elle le ſeroit toujours: mais c'eſt preſque la ſeule de ma famille dont il m'ait répondu.

MERCURE *à Jupiter bas.*

Au moins, je vous avertis que vous avez ici la réputation d'un mauvais garnement, on ſe défie de vous.

JUPITER.

Eſt-ce que tu leur a dit quelques-unes de mes fredaines ?

MERCURE.

Non, c'eſt qu'ils ont lu les poëtes.

JUPITER.

Je vais les raſſurer .... Monſieur le marié, au moins, n'allez pas vous imaginer que je ſois venu ici-bas pour apporter du trouble dans votre petite famille. *Il chante.*

Jupiter vient ſur la terre,
Il montre le bois de cerf.
Pour planter l'arbre de paix;
Si ſa racine eſt amére,
C'eſt pour les cerveaux malfaits.

Raillerie à part, n'ayez pas peur de moi pour aujourd'hui, il n'y a point de friponnerie en mon fait. Quand je veux jupiteriſer quelque mortelle, je ne viens pas dans mon équipage ordinaire, j'ai ſoin de me déguiſer en taureau ou en cigne; & quand je veux réuſſir à coup sûr, je me change en pluye d'or.

LE MARIE'.

Donnez-moi donc votre parole que vous ſerez ſage.

JUPITER.

Je jure ....

LA MARIE'E.

Oh ne jurez point, je n'aime point à entendre jurer.

UN PAYSAN.

Allons, Colas, puiſque Jupiter veut bien être des nôtres, baille-lui la livrée de la noce, qu'il la boute à ſon chapeau.

MERCURE.

Tout beau, c'eſt moi qui ſuis le doyen des valets de chambre, & j'en fais tous les offices.

JUPITER *bas à Mercure.*

Il faut endormir tous ces manans-là, afin que j'enleve la mariée. Voilà ma tabatiere, elle eſt pleine de poudre de pavot, tu n'as qu'à ſouffler, hem, hem. Allons, mes enfans, danſons tant qu'à des noces. *On danſe.*

SCENE VI.

MERCURE ſouffle ſon pavot, & tous tombent endormis.

JUPITER veut tirer la mariée d'entre les bras du mari, qui la tient embraſſée.

MERCURE qui voit que Jupiter ne ſauroit la tirer, dit :

CE coquin-là a de bonne ſerres ! Changez-le en oiſeau de proye.

JUPITER.

Ah, point, point, j'aime mieux le changer en coucou.

MERCURE.

Ah, nous sommes perdus ! voilà vôtre diablesse de femme.

SCENE VII.

JUNON *descend du ciel sur un poulet-d'Inde.*

AH ! ah ! Jupin, c'étoit donc pour m'empêcher de voir vos fredaines que vous m'avez tantôt bridé le nez d'un nuage? Hé le vieux ruse ! N'avez-vous point de honte à votre âge, aprés deux ou trois mille ans de mariage, de vous amuser à débaucher de petites filles ? Vous n'avez pas fermé l'œil de toute la nuit : mais helas ! ce n'étoit pas pour moi que vous veilliez. J'ai eu beau vous pousser du coude, vous faisiez semblant de ronfler. Scelerat, c'étoit donc pour ce bel oiseau, *se tournant vers la mariée*, que vous avez déniché si matin ? Oh, voilà la derniere fois que j'y serai attrapée, & je veux qu'Iris m'apporte tous les jours, sous mon chevet, la clef de la porte.

JUPITER.

J'ai tort, ma femme, j'ai tort, mais je suis sûr que vous me pardonnerez. Vous êtes si bonne déesse.

JUNON.

Vous avez beau faire le chien couchant

& le benefit, je vous ferai faire dès aujourd'hui une mercuriale par le destin.

JUPITER.

Hé, ma poulette, je t'aimerai tant, je ferai demain toute la journée avec toi : nous nous irons coucher de bonne heure. *Il chante.* Enfin, il n'est rien que de moi vous ne deviez attendre.

JUNON.

Ces promesses-là m'attendriſſent.

JUPITER.

Accordez-moi donc une petite grace.

JUNON.

Hé bien, quoi ?

JUPITER.

Laiſſez-moi ſeulement une demie-heure avec cette petite mariée-là, cela ne vous fera pas grand tort ; car nous qui ſommes immortels nous aurons tout le temps d'être enſemble. Aprés tout, ſi nous étions obligés de nous en tenir à l'amour domeſtiques, les hommes ſeroient plus heureux que nous.

JUNON.

Merci de ma vie, c'en eſt trop, joindre la raillerie à l'infidelité.

Jupiter & Junon ſe tignonnent : la coeffure de Junon demeure entre les mains de Jupiter, & la couronne de Jupiter entre les mains de Junon.

JUPITER.

Enragée !

JUNON.

Infidéle, je me vengerai bien d'une autre maniere.

JUPITER *chante.*

Quoi, le cœur de Junon, quelque grand qu'il puiſſe être,
Ne ſauroit triompher d'une injuſte fureur ?

JUNON *chante.*

De la terre & du ciel Jupiter eſt le maître,
Et Jupiter n'eſt pas le maître de ſon cœur.

JUPITER & JUNON *enſemble.*

Abandonnez votre vengeance,
J'abandonnerai mon amour.

JUPITER.

C'eſt à vous à commencer.

JUNON.

C'eſt à vous-même.

JUPITER.

Je n'en ferai rien.

JUNON.

Ni moi non plus.

JUPITER & JUNON *enſemble.*

Rendez-moi ma couronne.
Rendez-moi ma commode.
Je vous rends mon amour.

JUPITER.

Pour vous montrer que c'eſt de bonne foi que j'agis avec vous, je vais réveiller tous les gens de la noce, & effacer de leur memoire qu'ils ont dormi, afin qu'il ne reſte aucune idée de mon infidelité. Allons, réveillez-vous.

SCENE VIII.

Les violons jouent un air ſur lequel on danſe en rond, & on chante ce qui ſuit.

UN DES PAYSANS *chante.*

MAthurin mon compere,
Toi qui as tant vécu,
Dis-moi comme il faut faire,
Pour n'être point cocu.

MATHURIN.

Faut ſe marier à mon âge,
Prendre femme à quatre-vingt ans.
Si l'on eſt ſujet au cocuage,
Du moins l'on n'eſt pas cocu long-temps.

JUPITER.

Vive le conſeil d'un homme ſage,
S'il ne venoit point à contre-temps!

UN AUTRE PAYSAN.

Dis-moi, pere Pancraſſe,
Toi qui ſais du latin,
Que faut-il que je faſſe,
Pour fuir à ce deſtin?

PANCRASSE.

Ne crains point les langues médiſantes,
Paſſe ſouvent la main ſur ton front;
Ne t'affliges point que tu ne ſentes
Un bouquet de bois d'un pied de long.

JUPITER.

La mêche prend feu, quand on l'évente ;
C'eſt le ſeul éclat qui fait l'affront.

UN AUTRE PAYSAN.

Et le couſin Pompette,
Qui eſt ſi bon maréchal,
N'a-t-il point de recette
Pour un ſi commun mal ?

LE MARE'CHAL.

Pargué, ma ſcience eſt toujours prête,
A déclouer le pied d'un rouſſin :
Mais quand l'enclouëure eſt à la tête,
Je n'en ſais pas plus qu'un medecin.

JUPITER.

Quand on eſt bien las de porter ſa crête,
Il la faut donner à ſon voiſin.

LE MARIE'.

Que dit notre épouſée.
A tous ces biaux propos ?
Vous, qui êtes ſi ruſée,
Chantez-nous-en deux mots ?

LA MARIE'E.

Point de défiance ridicule,
Et de la liberté tout mon ſaoul.
On voit rarement choper la mule,
Quand elle a la bride ſur le cou.

JUPITER.

Le plus ſage avalle la pilulle,
Celui qui la mâche eſt le plus fou.

LA
FILLE DE BON
SENS

LA FILLE DE BON SENS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au theâtre par monſieur de Palaprat ; & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne ; le deuxiéme jour de Novembre 1692.

ACTEURS.

ANGELIQUE.
COLOMBINE ſuivante d'Angelique.
GERONTE financier.
LE DOCTEUR, OCTAVE, CINTHIO,
Amans d'Angelique.
ARLEQUIN valet de Geronte.
MEZZETIN valet d'Octave.
PASQUARIEL valet de Cinthio.
PIERROT valet du Docteur.

La Scene eſt à Paris.

LA FILLE DE BON SENS.

ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN *seul.*

Felice Arlicchino ! felice Arlicchino ! Ma fortune eſt faite, ſi je m'acquitte bien de la commiſſion que mon maître m'a donnée. Il m'a promis cinquante piſtoles ; & quand un riche financier, comme Geronte, promet cinquante piſtoles, cela eſt plus sûr que quand un homme de qualité promet une piéce de trente ſols. Mon maître m'a promis encore, que ſi je fais bien ce qu'il m'a commandé, il me fera épouſer Colombine, que j'aime

a la folie. *O felice Arlicchino ! felice Arlicchino !* Je ne puis manquer de réuſſir. Premierement, j'ai de l'eſprit comme un diable. Secondement, me voilà excité & pouſſé par les deux plus grands reſſorts qui remuent aujourd'hui toutes les affaires du monde, l'argent & les femmes. Cinquante piſtoles & Colombine ! *O felice, felice, e tre volte felice Arlicchino !* Pour faire exactement ce que Geronte mon maître m'a recommandé, il faut que je penſe bien à ce qu'il vient de me dire. Il me l'a repeté ſi ſouvent, que je le ſais bien par cœur. Mais pour ne rien oublier, je veux repaſſer ici notre derniere converſation. Arlequin ? ... monſieur ? ... Tu ſais que je ſuis amoureux d'Angelique ; qu'elle vint de Rome avec ſa tante, il y a cinq ou ſix mois, & qu'elle demeure dans la maiſon de monſieur le docteur Balouard le medecin. Tu ſais que mon pere s'oppoſoit à mon mariage ; qu'il eſt mort ; que j'ai été quatre mois abſent de Paris ; que je ne fait que d'y arriver, & que je n'ai pas encore vu Angelique. ... Oui, monſieur, je ſais tout cela. Je crains qu'elle n'ait pris des engagemens en mon abſence ; elle eſt fille, elle pourroit avoir changé ... Cela ſe pourroit... Ainſi, avant que je lui parle, je veux que tu découvre adroitement, ſi elle a toujours pour moi les mêmes ſentimens qu'elle avoit lorſque je partis de Paris ... C'eſt agir, monſieur,

monsieur, avec beaucoup de prudence... Pour cela, il faut t'adresser à Colombine sa servante, qui est dans mes interêts, & lui donner de ma part, sans lui dire que je sois arrivé, les cinquante pistoles que je t'ai données pour elle.. Tu ne dis mot... Oh, oui, oui, monsieur, je le ferai très-fidelement... Prends bien garde toujours, qu'Angelique ne te voye pas. Déguises-toi un peu, afin qu'elle ne te reconnoisse point, & ne te fais connoître qu'à Colombine... J'ai compris cela à miracle.. Caches-toi quelque part près de la maison du Docteur; & quand tu verras sortir Colombine toute seule, parles lui, & reviens me rendre compte de tout ce que tu auras appris.. Je vais t'attendre au logis... Cela vaut fait, monsieur ... Adieu, Arlequin... Serviteur, monsieur... *Il copie ici le marcher grave de Géronte, qui s'en va d'un côté, & puis il se copie lui-même en courant de l'autre côté.* Voilà mot pour mot comme la chose s'est passée. O ça, voyons à present. Voici la maison du Docteur, c'est-là que demeure Angelique; cachons-nous par ici. Mais peste soit du sot! J'ai oublié de me déguiser, & c'est la principale chose que Géronte m'a recommandée pour n'être pas reconnu d'Angelique qui se douteroit que mon maître est à Paris, si elle me voyoit. Elle ne diroit pas si librement ses sentimens à Colombine. Allons, nous déguiser, &

nous reviendrons promptement. Allons. Malepeſte ! il faut gagner cinquante piſtoles & Colombine.

SCENE II.

LE DOCTEUR, PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

Oçà, monſieur, vous m'avez toujours promis votre vieil habit quand vous vous marierez. Or eſt-il que vous vous mariez demain avec Angelique : donc, je quitterai dès demain cette jaquette de toile, & je ſerai docteur auſſi-bien que vous.

LE DOCTEUR.

Barone, ti credi d'eſſer dottore per averne il veſtito ?

PIERROT.

Pourquoi non ? Il y a mille gens aujourd'hui qui n'y font pas plus de cérémonie ; & j'en connois cinquante à Paris, ſur tout en medecine (comme vous) qui n'ont de docteur que l'équipage & la figure.

LE DOCTEUR.

Tu credi dunque, matto che ſei, qu'il ſuffiſe d'être valet d'un docteur, pour le devenir un jour ſoi-même ? *Come ſe la dottrina* ?

PIERROT.

Oh, *la dottrina, la dottrina!* je me moque de cela, & prenez mon raiſonnement.

LE DOCTEUR.

Vediamo.

PIERROT.

Les laquais d'un commis, d'un gros fermier, ou d'un receveur ne deviennent-ils pas quelquefois commis, receveurs & gros-fermiers eux-mêmes?

LE DOCTEUR.

Concedo.

PIERROT.

Ergò, je puis à plus forte raiſon devenir docteur auſſi.

LE DOCTEUR.

Nego.

PIERROT.

Oh *probo*, & *probo* par l'experience, que l'un eſt plus facile que l'autre.

LE DOCTEUR.

Vediamo un poco queſta eſperienza.

PIERROT.

Voyez-vous beaucoup de ſavans faire fortune?

LE DOCTEUR.

Non.

PIERROT.

Et je vois moi tous les jours des ânes qui ſont docteurs *in utroque & in medicina, ſi voluiſſent.*

LE DOCTEUR.

Mais écoutez un peu *gli ſpropoſitati ragionamenti di quel balordo !* Et tu croi enfin qu'il n'y ait rien à faire pour obtenir le degré ſublime *ch'io tengo nella republica delle lettere ?*

PIERROT.

Occuper votre place ? Voilà certes un beau venez-y-voir ! Serois-je le premier valet qui en de meilleures occaſions auroit rempli la place de ſon maître ? Et ſi, vous dis-je, & ſi ! cela arrive tous les jours ; ne vous mêlez pas de diſputer avec Pierrot, je vous mettrois *à quia*, j'ai pour moi le bon ſens, qui eſt bien plus fort que la doctrine. Mais revenons à nos moutons, il me tarde que vous ayez épouſé Angelique, pour être autrement habillé.

LE DOCTEUR.

Sappi, ignorante, che portando le mie livrée, tu parti le livrée della ſcienza.

PIERROT.

Je porte dites-vous, les livrées de la ſcience, moi ?

LE DOCTEUR.

Sicuro.

PIERROT.

Certes madame la ſcience donne à ſes gens des habits bien legers ; ſi j'en étois cru, elle ne trouveroit perſonne pour la ſervir en hyver.

LE DOCTEUR.

Gli uomini dotti, e sapienti hanno sempre disprezzato la superbia, & il n'y a personne qui sous ces simples habits ne te prenne pour le valet d'un *virtuoso*, d'un philosophe.

PIERROT.

Pour le valet d'un philosophe, oui, tout chaud! Il n'y a personne qui ne croye que j'appartiens au concierge de quelqu'un de ces petits châteaux aîlés qui sont à Montmartre, & ma toile n'est tout au plus que la livrée d'un moulin à vent.

LE DOCTEUR.

Tu parli meglio ch' io non credevo, tu es fort propre pour un moulin à vent, & tes mains semblent faites exprès pour étriller un âne.

PIERROT.

Oh, monsieur, c'est qu'on se forme en travaillant : n'y a-t-il pas trois ans que je vous peigne ?

LE DOCTEUR.

Impertinente !

PIERROT.

Ah, monsieur, ne vous fâchez pas, vous m'avez obligation de la beauté de cette tête naissante que vous cachez par modestie sous votre calotte.

LE DOCTEUR.

Or su basta, mene vado alla mia villa, à ma maison de campagne, je reviendrai ce soir. Je te laisse au logis, afin que tu pren-

nes un peu garde à ce que fera Angelique : elle a beaucoup plus de liberté à preſent qu'Eularia eſt malade, & tous ces ſpadaſſins qui frequentoient chez moi cet hyver, ne me plaiſoient point du tout.

PIERROT.

Oh, monſieur, il ne faut pas en avoir peur à preſent, ils ne ſont pas encore revenus de la guerre ; & on ne rencontreroit pas une malheureuſe brette dans tout Paris, s'il n'y avoit point de fêtes ni de dimanches, pendant leſquels les milices des rues ſaint Honoré & ſaint Denis ſont ſous les armes.

LE DOCTEUR.

Si Geronte, qui n'eſt pas un homme d'épée, revenoit de ſon voyage, il faut l'éloigner de la maiſon, parce que s'il voyoit Angelique avant mon retour, il pourroit peut-être empêcher mon mariage avec elle, Eularia ne me l'ayant promiſe qu'en cas que Geronte ne revînt pas dans trois mois avec le conſentement de ſon pere, qu'il eſt allé ſolliciter *in tanto reſta Padron di caſa, mi riposo ſoprà la tua condotta. Adio, à rivederci ſta ſera.*

PIERROT *ſeul.*

Le docteur Balouard ſe marie avec mademoiſelle Angelique! En verité c'eſt accoutumer une jeune levrette avec un vieux tourne-broche pelé. Quand je ne lui aurois vu faire que cette ſeule ſottiſe depuis que je

le ſers, je ne prendrois jamais de ſes pillules. Se marier à cinquante-cinq ans paſſés avec une fille de vingt! Et je le croirois un grand clerc aprés cela? Ah, mon pere & ma mere, que je vous ſai bon gré de ne m'avoir jamais fait apprendre à lire! Hé, morbleu, la ſcience & les livres ne ſont que des ſots. Je n'ai ſu jamais que les proverbes des vieilles gens, & ſi je croi être un chat qu'on ne prendroit pas ſans mitaines. J'ai toujours oui dire, que vieille maiſon à réparer, & jeune femme à contenter, c'eſt toujours à recommencer: & il me ſouvient auſſi d'un autre beau dictum.

Qui cinquante ans aura vêcu,
Et jeune femme épouſera,
S'il eſt galeux ſe grattera,
Avec des ongles de cocu.

Mais qui ſoit galeux ſe gratte. Quand ſon maître ſera cocu, qu'eſt-ce que cela fera à Pierrot? En boira-t-il un verre de vin de moins? En perdrai-je un coup de dent? Dois-je m'en affliger & m'en deſeſperer, m'en arracher les cheveux? *Colombine entre toute triſte, & Pierrot continue.* Oh que nenni. *Appercevant Colombine.* N'eſt-il pas vrai Colombine, que ſi un valet étoit ſi ſot, de s'arracher ſeulement un cheveu toutes les fois que cet accident arrive à ſon maître, il n'y auroit plus à Paris de valet d'homme ma-

rié qui ne fut chauve ? Mais qu'as-tu mangé ? Te voilà toute je ne sai comment encocoli-fluchetée de mélancolie.

COLOMBINE.

J'en ai bien raison.

PIERROT.

D'où vient ?

COLOMBINE.

Nous sommes bien malheureuses, ma maitresse & moi, d'être sorties de Rome.

PIERROT.

Pourquoi ?

COLOMBINE.

Nous y avions plus de liberté qu'ici. Que nous sommes éloignées des agréables idées que nous nous faisions en venant en France ! Il me souvient, quand nous partîmes, que nous nous réjouissions de venir à Paris, que nous entendions appeller par tout le paradis des femmes ; mais hélas ! si les choses continuent sur le pied qu'elles sont, Paris jouira d'une réputation bien fausse ; & si l'on ne s'oppose de bonne heure au pernicieux usage qui s'y établit, les femmes n'y seront pas plus heureuses qu'en Italie.

PIERROT.

Quels contes !

COLOMBINE.

Oui, te dis-je, Eularia, cette tante barbare, faite au rebours de toutes les tantes, voire même des meres d'aujourd'hui, veil-

le ſur toutes nos actions, & veut introduire une impertinente réforme. Quel attentat contre les privileges de la liberté Gallicane ! Nous prétendons vivre comme on vit ici, puiſque nous ſommes naturaliſées. Ne ſe trouvera-t-il pas quelque bonne ame, quelque coquette zelée pour l'interêt de ſon corps, qui veuille bien nous défaire d'une tante de ſi mauvais exemple ?

PIERROT.

Va, tu en ſeras défaite plutôt que tu ne crois ; elle eſt malade, & loge chez ſon medecin ; regarde ſi elle en peut échapper.

COLOMBINE.

Hélas ! tant que cette peſte de tante ne fut pas avec nous, & que nous eûmes la liberté d'être dans le monde, nous crûmes voir renaître ces heureux jours de l'âge d'innocence, où l'on dit que les loups & les agneaux paiſſoient tranquillement enſemble. Voyant par tout, freres, meres, maris, vivre dans une paix profonde avec les amans de leurs ſœurs, de leurs filles, & de leurs femmes ; Angelique prit goût à ces manieres. Sa complexion eſt tendre & délicate, elle s'y forma, & aujourd'hui qu'on lui fait obſerver malgré elle un régime de vie tout different, je crains que cela ne la rende malade. Je la vois tous les jours ſécher ſur pied, & elle eſt pour en mourir de langueur, ſi quelque débordement de galanterie ne la ſoulage.

PIERROT.

Et parbleu, elle aura bien-tôt beau jeu pour cela.

COLOMBINE.

Et comment, mon pauvre Pierrot ?

PIERROT.

N'épouſe-t-elle pas demain le Docteur mon maître ?

COLOMBINE.

On le dit.

PIERROT.

Hé bien, faut-il une meilleure emplâtre pour toutes les opilations de coquetterie ? Une fille ſe marie-t-elle aujourd'hui, que pour avoir ſes coudées franches ? Tiens, ſi j'étois en votre place, je me réjouirois de ce mariage. Le Docteur, vertuchou ! un mari de cet acabie eſt une trouvaille. Adieu, il m'a donné ordre en s'en allant de compter tous vos pas & toutes vos actions, mais je n'en ferai rien, brebis comptée, le loup la mange. La femme eſt un bétail de trop mauvaiſe garde ; vous en ſavez toutes plus long que moi ſur l'article : vous ne manquez jamais d'échapatoires ; & toute ſouris qui a deux trous, ſe moque du matou le plus habile. Bon voyage. *Il s'en va.*

COLOMBINE *ſeule.*

Par ma foi, ce maraut ne raiſonne pas trop mal au fond ! Je veux conſeiller à ma maitreſſe de profiter de ſes avis. La voici qui vient tout à propos.

SCENE III.

COLOMBINE, ANGELIQUE.

COLOMBINE.

OH ça, madame, voulez-vous toujours demeurer fille? Pour moi, je ne vois pas quel ragoût vous y pouvez trouver. Vous voilà d'une langueur qui me fait pitié, & ſi vous n'y prenez garde, vous deviendrez étique. ANGELIQUE.

Saches, Colombine, qu'il vaut mieux demeurer fille toute ſa vie, que d'être mal mariée. Mais tu ſais mes ſentimens. Ah, Colombine!

COLOMBINE.

Et j'entens ce que cela veut dire. Le docteur Balouard ne vous plait pas. Eſt-ce que vous ſeriez aſſez ſimple, pour croire qu'un homme qui n'eſt pas bon pour amant, ne ſoit pas bon pour mari?

ANGELIQUE.

Je ne connois pas ta politique, je veux que mon mari ſoit mon amant, & que mon amant ſoit mon mari. Cependant tu ſais la volonté de ma tante: mais enfin je ne me marierai pas pour elle, je me marie pour moi. Je ſuis jeune, que veux-tu que je faſſe d'un vieux medecin pour époux?

COLOMBINE.

Ce que je veux que vous en faſſiez ? & mort de ma vie, ce qu'en font les autres. Mais c'eſt un ſecret que je vous dirai *inter nos* : vous y trouverez des avantages où vous n'avez pas penſé.

ANGELIQUE.

Non, Colombine, non, je ne ſuis pas de l'humeur de ces filles qui ſe marient pour avoir plus de liberté. Je prétens la perdre entierement, & ainſi il eſt bien juſte que je choiſiſſe ma chaîne. Je mourrois avec un vilain homme, & ne comptes-tu pour rien les dégoûts que j'aurois à eſſuyer ?

COLOMBINE.

Madame, tous les remedes ſalutaires ſont de mauvais goût, mais on ne laiſſe pas de s'en bien trouver. Une fois, vous aurez un mari, & c'eſt quelque choſe, au moins, qu'un mari à une jeune & belle perſonne comme vous. Laiſſez-vous conduire, je vous répons que nous en tirerons meilleur parti que d'une tante. Tout vieux medecin qu'il eſt, il eſt riche, & ſon bien n'eſt pas moins clair & moins net pour ſortir de la caſſe & de la rhubarbe. De quelque part que vienne l'argent, il ſent toujours bon.

ANGELIQUE.

Oui, Colombine, mais le cœur d'une jeune femme ne ſe paye pas de cette monnoye-là. Je ſuis aſſez riche, & ce n'eſt pas ce que je cherche. Hélas !

COLOMBINE.

Vous ſoupirez ? Seroit-ce pour Octave, ou pour Cinthio qui arriverent hier en poſte de l'armée ? A l'égard d'Octave, je ne vous crois pas ſi folle, puiſque c'eſt un de ces damoiſeaux, un de ces ſots qui s'imaginent que toutes les femmes ſont amoureuſes d'eux, & dont j'ouis hier faire la peinture dans les vers que je veux vous dire, pour vous en dégoûter, ſi vous en avez envie.

ANGELIQUE.

Tu peux les dire, je n'y prens aucun interêt.

COLOMBINE.

Ecoutez.

Leur démarche eſt ſouvent moins droite que convexe.
Sont-ils dans leur cabale, ils proſcrivent le ſexe ;
C'eſt depuis quelque tems la grande mode chez eux.
Mais après qu'ils ont fait les fiers, les dédaigneux,
Bien peſté contre nous ; qu'on leur coeffe une chévre ;
Ils feront les jolis, & ſe mordront la lévre.
Aux femmes ils devroient faire quelque quartier,
Eux qui des femmes ſont tout le jour le métier.
N'ont-ils pas la langueur des femmes empruntée.
Une lenteur mignarde en parlant affectée :
Leur panchement de tête & leur ton radouci.
C'eſt, mon ami, cela ; c'eſt, mon ami, ceci :
Et là, ma chere ; enfin de quelques précieuſes :
Charmez de ces façons qu'ils trouvent gracieuſes,
A nous bien déchirer quoi qu'ils conſpirent tous,
Ils viennent en ſecret embraſſer nos genoux.
Maudites les guenons qui leur ont les premieres
Par leur facilité fait prendre ces manieres.
Penſant que tous les cœurs ne ſont fait que pour eux,

Qu'ils n'ont qu'à ſe montrer pour être amans heureux.
Ils partent pour l'armée avec la confiance
Que Paris eſt déſert & triſte en leur abſence ;
Qu'ils en ſont l'ornement, la joye & les plaiſirs,
Que pour leur prompt retour tout forme des deſirs ;
Sans eux qu'on ne peut vivre, & ſur tout que les belles
Hors eux négligent tout, & leur ſont fort fidelles.
Il eſt vrai que l'hyver on les voit quelquefois
Fourager en paſſant les terres des bourgeois,
Et ſaiſir quelque place à ſe rendre fort prête ;
Mais loin de s'applaudir d'une telle conquête,
Devroient-ils pas ſonger que le moindre courant
Tandis qu'ils ſont en crainte aux apprêts d'un aſſaut,
Ou fauſſement joyeux au bruit d'une bataille,
Jouit pendant ſix mois du doit de repreſaille?

Voilà pour votre Octave. Pour Cinthio, c'eſt un rodomont, un fierabras, un fou. . . .

ANGELIQUE.

Crois-tu que j'y ſonge ? tu es folle.

COLOMBINE.

Folle tant qu'il vous plaira : mais ſongeriez-vous encore à Geronte ?

ANGELIQUE.

Ah, Colombine !

COLOMBINE.

Oh nous y voici. Je vous avoue que ce parti-là me plairoit aſſez. Outre qu'il eſt bien fait, c'eſt un gros financier qui prendra bien-tôt tous les airs d'un homme de qualité, & ces gens-là ſont fort bons amans, & encore meilleurs pour maris. Mais vous ſavez que pour jouir de ſes biens, & être en liberté de vous épouſer, il faut qu'il attende

que ſon bon homme de pere prenne la peine de crever ; & en conſcience êtes-vous d'une complexion, & d'un âge à traîner les affaires en longueur ? Je vous avoue que c'eſt un rare morceau que le fils d'un receveur, que c'eſt un perou pour une jeune femme, & que ce Geronte ſeroit votre fait ; mais il y a ſix mois que nous ne l'avons vu, & le Docteur eſt ici. Croyez-moi, madame,

En quittant ce qu'on tient, on eſt ſouvent déçue,
Un moineau dans la main vaut aux champs une grue.

ANGELIQUE.

Il me ſembloit pourtant, Colombine, que Geronte ne me devoit jamais oublier ?

COLOMBINE.

Que vois-je, madame ! Je croi que voici ſon valet Arlequin.

ANGELIQUE.

Ne te moques-tu point ?

COLOMBINE.

Non aſſurément.

SCENE IV.

ARLEQUIN, ANGELIQUE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ſans appercevoir Angelique.*

VOilà Colombine toute ſeule. Bon, bon! Je lui porte trente piſtoles, elle ſera bien aiſe. Allons.... *Voyant Angelique*, Et mais.... & mais, voilà auſſi Angelique! elle me reconnoîtra. Comment faire? Mon maître m'a recommmandé de ne me point faire connoître à elle, retournons-nous-en.

COLOMBINE.

Arlequin, Arlequin, n'eſt-ce pas toi?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Et viens, mon garçon, c'eſt nous; ne nous connois-tu plus?

ARLEQUIN *embaraſſé.*

Oui, non, ſi fait, c'eſt que....

ANGELIQUE *à Colombine.*

Tu te trompes: ce n'eſt pas Arlequin.

ARLEQUIN.

Bon, bon, Arlequin! On ne me reconnoit plus: Approchons.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je vous dis que c'eſt lui-même. Et comment te portes-tu, mon pauvre Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas Arlequin, te dis-je. *Bas à Colombine.* Tais-toi, Colombine.

ANGELIQUE.

Tu n'es pas Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, madame.

ANGELIQUE.

Et qui es-tu donc ?

ARLEQUIN.

Qui je ſuis ? Je ſuis ... je ſuis... *Il ſe campe fierement.* Je ſuis un ſoldat.

ANGELIQUE.

De quel regiment ?

ARLEQUIN.

De quel regiment ? Du regiment de Goneſſe.

ANGELIQUE.

Comment t'appelles-tu ?

ARLEQUIN.

Comment je m'appelle ? Je m'appelle... je m'appelle.... je ne m'en ſouviens pas.

COLOMBINE.

Eh, laiſſez-le dire : ne ſavez-vous pas que c'eſt un fou ?

ANGELIQUE.

Oh, parles ſi tu veux, je ſai que tu es Arlequin.

ARLEQUIN.

Madame, un bon valet ne doit-il pas executer fidellement les ordres de ſon maître?

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Et bien, Geronte m'a dit de me déguiſer, & m'a defendu de vous dire qui je ſuis; & avec le reſpect que je vous dois, vous ne ſaurez pas que je ſuis Arlequin.

COLOMBINE.

Le plaiſant original!

ANGELIQUE.

C'eſt aſſez faire le fou. Dis-nous, que fait Geronte: As-tu quelque lettre à me donner? m'apportes-tu quelque choſe de ſa part?

ARLEQUIN.

Je n'apporte rien pour vous: oui bien pour toi, *à Colombine.*

ANGELIQUE.

Enfin que viens-tu faire ici?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela, vous n'en ſaurez rien, s'il vous plaît, & ce n'eſt qu'à Colombine que j'ai ordre de dire que je viens ici *incognito* pour ſavoir ſi vous êtes toujours fidelle à mon maitre.

COLOMBINE.

Oh le ſot! Oh le balourd! Ne vois-tu pas qu'outre que ma maitreſſe t'a reçonnu, tu

viens de lui dire tout ce que tu viens faire ici ?

ARLEQUIN *à part.*

Il eſt vrai. Mais je m'aviſe d'une ruſe pour les tromper toutes deux. *Haut.* Et bien oui, madame, je ſuis Arlequin, mais je ne viens ici que pour voir Colombine dont je ſuis amoureux, & tout ce que j'ai dit, n'eſt qu'une feinte.

ANGELIQUE.

Où as-tu laiſſé Geronte ?

ARLEQUIN.

Je ne demeure plus avec lui, je ſers à preſent un capitaine.

COLOMBINE *à part.*

Seroit-il vrai ?

ANGELIQUE.

Je ſuis bien folle de m'amuſer à ce que dit cet imbecille. *Elle s'en va.*

SCENE V.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TE voilà bien chanceux, d'avoir quitté un riche financier, pour ſervir un homme de guerre.

ARLEQUIN.

Et tu m'as cru ſi ſot? C'eſt une ruſe pour tromper Angelique. Nous ſommes trop heureux : le pere de mon maitre eſt mort. Tiens, Colombine, nous trouvâmes plus d'argent dans ſes coffres, que dix regimens de dragons n'en grapillent dans une campagne. Mon maitre eſt toujours amoureux d'Angelique : mais il veut ſavoir s'il eſt toujours aimé, & c'eſt pour cela qu'il m'envoye ici.

COLOMBINE.

Ton équipage militaire me faiſoit croire que tu avois quitté Geronte pour ſervir un officier.

ARLEQUIN.

Aurois-je perdu le ſens? & comme dit la chanſon, ne ſai-je pas,

Que le ſuperbe hôtel d'un maréchal de France,
Ne vaut pas le réduit d'un homme de finance.

COLOMBINE.

La peſte, que tu en ſais!

ARLEQUIN.

Vois-tu, Colombine, dans toute une armée il n'eſt que le treſorier, l'intendant, ou les commiſſaires que je vouluſſe ſervir : & j'ai lu dans une comedie un endroit que tous les valets devroient ſavoir par cœur.

Il n'eſt que chez les gens à regiſtres, à livres,
Ou du moins quelque gros commiſſaire des vivres,
Chez qui tous les valets ne ſoient pas mécontens.

Des autres, arracher une maille, en quel tems.
L'été, vous diſent-ils, pour faire un équipage
Tu vois que je vends tout, que je mets tout engage.
Me preſſer, c'eſt commettre un énorme attentat,
Et manquer de reſpect à mes lettres d'état.
L'hyver vient. A cela penſes-tu que l'on gagne.
Ils ſont encor plus gueux en ſortant de campagne.
Leurs gens ſont de haillons à peine enveloppés,
Leurs carroſſes rompus, leurs chevaux éclopés.
A de nouveaux beſoins leurs maiſons ſont livrées.
Equipage de ville, habits, table, livrées,
Tout à leur arrivée a l'air fort indigent.
Si comment leur oſer demander de l'argent,
Et même des marchands la conſtante cohorte
Laſſe, & ſans eſperance, abandonne leur porte.

Me crois-tu aſſez ſot après cela pour m'être mis au ſervice d'un capitaine ?

COLOMBINE.

Que tu es devenu habile depuis que je ne t'ai vu !

ARLEQUIN.

Ah, ah !

COLOMBINE.

Tu es pourtant bien ſot quelquefois : & je croi, dieu me le pardonne, que tu as deux ames dans le corps.

ARLEQUIN *preſentant une bourſe à Colombine.*

A propos, tiens, voilà un preſent que te fait mon maitre.

COLOMBINE.

Bon ! eſt-ce que je ſers par interêt ?

ARLEQUIN.

Hé, prens, prens ſans honte. Qui dian-

tre veux-tu qui te donne ? Un marquis ? un comte ? un jeune duc ? Ils en prendroient de toi, s'ils l'oſoient. Prens, te dis-je.

COLOMBINE.

Non, je ſers Geronte par pure généroſité. Combien y a-t-il dans cette bourſe ?

ARLEQUIN.

Il y a trente louis. Prens, tu me feras gronder.

COLOMBINE.

Sont-ils neufs ?

ARLEQUIN.

Oh, ſi tu ne les veux pas, je les garderai *Il les veut remettre dans ſa poche.*

COLOMBINE.

Et donnes, donnes. Ton maitre te gronderoit, & j'en ſerois bien fâchée.

ARLEQUIN.

Oh ça, ma chere Colombine, tu ſais que je t'aime autant.... *Voyant Colombine qui conſidere la bourſe*, autant que tu aimes cette bourſe. Nos maitres vont ſe marier, il faut nous marier auſſi.

COLOMBINE.

Nous verrons.

ARLEQUIN.

Comment, nous verrons ? Sais-tu bien ce que je vaux ? Laiſſes-moi ſeulement mettre une fois la main au coffre-fort de Geronte, & tu verras ſi je ſaurai faire une bonne maiſon.

COLOMBINE.

J'y penſerai.

ARLEQUIN.

A qui crois-tu donc parler? Je ſai écrire & compter, & mon maitre m'a promis la ſurvivance de ſa charge de financier.

COLOMBINE.

Oui? La choſe eſt très-faiſable, car tu n'es pas mal fripon, & tu ſors de la livrée, cela vaut fait. Mais viens. Puiſque le pere de ton maitre eſt mort, & qu'il aime toujours Angelique, je veux te faire voir qu'il en eſt aimé auſſi. Allons ſeulement travailler à rompre les engagemens que ſa tante Eularia avoit pris pour la marier au docteur Balouard.

ARLEQUIN.

N'avons-nous rien à craindre du côté d'Octave & de Cinthio?

COLOMBINE.

Non, l'un eſt un fat, l'autre un rodomont, & ma maitreſſe eſt une fille de bon ſens qui s'attache au ſolide. Viens ſeulement.

ARLEQUIN.

Au ſolide, bon, bon! *Ils s'en vont.*

SCENE VI.

OCTAVE, MEZZETIN.

OCTAVE.

CAro Mezzetino, ecco la caſa d'Angelica.

MEZZETIN.

Oui, monſieur, voilà où giſt le liévre, je ne ſai pas ſi nous le prendrons.

OCTAVE.

La poveretta ſoſpira per me. Mais comment me trouves-tu aujourd'hui ? *Il ſe tourne en faiſant le beau, & Mezzetin l'examine.*

MEZZETIN.

Par ma foi, monſieur, je vous trouve auſſi ſot par devant que par derriere.

OCTAVE.

Maraut !

MEZZETIN.

Je vous demande pardon, monſieur, je voulois dire auſſi beau.

OCTAVE.

Je le croi. Quelle joye aura Angelique quand tu lui diras que je ſuis venu exprès de l'armée pour l'épouſer !

MEZZETIN.

Oh, monſieur, elle ſautera pour vous voir, par deſſus les murailles de ſon jardin.

OCTAVE *tirant un miroir de ſa poche & ſe mirant.*

Me voilà un peu remis de la fatigue de la poſte, & le baigneur a fait ſon devoir. Qu'en dis-tu ?

MEZZETIN.

Voyons. Oui, il vous a aſſez bien maquignonné. Quel dommage de marier un ſi bel adonis !

OCTAVE.

Que veux-tu ? Je ne me marie point pour avoir une femme. Hé qui s'en ſoucie ! J'en ai plus que je n'en veux. *Il ſe mire.* J'ai pourtant le tein un peu terni.

MEZZETIN.

Quel fat !

OCTAVE.

Que dis-tu ?

MEZZETIN.

Je dis, monſieur, que vous n'épouſez ue le bien d'Angelique.

OCTAVE.

Juſtement. Mais n'en dis rien à ce vilain Cinthio, qui eſt venu de l'armée avec nous.

MEZZETIN.

Vous me l'avez déja défendu.

OCTAVE.

Quand un homme fait comme moi, s'acoquine auprès d'une femme, il a quelque pudeur.

MEZZETIN.

Il faut vous marier *incognito*, vous ne ſerez pas le ſeul.

OCTAVE.

Dès que tu auras parlé à Colombine, Angelique me donnera un rendez-vous.

MEZZETIN.

Cela s'en va ſans dire. Peut-on vous refuſer.

OCTAVE.

Hé, ſans vanité, ſans vanité..... *tirant une boëte a mouche de ſa poche.* A propos, je croi qu'une petite mouche ne me ſieroit pas mal là. Tiens, places la toi-même, frottes bien ta main, & ne me ſalis point le viſage.

MEZZETIN *en hauſſant les épaules.*

Quel homme! Donnez. La voilà bien.

OCTAVE *ſe regardant dans le miroir.*

Coquin, tu me l'as miſe ſur le bout du nez?

MEZZETIN.

Elle eſt bien là, monſieur, pour être vue de plus loin.

OCTAVE.

Ah, le mal adroit!

MEZZETIN.

Monſieur, je n'ai pas appris à coeffer.

OCTAVE *ſe mettant une mouche.*

C'eſt là, un peu au deſſous de l'œil gauche qu'il la faut délicatement poſer. *La mouche*

tombe à terre, ce qui donne lieu à un jeu italien, après quoi Octave s'en va en diſant : Adieu : ſonges à faire ce que je t'ai dit. Au moindre ſigne que tu feras à Colombine, Angelique ne me laiſſera pas en repos que je ne l'aye épouſée. Mais prens garde à Eularia ſa tante, au docteur Balouard & à Pierrot. Ce ſont trois dragons qui la gardent à vue, à cauſe qu'elle eſt très-riche. Adieu.

MEZZETIN *ſeul.*

Eularia, le Docteur, & Pierrot ſont trois dragons qui gardent Angelique à cauſe qu'elle eſt très-riche. Angelique eſt donc la toiſon d'or ; moi Jaſon qui la dois enlever, & Colombine, Medée qui endormira tous ces dragons. Oh, la belle choſe que d'être ſavant comme moi ! Oh, le beau deſſein, & que cette entrepriſe eſt honorable pour moi ! mais ſi Medée a promis la toiſon d'or à quelque autre ; ſi les dragons ne veulent pas dormir, & que *Giaſone ſia baſtonato*, ah, la triſte, ah, la lamentable entrepriſe ! Cependant j'ai promis à mon maitre de le ſervir. Il faut avoir recours à quelque fourberie. Ecoutons un peu à cette porte.... Je n'entens aucun bruit dans cette maiſon : perſonne n'y parle : donc, il n'y a point de femmes.... ou elles dorment. Comment faire ? Si je montois par la fenêtre ? mais non, je me caſſerois peut-être le cou. Si je frappois à la porte, & *figerei.... ma nò....*

je mettrois l'allarme au logis.... Je ne ſai comment m'y prendre, & je ne me ſuis jamais trouvé ſi ſot. Mais je ne m'en étonne point ; je n'ai bu d'aujourd'hui que ſept ou huit coups, je meurs de ſoif. Allons au premier cabaret boire bouteille, & prendre conſeil du vin ; après cela je ne manquerai pas d'invention.

SCENE VII.

CINTHIO, PASQUARIEL.

CINTHIO.

ORſu, Paſquarello, ſiamo arrivati à bon porto.

PASQUARIEL.

Oui, monſieur, & diablement vîte : La peſte ſoit de la poſte !

CINTHIO.

Je n'ai qu'un regret. C'eſt que pour venir de Flandres à Paris, il m'a fallu tourner le dos à l'armée ennemie. Tu n'as pas dit à ce fat d'Octave qui eſt venu avec nous, que je veux enlever Angelique pour l'épouſer ?

PASQUARIEL.

Signor nò.

CINTHIO.

Tu as bien fait. *Hai viſto* comme tous les porteurs d'épée fuyoient devant moi dans

les rues, & comme toutes les dames me regardoient ? Angelique m'aime autant que les Allemans me craignent.

PASQUARIEL.

C'eſt que les femmes aiment les braves, à cauſe qu'ils ſont fort généreux, & font bien leur devoir dans les occaſions.

CINTHIO.

Si, ma non trovi tu ch'io abbia un pocco della phiſionomia di Marte?

PASQUARIEL.

Ch'io vi miri ? Que je vous regarde ? *Il l'examine, & l'autre fait des figures de capitaine.* Oui, vous avez tout l'air de Mars. Il me ſemble pourtant qu'il y a là.... dans votre front quelque choſe même de Vulcain.

CINTHIO.

Tu veux dire de Vénus. Mais je t'excuſe, parce que tu me ſers bien, que j'ai beſoin de toi aujourd'hui, & que tu es un valet qu'on ne ſauroit payer.

PASQUARIEL.

Oh, pour cela, il n'eſt rien de ſi vrai, & je croi que vous ne ſerez jamais en état de me payer mes gages de dix ans, que vous me devez.

CINTHIO.

Et ne comptes-tu pour rien la gloire de me ſervir ? Vas, vas, quelque jour je te ferai gouverneur d'une province.

PASQUARIEL.

He, ſignor, mes gages ſeulement.

CINTHIO.

Veux-tu l'être en Flandres, ou en Allemagne ?

PASQUARIEL.

Mes gages & *niente di piu.*

CINTHIO.

Au de-là des Alpes & des Pyrenées ?

PASQUARIEL.

Mes gages, & je ſuis content.

CINTHIO.

En Turquie, en Perſe, en Affrique, en Barbarie, en Pologne, en Suéde ?

PASQUARIEL.

Mes gages, mes.... *Il actionne comme s'il vouloit parler, pendant que Cinthio lui nomme ces pays.*

CINTHIO.

En Bulgarie, Dannemarc, Tartarie, Moſcovie, Ruſſie, Moldavie, Eſclavonie, Etrurie, Syrie, Phrygie, Cilicie, Arabie, Pomeranie, Meſopotamie ? Parles, parles, en voilà à choiſir. De quoi diable te plains-tu, que je ne te paye pas tes gages ?

PASQUARIEL.

Hé, morbleu, vous voulez me donner toutes les provinces du monde, & vous n'avez pas un ſou.

CINTHIO.

Et pourquoi crois-tu donc que je me

veuille marier aujourd'hui ? Angelique eſt riche : je prendrai tout ſon argent : j'en acheterai un regiment ; nous retournerons à l'armée, & malheur aux ennemis.

PASQUARIEL.

Si vous prenez tout le bien de cette pauvre femme, & que nous nous en allions à la guerre, de quoi vivra-t-elle en votre abſence ?

CINTHIO.

Balourde ! elle vivra comme les autres femmes, dont les maris emportent tout ce qu'ils ont, & s'en vont en Flandres ou en Allemagne.

PASQUARIEL.

Fort bien. Tenez, monſieur, ſi après que vous ſerez marié avec Angelique, vous voulez me faire une grace, de me payer ſeulement la moitié de mes gages, je vous ferai ceſſion de la Turquie, Phrygie, braverie, menterie, rodomonterie, & de toutes les provinces en *ie*. . . .

CINTHIO *le regardant avec mépris.*

Ce coquin-là n'a point d'ambition.

PASQUARIEL.

Non, monſieur.

CINTHIO.

Je ne te ferai pas grand ſeigneur malgré toi. Songes à faire ce que je t'ai dit. Voilà la maiſon ; entres, frappes, enfonces, aſſieges-là, juſqu'à ce que tu ayes fait ſavoir à Angelique que je ſuis arrivé. Je me retire :

car ſi quelque rival paroiſſoit, il me le faudroit tuer, & je gâterois peut-être mes affaires.

PASQUARIEL *ſeul.*

Come farò? Ecco una maladetta caſa; è ben ſerrata, porta fineſtre, juſqu'au ſoupirail de la cave. J'aurois autant aimé qu'on m'eût commandé d'entrer dans Namur pendant le ſiége, & il vaudroit mieux pour moi que mon maitre aimât la conciergerie du Fort-l'évêque. Pourtant, il faut que j'y entre, ou par aſſaut, ou par eſcalade. *Come farò?*

SCENE VIII.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

MEZZETIN.

HO bevuto bottiglia, & mi trovo piu leſto, è piu diſpotto, à eſeguir gli ordini del mio Padrone. Commençons à faire le tour de la maiſon. *Il rencontre Paſquariel, & ils s'accordent enſemble, & conviennent qu'il faut aſſiéger la maiſon dans les formes.*

PASQUARIEL.

Ça, je veux être ingenieur. Toi je te fais capitaine de pionniers. Commençons par inveſtir la place, & la reconnoître en même temps. Tu vas voir de beaux ouvrages, mines, tranchées, fourneaux. Je ferai une ligne

ligne paralelle *di qua*, *di la*. Je mettrai ici mes batteries.

MEZZETIN *fait des lazzi en disant.*

Voilà des fascines, des gabions, des sacs à terre, palissades, chemins couverts, & *autres choses de cette nature.*

ARLEQUIN *dans son habit ordinaire entre en chantant.*

La la la rà la la, allegrezza! Me voici en habit de ville. J'étois las de porter ce malencontreux habit de soldat devalizé. Je craignois qu'il ne me menât aux galeres, ou tout au moins à l'hôpital. Je suis comme rat en paille. La bonne ruse dont je me suis avisé pour observer à mon aise la conduite d'Angelique, & la rapporter à mon maître! *Appercevant Mezzetin & Pasquariel qui se tourmentent autour de la maison d'Angelique.* Mais, que diable font ces gens-là?

MEZZETIN.

Hei, Pasquariel? un espion dans notre camp qui sort de la place! Il sera pendu, il faut s'en saisir. *Ils courent après Arlequin, qui après plusieurs lazzi, se sauve sur la porte d'Angelique, & là se défend avec son épée de bois.* ARLEQUIN *en criant.*

Pierrot? Colombine? la maison est assiégée. Aux armes, aux armes: & vîte, & vîte, faites mettre sous les armes la garnison. Allons, allons, une sortie vigoureuse pour chasser, & combler leurs travaux.

Pierrot ſort au bruit avec d'autres valets armés de balais, de broches, de hallebardes, & de tout ce qu'on peut imaginer de plus comique. Arlequin marche à leur tête, & ils font lever le ſiége à Paſquariel & à Mezzetin, en les chaſſant à coups de bâton; ce qui finit le premier acte.

ACTE II.

SCENE I.

PASQUARIEL deguiſé.

Dove la forza è inutile, biſogna aver ricorſo alla ruſa. Hò travato queſta inventione per parlar à Colombina ſenza eſſer conoſciuto. Mi ſono traveſtito da poverello Fiammingo, che fà veder coſe meravigliose. Sò che Colombina è curioſa, ſubito che mi ſentira gridare, metterà la teſta alla fineſtra, ed io la farò diſcendere, e le parlerò da parte del mio Padron e il ſignor Cinthio. Il crie : *Chi vol veder la meraviglia del mondo ?* Les jardins de Semiramis ? la garderobe de Cleopatre ? le fare de Rhodes ? le moulin de Javelle ? la lanterne de Diogene.

SCENE II.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

VOici le lieu d'où j'ai fait lever le ſiége qu'on avoit mis devant la porte d'Angelique & de Colombine. Diable! il y faiſoit chaud, & j'ai fait des miracles de bravoure.

PASQUARIEL *criant.*

Chi vol veder il teſoro del grand Sophy di Perſia, ove è tanto oro, perle, diamanti, quattrini, ghinee, piaſtre, luigi, piſtole....

ARLEQUIN.

Che ſi tratta di piſtole?

PASQUARIEL.

Le ſerail du grand Mahomet, *ove ſono tante belle ſultane, Ingleſe, Allemane, Greche, Franceſi, tante belle Fanciulle?* Ah, les belles filles!

ARLEQUIN.

Que veut dire celui-ci? eſt-ce qu'on crié des filles, comme des poires de rouſſelet?

PASQUARIEL.

La cava di Gargantua, ove ſono tante botti di buon vino, di roſolio, di perſico, di birra, di ratafia, di malvagia, vin Greco, vin de

Champagne, vin de Normandie.

ARLEQUIN.

Il crie auſſi du vin! Voilà deux bonnes choſes, du vin & des filles.

PASQUARIEL.

La grand'ſale du Palais? le jardin du Palais Royal? le port de Marſeille? *Ove ſono tutte le* galéres, les forçats *incatenati*, & les Comes qui leur font faire l'exercice à coups de bâton.

ARLEQUIN.

Fi! Oh pour cela, cela ne vaut pas le diable. Voilà apparemment un marchand mêlé.

PASQUARIEL.

La cucina di Sardanapalo, ove ſono capponi, dindoni, pollaſtri, pernici, fagiani, andouilles, ſauciſſes, petit ſalé, *& tutto per un ſoldo.*

ARLEQUIN.

Per un ſoldo? Oh, quante coſe à bon marché! *à Paſquariel, Hei foreſtiero?*

PASQUARIEL.

Que voulez-vous, monſieur?

ARLEQUIN.

Donnez-moi *per un ſoldo, di capponi, dindoni, pollaſtri, & Fagiani per mangiar. Preſto, preſto!*

PASQUARIEL.

Je ne donne rien pour manger, monſieur, c'eſt pour voir.

ARLEQUIN.

Tant pis, cela n'eſt guéres nourriſſant. Mais voyons, voyons toujours, c'eſt quelque choſe.

PASQUARIEL *à part.*

C'eſt Arlequin. Il ne m'a pas reconnu, il faut vîte le chaſſer d'ici. *A Arlequin.* Tenez, mettez-vous là, & regardez bien par ce trou.

ARLEQUIN.

Ah que voilà qui eſt beau! Que cela eſt charmant!

PASQUARIEL.

Et que voyez-vous?

ARLEQUIN.

Rien encore, mais cela viendra.

PASQUARIEL.

Attendez donc que je faſſe tourner la machine. Ah, regardez à preſent. *Ecco Conſtantinopoli.*

ARLEQUIN *regardant.*

Oui, voilà qui lui reſſemble comme deux goutes d'eau.

PASQUARIEL.

Vous y avez donc été?

ARLEQUIN.

Non, mais j'avois un frere qui avoit envie d'y aller.

PASQUARIEL.

Ecco il ſerraglio, ecco la cava di Gargantua, ecco la cucina di Sardanapalo, ecco le moulin de Javelle.

ARLEQUIN.

Alte-là, attendez, s'il vous plait, laiſſez-moi bien voir ceci. Hé, je ne vois point de meſſieurs avec des dames aux fenêtres, où ſur la porte?

PASQUARIEL.

C'eſt que ceux qui y vont, ſe tiennent dans les chambres, & on ne voit dehors que des laquais.

ARLEQUIN.

Oui, oui, c'eſt juſtement cela.

PASQUARIEL.

Ecco il giardin du Palais royal.

ARLEQUIN.

Arrêtez. Oui, oui, voilà des nouveliſtes ſur un banc: voilà d'un autre côté des jupes plus fripées que celle des Thuilleries: des fontanges plus baſſes d'un demi pied, & des abbés qui courent aprés. C'eſt cela même.

PASQUARIEL.

Ecco la grand'ſale du Palais.

ARLEQUIN *regardant toujours par le trou.*

Oh que cela eſt drôle! Je vois un jeune conſeiller qui parle à une jolie marchande & le mari qui ſort de la boutique pour leur faire place. Hé, hé, hé! Je vois un vieux procureur qui troque avec un plaideur un ſac de papiers, contre un ſac rempli d'argent; arrêtes! ah, coquin, ah, coquin! *Il frape de ſon épée de bois Paſquariel, & ſe remet à regarder.*

PASQUARIEL.

Que diable avez-vous ?

ARLEQUIN.

C'eſt un filou qui vient de prendre la bourſe à un pauvre gentil-homme.

PASQUARIEL.

Hé pour cela me falloit-il frapper, moi ?

ARLEQUIN.

C'étoit pour la lui faire quitter.

PASQUARIEL.

Tu me la pagara. Attens. *Ecco* le jardin de Semiramis, *ecco una fontana* du jardin.

ARLEQUIN.

Una fontana ? Je ne la vois point.

PASQUARIEL.

Regardez bien, regardez bien. *Pendant qu'Arlequin regarde, Paſquariel lui ſeringue de l'eau au nez, & après dit :* Ecco la fontana di Semiramis.

ARLEQUIN *portant ſa main au nez.*

Ah, coquin, c'eſt bien plutôt ſon pot de chambre, de par tous les diables.

PASQUARIEL *en riant.*

Ah, ah, ah.

ARLEQUIN *reconnoiſſant Paſquariel.*

Ah, fourbe, je te connois, tu es Paſquariel, il faut que je te roſſe. *Arlequin chaſſe Paſquariel, & le pourſuit.*

SCENE III.

MEZZETIN *en chantre de Pont-neuf.* *Hora, ſon ſicuro di queſta maniera di far ſaper, & ſenza pericolo, delle mie nove à Colombina, & di quelle del mio Padrone à Angelica. O gran concetto! O grand ſpirito di Mezzetino! L'ottima furberia!* Toutes les filles aiment volontiers d'entendre des chanſonnettes nouvelles. *Voglio fingere d'eſſer* un de ces chantres du coin des rues : je m'en vais chanter au bas de ſa fenêtre ; ce violon m'accompagnera ; *Colombina intenderà il concerto, correra alla fineſtra, ed io gli parlerò.* Etalons ici tout notre attirail. Courage. *A un aveugle qui joue du violon.* Allons-toi, préludes cependant. *Le violon joue pendant que Mezzetin place ſon eſcabelle, & un tableau où eſt repreſenté le ſiége d'une ville. Enſuite Mezzetin monte ſur ſon eſcabelle, tenant d'une main une baguette & de l'autre quelques petits livres reliés en papier bleu : puis mettant ſon chapeau ſur l'oreille, il dit :*

Chanſon nouvelle ſur la priſe de Namur, contreſcarpe, ouvrage à corne, redoute, château & citadelle. *Il montre tout cela avec ſa baguette, à meſure qu'il les nomme. Il chante, & de temps en temps regarde avec inquiétude les fenêtres de Colombine.*

Namur la bonne ville
N'a pas long temps tenu,
La garniſon fait gille,
Falarida don daine,
Le château s'eſt rendu
Falarida don du.

Il ſe tourne vers les fenêtres, en criant : Colombine?

Voici la batterie,
D'où nos canons bien dru,
Foudroyoient en furie,
Falarida don daine,
Ces pauvres luſtucru,
Falarida don du.

Il recommence à appeller Colombine.

C'eſt ici la redoute,
D'où l'ennemi vaincu
Sortit en grand' déroute,
Falarida don daine,
Avec la fourche au cu,
Falarida don du.

Il appelle encore Colombine, & n'entendant perſonne, il dit : Colombine ne montre pas encore le nez. Continuons

Rien enfin ne reſiſte,
L'Eſpagnol eſt perdu,
Le Liegeois fort triſte,
Falarida don daine,
Le Hollandois tondu,
Falarida don du.

Colombine, Colombine? Les gens de ce logis n'aiment pas la muſique. N'importe, ne nous rebutons point.

Voici la demi-lune,
Où l'aſſiegé battu,
Reçut plus d'une prune,
Falarida don daine,

Et mainte bale à cru,
Falarida don du.

SCENE IV.

COLOMBINE, MEZZETIN.

COLOMBINE.

CE drôle ne chante pas mal, allons l'écouter de plus près.

MEZZETIN *ne voyant pas encore Colombine.*

Voilà la contreſcarpe,
Il ſe tourne, & la voyant il continue.
Colombine a paru.
Ou ce n'eſt qu'une carpe,
Falarida don daine,
Ou j'en ſuis entendu,
Falarida don du.

De toute ma muſique
Voici le contenu:
Avertis Angelique,
Falarida don daine,
Que mon maître eſt venu,
Falarida don du.

COLOMBINE.

Ah, Mezzetin, c'eſt toi!

MEZZETIN.

Moi-même, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et qu'eſt-ce que tu fais dans cet équipage?

MEZZETIN.

Je viens de te le dire en vers, je m'en vais

te le dire en proſe. Pour te parler de la part de mon maitre je donne liberalement un portrait en racourci de l'opera aux curieux des coins des rues. Tiens, voilà mon theâtre, voilà mes décorations, & voici mon orcheſtre. *Il montre ſon eſcabelle, ſon tableau & ſon violon.* Veux-tu des livres? Des livres pour un ſol; des livres, des livres. *Il crie ceci ſur le ton de la femme qui crie les livres à l'opera.* Feras-tu ſavoir à Angelique que mon maitre Octave eſt venu de l'armée pour l'épouſer? COLOMBINE.

Octave? c'eſt ma foi un bel épouſeur!

MEZZETIN *deſcendant de deſſus l'eſcabelle.*

Il eſt amoureux.....

COLOMBINE.

Et vas, vas, je le connois, il eſt amoureux de lui-même. Mais que je te trouve drôle en chanteur! Si tu allois un jour de fête ſur le pont neuf, avec ta chanſon de Namur, tu y ferois une belle foule.

MEZZETIN.

J'arriverois trop tard, la matiere eſt épuiſée, & tous les chanteurs de Paris en ſont enroués. Mais tu ne me dis rien pour mon maitre? COLOMBINE.

Et vas, te dis-je, Angelique n'eſt pas grue; tu perds tes chanſons, & je te conſeille d'aller tirer ta poudre aux moineaux du cheval de bronze.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE, MEZZETIN.

ARLEQUIN *parlant à ſoi-même.*

J'ai chaſſé d'ici ce fourbe de Paſquariel. *Ecco una fontana* du jardin de Semiramis ! *Ecco caponi, ecco* le diable qui l'emporte ! Le coquin ! Je l'ai bien regalé auſſi en revanche !

MEZZETIN *voyant Arlequin, remonte ſur ſon eſcabelle. Colombine ſe cache derriere lui, & il chante :*

Le bourgeois eſt tout morne,
D'être mal défendu,
Voilà l'ouvrage à corne,

Il montre Arlequin avec ſa baguette.

ARLEQUIN.

Tu en as menti, je ne ſuis pas un ouvrage à corne. *Et il finit le couplet en chantant.*

Et tu ſeras pendu,
Falarida don du.

MEZZETIN.

Que veut dire ce maraut ? Eſt-ce qu'on interrompt ainſi les ſpectacles publics ?

ARLEQUIN *regardant Mezzetin.*

Je connois ce coquin-là, c'eſt le valet d'Octave.

MEZZETIN.

Violer les droits des gens, ſur le pavé du roi ?

ARLEQUIN.

C'eſt lui, c'eſt Mezzetin.

MEZZETIN.

Je te ferai condamner par notre corps, & en dernier reſſort par l'opera.

ARLEQUIN.

Bon, bon! Par l'opera! Ah fourbe, je t'y trouve auſſi! Allons, allons, délogeons d'ici. *Ils font pluſieurs lazzi, après leſquels Arlequin chaſſe Mezzetin, comme il a fait Paſquariel, & le pourſuit à coup de bâton.*

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *revenant.*

QUe d'expeditions militaires dans un jour! Un ſiege levé, & deux batailles rangées! Je gagne bien l'argent que Geronte mon maitre m'a promis: mais ce dernier fourbe n'étoit pas ici pour enfiler des perles. Voyons un peu s'il n'y avoit perſonne avec lui. *Il cherche, & voit Colombine embaraſſée.* Ah, perfide, ah deloyale, ah ingrate Colombine!

COLOMBINE.

Je te jure, mon pauvre Arlequin...

ARLEQUIN.

Avec le rival de mon maitre! Mais ce ſeroit peu de choſe: peut-être a-t-il l'audace de

ſe déclarer le mien. Ame double & ſans foi!

COLOMBINE.

Ah! ſi tu prends la mouche, je prendrai la chévre, moi.

ARLEQUIN.

Prends, prends, inhumaine, ce qu'il te plaira, & rends-moi tout à l'heure les trente piſtoles. Que nous n'y ſoyons pas au moins pour notre argent.

COLOMBINE *à part.*

Quelque ſotte! *A Arlequin.* Je te jure encore une fois, que je ſuis deſcendue ſans le connoitre pour entendre ſes chanſons.

ARLEQUIN.

Chanſons, chanſons! Rends-moi les trente piſtoles. Ce ne ſont pas des chanſons que trente piſtoles.

COLOMBINE *allant à lui.*

Mon cher Arlequin!

ARLEQUIN *la fuyant.*

Plus de commerce.

COLOMBINE *le pourſuivant.*

Arrêtes un moment.

ARLEQUIN *marchant toujours.*

Non, perfide.

COLOMBINE.

Ecoutes-moi.

ARLEQUIN.

Je n'écoute rien.

COLOMBINE.

Hé bien, vas te promener. Je ſuis bien

folle d'aimer ſi tendrement ce marouſle-là. *Elle dit ces dernieres paroles d'un ton fort tendre.*

ARLEQUIN *reflechiſſant.*

Ce marouſle-là. *Allant après elle.* Helas, ma chere Colombine !

COLOMBINE *le fuyant.*

Plus de commerce.

ARLEQUIN.

Arrêtes un moment.

COLOMBINE.

Non, perfide.

ARLEQUIN.

Ecoutes-moi.

COLOMBINE.

Je n'écoute rien.

ARLEQUIN *à part, à un coin du theâtre.*

Ah, malheureux ! qu'ai-je fait, d'avoir rompu avec ma Colombine ?

COLOMBINE *à part de l'autre côté du theâtre.*

Ah, malheureuſe ! qu'ai-je fait d'avoir rompu avec mon Arlequin ?

ARLEQUIN.

Tandis que j'étois aimé de cette carogne, *il la regarde*, je n'aurois pas troqué mon ſort avec le fils unique d'un marchand de vin.

COLOMBINE.

Tandis que j'étois aimé de ce ladre, *elle le regarde*, je n'aurois pas troqué ma fortune avec la fille unique d'une rotiſſeuſe.

ARLEQUIN.

Pour la faire enrager, il faut que j'aille conter fleurette à la fille de Rousseau.

COLOMBINE.

Pour le faire crever de dépit, il faut que j'aille faire les doux yeux au fils de la Guerbois.

ARLEQUIN *vers Colombine.*

Mais, Colombine, si nous nous racommodions ?

COLOMBINE *en s'approchant.*

Ah! quoique j'aime le rôt, plus qu'un avocat n'aime l'argent, & que tu ne sois qu'un galopin....

ARLEQUIN *en s'approchant.*

Ah! quoique j'aime le vin, plus qu'un medecin n'aime la fièvre, & que tu ne sois qu'une cambrouse....

COLOMBINE.

Abandonnant tout pour mon Arlequin...

ARLEQUIN.

Quittant tout pour ma Colombine...

COLOMBINE.

Je mourrai plutôt que de cesser d'aimer.

ARLEQUIN.

Je creverai plutôt que de cesser de boire.

COLOMBINE.

Oh ça, voilà notre rapatriage fait. Cependant, afin que les valets d'Octave & de Cinthio, n'osent point entrer ceans, j'ai là-haut dans notre grenier une vieille robbe &

un

un vieux chapeau du docteur Balouard. Je vais placer tout cela au coin de cette porte sur la tête d'une perruque ; ce sera un épouventail qui écartera tous ceux dont tu es jaloux.

ARLEQUIN.

Oui, voilà une bonne invention.

COLOMBINE.

Et pour te faire voir que ma maitresse est fidelle à Geronte, je veux que tu apprennes ses sentimens de sa propre bouche. Elle joue du claveſſin dans ce cabinet. On va l'ouvrir. Je la mettrai sur le chapitre d'Octave & de Cinthio : caches-toi ici quelque part pour ouir ce qu'elle dira : je te permets de l'aller reporter fidellement à ton maitre. Tandis qu'elle joue du claveſſin, je vais planter ce que je t'ai dit au coin de cette porte. A nous revoir.

SCENE VII.

Le fond du theâtre s'ouvre. Angelique y paroît avec tout l'attirail d'une fille fort retirée, & qui n'eſt point coquette. On y voit des livres, des corbeilles pleines de laines pour travailler en tapiſſerie, des livres de muſique, ſon claveſſin, ſa guitarre ; elle chante un air & s'accompagne du claveſſin. Arlequin pendant qu'elle chante, cherche un endroit pour ſe cacher, & n'en trouvant point, ſe met ſous la robbe du Docteur, que Colombine vient de pendre à un porte-manteau.

ARLEQUIN caché, ANGELIQUE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *passant sa tête au travers de la robbe du Docteur.*

HE', Colombine, ne me laisses pas long-temps ici.

COLOMBINE.

Où diantre s'est-il fouré ?

ANGELIQUE *allarmée, se leve, un livre à la main.*

Ah, voilà le Docteur.

COLOMBINE.

Non, madame, ce n'est que son harnois qui se moisissoit au grenier, & que j'ai mis là pour lui faire prendre l'air.

ARLEQUIN *bas.*

Oui, madame, & je garde les manteaux.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Caches-toi bien.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Dépêches-toi. Ceci put le grec comme le diable.

COLOMBINE.

Oh ça, madame, nous voici seules. Vous m'avez dit que vous ne songez ni à Cinthio, ni à Octave ?

ANGELIQUE.

Non, assurément.

COLOMBINE.

Ni au Docteur ?

ANGELIQUE.

Fi, Colombine! Si je ne craignois qu'on ſe mocquât de moi, j'irois tout à l'heure mettre le feu à ſa figure.

ARLEQUIN *bas.*

Malepeſte! attendez que j'en ſois dehors.

COLOMBINE.

Vous aimez donc Geronte?

ANGELIQUE.

Ne te l'ai-je pas aſſez dit? Oui, je l'aime.

ARLEQUIN *bas.*

Bon, bon.

COLOMBINE.

Ma foi, madame, vous avez raiſon. Vive la finance; & à propos de cela, l'autre jour en liſant ce livre que vous tenez à la main, j'y trouvai un endroit dont je fus charmée.

ANGELIQUE.

Et quoi?

COLOMBINE.

Tenez, le voici encore marqué. C'eſt lorſque Jupiter ſe changea en pluye d'or, pour aller voir la belle Danaé. Savez-vous ce que cela ſignifie?

ANGELIQUE.

Non.

COLOMBINE.

Par ma foi, madame, je jurerois que le poëte a voulu dire que Jupiter ſe métamorphoſa en financier; & pour le decorum de

sa divinité, il a enveloppé cela d'une phrase poëtique. ANGELIQUE.

Que tu es folle! Mais il y a long-temps que ma tante est seule. Adieu. *Elle s'en va.*

SCENE VIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

HE' bien Arlequin?

ARLEQUIN *en se débarassant avec peine de dessous la robbe.*

Enfin je sortirai des entrailles de la science. *A Colombine.* Ne sens-je point le grec?

COLOMBINE.

Non. Que dis-tu de ma maitresse? Toutes les filles de Paris ne devroient-elles pas venir à son école?

ARLEQUIN.

Je le voudrois bien, avec tous les hommes aussi, & pour cause. Ah, ma chere Colombine, que je vais donner de bonnes nouvelles à Geronte!

COLOMBINE.

Recaches-toi vite, voici quelqu'un.

ARLEQUIN.

Ce sont ces deux fourbes de tantôt.

COLOMBINE.

Je m'en vais bien-tôt les chasser d'ici. Laisses-moi faire.

SCENE IX.

MEZZETIN, PASQUARIEL, COLOMBINE, ARLEQUIN caché ſous la robbe.

MEZZETIN.

COlombine? ſt, ſt, Colombine?

COLOMBINE *fait ſemblant de ne les pas voir, & de parler au Docteur en pleurant.*

Vous avez tort de vous fâcher, je vous jure, monſieur le Docteur, qu'en votre abſence perſonne n'a parlé à Angelique.

MEZZETIN *à Paſquariel.*

Piano, piano. Voilà le docteur Balouard.

ARLEQUIN *hauſſant ſa voix.*

Et io ti giuro per Ariſtotile, per Hypocrate, per la ſeringa de Semiramis, &, per tutti i filoſofi antichi & moderni, che ſe qualcheduno entra quà dentro, io l'aſſommerò d'argumenti, & di baſtonate.

PASQUARIEL *à Mezzetin.*

Il ne fait pas bon ici, retirons-nous.

MEZZETIN.

Il eſt diablement en colere. Quand un Docteur prend le mors aux dents, la peſte!

ARLEQUIN.

Mi par di veder quel furbo ſcelerato di Mezzeti-

no, & quel briccon infame di Paſquarello. Par la mort, par la ſang, *ſe piglio* un volume in folio, je caſſerai la tête à quelqu'un.

MEZZETIN *à Paſquariel.*

Voilà ſa groſſe artillerie prête à tirer, fuyons.

PASQUARIEL.

Haut le pied. *Ils s'en vont.*

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ſortant de la robbe en riant.*

HI, hi, hi, hi! N'ai-je pas bien fait le Docteur?

COLOMBINE.

Oui, hormis la ſeringue de Semiramis.

ARLEQUIN.

C'eſt que ce coquin de Paſquariel m'en a tantôt ſeringué dans le nez.

COLOMBINE.

J'entens Cinthio & Octave, qui viennent dans ce jardin-ci: cachons-nous pour écouter ce qu'ils diſent. Tu as entendu les ſentimens de ma maitreſſe pour ton maitre, je veux que tu voyes aujourd'hui comme je prétens traiter ſes rivaux. Viens, cachons-nous.

ARLEQUIN.

Mettons-nous tous deux sous la robbe du Docteur.

COLOMBINE.

Je m'en garderai bien. Au contraire il faut l'éloigner un peu, afin qu'ils causent en liberté. *Elle l'ôte.*

ARLEQUIN.

Aprés, nous la remettrons, au moins ?

COLOMBINE.

Oui.

SCENE XI.

CINTHIO, OCTAVE, ARLEQUIN, & COLOMBINE cachée.

CINTHIO.

PArbleu, cela est plaisant, que nous soyons partis tous deux de l'armée pour venir épouser la même personne, & que jusqu'à cette heure, nous nous en soyons fait un secret l'un à l'autre ! Mais sais-tu bien le danger qu'il y a d'avoir pour rival un homme tel que moi ? & que si tu n'étois mon ami, par la mort. ... *Il met la main sur l'épée.*

OCTAVE.

Il n'est pas question d'épée. Mais sais-tu bien, toi-même, qu'Angelique meurt d'amour pour moi, & que c'est perdre tes pas

que de vouloir diſputer une femme à un homme fait comme moi ? *en faiſant le beau.*

CINTHIO.

Oh, ça, ne nous brouillons pas enſemble pour une femme.

COLOMBINE *à une fenêtre.*

On vous accommodera.

CINTHIO.

Tu n'en es pas amoureux ?

OCTAVE.

Moi ? hé fi, amoureux ! hé fi ! Et toi ?

CINTHIO.

Encore moins. Je me ſuis ruiné à la guerre, en équipages, en armes, & en chevaux.

OCTAVE.

Et moi, en galanterie, chez les marchands & chez les baigneurs.

CINTHIO.

Angelique eſt riche, je ne ſonge qu'à la gloire. J'ai cent projets dans l'eſprit, & l'argent eſt le nerf de la guerre.

OCTAVE.

Je ne ſonge qu'aux plaiſirs. J'ai cent intrigues amoureuſes ſur les bras, & l'argent eſt le nerf de l'amour.

COLOMBINE *à part.*

Ils ont bien l'air d'être tous les deux énervés : ils n'en tâteront, ma foi, que d'une dent.

CINTHIO.

Tu me ruines, mon ami, ſi tu cours ſur mes briſées.

OCTAVE.

Je suis sans ressource, si tu ne me laisses épouser cette fille.

COLOMBINE *à part.*

J'attens mon financier, pour vous mettre d'accord.

CINTHIO.

Comment faire ? Nous ne pouvons pas l'épouser tous deux.

OCTAVE.

S'il n'étoit question que d'Angelique, je te la cederois de tout mon cœur, j'ai des femmes à revendre.

CINTHIO.

S'il n'étoit question que de partager son argent, nous n'aurions point de dispute : chacun la moitié.

COLOMBINE *à part.*

Ils se battent là-bas de la chape à l'évêque.

CINTHIO.

Voici un expedient.

OCTAVE.

Et quoi ?

CINTHIO.

Nous pouvons compter l'un & l'autre sur Angelique.

OCTAVE.

Cela s'en va sans dire, nous y pouvons compter de reste.

COLOMBINE *à part.*

Qui compte sans son hôte, compte deux fois.

CINTHIO.

Cela étant, il faut que l'un de nous deux l'épouse, & qu'il donne à l'autre deux mille pistoles.

OCTAVE.

Je le veux, voilà qui est fait.

CINTHIO.

Je perds à ce marché, mais tout coup vaille.

COLOMBINE *à part.*

Ils en usent comme des choux de leur jardin. Ma foi, je perds patience.

OCTAVE.

Mais qui l'épousera de toi, ou de moi?

CINTHIO.

Qui l'épousera? Demeurons d'accord que ce sera celui qui le premier trouvera le moyen de lui parler, & d'avoir son consentement, s'entend.

OCTAVE.

J'y consens.

CINTHIO.

Demeurons aussi d'accord, que celui de nous deux qui verra son camarade, le premier parlant à Angelique, ne l'ira pas interrompre, ne le troublera point, & que s'il le fait, il perdra les deux mille pistoles.

OCTAVE.

Soit. Celui qui interrompra son camarade, perdra les deux mille pistoles.

CINTHIO.

Touches-là.

OCTAVE.

Cela vaut fait.

CINTHIO.

Retirons-nous d'ici ; & quand nous nous ſerons ſéparés, chacun pouſſera ſa fortune comme il l'entendra.

OCTAVE.

Allons.

SCENE XII.

COLOMBINE, ARLEQUIN qui vient un peu après.

COLOMBINE.

Voilà, par ma foi, deux impertinens perſonnages, & un drôle de marché ! Oui, meſſieurs les étourdis, vous diſpoſez comme cela de ma maîtreſſe ? Oh, je vous jouerai d'un tour de ma façon, où vous ne vous attendez pas. A les entendre jaſer entr'eux, il ne faut que ſe baiſſer & en prendre. Tout chaud, voilà comme ces fanfarons tâtent ordinairement des faveurs. Oh, je veux aujourd'hui venger toutes les femmes, & il ne ſera pas dit que Colombine demeure les bras croiſés quand on fait cette injure au ſexe. Arlequin que fais-tu là ?

ARLEQUIN *en remettant la figure du Docteur où elle étoit.*

Diable, je viens d'entendre la conjuration de Cinthio & d'Octave. Leurs valets viendront peut-être ici, & je braque là cette piéce, pour empêcher les approches de la place.

COLOMBINE.

Oh, vas, vas, je chaſſerai bien-tôt d'ici les valets & les maîtres.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

COLOMBINE.

Je t'en réponds. Tu as oui qu'ils doivent venir ici pour parler à Angelique?

ARLEQUIN.

Oui, oui.

COLOMBINE.

Ils ne manqueront pas ce ſoir de ſe rendre ſéparément l'un & l'autre dans ce jardin.

ARLEQUIN.

Sicuro.

COLOMBINE.

Ils ont demeuré d'accord que le premier qui ſeroit auprès d'Angelique ne ſeroit point interrompu par l'autre.

ARLEQUIN.

E vero.

COLOMBINE.

Hé bien, il ſera bien-tôt nuit. Geronte

eſt venu, vas lui dire de ſe rendre ici. On ne pourra pas diſtinguer dans l'obſcurité de la ſoirée. . . . Mais on frappe à la porte, & rudement. Je te dirai ce que tu as à faire de ton côté. Caches-toi vîte cependant. *Il ſe remet ſous la robbe.*

SCENE XIII.

ARLEQUIN caché ſous la robbe du Docteur, LE DOCTEUR, COLOMBINE, PIERROT portant un petit arbre.

ARLEQUIN *allarmé en voyant le Docteur.*

COlombine ? Colombine ?

PIERROT *prenant Colombine par le bras, & la faiſant ſortir.*

Hors d'ici.

COLOMBINE *au Docteur.*

Mais, monſieur ?

LE DOCTEUR *à Colombine.*

Pour te punir de m'avoir fait long-temps frapper, tu iras faire le tour du jardin, & entrer par l'autre porte. *A Pierrot, qui met Colombine dehors.* Fermes.

ARLEQUIN *à part.*

Haime !

PIERROT *montrant au Docteur l'arbre qu'il porte.*

O çà, monſieur, le voici.

ARLEQUIN *à part.*

C'eſt de moi qu'il parle.

LE DOCTEUR.

Il faut ce ſoir même le depêcher : faire un trou ici quelque part, & le mettre en terre.

ARLEQUIN.

Ah, haime !

LE DOCTEUR.

Chi piange qua ? Je n'y vois perſonne.

PIERROT *regardant en l'air.*

Ce ſont les mânes plaintives de quelques-uns de ceux que vous avez envoyé en l'autre monde.

ARLEQUIN *tremblant.*

Come farò ?

LE DOCTEUR *à part.*

Ne me parles point de morts, je crains les eſprits.

ARLEQUIN.

Je m'aviſe d'une ruſe. *Il bat ſur une pierre à fuſil pour faire du feu.*

PIERROT.

Ma foi, monſieur, je n'aime pas trop ces meſſieurs-là.

LE DOCTEUR *entendant les coups de la pierre à fuſil.*

Qu'entens-je ? regardes de ce côté-là ?

PIERROT *apperçoit la figure du Docteur, & jette l'arbre à terre.*

Ah, monsieur! ah, ah, ah, monsieur!

LE DOCTEUR.

Qu'as-tu? qu'as-tu?

PIERROT.

Ah, monsieur! ah, monsieur! Vous êtes là, & ici.

ARLEQUIN *allume trois bougies, & les met l'une dans la bouche de la figure, & les deux autres aux deux yeux.*

LE DOCTEUR.

Es-tu devenu fou? Là & ici? As-tu perdu le sens?

PIERROT.

Ah, monsieur! plût à dieu que j'en fusse quitte pour perdre le sens! Je ne perdrois pas grand'chose. Je vous jure que vous êtes là dans un coin. Tournez-vous pour voir.

LE DOCTEUR.

Vediamo un pocco: vediamo, balordo.

Ils apperçoivent la figure tout en feu. Arlequin la hausse & la baisse: & après bien des lazzi, le Docteur & Pierrot s'en vont tout épouvantés, & Arlequin se sauve d'un autre côté: ce qui finit le second acte.

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, GERONTE.

COLOMBINE.

OUi, Geronte, il n'eſt rien de plus vrai que ce que vous a dit Arlequin.

GERONTE.

Que je te ſuis obligé, ma chere Colombine! & que je ſais bon gré à Angelique, de me preferer à Cinthio & à Octave!

COLOMBINE.

Elle vous rend juſtice, ce ſont deux extravagans.

GERONTE.

Oui, mais ils ont de la naiſſance; & les filles d'aujourd'hui...

COLOMBINE.

Vous connoiſſez mal Angelique. Elle n'eſt pas de ces bourgeoiſes évaporées, qui s'imaginent d'être des filles de qualité, parce qu'elles en portent les habits; qui ne veulent voir à leur ſuite que des plumets, & des marquis: aujourd'hui leurs maitreſſes, demain leurs épouſes, aprés demain leurs ſervantes. Elle ſe connoit, elle vous connoît,

noît, elle sait que vous l'aimez, elle vous aime; vous avez du bien, elle en a; vos conditions sont égales, voilà ce qui fait les heureux mariages, s'il est vrai qu'il y en ait.

GERONTE.

Mais Eularia, la tante d'Angelique, n'a-t-elle pas donné sa parole au Docteur?

COLOMBINE.

Oui, mais c'étoit en cas que vous ne vinssiez point. D'ailleurs le Docteur a été tellement effrayé de la peur qu'Arlequin lui a fait tantôt ici, qu'il est au lit malade, & ne songe plus à se marier.

GERONTE.

Que je suis heureux!

COLOMBINE.

Je vous ai dit l'impertinent marché de vos deux rivaux, & l'insolence de leurs valets. Je veux me venger des uns & des autres. Ma maitresse y consent, parce qu'elle est bien-aise de s'en délivrer, & de les chasser de céans. Ils ne manqueront pas d'y venir ce soir même, maitres & valets. Je vous ai dit la piéce que je leur veux faire. Arlequin en est informé. Allez voir Angelique, & quand il sera temps, venez vous cacher dans ce cabinet de verdure.

GERONTE.

Je meurs d'impatience de la revoir. Cependant voilà, en attendant mieux, cinquante louis que je te donne. Adieu. *Il s'en va.*

COLOMBINE *seule.*

J'ai été si étourdie de sa liberalité, que je n'ai pas eu seulement l'esprit de le remercier. Vertuchou que je suis riche ! cinquante louis, & trente, tantôt ! c'est ce qui s'appelle un homme, cela ! Oh, vous n'avez qu'à vous y venir frotter, messieurs les damoiseaux, les fendans, les olibrius : pavillon bas, & bas, bas, devant Geronte. Vous n'êtes que des gueux auprés de notre lingot. Mais ne vois-je pas un de nos plumets ? Justement, auroit-il vu qu'on m'a donné cet argent ? me le viendroit-il emprunter ? Cachons-le bien. *Elle le cache dans son sein.*

SCENE II.

OCTAVE, COLOMBINE.

OCTAVE *à part.*

JE préviens Cinthio assurément. Voilà Colombine. Pour être introduit auprés de la maitresse, il faut cajoler la servante. *A Colombine.* Que fais-tu là, ma chere enfant ?

COLOMBINE *tirant vîte sa main de son sein.*

Rien, monsieur.

OCTAVE.

Je voudrois bien qu'il me fût permis de mettre ma main d'où tu viens de tirer la tienne.

COLOMBINE *le repoussant.*

Je le croi. *A part.* Il a vu que j'y ai caché mes louis.

OCTAVE.

Ah, qu'ils doivent être jolis! Personne encore... Ils sont tout neufs, n'est-il pas vrai? Voyons.

COLOMBINE.

Oh, tenez-vous donc, si vous voulez? *A part.* Il parle assurément de mes louis.

OCTAVE.

Prêtes-les-moi pour un moment.

COLOMBINE.

Ne l'ai-je pas dit? Dieu m'en garde, monsieur, de vous les prêter!

OCTAVE.

Fais-moi le plaisir, au moins, de me les laisser voir.

COLOMBINE.

Il n'y a rien à faire.

OCTAVE.

Que je les touche donc?

COLOMBINE.

Encore moins.

OCTAVE.

Que crains-tu? je ne te les emporterai pas.

COLOMBINE.

Je vous en empêcherois bien.

OCTAVE.

Je les aime à la folie.

COLOMBINE.

Je n'en doute pas.

OCTAVE.

Pour qui les garde tu ?

COLOMBINE.

Pour qui ? Pour moi, vraiment.

OCTAVE.

Pour toi toute ſeule ?

COLOMBINE.

Eh mais, je les donnerai à mon mari.

OCTAVE.

Qu'il ſera heureux ce mari ! J'en ſais bien qui n'en donneroient pas tant.

COLOMBINE.

Ne penſez pas rire. Il n'y a guéres de ſervante qui en ſoit mieux fournie que moi. Je ſais encore où en prendre d'autres ſi j'en avois affaire.

OCTAVE.

Oh, je n'en doute pas. Mais fais-moi donc parler à ta maitreſſe ?

COLOMBINE *à part.*

Voici ce que je cherche. *Haut.* Revenez dans un quart-d'heure ; entrez par cette porte, & cachez-vous dans ce cabinet, elle viendra ſeule dans ce jardin.

OCTAVE.

Tu me le promets ?

COLOMBINE.

Oui.

OCTAVE.

Si par hazard, Cinthio venoit ; qu'il ne lui parle pas avant moi, je t'en conjure.

COLOMBINE.

Vous lui parlerez le premier.

OCTAVE.

C'eſt aſſez. Adieu, je te donnerai un plein coffre de malines. *Il s'en va.*

SCENE III.

COLOMBINE, MEZZETIN ſurvenant.

COLOMBINE *ſans appercevoir Mezzetin.*

ET moi je vous donnerai du fil à retordre vos pleines poches. En voilà déja un averti, qui viendra donner dans mes panneaux en temps & lieu. Il ne me faut qu'avertir encore Cinthio, qui ſe rendra ſans doute bien-tôt ici. *Appercevant Mezzetin.* Mais voici un de leurs coquins de valets. L'autre ne ſera guéres loin.

MEZZETIN.

La voilà. Comment ferai-je pour m'en faire aimer?

COLOMBINE *à part.*

Commençons par nous jouer des valets, puis nous jouerons les maîtres.

MEZZETIN *à part.*

Je ne ſais ſi je dois pleurer ou rire. J'ai oui dire que les larmes touchent les femmes. Pleurons... hi, hi, hi, hi...

COLOMBINE.

Qu'as-tu, mon pauvre Mezzetin?

MEZZETIN *pleurant.*

C'eſt que je t'aime... hi, hi... Mon maître ſe marie aujourd'hui avec ta maîtreſſe, ho, ho, ho, & je voudrois me marier avec toi, hé, hé, hé...

COLOMBINE *d'un air tendre & badin.*

Oh, je n'aime pas les pleureurs.

MEZZETIN *à part.*

Il faut donc rire. Ha, ha, ha, Colombine! Je meurs d'amour pour toi, ha, ha, ha... COLOMBINE.

Je n'aime pas non plus les rieurs.

MEZZETIN.

Je ne ſais donc pas comment faire pour te perſuader que je t'aime.

COLOMBINE *continuant ſon air tendre & badin.*

Bon! ſi tu m'aimois bien, tu me dirois... Colombine ceci, Colombine cela... mais tu es un petit cruel.

MEZZETIN *à part.*

Elle m'aime! Profitons-en. *A Colombine.* Ma chere Colombine!

COLOMBINE *toujours du même air.*

Tu veux me tromper?

MEZZETIN.

Non, je te jure.

COLOMBINE *à part.*

Si fait bien moi. *Haut.* Tu m'épouſeras, au moins?

MEZZETIN.

Tout à l'heure, ſi tu veux.

COLOMBINE.

N'allons pas ſi vîte. On pourroit nous ſurprendre ici; paſſe par cette porte, tu trouveras un petit eſcalier, il te menera dans ma chambre; va m'y attendre, & caches-toi dans une groſſe manne vuide, qui eſt près du cabinet du Docteur. J'irai t'en faire ſortir dès que ma maitreſſe ſera à table. Vas, cours, dépêches-toi.

MEZZETIN.

Viens vîte au moins, j'y vais.

COLOMBINE.

Tiens, voilà un paſſe-par-tout, pour ouvrir ſans bruit les portes que tu trouveras fermées. Mets-le dans ta poche.

MEZZETIN.

Donnes, donnes. Ah, que je ſuis heureux!

SCENE IV.

COLOMBINE, PASQUARIEL ſurvenant.

COLOMBINE *à part.*

PAs tant que tu crois. En voilà déja un dans le piége, voici l'autre fort à propos.

PASQUARIEL *à part.*

Sò ch' il Padron ha *un rendez-vous* amoroſo con Angelica. Colombina mi ama... Ma eccola appunto.

COLOMBINE *à part.*

Celui-ci ne me donnera pas tant de peine à tromper que l'autre ; c'eſt un fou qui croit que je l'aime.

PASQUARIEL.

Ah, cara Colombina ! ecco il tuo Paſquarello.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

Ah, mon pauvre garçon ! je me doutois bien que tu viendrois ici, je t'y attendois.

PASQUARIEL.

Tout de bon ?

COLOMBINE.

Tu es ſi bien fait, ſi joli !

PASQUARIEL.

Ah, ah !

COLOMBINE.

Mais je tremble dans ce jardin. Pour parler d'affaire en ſûreté, vois-tu cette petite porte ? Tu trouveras-là un eſcalier, qui mene à un bouge, qui eſt auprès de ma chambre. Vas t'y cacher, & n'en ſors point que tu ne m'entendes touſſer trois fois comme cela. Hem, hem, hem.

PASQUARIEL.

Fort bien, mais trouverai-je ce bouge ?

COLOMBINE.

Et vas, vas, tu le sentiras de loin ; hâtes-toi.

PASQUARIEL.

J'y vais.

COLOMBINE.

A propos, si tu trouves la porte fermée, ouvre-là tout doucement avec ce passe-partout. Tiens, mets-le dans ta poche. Vas vîte. Voici quelqu'un. *A part.* Bon, voilà mes deux drôles où je les voulois.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE' bien, Colombine, nos gens sont-ils venus ?

COLOMBINE.

Pasquariel & Mezzetin sont cachez là-haut. J'ai donné rendez-vous ici à Octave ; je ne suis en peine que de Cinthio.

ARLEQUIN.

Il est là qui vient, je l'ai trouvé en chemin.

COLOMBINE.

As-tu porté les habits que je t'ai dit ?

ARLEQUIN.

Ils sont-là dans cette sale, dont tu m'as donné la clef. Tiens la voilà.

COLOMBINE.

Je vais m'habiller, attends, toi, ici Cinthio. Il ne te connoît pas ?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Fais ſemblant d'être de ce logis, & donnes-lui rendez-vous ici dans un petit quart-d'heure, de la part d'Angelique ; dis-lui d'entrer par cette porte, & de ſe cacher dans ce cabinet, & quand il s'en ſera allé, viens vîte t'habiller.

ARLEQUIN.

Laiſſes-moi faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, CINTHIO.

ARLEQUIN.

LE voici. Il vient pour parler à Angelique. J'ai oui dire que des gens qui demandent des rendez-vous, donnent volontiers de l'argent. Si je pouvois en paſſant lui attraper quelques piſtoles, il n'y auroit pas grand mal à cela.

CINTHIO *à Arlequin.*

Hem, hem, chut.

ARLEQUIN *à part.*

Faiſons-nous valoir pour l'obliger à...

Il fait ſemblant de compter de l'argent.

CINTHIO.

Hé, camarade ?

ARLEQUIN.

Il n'y a point de camarade ſans argent.

CINTHIO.

Hé mon brave, un mot, de grace ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous ?

CINTHIO.

Es-tu de cette maiſon ?

ARLEQUIN.

Selon.

CINTHIO.

Le Docteur eſt-il ton maitre ?

ARLEQUIN.

Peut-être.

CINTHIO.

Quel bonheur de te rencontrer ! Il m'importe de ſavoir des choſes, dont tu me rendras ſavant.

ARLEQUIN.

Suivant.

CINTHIO.

Tu es de bonne humeur, à ce que je vois ?

ARLEQUIN.

Par fois.

CINTHIO.

Oh, de grace, parles-moi franchement ?

ARLEQUIN.

Comment ?

CINTHIO.

Je cherche Angelique. Dis-moi, où pourrai-je la trouver pour ſatisfaire à mes tranſports ?

ARLEQUIN.

Dehors.

CINTHIO.

Et quand ſera-t-elle de retour ?

ARLEQUIN.

Un jour.

CINTHIO.

Mais où l'aller trouver, s'il eſt beſoin ?

ARLEQUIN.

Loin.

CINTHIO.

Parles-moi autrement, je te prie. Tu me parois ſi joli garçon !

ARLEQUIN.

Bon !

CINTHIO.

Dis-moi quel homme eſt le Docteur ? le peut-on ſavoir ?

ARLEQUIN.

Noir.

CINTHIO *à part.*

Ouais ! d'abord il me répond par un mot ou deux, à préſent il ne me répond que par monoſyllabes. Je le défie d'abreger davantage ſon ſtile. Tâchons pourtant d'en apprendre quelque choſe. *Haut.* Oh ça, ſoyons bons amis, je t'aime, parle-moi ſerieuſement.

Sais-tu si Angelique reviendra bien-tôt ?

ARLEQUIN *hausse les épaules en faisant signe qu'il n'en sait rien.*

CINTHIO.

Oh, oh, voici bien pis ! Est-ce que tu es tout à coup devenu muet ?

ARLEQUIN *fait signe de la tête qu'oui.*

CINTHIO.

N'y a-t-il pas moyen de te faire revenir la parole ?

ARLEQUIN *fait signe en comptant de l'argent.*

CINTHIO *fouillant dans sa poche.*

Volontiers. Dis-moi donc, Colombine est-elle ici ?

ARLEQUIN.

Si.

CINTHIO *sort les mains de ses poches sans rien tirer.* Fais-moi parler à elle ?

ARLEQUIN *demeure froid sans répondre.*

CINTHIO *en l'embrassant.*

Mon cher !

ARLEQUIN *plus froid.*

CINTHIO.

Dis, comment faut-il que je m'y prenne ?

ARLEQUIN *très-froid.*

CINTHIO.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Or.

CINTHIO.

Je vois bien que je ne m'en puis dédire.

Tiens, de par tous les diables, je n'ai que ces quatre piſtoles, les voilà, & parles.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis à Angelique, &.....

Il s'arrête tout court, voyant que Cinthio fouille dans ſes poches.

CINTHIO.

Oh, il ne me reſte pas un ſol, n'attends plus rien. *Cinthio ſecoue ſes poches.*

ARLEQUIN *n'entendant rien ſonner dans les poches.* Je n'ai donc rien à dire.

CINTHIO.

Mais je n'ai plus rien. Regardes?

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

CINTHIO.

Fouilles. Que ne ſouffre-t-on point pour les femmes?

ARLEQUIN *après lui avoir volé à la hâte tout ce qu'il a trouvé dans ſes poches.*

Vous n'avez qu'à vous en aller.

CINTHIO.

Maraut! à la fin je perdrai patience.

ARLEQUIN.

Monſieur, à propos, j'ai ordre d'Angelique de vous dire que vous ne manquiez pas de vous trouver ici dans un petit quart-d'heure.

CINTHIO.

Se rendra-t-elle dans ce jardin?

ARLEQUIN.

Oui, oui, allez-vous-en, entrez par cette

porte, & cachez-vous ſous ce cabinet.

CINTHIO *à part.*

Dans un petit quart-d'heure? Oh, oh! elle veut attendre qu'il ſoit nuit. Adieu.

ARLEQUIN.

Serviteur. Allons trouver Colombine. Ah, la voici;

SCENE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE déguiſée en lieutenant, avec un habit d'officier ſous le bras, qu'elle donne à Arlequin.

COLOMBINE.

HE' bien, as-tu donné rendez-vous à Cinthio?

ARLEQUIN.

Oui.

COLOMBINE.

Fort bien. Habilles-toi donc vite de cet autre habit.

ARLEQUIN *après s'être habillé.*

N'ai-je pas l'air d'un lieutenant?

COLOMBINE.

Oh ça, ce n'eſt pas aſſez d'en avoir l'habit, ſauras-tu faire le lieutenant de dragons?

ARLEQUIN.

Oui-da, je jurerai, je boirai, je fume-

rai, je battrai mes gens, je payerai mes dettes à coups de canne.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas ceux-là qu'il faut imiter, je demande ſi tu ſauras parler en homme de guerre?

ARLEQUIN.

Oh qu'oui, tu verras. J'entens l'art militaire, j'ai ſervi le roi.

COLOMBINE.

Tu as ſervi le roi?

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment! & dans un vieux corps.

COLOMBINE.

Dans un vieux corps?

ARLEQUIN.

Aſſurément, dans un vieux corps. J'ai été ſix ans archer de l'écuelle.

COLOMBINE *riant.*

Ah, ah, ah, archer de l'écuelle!

ARLEQUIN.

Il ne faut pas tant rire, c'eſt le plus vieux corps qui ſoit en France.

COLOMBINE.

As-tu du courage?

ARLEQUIN.

Du courage? *Sicurò.*

COLOMBINE.

Voyons un peu. *Elle dégaine.* Allons, l'épée à la main.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *fuyant.*

Attens, attens, attens.

COLOMBINE *le poursuivant.*

Tu fuis, lâche ? Il faut que je te donne mille coups d'épée au travers du corps.

ARLEQUIN *toujours fuyant.*

Haime ! haime !

COLOMBINE.

Ah, le poltron !

ARLEQUIN.

Enfermes cette épée, enfermes cette épee : elle ébloüit, & je ne sai ce que je fais.

COLOMBINE.

Et ne vois-tu pas que ce que j'en fais n'est que pour rire ?

ARLEQUIN.

Crois-moi, il ne faut jamais badiner avec des armes ; on ne sait pas ce qui peut arriver. Enfermes cette épée, te dis-je, ou je te rends ta lieutenance.

COLOMBINE.

Et bien, la voilà dans le foureau. Ça ; voyons si tu sauras faire le brave, comme moi ? Déguaines, & ménaces-moi de l'épée.

ARLEQUIN *déguainant.*

Oui-da, tiens. Allons, l'épée à la main.

COLOMBINE.

Fort bien !

ARLEQUIN.

Tu fuis, lâche ?

COLOMBINE.

Et je ne fuis pas.

ARLEQUIN.

Qu'importe ? Allons, il faut que je te donne cent coups de plat d'épée au travers du corps. *Il prend l'épée des deux mains, & la leve ſur ſa tête, comme s'il vouloit fendre du bois.*

COLOMBINE *riant.*

Ah, ah, ah ! Des coups de plat d'épée au travers du corps ! Et comment veux-tu qu'elle entre du plat ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, ma foi, elle a raiſon. Cette coquine-là ſait à miracle tous ſes exercices.

COLOMBINE.

Et puis, on ne tient point l'épée des deux mains.

ARLEQUIN.

C'eſt pour avoir plus de force.

COLOMBINE.

En voilà aſſez. Voici ma maitreſſe & Geronte.

SCENE VIII.

GERONTE, ANGELIQUE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

OUi, Geronte, ma tante conſent à notre mariage.

GERONTE.

Ah, charmante Angelique. ... Mais il y a quelqu'un dans ce jardin.

ANGELIQUE.

On a de la peine à reconnoître les gens à l'heure qu'il eſt.

COLOMBINE *ſe faiſant connoître.*

C'eſt juſtement ce que je demande, pour faire à Octave & à Cinthio, la piéce que je vous ai dit.

GERONTE

Mais, ne riſques-tu rien ?

COLOMBINE.

Bon ! ce ſont deux poltrons ; & puis, n'ai-je pas ici avec moi la fleur des braves ? *montrant Arlequin.* Si vous voyez avec quelle intrepidité il attaque une poche !

ARLEQUIN.

Oh, oh ! Y aura-t-il encore ici à fouiller ?

COLOMBINE.

Paix, voici quelqu'un. *A Geronte.* Ca-

chez-vous sous ce cabinet de verdure. *A Arlequin.* Toi, voilà ton poste, n'en bouges point que je ne t'appelle. Octave doit venir par cette porte, & se cacher de ce côté-là. Cinthio par celle-ci, & se cacher là. Plaçons-nous ici au milieu, afin qu'ils nous voyent en entrant.

SCENE IX.

OCTAVE, ANGELIQUE, COLOMBINE.

OCTAVE *entre du côté droit, & se cache un peu.*

Si Colombine m'a dit vrai, je parlerai le premier à Angelique.

COLOMBINE.

En voilà déja un. Paix.

OCTAVE.

Il faut avouer que cette pauvre fille m'aime bien. Quelle joye elle va avoir ! Aussi, sans faire le vain, il est peu d'hommes qui me ressemblent.

COLOMBINE *bas à Angelique.*

Entendez-vous le fat d'Octave ?

OCTAVE.

Je croi la voir au fond du jardin. Approchons ; mais Cinthio est avec elle. Comment diable a-t-il fait pour être ici avant moi ? Si je l'allois interrompre je perdrois

les deux mille piſtoles, & je dois garder l'accord que nous avons fait enſemble! Obſervons-le de loin ſans faire de bruit.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous voyez bien que ce que je vous ai dit eſt vrai?

ANGELIQUE.

L'impertinent perſonnage!

SCENE X.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, OCTAVE.

CINTHIO.

SI cet homme que j'ai trouvé tantôt ici ne m'a point trompé, je verrai le premier Angelique.

COLOMBINE.

Voici l'autre.

CINTHIO.

Cette petite bourgeoiſe aime les braves, à ce que je vois. Parbleu je l'en eſtime. Si ma paſſion dominante n'étoit la guerre, je croi que je ſerois aſſez fou pour l'aimer. Epouſons-la toujours à bon compte.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous l'entendez bien?

ANGELIQUE *bas.*

Quel inſolent!

CINTHIO.

Il me semble que je la vois. Avançons.... Mais Octave est avec elle ! Par la mort.... Mais, non, je dois garder le traité ; il y va de deux mille pistoles. Observons-le d'ici sans les interrompre.

COLOMBINE *à part.*

Les voilà tous deux au filet.

OCTAVE.

Cinthio a beau faire, Angelique ne me peut oublier. En tout cas, deux mille pistoles m'en consoleront.

CINTHIO.

Octave n'avancera rien, Angelique me craint. Au pis aller, je suis sûr de deux mille pistoles.

COLOMBINE.

Oh, vous n'aurez, ma foi, que les écailles, *en embrassant Angelique* ; mais vous ne tâterez pas de l'huître.

OCTAVE.

Oh, oh ! Cinthio l'embrasse, & elle ne s'en défend point ! *Colombine baise Angelique.*

CINTHIO.

Ah, ah ! Octave la baise, & elle le souffre !

OCTAVE.

J'en ai quelque pointe de jalousie, & je croi, dieu me le pardonne, que je l'aime dans ce moment.

CINTHIO.

Je ne sai ce que je sens : mais je voudrois être à la place d'Octave.

COLOMBINE.

Ils ont aſſez danſé, entrons dans le cabinet, & allons trouver Geronte. *Elles ſe tiennent embraſſées, & entrent dans le cabinet où eſt Geronte.*

OCTAVE.

Ils s'enferment: voici bien d'autres affaires.

CINTHIO.

Ils ſe cachent: la place eſt rendue.

OCTAVE.

Je croi que je ſuis aſſez fat, pour être ému de ce que je viens de voir?

CINTHIO.

Je n'aurois, parbleu, jamais cru, d'être ſenſible à cette aventure.

OCTAVE.

J'enrage tout de bon.

CINTHIO.

Je créve de dépit.

OCTAVE.

Approchons.

CINTHIO.

Il faut tout voir.

OCTAVE.

Hei?

CINTHIO.

St?

OCTAVE.

Qui eſt-ce?

CINTHIO.

Ah, Octave, vous voilà! Hé, rentrez dans ce cabinet.

OCTAVE.

Hé, rentrez-y vous-même, puisque vous y étiez.

CINTHIO.

Moi? Hé, c'est vous qu'on y attend. Je ne vous ai pas interrompu au moins?

OCTAVE.

Ne me raillez point là-dessus. Je ne viens pas ici pour vous faire obstacle.

CINTHIO.

Hé, rentrez, vous dis-je. Je n'envie pas votre fortune; mais que notre marché tienne seulement.

OCTAVE.

Oh, parbleu, c'est trop me pousser, après la discrétion que j'ai eue de vous laisser avec Angelique tant que vous avez voulu.

CINTHIO.

Oh ventrebleu, finissons cette raillerie. Je me donne au diable, si j'ai bougé de ce coin, tandis que vous lui parliez.

OCTAVE.

Oh, dieu me damne, si j'ai bougé de celui-là, tandis que vous étiez avec elle.

CINTHIO.

La peste me tue, si c'étoit moi!

OCTAVE.

La peste me creve, si c'étoit moi!

CINTHIO.

Ah, ventre! vous verrez qu'un tiers nous aura fait la piéce, & que nous aurons bridé le mulet.

OCTAVE.

Il n'en faut pas douter.

CINTHIO.

Comment, par la tête bleu, je n'aurai ni la fille ni les deux mille pistoles ?

OCTAVE.

Ma foi, nous ne tenons rien l'un ni l'autre.

CINTHIO *mettant l'épée à la main.*

Par la sang ! il en coutera la vie à ce traître. Il est entré dans ce cabinet ; il faut que...

COLOMBINE *presentant un pistolet à Cinthio.*

Alte-là, ou je te casse la tête. A moi, la Montagne ? Crevecœur ? Roquetaillade ? Coupegorge ?

CINTHIO *effrayé & se retirant.*

Il y a ici quelque embuscade.

ARLEQUIN.

Marches à moi ? Demi tour à gauche. Compassez la mêche, & ne tirez pas. *En tremblant.*

OCTAVE.

Je ne vois qu'un homme, qui n'est pas trop assuré.

CINTHIO.

Faisons-lui peur. Par la mort !

ARLEQUIN *tremblant & reculant.*

Remettez-vous.

CINTHIO.

Donnons tête baissée, & point de quartier.

COLOMBINE *presentant encore son pistolet.*

Arrêtes-là, ou je te fais sauter la cervelle. A moi donc, Roquetaillade?

ARLEQUIN.

On fuit..... Reprenez vos armes.

OCTAVE *à Cinthio.*

Vous reculez?

CINTHIO.

C'est que je vois-là un joli petit homme, il me fâche de le tuer. Sachons doucement qui c'est. *A Colombine.* Qui êtes-vous, monsieur, s'il vous plait?

COLOMBINE.

Comment, par la mort, qui je suis? A un capitaine de dragons?

CINTHIO *à Octave.*

Retirons-nous.

OCTAVE *à Colombine.*

Vous êtes, monsieur, capitaine de dragons?

COLOMBINE.

Oui, morbleu, je le suis, & voilà mon lieutenant. *Elle montre Arlequin.*

ARLEQUIN.

Oui son lieutenant, & son sergent aussi, ventrebleu.

CINTHIO.

Mais, monsieur, peut-on vous demander ce que vous faisiez ici auprès d'Angelique?

COLOMBINE.

Ce que j'y faisois, ventrebleu? Apprenez que je suis son frere.

OCTAVE.

Son frere ? Et ce monſieur-là ?

ARLEQUIN.

Moi.... je ſuis ſon bâtard.

CINTHIO.

Son bâtard ?

ARLEQUIN.

Oui, à la mode de Bretagne, c'eſt-à-dire ſon neveu.

OCTAVE *à Cinthio.*

Il n'y a rien de perdu, nous pourrions encore l'épouſer l'un ou l'autre.

COLOMBINE.

Allez, ventrebleu, il n'y a rien à faire ici pour vous. Je l'ai promiſe à Geronte, il eſt avec elle dans ce cabinet. Retirez-vous; ou par la mort....

CINTHIO.

Oh, ſi cela eſt, monſieur, nous ſommes prêts de nous retirer.

ARLEQUIN.

Oui, retirez-vous, cela eſt aſſurément. Qui le peut mieux ſavoir qu'elle ? c'eſt Colombine, & moi je ſuis Arlequin. Retirez-vous, vous dis-je ?

COLOMBINE.

Ah, l'imbecille !

OCTAVE.

En effet, c'eſt Colombine.

CINTHIO.

Enlevons Angelique, & promptement.

COLOMBINE.

Au secours, au secours! *A Angelique.* Fuyez, madame.

GERONTE *à Octave & à Cinthio.*

Qu'est-ceci, messieurs? prétendez-vous enlever une damoiselle qui m'est promise?

ARLEQUIN.

Au secours, au secours!

OCTAVE.

Bon, promise!

COLOMBINE.

Tout est perdu, au secours!

SCENE XI.

DEUX LAQUAIS sortant effrayés & courans d'un côté & d'autre: & les acteurs de la scene precedente.

UN LAQUAIS.

AU voleur, au voleur, au voleur! Cours, toi, chez le commissaire qui loge ici à la porte, & fais venir le guet. Au voleur, au voleur!

CINTHIO *à Octave.*

Voici un corps de reserve qui vient fondre sur nous. Sauve qui peut.

UN LAQUAIS *en sortant à l'autre laquais.*

Prens bien garde toi, qu'ils ne sortent.

L'AUTRE LAQUAIS.

Je les ai enfermés. Au voleur, au voleur ! au commiſſaire, au guet, au guet!

COLOMBINE.

Je conçois l'allarme. Les valets ont fait peur aux maitres, & nous en ſommes délivrés. Par ma foi, nous l'avons échapé belle, par la bêtiſe de ce balourd. Nous ſommes plus heureux que ſages, profitons de l'aventure, & achevons de jouer les valets. *Elle rentre.*

UN LAQUAIS *derriere le theâtre.*

Monſieur le commiſſaire, au guet, au guet, monſieur le commiſſaire.

COLOMBINE *derriere le theâtre, contrefaiſant le commiſſaire.*

Où eſt-ce, où faut-il aller?

UN AUTRE LAQUAIS *qui eſt ſur le theâtre.*

Ici, monſieur le commiſſaire, chez monſieur le docteur Balouard.

SCENE DERNIERE.

COLOMBINE en commiſſaire. ARLEQUIN en capitaine du guet. MEZZETIN, PASQUARIEL. Pluſieurs ſoldats du guet.

COLOMBINE.

QU'eſt-ceci ?

UN LAQUAIS.

Monſieur, il y a là-haut deux voleurs. L'un étoit caché dans une malle, & l'autre reverence parler dans les....

COLOMBINE.

Il ſuffit. A-t-on averti le guet ?

UN AUTRE LAQUAIS.

Le voici, monſieur. *Ici le guet paroît.*

COLOMBINE *aux ſoldats du guet.*

Où eſt votre lieutenant ?

UN SOLDAT *du guet.*

Monſieur, il eſt au corps de reſerve.

COLOMBINE.

Faites-le venir.

UN AUTRE SOLDAT *du guet.*

Le voici, monſieur.

Ici Arlequin paroît tout tremblant, habillé en lieutenant du guet. Paſquariel & Mezzetin ſautent tous deux par une fenêtre, les ſoldats les pourſuivent. Arlequin fuit en criant : Ne ti-

rez point, je ſuis mort, je ſuis mort, je ſuis mort, ne tirez point; *& après pluſieurs lazzi de cette nature, on les prend. Arlequin les voyant arrêtés fait le brave, jure, tempête, & s'évente avec ſon chapeau, comme un homme qui eſt fatigué & qui a chaud.*

COLOMBINE.

Qu'on m'apporte un ſiége. *On apporte un ſiége, Arlequin s'y aſſied, & voyant que Mezzetin & Paſquariel font mine de vouloir s'échaper, il ſe leve, & crie :* Tenez-les bien, tenez-les bien. *Pendant qu'il eſt levé, Colombine s'aſſied ſur le ſiége, & dit :* Un autre ſiége pour monſieur le capitaine. *On l'apporte, Arlequin s'y aſſied à côté de Colombine. Mezzetin & Paſquariel ſont aux deux côtés du theâtre, tenus par deux ſoldats. Arlequin & Colombine ſont au milieu, ayant entr'eux, deux le greffier, & les laquais ſont au fond, derriere Arlequin & Colombine.*

COLOMBINE.

Orſus, monſieur le capitaine, obſervons bien l'ordre judiciaire; & attendu que perſonne ne nous offre de l'argent pour arrêter le cours de la juſtice, commençons notre procédure.

ARLEQUIN.

C'eſt entendre le fin du métier. Oh ça, le tout bien & duement examiné, je conclus à la potence.

COLOMBINE.

Attendez, faiſons les choſes juridiquement, & procedons à leur audition. Vous, greffier, écrivez.

ARLEQUIN *adreſſant la voix derriere lui.*

Et vous à me ſervir employés tant de fois, miniſtres de mon art, partez, courez, volez, allez atteler la charette.

COLOMBINE.

N'allons pas ſi vite, & gardons les formalités.

ARLEQUIN *parlant aux mêmes.*

Hé bien, allez cependant donner l'avoine au cheval, & graiſſer les roues.

MEZZETIN *ſe mettant à genoux & pleurant.*

Monſieur le commiſſaire, je ne ſuis pas un voleur.

PASQUARIEL *faiſant la même choſe.*

Ni moi non plus, monſieur le commiſſaire.

ARLEQUIN.

Vous avez menti, marauts, avec toute la compagnie, ſauf le reſpect que je lui dois.

COLOMBINE.

Nous allons voir. *A Mezzetin.* Comment vous appellez-vous, & où eſt votre domicile?

MEZZETIN *à genoux.*

Monſieur, je m'appelle Mezzetin Gibetti, & je demeure à la gréve.

COLOMBINE.

Ecrivez, greffier. *A Paſquariel.* Et vous?

PASQUARIEL

PASQUARIEL *à genoux.*

Monsieur, je m'appelle Pasquariel de la filoutiere, & je demeure à l'échelle du temple.

ARLEQUIN.

Gibetti ! la gréve ! la filoutiere ! l'échelle du temple ! Il y en a plus qu'il n'en faut, & voilà des noms pendables s'il en fût jamais.

COLOMBINE *gravement.*

Non pas pendables, mais applicables à la question. Passons aux témoins.

UN LAQUAIS.

Monsieur, j'ai trouvé celui-là caché dans une malle, auprès du cabinet du Docteur.

UN AUTRE LAQUAIS.

Et moi, celui-ci caché de l'autre côté du cabinet, dans un lieu, que reverence parler, je n'ose nommer.

ARLEQUIN.

Voilà des indices qui sentent mauvais.

COLOMBINE.

Il suffit. *Aux laquais.* Retirez-vous. *A Mezzetin & à Pasquariel.* Qu'avez-vous à répondre ?

MEZZETIN.

Monsieur, une servante qu'on appelle Colombine, une friponne qui vous ressemble, m'y a donné rendez-vous pour l'épouser.

PASQUARIEL.

Et à moi aussi, monsieur, pour l'épouser.

COLOMBINE.

Comment, tous deux ? Ecrivez, greffier, Polygamie.

LE GREFFIER.

Po.... ly.... ga.... mi... e.

MEZZETIN.

Non, monsieur, non, nous avions joué à croix & à pile, à qui l'épouseroit.

PASQUARIEL.

Oui, monsieur, & j'avois gagné.

MEZZETIN.

C'étoit moi, monsieur.

ARLEQUIN.

Cela est faux, ils n'avoient gagné ni l'un ni l'autre.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Tais-toi. *Haut.* Qu'on les fouille, pour voir s'ils n'ont rien volé.

ARLEQUIN *aux soldats qui se mettent en devoir de le fouiller.*

Attendez. Diable! ceci me regarde. C'est le point le plus important, & le plus essentiel de la procédure... Oh ça donc, fouillons. *Aux soldats.* Tenez-lui bien les mains. *A Pasquariel.* Tournes la tête, tournes la tête, te dis-je? Tu ne veux pas? Attens, attens? *Il lui bande les yeux avec un mouchoir, & le vole. Il trouve à Mezzetin & à Pasquariel les passe-par-tout que Colombine leur avoit donnés. Il y trouve aussi des sifflets, ce qui lui fait dire*: Ah, les voleurs! Des sifflets! il n'y a que les voleurs, & les siffleurs de comedie qui en portent. *Il tire plusieurs autres babioles sur lesquelles il dit plusieurs autres choses plai-*

ſantes. Il trouve dans la poche de Paſquariel un fer à arracher les dents, & il dit : Ah, le filou ! voilà pour crocheter les portes.

PASQUARIEL.

Non, monſieur, c'eſt un davié pour arracher les dents. J'ai été opérateur. *Arlequin leur trouve encore quantité de petits morceaux de fromage, de ſauciſſon de Boulogne, de pain, de tabac, & autres choſes, que le greffier écrit toujours, à meſure qu'on les tire de leurs poches.*

COLOMBINE.

C'eſt aſſez, monſieur le capitaine, reprenez votre place. Greffier, avez-vous inventorié ces effets ?

LE GREFFIER.

Or, écoutez-en la lecture, pour voir, monſieur, ſi j'ai obmis quelque article. Plus, dans la poche de l'un deſdits voleurs a été trouvé, au grand ſcandale du public, un mouchoir à moucher, un ſifflet à ſiffler, des cartes à jouer, une pipe à fumer; un petit chat miolant, âgé, comme a dit, de quinze jours, & finallement un paſſe-partout, autrement dit fauſſe-clef.

ITEM. Dans la poche de l'autre-dit voleur, a été trouvé, au détriment des bonnes mœurs, des gands, moyenne valeur, une boëte à tabac de fer blanc, une tranche de jambon de contrebande, fer à arracher les dents ſans faire douleur ni mal : & finallement, comme de l'autre part, un paſſe-par-

tout, autrement dit fausse-clef; & plus n'ont dit avoir, mais icelui être le fond du sac. Pour le tout, circonstances & dépendances, être rendu à leur hoirs, après la pendaison d'iceux, s'il y échoit. Hors l'argent monnoyé, joint à quelqu'autres brimborions de fromage, pain, saucisson & autres, lequel au lieu de moi greffier, a été compté, nombré, retiré & empoché par venerable homme Aldobrandin de la Rapiniere, dont content & satisfait, promet n'en faire jamais restitution, en foi de quoi me suis signé, GRIPPEMINOS.

ARLEQUIN.

Cela est dressé en bons termes.

COLOMBINE.

Par cette information, il appert qu'ils ont été surpris en flagrant délit, à heure indue, auprès du cabinet du Docteur, avec des fausses clefs.

ARLEQUIN.

Non seulement avec des fausses clefs; mais aussi avec du fromage & du jambon, c'est-à-dire, qu'ils s'étoient pourvus de munition de guerre & de bouche, & qu'ils avoient assiégé le cabinet dans les formes.

COLOMBINE.

Bien relevé; je les condamne à être pendus.

Ici Mezzetin & Pasquariel tout effrayés ne savent que dire, & font plusieurs postures de gens fort affligés.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas assez. Le crime est grave, & je suis d'avis qu'après qu'on les aura pendus, on les envoye aux galeres, pour leur apprendre à vivre.

MEZZETIN.

Monsieur le commissaire, sauvez-moi la vie.

PASQUARIEL.

Monsieur le capitaine, je vous crie merci.

MEZZETIN.

Je vous enseignerai dans votre quartier plus de vingt ménages qui ne vous ont point encore payé la contribution.

PASQUARIEL.

Je vous traiterai, vous & vos gens, des coups que vous recevez en allant de nuit. J'ai un baume merveilleux pour cela.

COLOMBINE.

Ils me font pitié! J'ai le cœur naturellement tendre. Il suffira pour l'exemple, d'en faire pendre un, l'autre sera fustigé. Mais lequel choisirons-nous? Faisons-les tirer au sort.

ARLEQUIN.

Hé, oui, oui, cela sera plaisant.

COLOMBINE.

Allons, voilà des cartes, jouez au roi de cœur à qui sera pendu. *Ici Arlequin prend les cartes, les mêle, fait couper le commissaire; le sort tombe sur Pasquariel pour être*

pendu, il ſe lamente, & Colombine dit : Il eſt trop tard pour faire l'exécution ; oh ça, coquins, je ſuis Colombine, & voici Arlequin. Vous aviez joué à croix & à pile, à qui m'épouſeroit, je vous ai fait jouer au roi de cœur, à qui ſeroit pendu, & je me marie avec Arlequin. Cinthio & Octave ſe mocquoient de ma maitreſſe, elle s'eſt mocquée d'eux. *Aux Soldats.* Laiſſez ces maraux en liberté, & qu'ils aillent porter à leurs maitres les nouvelles des noces d'Angelique & de Geronte.

ARLEQUIN *au parterre.*

Vous, ſi vous avez des filles à marier, envoyez-les à notre école.

LES
CHINOIS

LES CHINOIS.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

Mise au Theâtre par messieurs Regnard & du F****, & representée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le treize de Décembre 1692.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

APOLLON Colombine.
THALIE Arlequin.
UNE PETITE FILLE Pierrot.
UN AUTEUR Mezzetin.
UN COMEDIEN Paſquariel.
UNE MUSE.

ACTEURS DE LA PIECE.

ROQUILLARD gentil-homme campagnard.
ISABELLE fille de Roquillard.
COLOMBINE ſuivante d'Iſabelle.
MARINETTE ſervante de Roquillard.
PIERROT valet de Roquillard.
OCTAVE comedien Italien, amant d'Iſabelle.
ARLEQUIN, MEZZETIN, valets d'Octave.
PASQUARIEL tapiſſier.
UN CHASSEUR, UN COLONEL, UN DOCTEUR Chinois, UN COMEDIEN François, Arlequin.

La Scene eſt à la campagne dans le château de Roquillard.

LES CHINOIS.

PROLOGUE.

Le theâtre repreſente le mont Parnaſſe, avec Apollon & les muſes du mont. Sur le ſommet paroit un âne aîlé, repreſentant Pegaſe. On entend un concert ridicule de pluſieurs inſtrumens comiques, qui eſt interrompu par l'âne qui ſe met à braire.

SCENE I.

APOLLON, THALIE.

APOLLON.

QUi rend donc Pegaſe ſi hargneux? Apparemment, mademoiſelle Thalie, que vous avez oublié de lui donner ſon avoine aujourd'hui?

THALIE.

Vous ſouvenez-vous pas que ce n'eſt plus moi qui le panſe ? Vous en avez donné la charge aux auteurs ; & depuis ce temps auſſi, le pauvre animal... hélas.... les os lui percent la peau.

APOLLON.

C'eſt ſa faute. Pourquoi ſe laiſſe-t-il monter par le premier venu ?

THALIE.

Il eſt vrai que c'eſt la monture banale de tous les regratiers du Parnaſſe : il n'y a pas juſqu'aux femmes qui le font trotter en vers Alexandrins, & je ne ſai pas quel diable de train elles le font aller, mais il ne revient jamais à l'écurie qu'il ne ſoit crevé de coups d'éperon.

APOLLON.

Puiſqu'on a mis Pegaſe ſur le pied d'un cheval de louage, c'eſt aux auteurs qui le louent à le nourrir.

THALIE.

Et comment voulez-vous que les auteurs nouriſſent un cheval ? les pauvres diables ont bien de la peine à ſe nourrir eux-mêmes. Voyez-vous : dans le temps où nous ſommes, on n'engraiſſe guéres à mâcher du laurier.

APOLLON.

Ils m'ont promis qu'ils ne feroient plus

que de bonnes piéces : il faut eſperer qu'ils ſeront plus gras cet hyver.

THALIE.

Il eſt vrai que les auteurs & les comediens ſont du naturel des beccaſſes, qui n'engraiſſent point que le froid ne leur ait donné ſur la queue. Franchement, ces meſſieurs-là nous barbouillent terriblement dans le monde : car le public croit que c'eſt vous & moi qui leur inſpirons toutes les ſottiſes qu'ils mettent ſur le theâtre.

APOLLON.

Le public a tort.... Mais à propos de ſottiſes, qu'eſt-ce qu'une certaine piéce que les comediens Italiens ont affichée, *la Comedie des comediens Chinois* ? Cette troupe-là eſt toujours magnifique en titres.

THALIE.

C'eſt pour l'ordinaire le plus beau de leurs piéces, & à vous parler franchement, je croi que celle-ci ne ſera pas meilleure que les autres. Ce n'eſt pas que ſi on ſe donne la patience de l'écouter juſqu'à la fin, ce qui eſt aſſez rare, on pourra peut-être s'y divertir.

APOLLON.

Apparemment que le dernier acte eſt le meilleur de tous ?

THALIE.

Je ne croi pas pour cela qu'il ſoit bon ; il peut être meilleur que les autres, & ne rien

valoir du tout. Mais comme les comediens s'y disent un peu leurs veritez, & se donnent par-ci, par-là quelque petit coup d'étrille, il pourra être du goût du public, qui mord à la grape quand il entend dauber un comedien.

APOLLON.

Il est naturel de se réjouir des coups de dent que reçoivent ceux qui nous ont mordus, & je suis bien aise que les comediens commencent à se rendre justice, & à tourner contre eux-mêmes les traits dont ils ont piqué les autres : car enfin, il n'y a point de profession qui ait échapé à leur satyre ; procureurs, medecins, magistrats....

THALIE.

Vraiment, ils ont bien fait pis : ils n'ont pas même respecté les empereurs romains, ni les maitres à danser.

SCENE II.

UNE MUSE, PIERROT en petite fille, APOLLON, THALIE.

UNE MUSE.

Il y a une petite fille, qui demande à parler à Apollon.

PIERROT.

N'eſt-ce pas vous, monſieur, qui êtes le ſeigneur de ce village-là, & qui vous appellez Apollon ?

APOLLON.

Oui, belle mignonne. Qu'y a-t-il pour votre ſervice ?

THALIE.

Voilà un tendron qui ne ſeroit pas mauvais pour remeubler le Parnaſſe, à la place de quelque muſe ſurannée.

PIERROT.

Je me ſuis échapée de chez nous pour vous faire une priere. J'aime la comedie italienne à la folie, & ma bonne maman ne veut pas m'y mener.

THALIE.

C'eſt une folle. Il faut y aller ſans elle; vous ne ſerez pas la premiere.

APOLLON.

Votre mere a tort, ma belle enfant, de vous priver du plaisir le plus agréable & le plus innocent qu'il y ait aujourd'hui.

THALIE.

Assurément; si j'étois mere, j'aimerois mieux que ma fille allât tout un hyver à la comedie, qu'une fois au bois de Boulogne pendant la séve du mois de May.

PIERROT.

Oh, monsieur, je ne suis pas encore assez grande pour aller au bois de Boulogne, je ne vais encore que sur le rampart.

APOLLON.

La comedie forme l'esprit, éleve le cœur, annoblit les sentimens, c'est le miroir de la vie humaine, qui fait voir le vice dans toute son horreur, & represente la vertu avec tout son éclat. Le theâtre est l'école de la politesse, le rendez-vous des beaux esprits, le pied-d'estal des gens de qualité. Une petite doze de comedie prise à propos, rend l'esprit des dames plus enjoué, le cœur plus tendre, l'œil plus vif, & les manieres plus engageantes, & c'est le lieu où le beau sexe brille avec le plus d'éclat.

PIERROT.

Je prétens bien y briller comme un autre, quand je serai grande.

APOLLON.

Mais quelle raison votre mere a-t-elle

pour ne vous pas mener aux Italiens?

PIERROT.

Elle dit qu'il y a quelquefois des paroles un peu libres; mais ce qui me fait endêver, c'eſt qu'elle ne laiſſe pas d'y aller tous les jours.

THALIE.

Il y a tout plein de meres de ce naturel-là; ce ſont des affamées qui n'en veulent que pour elles.

APOLLON.

Je ne ſai pas quels peuvent être ces mots libertins qui l'effarouchent tant la maman: pour moi, je n'y vois que des mots tout pleins de ſel, qui à la verité ſont quelquefois à double entente: mais toutes les plus belles penſées du monde ont deux faces, tant pis pour ceux qui ne les prennent que du mauvais côté; c'eſt une vraie marque de leur eſprit corrompu & vicieux. Mais ne vous en a-t-elle pas dit quelques-uns de ces vilains mots-là?

PIERROT.

Oh dame, elle ne les dit devant moi qu'à bâtons rompus. Elle parle ſeulement que les Italiens ſont des drôles qui nomment toutes les choſes par leurs noms. Par exemple, elle dit qu'ils appellent un homme marié..... d'un certain mot que je n'oſerois dire.

THALIE.

Cocu, peut-être ?

PIERROT.

Vous l'avez dit.

APOLLON.

Et votre mere ſe ſcandaliſe de ce mot-là ?

PIERROT.

Aſſurément : oh, dame, c'eſt qu'elle dit que c'eſt une injure, qui regarde autant mon papa que les autres.

THALIE.

C'eſt que votre mere ne ſait pas ſa langue. Dans le nouveau dictionnaire imprimé à Paris, ces mots-là ſont ſynonimes : cocu marié, marié cocu ; cela s'appelle jus verd, verd jus.

PIERROT.

Pour moi, je n'entens point de mal là-deſſous ; mais quoiqu'il en ſoit, je vous prie, monſieur Apollon, vous qui êtes le maitre des comediens, de leur dire qu'ils ne mettent plus de ces vilains mots-là, afin que les filles y puiſſent aller, & que ma mere n'ait plus de prétexte de me laiſſer au logis, tandis qu'elle va à la comedie. Ecoutez, c'eſt l'interêt des comediens, que nous allions à leurs piéces : ce ſont de jolies filles comme moi, qui font venir les garçons à la comedie.

THALIE.

Oh, pour cela, mademoiſelle a raiſon. Une femelle dans une loge, attire les mâles

mâles de bien loin : c'eſt l'appas dans la ſouficiere.

APOLLON.

Je vous aſſûre, la belle, que déſormais les meres ſeront contentes, & que je vais de ce pas, vous mener avec moi chez les Italiens, où j'aſſemblerai les comediens, & je leur ordonnerai de rayer de leur comedie tous les mots trop éveillés, & notamment tous les cocus qu'il y aura.

THALIE.

Ne vous aviſez pas de cela, monſieur. Si les comediens rayoient de leur comedie tous les cocus, ils balafreroient peut-être le pere de mademoiſelle, & pour lors ils auroient ſur le dos deux perſonnes au lieu d'une.

PIERROT.

Ah, que vous me faites de plaiſir! L'hôtel de Bourgogne va regorger de monde, & je vais annoncer ce changement-là à ma mere, & à toutes les femmes & les filles du quartier.

THALIE.

Donnez-vous-en bien de garde. Pour une femme qui aime la réforme, il y en a mille qui ne la ſauroient ſouffrir : & au lieu de faire venir du monde, vous defachalanderiez le theâtre.

SCENE III.

UN COMEDIEN à moitié habillé, & UN AUTEUR qui le tire par la main. Les acteurs de la ſcene précédente.

L'AUTEUR.

NOn, monſieur, vous ne jouerez pas ma piéce aujourd'hui, & je vais vous la faire défendre par la muſe de la comedie.

LE COMEDIEN.

Il n'y a muſe qui tienne. La dépenſe eſt faite, l'argent reçu à la porte, il faut ſauter le bâton. *Il s'en va.*

L'AUTEUR *aux genoux de Thalie.*

Ah, mademoiſelle Thalie, miſericorde! Ils veulent repreſenter aujourd'hui ma comedie malgré moi, & j'ai vu entrer plus de cent perſonnes dans le parterre, qui la trouvent déja mauvaiſe.

THALIE.

Cent perſonnes! Pourvu que le reſte la trouve bonne, les rieurs ſeront encore de votre côté.

L'AUTEUR.

Je ne demande que huitaine pour tout délai.

THALIE.

Mais dans huit jours, croyez-vous en être quitte à meilleur marché?

L'AUTEUR.

Assurément : j'attens des amis de la campagne, qui m'ont promis de rire, même aux plus foibles endroits.

THALIE.

A vous entendre parler, monsieur l'Auteur, je parierois que votre piéce ne vaut pas grand-chose ?

L'AUTEUR.

Hélas ! j'ai toujours cru jusqu'à present que c'étoit la meilleure comedie du monde : mais depuis que les chandelles sont allumées, j'y vois mille défauts que je n'y avois pas remarqués. Ah, ah ! je n'en puis plus, le cœur me manque.

THALIE.

Allons, allons, courage, serrez-vous le nez, & avallez la medecine.

L'AUTEUR.

Ma comedie n'est pas même achevée, il n'y a que quatre actes de faits.

THALIE.

Pourvu qu'il n'y ait que ce défaut-là, vous n'êtes pas à plaindre. C'est moi qui fais les loix de la comedie, & j'ordonne que ce prologue-ci passera pour un acte.

L'AUTEUR *s'évanouissant dans les bras de Thalie.*

Ah, maudite comedie, tu seras cause de ma mort !

THALIE *au parterre.*

Meſſieurs, vous voyez bien que ce poëte-ci n'a pas beſoin de fort hyver. Si vous le carillonnez, ſelon votre bonne & louable coutume, je vous le garantis défunt dans un quart-d'heure; c'eſt à vous de voir ſi vous voulez charger votre conſcience d'un poëticide.

ACTE I.

SCENE I.

Le theâtre repreſente une ſalle aſſez bien meublée.

ROQUILLARD, PIERROT.

ROQUILLARD.

CErtes, nul huiſſier, tant à verge qu'à cheval, n'oſeroit avoir regardé la porte de ce mien château. Il fut de tout temps le cimetiere des ſergens. Feu mon triſayeul Mathieu Roquillard, d'un ſeul coup d'arquebuſe, a mis bas cinq recors & deux procureurs fiſcaux.

PIERROT.

Diantre! tout le pays lui eut bien de l'obligation : car un de ces animaux-là fait

plus de dégât dans une province, que douze bêtes puantes dans une garenne. Mais que veut dire toute cette belle architecture? Cela sleure diablement la nôce. Au moins ne vous aviſez pas de faire cette ſottiſe-là?

ROQUILLARD.

Et la raiſon?

PIERROT.

C'eſt que le mariage ne ſied point à une carcaſſe décharnée comme la vôtre, & tout franc, vous êtes trop vieux pour faire ſouche.

ROQUILLARD.

Sais-tu bien que dans la famille des Roquillards, les mâles n'entrent en vigueur que vers les ſoixante & dix ans? Quand mon pere me fabriqua, il en avoit ſeptante & quatre, & ma mere octante & huit.

PIERROT.

On voit bien, monſieur, que vous avez été engendré de deux vieilles roſſes, vous avez des ſalieres ſur les yeux à y fourer le poing.

ROQUILLARD.

Tais-toi. J'ai autre choſe en tête que de répondre à tes ſottiſes. C'eſt ma fille Iſabelle que je veux marier aujourd'hui.

PIERROT.

Oh, pour ce mariage-là, j'y baille mon autorité: & le plutôt c'eſt le meilleur. Il ne faut pas garder une fille paſſé quinze ans; il

y a trop de déchet ; & cette monnoye-là eſt diantrement ſujette au décri.

ROQUILLARD.

Tu vois auſſi que je mets les fers au feu. J'attens journellement un gentilhomme de campagne, un docteur, un major, & un comedien François, tous partis ſortables pour ma fille, ſelon qu'il m'a été raconté ; car je ne les ai point encore vus.

PIERROT.

Penſez, monſieur, que vous ne lui baillerez pas tous les quatre à la fois ? C'eſt trop pour un enfant.

ROQUILLARD.

Outre ce, Iſabelle a quelque bon vouloir, pour un quidam, nommé Octave, comedien italien de ſa vacation.

PIERROT.

Fi, monſieur ! ne donnez point votre fille à cette nation-là : avec eux les mariages ne tiennent point, on dit qu'ils en font de nouveaux à chaque comedie qu'ils jouent.

ROQUILLARD.

Ce néanmoins, je me ſens de la propenſion pour le jeune homme, & dès mon premier âge, j'ai pourchaſſé l'accointance des meſſieurs du theâtre, pour ce qu'ils ſont volontiers courtois & joviaux.

PIERROT.

Si vous m'aviez averti ſeulement huit jours plutôt, que vous vouliez vous défaire

d'Iſabelle, je m'en ſerois accommodé avec vous : mais j'ai commencé une fille d'un autre côté.

ROQUILLARD.

Comment donc ?

PIERROT.

Oui, monſieur, c'eſt une fille qui a plus de vingt mille écus, & je ſuis déja à moitié marié.

ROQUILLARD.

Eſt-il poſſible ?

PIERROT.

Trés-aſſurément. Tenez, monſieur, pour faire un mariage tout entier, il faut en premier lieu que le garçon le veuille ; en ſecond lieu que la fille y conſente : or je ſuis le garçon, j'ai déja baillé mon conſentement ; ainſi vous voyez que c'eſt un mariage à moitié fait.

ROQUILLARD.

Certes, voilà une affaire bien avancée ! Mais vas-t-en dire à ma fille qu'elle ſe prépare de ſon côté. *Il s'en va.*

PIERROT.

Il n'y a que faire de l'avertir ; une fille eſt toujours prête quand c'eſt pour le mariage. *Il s'en va.*

SCENE II.

OCTAVE, MEZZETIN, ARLEQUIN.

Ils font une ſcene Italienne. Octave dit qu'il eſt amoureux d'Iſabelle, & qu'il doit arriver un chaſſeur, un capitaine, & un docteur Chinois, tous gens qui la demandent en mariage; que le pere d'Iſabelle ne les a jamais vus, & qu'il faut qu'Arlequin ſe déguiſe en tous ces perſonnages-là, & les tourne en ridicule pour en dégoûter la fille, & pour en faire tomber le choix ſur Octave. Après pluſieurs lazzi, ils s'en vont.

SCENE III.

PASQUARIEL, MARINETTE, PIERROT.

Cette ſcene eſt auſſi Italienne entre Paſquariel & Marinette, dont il eſt amoureux. Pierrot les ſurprend enſemble, veut battre Paſquariel qui s'enfuit & ſe cache dans la bordure d'un tableau, au deſſus de la porte de la ſalle. Pierrot prend un piſtolet & tire; Paſquariel tombe, & ils s'en vont.

SCENE IV.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

BOn, bon, le mariage ! voilà encore quelque choſe de beau ! Ne me parles jamais de cette ſottiſe-là. Dis-moi, Colombine, ai-je bien placé mes mouches ? Me trouves-tu coëffée du bel air ?

COLOMBINE.

Il eſt bien queſtion aujourd'hui de mouches & de fontanges ! Voyez-vous toutes ces piramides-là, ce ſont de beaux bouchons à un cabaret ou l'on meurt de ſoif. L'eſſentiel pour une fille, c'eſt un mari, & un mari dans toutes ſes circonſtances.

ISABELLE.

Ah, ah, que tu es folle, Colombine, que tu es folle ! Tu crois donc que je me ſoucie d'un homme ? je te jure que je n'ai pas la moindre envie d'être mariée. A la verité, je ſuis bien laſſe d'être fille : mais j'eſpere que cela ſe paſſera.

COLOMBINE.

Oui-da, celà ſe paſſera avec un mari. Franchement, le métier de fille eſt bien ennuyeux, quand on le veut faire avec honneur. Je ſai ce qu'il m'en coute tous les jours, pour conſerver le peu de réputation qui me reſte.

ISABELLE.

Que veux-tu donc dire ?

COLOMBINE.

Mon dieu ! je m'entens bien. Il y a des saisons dans l'année terriblement rudes à passer. Quand j'entends chanter l'allouette, ma vertu est à fleur de corde ; & c'est une saison bien chatouilleuse que le printemps.

ISABELLE.

Tu te mocques, Colombine, c'est la saison qui me fait le plus de plaisir. Le beau temps revient....

COLOMBINE.

Mais les officiers s'en vont à la guerre ?

ISABELLE.

La campagne rit....

COLOMBINE.

Oui, & Paris pleure.

ISABELLE.

Les arbres reverdissent, &....

COLOMBINE.

Et les filles sèchent sur pied. Je parie que c'est dans ce temps là que vous êtes la plus dégoûtée de votre emploi de fille ?

ISABELLE.

Si j'en suis dégoûtée, c'est que les femmes aiment naturellement le changement ; & si je me suis lassée d'être fille, je me lasserai encore plus d'être mariée.

COLOMBINE.

D'être mariée ? Vous voulez donc l'être ?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela ; mais ſi l'envie m'en venoit par hazard , on dit que cela prend tout d'un coup , dis-moi en conſcience , comment faut-il qu'un mari ſoit fait pour être joli ? Tu ſais bien que je ne me connois pas bien en homme.

COLOMBINE.

Si fait bien moi. Il faut qu'il ſoit pâle , fluet , débile & racourci , comme ces petits échantillons de magiſtrature , qui n'auroient pas la force de porter leur robbe ſans l'aide de deux grands laquais.

ISABELLE.

Oh , fi , fi ! cela eſt trop colifichet pour un mari.

COLOMBINE.

C'eſt que vous ne vous connoiſſez pas en homme. Vous voudriez peut-être de ces bourgeois renforcés de l'ancien college , moitié nobleſſe , moitié roture , ou de ces gros commis.... là.... de ces ballots vivans , qui entrent & ſortent de la douanne ſans rien payer.

ISABELLE.

Pour ceux-là , je les trouve trop materiels.

COLOMBINE.

La pauvre enfant ! elle ne ſe connoit pas en homme.

ISABELLE.

Colombine , tu es une coquine. Tu ne

me parles point de ce qui me paroît le plus fripon en amour. Eſt-ce que tu n'as jamais vu l'hyver, à la comedie, ces jeunes officiers toujours brillans, qui font ſans ceſſe le carrouſel autour des actrices jolies?

COLOMBINE.

La pauvre enfant! elle ne ſe connoît pas en homme.

ISABELLE.

Pour ceux-là ils ſont faits exprès pour mon humeur : ils font toujours quelques ſingeries; ils chantent, ils cabriollent, ils ſe battent quelquefois pour rire, & ſe baiſent après devant tout le monde. Enfin, quand je les vois ſur le theâtre, ils me divertiſſent cent fois plus que la comedie.

COLOMBINE.

Je vous en aurois bien propoſé de cette manufacture-là, mais....

ISABELLE.

Quoi, mais?

COLOMBINE.

Mais, il vous faut un mari pour toute l'année; & ces meſſieurs-là ne ſervent que par quartier. Encore n'eſt-ce pas auprès de leurs femmes. *On ſonne du cor.* J'entens du bruit. Apparemment que voilà l'amant chaſſeur qui entre en danſe.

SCENE V.

MEZZETIN avec une bandouliere de gibier, un grand cor, & traînant un bouc par les cornes, COLOMBINE, ISABELLE.

MEZZETIN.

MAdemoiſelle, je ſuis l'écuyer de monſieur le baron de la Dindonniere : il vous envoye cette bête-là, en attendant qu'il vienne ici lui-même.

ISABELLE.

Si le maitre eſt auſſi-bien fabriqué que l'écuyer, voilà de quoi faire un bel attelage.

MEZZETIN.

On dit, comme ça, qu'il doit bien-tôt chaſſer ſur vos terres. La chaſſe ſera bonne dans ce canton-là, car je croi que perſonne n'y a encore chaſſé.

COLOMBINE.

Ma maitreſſe eſt une terre conſervée, j'en réponds, & je ſuis le garde des plaiſirs.

MEZZETIN.

Dame! mon maitre eſt un cadet bien découplé. Vous me voyez... Il eſt encore... quaſi mieux fait que moi. Tenez, le voilà. *On ſonne du cor.*

SCENE VI.

ARLEQUIN en baron de la Dindonniere, & en habit de chaſſeur, avec une corne de vacher, un poulet-d'Inde ſur le poing, & deux valets de chiens avec des cors. COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *ſonnant.*

TOn, ron, ton, ton, ho, ho, gerfau, briſſaud, miraud, marmitteau, ho, ho. *Vers Iſabelle.* Mademoiſelle, quand on chaſſe une jolie bête comme vous, on n'a pas beſoin de chiens pour découvrir où vous êtes, il eſt aiſé de vous ſuivre à la piſte, & le fumet de vos appas porte au nez de plus de cinq cens pas à la ronde. *Il ſonne.*

ISABELLE.

Monſieur, je n'aime pas qu'on faſſe l'amour à ſon de trompe, & vous faites un peu trop de bruit pour prendre les liévres au gîte.

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous ? Je ſuis le gentil-homme de France le plus diſcret. Je ſai qu'il faut du myſtere en amour, & c'eſt pour cela que j'ai laiſſé ma meute dans votre antichambre.

COLOMBINE.

Ah, mes pauvres meubles! Vraiment, je m'en vais bien faire ſauter tous les chiens par la fenêtre!

ARLEQUIN.

Ne t'y frottes pas, ma mie: ce ſont des gaillards qui n'ont aucune conſideration pour le ſexe.

ISABELLE.

Ah, mon dieu, Colombine, le vilain homme!

ARLEQUIN.

Vous êtes charmée de ma perſonne, n'eſt-ce pas? *Montrant ſon dindon.* Quand j'ai ce compere-là ſur le poing, je ne manque gueres ma proye. Nous avons dans notre famille le vol des filles & du dindon.

COLOMBINE.

Les filles de ce pays-ci ne ſe prennent pourtant pas avec des poulets-d'Inde. Quelquefois avec une fricaſſée de poulets, donnée à propos, je ne dis pas que non.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Votre chambriere a de l'eſprit; je la retiens pour être mon premier piqueur.

COLOMBINE.

Oh, monſieur, vous me faites trop d'honneur, je ne ſai pas piquer.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne te mette pas en peine, on te montrera.

ISABELLE.

Mais, monsieur, vous ne parlez que de chasse? Est-ce que vous n'avez pas d'autre occupation?

ARLEQUIN.

Oh, que si. J'aime l'étude passionnément: je me renferme tous les matins dans mon cabinet avec mes chiens & mes chevaux.

ISABELLE.

La compagnie est savante.

ARLEQUIN.

L'après-dîné je monte ma jument poil d'étourneau pour broussailler dans la forêt; & le lendemain, pour être de meilleur matin au bois, je me couche pour l'ordinaire tout botté & éperonné.

ISABELLE.

Tout botté & éperonné!

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous mette pas en peine: nous ne nous toucherons point, mon lit a vingt-cinq pieds de diamètre, & ce n'est pas trop pour coucher deux personnes, & une meute de cinquante chiens courans.

ISABELLE.

Quoi, monsieur, si je vous épouse, tous ces chiens-là coucheront avec moi?

ARLEQUIN.

Oh, non pas tous. J'en choisirai une vingtaine des moins galeux.

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je ſuis votre très-humble ſervante : la nuit, ils pourroient bien prendre ma maîtreſſe pour une biche, & la dévorer.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Tais-toi : j'ai bien plus de riſque à courre qu'elle. Quand nous ſerons mariés, elle pourroit bien me changer en cerf comme Acteon ; & mes chiens ne feroient plus qu'un morceau de ma perſonne. *On ſonne du cor, & tous les chiens viennent ſur le théâtre courant après un ſanglier.*

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Ah, mademoiſelle, un ſanglier qui eſt entré ici ! *Tout le monde s'enfuit : on fait la chaſſe du ſanglier, ce qui finit le premier acte.*

ACTE II.

SCENE I.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

Mezzetin & Arlequin font une ſcene italienne en répétant ce qu'ils viennent de faire, & ſe réjouiſſant de ce que la fourbe a réuſſi. Mezzetin dit que monſieur Roquillard eſt dégoûté du chaſſeur, mais qu'il s'agit à preſent de

le dégouter du docteur Chinois. Arlequin promet de le contrefaire, & ils s'en vont.

SCENE II.

COLOMBINE, ROQUILLARD.

COLOMBINE.

HE' bien, monſieur, n'êtes-vous pas charmé de votre prétendu gendre, monſieur le baron de la Dindonniere? Par ma foi, il faudroit que vous fuſſiez fou pour lui donner votre fille. J'aimerois autant lui faire épouſer un chenil tout entier.

ROQUILLARD.

Certes, il eſt mal-avenant de ſa perſonne, & j'en ai regret; car moi & mes ancêtres, avons toujours cheri les chaſſeurs & la chaſſe. J'ai dans ma bibliothéque plus de cent bois de cerfs, rangés par ordre chronologique, avec les relations hiſtoriques de la priſe d'iceux.

COLOMBINE.

Diantre! voilà de beaux titres de nobleſſe, cent bois de cerfs dans une famille! ſans ceux qu'on y a introduits dont on n'a pas tenu de regître.

ROQUILLARD.

Le malencontreux viſage, que ce baron de la Dindonniere! Encore faut-il à ma fille

un peu d'accointance ; & cet homme-là ſeroit toujours à broſſer les bois.

COLOMBINE.

Ce ne ſeroit pas-là le plus mauvais de l'affaire. Tandis qu'un mari court les bois, une femme peut chaſſer de ſon côté. Le meilleur gibier n'eſt pas toujours dans les forêts, il y a telle bête à Paris, que j'aimerois mieux avoir priſe, que vingt ſangliers. C'eſt un friand morceau pour une femme, qu'une hure de caiſſier bien gras !

ROQUILLARD *s'adouciſſant.*

En ſorte donc, Colombine, que cet homme-là n'eſt point de ton goût ?

COLOMBINE.

Non, ma foi, & toute ſervante que je ſuis, je n'en voudrois ni pour or ni pour argent.

ROQUILLARD.

Et moi, comment me trouves-tu ? m'aimerois-tu mieux que lui ?

COLOMBINE *le careſſant.*

Mille fois. Vous êtes fleuri, meur, belle barbe, le cuir doux & bien corroyé. Bon, bon, il y a bien de la comparaiſon !

ROQUILLARD.

La coquine ! je l'aime : que j'en ſuis fou ! Bais, bais, baiſe-moi, friponne.

COLOMBINE *pleurant.*

Oui, monſieur, que je vous baiſe ! il y a je ne ſai combien que vous m'amuſez,

Vous dites toujours que vous m'épouſerez ; & vous ſavez la peine que je prends à vous ſervir.

ROQUILLARD.

Il faut ſe donner patience, tu es encore jeune.

COLOMBINE.

Une fille pendant ce temps-là, ne laiſſe pas de s'uſer ; c'eſt comme un caroſſe qui déperit autant ſous la remiſe qu'à rouler.

ROQUILLARD.

Vas, vas, ma bouchonne, conſoles-toi, Si je ne t'épouſe pas, je te laiſſerai quelque choſe en mourant.

COLOMBINE.

Dépêchez-vous donc, monſieur, car j'ai bien de l'impatience de gagner une petite ſomme d'argent, afin d'avoir le moyen d'être honnête fille juſqu'à la fin de mes jours.

SCENE III.

PIERROT, ROQUILLARD, COLOMBINE.

PIERROT.

MOnſieur, il y a là-dedans un homme qui eſt habillé comme la porte d'un jeu de paume. Il demande à épouſer votre fille ; li baillerons-nous ?

ROQUILLARD.

Doucement, doucement : ces affaires-là demandent déliberation. *A Colombine.* C'eſt apparemment le docteur dont je t'ai parlé.

PIERROT.

Dame, monſieur, il faut que le mal le preſſe bien fort, car il eſt venu en poſte, & dit qu'il veut ſe marier de même.

ROQUILLARD.

Il ne faut pas prendre la poſte pour venir au mariage, c'eſt un gîte où l'on arrive toujours aſſez tôt.

PIERROT.

Cela eſt vrai, & ceux qui vont ſi vîte ſont tout comme ces chevaux fringans, qui n'ont que la premiere journée dans le ventre.

SCENE IV.

ARLEQUIN habillé en docteur Chinois, ſortant d'un cabinet de la Chine, ROQUILLARD, COLOMBINE.

ARLEQUIN *vers la cantonade.*

TAiſez-vous, canaille ignorante & indocile, je veux me marier, moi; oui, je veux me marier. Ils n'ont autre choſe à me dire : Monſieur le docteur,

prenez garde à vous ; vous êtes perdu ſi vous faites cette folie-là : la femme eſt le précipice de l'homme. Taiſez-vous, vous dis-je, vous êtes des ânes, vous ne le ſavez que par experience, & moi je le ſai par ſcience. *Quidquid utrique datur, commune locatur.* Je vous le prouve en françois, la lune eſt un aſtre commun ; ce qui depend d'elle eſt tout un : la femme dépend de la lune : *Ergo* toute femme eſt commune. Je n'ai que faire de vos conſeils : *jacta eſt alea*, le dé eſt ſorti du cornet, il y a long-temps que j'ai fait germer ce mariage-là ſur ma tête, *ſic volo, ſic jubeo, ſit pro ratione voluntas.*

ROQUILLARD.

Monſieur....

ARLEQUIN.

Je ſais bien que le pere eſt un ſot, mais je lui ai donné ma parole.

ROQUILLARD.

Hé, monſieur...

ARLEQUIN.

Je n'ignore pas que la fille ne ſoit une fieffée coquette ; mais dès le lendemain de la noce, je la fais mettre aux Magdelonettes.

COLOMBINE.

Monſieur, monſieur....

ARLEQUIN.

Je ſuis perſuadé que la ſervante eſt une ca-

rogne ; mais je lui donnerai tant de coups d'étrivieres.

ROQUILLARD & COLOMBINE.

Monſieur, monſieur.....

ARLEQUIN *vers Roquillard.*

Ah, *ſi vales bene eſt, ego quidem valeo.* N'êtes-vous pas monſieur Roquillard ?

ROQUILLARD.

Oui, monſieur, il y a plus de ſoixante ans.

ARLEQUIN.

S'il eſt ainſi, *audite, plaudite, & reculate.* (*Il lui donne un coup de pied dans le ventre.*) Moi le pot pourri de la doctrine, le pâté en pot des belles lettres, le ſalmigondis de toutes les ſciences, ſalue très-élegamment Chriſtophe Roquillard, l'égout de l'ignorance, la cruche de la ſtupidité, & le baſſin de toutes les impertinences.

COLOMBINE *à Roquillard.*

Monſieur, voilà un habile homme, il ſait toutes vos qualités par cœur.

ARLEQUIN.

Beau-pere, avant que d'entrer en matiere, combien avez-vous de filles à me donner ?

ROQUILLARD.

Comment donc ? Eſt-ce qu'il faut pluſieurs filles pour faire une femme ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſavez donc pas que je ſuis philoſophe, orateur, medecin, aſtrologue, ju-

fisconsulte, geographe, logicien, barbier, cordonnier, apoticaire, en un mot, je suis *omnis homo*, c'est-à-dire, un homme universel.

COLOMBINE.

Hé bien, monsieur, ne vous fâchez pas, votre femme sera universelle.

ARLEQUIN.

Je sai tout ce qu'on peut savoir dans les sciences, & dans les arts. Je sai danser, voltiger, pirouetter, cabrioler, jouer à la paume, au ballon, lutter, escrimer, pousser d'estoc, de taille, mais où j'excelle c'est en musique, & en machines de theâtre.

COLOMBINE.

Quoi, monsieur le Docteur, vous savez aussi la musique?

ARLEQUIN.

Bon! je compose des operas, il y a plus de cinquante ans. C'est moi qui ait fait le carillon de la Samaritaine, je m'en vais vous faire voir un échantillon de ma science.

Le cabinet de la Chine où il étoit s'ouvre, & on le voit rempli de figures chinoises grotesques, composant une academie de musique, mêlée de violons, & de figures qui représentent la rhétorique, la logique, la musique, l'astrologie, &c. & on voit une grosse pagode au milieu de ces figures.

ROQUILLARD.

Diable, voilà qui est joli! Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?

ARLEQUIN.

Cela, monſieur, c'eſt la rhétorique chantante, & la rhétorique danſante, avec toutes les figures, les points, les virgules, les parentheſes, & tout le reſte.

ROQUILLARD.

Faites un peu venir la rhétorique chantante, je ſerois bien-aiſe de l'entendre.

ARLEQUIN.

La voici. *A la rhétorique.* Madame la rhétorique, dites-nous, qui eſt-ce qui perſuade davantage en amour ?

UN MUSICIEN *repreſentant la rhétorique chantante, s'avance & chante l'air qui ſuit.*

Par mes diſcours doux & flateurs,
Je porte l'amour dans les cœurs,
Et j'attendris la plus cruelle.
Mais à parler de bonne foi,
L'argent, pour réduire une belle,
Eſt encor plus puiſſant que moi.

ARLEQUIN *chante le vaudeville ſuivant.*

Voulez-vous en moins d'un jour
Etre heureux en amour :
Laiſſez les fleurs de rhétorique,
Le chemin en ſeroit trop long.
Avec l'or, je vous en répond,
Mais ſans cela, non, non.

ARLEQUIN *à la rhétorique.*

Dites-nous à preſent où va coucher un mari dans le Zodiaque, la premiere nuit de ſes noces ?

LE MUSICIEN *chante.*

Le ſoleil vagabond jamais ne ſe repoſe,

Il va toujours de maiſon en maiſon.
Que de maris feroient la même choſe,
S'il leur étoit permis de changer de priſon !
Mais d'un mari la demeure eſt certaine.
Quelque chemin qu'il prenne,
Qu'il aille ou qu'il vienne,
Son aſcendant
Toujours l'entraîne
Loger au croiſſant.

ARLEQUIN *reprend & chante.*

Il va coucher tout de go
Au ſigne du virgo.
Mais dans la ſeconde journée,
Le capricorne eſt ſa maiſon.
De cela, je vous en répond,
Mais du virgo, non, non.

ROQUILLARD.

Mais que ſignifie cette figure, là-bas ?

ARLEQUIN.

C'eſt une pagode.

ROQUILLARD.

Une pagode ! Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une pagode ?

ARLEQUIN.

Une pagode, eſt.... une pagode. Que diable voulez-vous que je vous diſe ?

ROQUILLARD.

Mais à quoi eſt-elle propre ? Sait-elle faire quelque choſe ?

ARLEQUIN.

Elle chante auſſi. Je vais vous la faire venir. *On apporte Mezzetin vêtu en pagode, qui chante l'air ſuivant.*

Je viens exprès de Congo, ho, ho, ho,
Pour boire en tirelarigo,

Du vin de Normandie ;
Car dans ce temps ici, hi, hi, hi,
Rouen vaut mieux que Teſſy.

Quoique Paris ſoit charmant, han, han, han ;
J'en partirois à l'inſtant,
Si l'on vendoit les filles
Par faute de raiſin, hin, hin, hin,
Auſſi cher que le vin.

Après que Mezzetin a chanté, on le remporte.

ROQUILLARD.

Voilà qui eſt admirable ! Et qu'eſt-ce que ſignifient toutes ces differentes figures-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt la rhétorique danſante. Je vais vous la faire danſer avec toute ſa ſuite. *On joue un air de violon, ſur lequel Paſquariel accompagné de quatre ſauteurs, fait un ballet de poſtures, & finit le ſecond acte.*

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

JE vous dis encore une fois, mademoiſelle, que vous ne ſauriez mieux faire, & qu'il faut nous en tenir à notre comedien Italien.

ISABELLE.

Je croi que tu as raiſon. Je me ſens toutes les diſpoſitions à devenir bonne comedienne. J'ai l'eſprit à toute main : je ſerai prude quand je voudrai, coquette quand il me plaira, fiere avec les bourgeois, traitable avec l'homme de qualité ; enfin il y aura bien du malheur ſi je ne contente le public.

COLOMBINE.

Oh, le public eſt un compere qui n'eſt pas aiſé à chauffer. On ne ſait pas comment faire aujourd'hui pour gagner ſa bienveillance. Je ſais bien qu'une jolie perſonne comme vous, a plus de facilité qu'une autre à faire valoir les talens du theâtre.

ISABELLE.

Je croi que je me tirerai d'affaire dans ce pays-là. Je parois une fois davantage aux chandelles ; j'ai du tein, de l'enjouement. Pour de l'embonpoint, & de la gorge, il n'y a guéres de perſonne à qui je le céde.

COLOMBINE.

Tant mieux : c'eſt l'eſſentiel pour une comedienne. La gorge eſt une partie à quoi les ſpectateurs s'attachent le plus, principalement meſſieurs du balcon, qui ſe mettent-là exprès, afin d'être plus à portée.

ISABELLE.

Je n'ai qu'un défaut pour le theâtre, c'eſt que je n'ai point de memoire. Par exemple, Colombine, ſi j'aimois un homme aujourd'hui, je croi que je ne m'en ſouviendrois pas demain.

COLOMBINE.

La plûpart des femmes ſont comme vous : mais ce défaut de mémoire eſt une marque de leur jugement ; car les hommes d'à-preſent ne meritent pas qu'on les aime plus de vingt-quatre heures. Mais Octave va venir, je vais me retirer. N'aurez-vous point peur de reſter ſeule avec lui ?

ISABELLE.

Bon, bon, tu te mocques, Colombine ! eſt-ce que je ſuis un enfant ? A l'âge que j'ai, on ne craint plus rien.

COLOMBINE.

Je ſuis auſſi âgée que vous, & un tête à tête ne laiſſe pas quelquefois de me faire trembler. Un jeune homme veut vous perſuader qu'il vous aime, il ſe jette à vos genoux, il vous prend les mains. Quand une fille a les mains priſe, elle ne ſauroit bien ſe revancher.

ISABELLE.

D'accord, Colombine, mais on peut crier.

COLOMBINE.

Et ſi le jeune homme vous ferme la bouche d'un baiſer, où en êtes-vous? Enfin vous voulez bien en courir les riſques, je m'en lave les mains.

ISABELLE.

Que veux-tu? Puiſque je ſuis deſtinée à être comedienne, il faut bien que je m'aguerriſſe à faire toutes ſortes de perſonnages.

SCENE II.

OCTAVE, ISABELLE.

OCTAVE.

ENfin, charmante Iſabelle, me voilà ſeul avec vous, & je puis en liberté.... *Il l'embraſſe.*

ISABELLE.

Oh, monſieur, point de liberté, s'il vous plaît. Comment, vous débutez par où les autres finiſſent?

OCTAVE.

C'eſt le privilege de notre profeſſion, mademoiſelle, & la liberté du geſte eſt la plus belle partie du comedien.

ISABELLE.

Une fille n'eſt donc pas en sûreté avec vous autres meſſieurs?

OCTAVE.

Ne craignez rien, belle Iſabelle, nous n'avons que l'exterieur de dangereux. Notre ſcience ſe borne à ébranler les cœurs; d'autres les emportent; & tel ne dit mot dans une loge, qui a tout le profit d'une tendreſſe, que l'acteur s'efforce d'émouvoir.

ISABELLE.

Quand un comedien eſt fait comme vous, il a ſouvent la meilleure part dans la tendreſſe qu'il inſpire.

OCTAVE.

Que je ſerois heureux, ſi vous aviez de pareils ſentimens pour moi, & que votre cœur....

ISABELLE.

Mon cœur... oh, mon cœur ne va pas ſi vîte que vos paroles. Je ne vous aime pas

encore tout-à-fait, mais je ſens bien que je ne vous hais pas.

OCTAVE.

Je ſuis le plus fortuné de tous les hommes. Mais pour gage de votre bonne volonté, il faut que vous me donniez votre main.

ISABELLE.

Ma main ? Oh, monſieur, je n'ai pas le geſte ſi libre que vous.

OCTAVE.

Vous ne voulez pas m'accorder cette faveur.... Ah.... où ſuis-je ? Une vapeur me ferme les yeux... je n'en puis plus. *Il ſe laiſſe aller dans les bras d'Iſabelle.*

ISABELLE.

O ciel ! Quelqu'un ; Colombine, au ſecours !

COLOMBINE *revenant du fond du theâtre.*

Comment, vous criez ! Il faut que le jeune homme ſoit plus dangereux que vous ne penſiez.

ISABELLE.

Ah, Colombine, il n'en peut plus, il s'eſt évanoui dans mes bras !

COLOMBINE.

Un garçon qui s'évanouit dans les bras d'une fille ! Diantre ! il court bien de ces maladies-là cette année.

ISABELLE.

Ah, Colombine, que veux-tu que j'en faſſe ! il me va demeurer dans les mains.

COLOMBINE.

Je vais chercher de quoi le faire revenir. Tenez-le toujours bien fort.

ISABELLE *pleurant.*

Je croi qu'il eſt mort.

OCTAVE.

Pas encore tout-à-fait ; mais je mourrai bien-tôt, ſi vous ne me donnez votre main à baiſer.

ISABELLE.

Colombine dit que quand une fille a les mains priſes, elle ne ſauroit plus ſe revancher.

OCTAVE.

Vous ne le voulez pas ? Ah, je n'en puis plus... je rends le dernier ſoupir... je ſuis mort. *Il retombe.*

ISABELLE.

Colombine, Colombine ?

COLOMBINE *revenant.*

Ouais, le mal eſt bien opiniâtre !

ISABELLE.

Ah, que je ſuis malheureuſe ! il étoit revenu.

COLOMBINE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Il m'a demandé ma main à baiſer.

COLOMBINE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Je ne lui ai pas voulu donner.

COLOMBINE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Et le voilà retombé.

COLOMBINE.

Tant pis ! Dans ces maux-là les rechûtes fréquentes ſont dangereuſes. Il ne faut pourtant pas laiſſer mourir un garçon pour une bagatelle. *A Iſabelle.* Ça, votre main ? *A Octave.* Ça, votre bouche ? Cela ne vaut-il pas mieux que de l'eau de la reine d'Hongrie ? *On entend des haut-bois, & elle dit à Octave.* Sauvez-vous, voilà le major qui arrive.

SCENE III.

Plusieurs hautbois entrent sur le theâtre, & forment une marche, en jouant un air de guerre.

MEZZETIN en grivois, ISABELLE, COLOMBINE, ROQUILLARD.

MEZZETIN.

DE la joye, de la joye, morbleu! Vive la guerre. *A Isabelle.* Bon jour, la belle, n'êtes-vous pas la fille de notre hôte monsieur Roquillard?

ROQUILLARD.

Oui, monsieur, c'est ma fille, & je suis le maitre.

MEZZETIN *à Roquillard.*

Toi, le maitre? Par la mort, il faut que je t'assomme. *Il va sur lui.*

COLOMBINE *à Mezzetin.*

Ce n'est point ici une hôtellerie, monsieur.

MEZZETIN.

Mon capitaine, le major de Bagnolet, va venir vous épouser par étape, & moi je prens déja cette fille-là pour mon utensile.

COLOMBINE.

Il n'est pas dégoûté. Un utensile comme moi n'est pas l'usage d'un grivois.

MEZZETIN *chante les deux couplets ſuivans.*

Dans le combat je ſuis un diable :
Mon nom de guerre eſt la Fureur,
Mais chez un hôte peu traitable,
Je ſuis par ma bonté ſurnommé la Douceur :
Pourvu qu'il me laiſſe égorger ſa volaille,
Vuider ſa futaille,
Emporter ſon manteau,
Je ſuis doux comme un agneau.

Lorſque mon hôte eſt raiſonnable,
Je ne cherche que ſon profit ;
Si je paſſe la nuit à table,
C'eſt pour ne point uſer ni ſes draps ni ſon lit.
Pourvu qu'il me donne pour mon uſtenſile,
Sa femme, ſa fille,
Sa ſervante Iſabeau,
Je ſuis doux comme un agneau.

Mais j'entens nos équipages.

SCENE IV.

ARLEQUIN en capitaine, avec une jambe de bois, ISABELLE, COLOMBINE, ROQUILLARD.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

NE ſoyez point ſurpriſe, mademoiſelle, de voir un amant démentelé. La mouſqueterie de vos yeux eſtropie les libertés les plus libres, & devant vous les cœurs les plus fiers ne marchent qu'en béquilles.

ISABELLE.

Je ne croyois pas, monſieur, que mes yeux fiſſent des effets ſi terribles ; & ſi vous n'aviez jamais été expoſé qu'à leurs coups, vous marcheriez plus droit que vous ne faites.

ARLEQUIN.

J'avoue, mademoiſelle, qu'il y a quelque choſe à refaire à mon attitude : mais quand on a été comme moi ſoixante ans expoſé aux perils de Mars, on eſt bien heureux de n'avoir qu'une jambe de bois.

ROQUILLARD.

De pareilles incommodités ſont lettres patentes de nobleſſe ; & tout le chagrin que j'ai, c'eſt de n'avoir pas laiſſé quelque jambe ou quelque bras à l'arriere-ban.

ARLEQUIN.

Vous étiez-là, beau-pere, dans un temps où les membres ne courent pas grand riſque, & où le vivandier a plus de pratique que le chirurgien. Mais vous n'aurez pas plutôt fait trente ou quarante campagnes dans mon regiment, qu'il ne vous reſtera pas une ſeule dent dans la bouche.

ROQUILLARD *à Arlequin.*

Il me ſemble auſſi qu'il y a quelque choſe à redire à vos yeux ?

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt rien. C'eſt qu'au dernier ſié-

ge il me tomba dans la prunelle gauche une bombe....

ROQUILLARD.

Une bombe!

ARLEQUIN.

Et cela a un peu dérangé l'œconomie du nerf optique. Mais quoique je n'en voye goute, je ne laiſſe pas de m'en ſervir fort utilement.

ISABELLE.

Utilement? Et à quel uſage?

ARLEQUIN.

Je m'en ſers pour lire les mémoires de mes créanciers; & auſſi-tôt lus, auſſi-tôt payés.

ISABELLE.

Vous étiez donc à Namur?

ARLEQUIN.

Si j'y étois? Oui, par la ſembleu, j'y étois, j'en ſuis encore tout crotté.

ISABELLE.

Et en quelle qualité ſerviez-vous, monſieur, dans l'armée?

ARLEQUIN.

Moi ſervir? Hé, pour qui me prenez-vous donc? Je commandois en chef le détachement des brouettes qui enlevoient les boues du camp.

ISABELLE.

Vous aviez-là, monſieur, un commandement digne de vos mérites.

ARLEQUIN.

Trop heureux, mademoiſelle, ſi avec la brouette de mon amour, je pouvois enlever la crotte de votre indifference, & vous épouſer à la tête de ma compagnie.

ISABELLE.

Franchement, monſieur le major, je voudrois bien épouſer un homme tout entier.

ARLEQUIN.

Que dites-vous, la majoreſſe de ma minorité ?

ROQUILLARD *frappant ſur l'épaule du major.*

Elle a raiſon, il lui faut un homme tout entier. Un homme n'eſt déja pas trop pour une femme, il n'en faut rien ſupprimer. *A part.* Je ne lui veux pas donner, moi.

ARLEQUIN *allant fierement ſur Roquillard.*

Parlez, parlez donc, barbe de chat, avez-vous jamais été tué ? Savez-vous que quand un homme comme vous refuſe ſa fille à un homme comme moi, j'aſſiége la fille en forme comme une place de guerre ? Vous allez voir.

Les ſoldats qui ſont venus avec le major, entourent Roquillard, qui rencontre toujours une pointe de hallebarde de quel côté qu'il ſe tourne : & pendant ce temps le major emmene Iſabelle, & finit le troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE I.

COLOMBINE, OCTAVE.

COLOMBINE.

Tout alloit le mieux du monde. Vous auriez épouſé Iſabelle aujourd'hui ſans cet impertinent de comedien François, qui vient d'arriver, &. dont Roquillard s'eſt coeffé.

OCTAVE.

Eſt-il poſſible?

COLOMBINE.

Dame: ces meſſieurs-là plaiſent à l'ouverture du livre. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'eſt qu'il ſuſpendra ſon choix juſqu'à ce qu'il vous ait entendu ſur la prééminence de vos conditions.

OCTAVE.

Comment veux-tu que je lui faſſe entendre mes raiſons? Il ne ſait pas l'italien; &, comme tu vois, je parle aſſez mal françois.

COLOMBINE.

Si vous voulez, je parlerai pour vous, &

dans la diſpute une femme vaut toujours mieux qu'un homme. J'ai ſervi autrefois un comedien italien, & j'en ſai aſſez le fort & le foible.

OCTAVE.

Ah, ma pauvre Colombine ! il n'y a rien que tu ne doives attendre de moi, ſi par ton moyen j'épouſe Iſabelle.

COLOMBINE.

Allez, ne vous mettez pas en peine, je vais tout préparer pour vous ſervir.

Il ſe paſſe pluſieurs ſcenes italiennes, qui tendent toutes & parlent du concours du comedien italien, & du comedien françois.

SCENE DERNIERE.

Le theâtre s'ouvre, & l'on voit une marche de comediens, moitié héroïques, moitié comiques, ceux qui ſuivent Colombine ſont comiques, & ceux de la ſuite d'Arlequin ſont héroïques.

COLOMBINE, ARLEQUIN, & tous les acteurs de la piéce.

COLOMBINE.

VOus voyez devant vous Octave, fidele de nom, venitien d'extraction, amoureux de profeſſion, & acteur ſérieux de la troupe riſible des comediens italiens,

ARLEQUIN *parlant pour les comediens françois.*

Alte là, je m'oppoſe aux qualités ; dites bande des comediens italiens, & non pas troupe ; c'eſt un titre qui n'appartient qu'aux comediens françois. Vous êtes encore de plaiſans bohemiens?

COLOMBINE.

On voit bien que vous vous reſſentez toujours de la fierté romaine. Vous aimez les titres ; & ſi on n'y tient la main, vous vous mettrez de pair avec les mouleurs de bois, & vous prendrez dans vos affiches la qualité de conſeillers du roi.

UN PORTIER *à Roquillard.*

Monſieur, il y a là-bas un gros homme qui fait le diable à quatre pour entrer : il dit qu'il s'appelle le Parterre.

ARLEQUIN.

Malpeſte ! il faut lui ouvrir la porte à deux battans, c'eſt notre pere nourricier. Qu'il entre, en payant, s'entend.

MEZZETIN *repreſentant le parterre habillé de diverſes façons, ayant pluſieurs têtes, un grand ſiflet à ſon côté, & pluſieurs autres à la ceinture, prend Roquillard par le bras, & le jette par terre.*

A bas, coquin ?

ROQUILLARD.

Le parterre a le ton imperatif.

LE PARTERRE.

Qui vous fait ſi téméraire, mon ami, d'uſurper ma juriſdiction ? Ne ſavez-vous pas que je ſuis ſeul juge naturel, & en dernier reſſort, des comediens & des comedies ? Voilà avec quoi je prononce mes arrêts. *Il donne un coup de ſifflet. On apporte un fauteuil au Parterre.*

ARLEQUIN *au Parterre.*

Prends un ſiége, Parterre, prends, & ſur toute choſe
N'écoutes point la brigue en jugeant notre cauſe ;
Prêtes, ſans nous troubler, l'oreille à nos diſcours,
D'aucuns coups de ſiflet n'en interromps le cours.

LE PARTERRE *repouſſant le fauteuil.*

Tu te mocques, mon ami, le parterre ne s'aſſit point. Je ne ſuis pas un juge à l'ordinaire, & de peur de m'endormir à l'audience, j'écoute debout.

COLOMBINE.

Le ſtile imperial, l'attitude romaine, & le clinquant héroïque de ce déclamateur pourroit m'allarmer, ſi je parlois devant un juge moins éclairé que ſon excellence monſeigneur le Parterre.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ſon excellence, monſeigneur ! Ah, voilà bien les italiens, qui tâchent d'amadouer l'auditeur dans un prologue, & font amende honorable pour demander grace au parterre.

LE PARTERRE.

Ils ont beau faire, ils n'en ſont pas quitte à meilleur marché que les françois; mes inſtrumens à vent vont toujours leur train.

COLOMBINE.

Non, ce n'eſt point la flaterie qui me dénoue la langue, je rends ſeulement les hommages dus à ce ſouverain plenipotentiaire. C'eſt l'éperon des auteurs, le frein des comediens, le contrôleur des bancs du theâtre, l'inſpecteur & curieux examinateur des hautes & baſſes loges, & de tout ce qui ſe paſſe en icelles; en un mot, c'eſt un juge incorruptible, qui, bien loin de prendre de l'argent pour juger, commence par en donner à la porte de l'audience.

LE PARTERRE.

Hélas! je n'ai pas ſeulement mes buvettes franches. Demandez-le plutôt à la limonadiere.

COLOMBINE.

Neron, empereur & comedien italien, fait aſſez voir la prééminence dont il eſt queſtion. Tout le monde ſait qu'il courut la Grece dans une de nos troupes, & l'hiſtoire ne fait point mention qu'il ait jamais monté ſur le theâtre du fauxbourg ſaint Germain.

ARLEQUIN.

Neron! Voilà encore un plaiſant farceur! Nous ne l'aurions jamais reçu dans notre

troupe. Il étoit trop cruel, & on n'eſt pas accoutumé à trouver de la cruauté ſur nos theâtres.

LE PARTERRE.

Si ce n'eſt à l'opera.

COLOMBINE.

En effet, pour donner à l'univers un comedien italien, il faut que la nature faſſe des efforts extraordinaires. Un bon Arlequin eſt *naturæ laborantis opus*, elle fait ſur lui un épanchement de tous ſes tréſors, à peine a-t-elle aſſez d'eſprit pour animer ſon ouvrage. Mais pour des comediens françois, la nature les fait en dormant; elle les forme de la même pâte dont elle fait les perroquets, qui ne diſent que ce qu'on leur apprend par cœur; au lieu qu'un Italien tire tout de ſon propre fond, n'emprunte l'eſprit de perſonne pour parler, ſemblables à ces roſſignols éloquens, qui varient leur ramage ſuivant leurs differens caprices.

ARLEQUIN.

Vous, des roſſignols? Ma foi, vous n'êtes tout au plus que des merles, que le parterre prend ſoin de fifler tous les jours.

LE PARTERRE.

Cela n'eſt pas vrai. Les Italiens me donnent le mardi & le vendredi pour me repoſer; mais chez les François, je n'ai pas un jour pour reprendre mon haleine.

COLOMBINE.

Si l'on regarde l'interêt, qui eſt le ſeul point de vûe dans les mariages d'aujourd'hui, un comedien italien l'emportera toujours ſur un françois. Il fait moins de dépenſe en habits, ſa part eſt plus groſſe, & il ne faut quelquefois qu'une médiocre comedie, pour faire rouler toute l'année un comedien italien.

ARLEQUIN.

Je le croi bien : il eſt aiſé de rouler, quand on n'a qu'une moitié de caroſſe à entretenir. Une cavalle, & deux roues, font tout l'équipage de Paſquariel.

COLOMBINE.

Nos équipages ſeroient auſſi ſuperbes que les vôtres, ſi nous voulions faire des exactions ſur le public, & mettre, comme vous, nos premieres répreſentations au double.

ARLEQUIN.

Eſt-ce qu'un bourgeois doit plaindre trente ſols pour être logé pendant deux heures dans l'hôtel le plus magnifique, & le plus doré qui ſoit à Paris ?

COLOMBINE.

Hé, ne nous vantez pas toutes les magnificences de votre hôtel. Votre theâtre environné d'une grille de fer, reſſemble plutôt à une priſon, qu'à un lieu de plaiſir. Eſt-ce pour la ſûreté des jeunes gens qui

ſortent de la Cornemuſe, ou de chez Rouſſeau, & pour les empêcher de ſe jetter dans le parterre, que vous mettez des gardefous devant eux? Les Italiens donnent un champ libre ſur la ſcene à tout le monde. L'officier vient juſques ſur le bord du theâtre, étaler impunément aux yeux du marchand, la dorure qu'il lui doit encore. L'enfant de famille, ſur les frontieres de l'orqueſtre, fait la moue à l'uſurier qui ne ſauroit lui demander ni le principal, ni les interêts. Le fils mêlé avec les acteurs, rit de voir ſon pere avaricieux faire le pied de grue dans le parterre, pour lui laiſſer quinze ſols de plus après ſa mort. Enfin, le theâtre italien eſt le centre de la liberté, la ſource de la joye, l'azile des chagrins domeſtiques; & quand on voit un homme à l'hôtel de Bourgogne, on peut dire qu'il a laiſſé tout ſon chagrin chez lui, pourvu qu'il y ait laiſſé ſa femme.

LE PARTERRE.

J'en connois qui laiſſent quelquefois leurs femmes ſeules au logis, & qui les retrouvent ici en fort bonne compagnie.

COLOMBINE.

Le tout mûrement conſideré, je conclus, qu'un comedien italien eſt préférable par toutes ſortes de raiſons, à un françois.

ARLEQUIN.

Je déclame pour maitre Titus de la diſcorde, comedien d'heureuſe mémoire, che-

valier, ſeigneur du cid, baron de berenice, phedre, iphigenie, & autres piéces de ſa dépendance, françois de nation, grec ou romain de profeſſion, *ad libitum.*

LE PARTERRE.

Voilà de belles qualités; mais par malheur elles ne paroiſſent qu'aux chandelles, & s'en vont en fumée ſi-tôt qu'elles ſont éteintes.

ARLEQUIN.

Ciceron dans ſon oraiſon *pro Roſcio amerino comædo*, compare une troupe de comediens à un coche attelé de differens animaux. Le cheval veut aller à droite, l'âne à gauche, le bœuf tire à pleins colliers, tandis que la mule rétive & malicieuſe s'arrête tout court.

LE PARTERRE.

Et moi, je ſuis le charretier qui fouette ceux qui ne tirent pas à propos. *Il fait aller ſon ſifflet.*

ARLEQUIN.

Qui peut douter, meſſieurs, que cette peinture ne répreſente au naturel l'attelage des comediens italiens? Ciceron étoit italien, il n'y avoit point encore de comedien François dans la république romaine; *ergo*, voilà ces bœufs, ces ânes, & ces mules dont le prince de l'éloquence a voulu parler.

COLOMBINE.

Cela eſt faux. La mule eſt un animal bien ſterile,

ſterile, & tout le monde ſait que Marinette & Colombine ont des enfans tous les neuf mois.

LE PARTERRE.

Exemplum ut talpa, en montrant Marinette groſſe.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qu'un comedien italien ? Un oiſeau de paſſage, un étourneau qui vient s'engraiſſer en France, un vagabond ſans feu ni lieu, & ſans parens.

COLOMBINE.

Sans parens ? Oh, rayez cela de deſſus vos papiers. Il n'y a point de comedien italien qui n'ait fait des alliances dans tous les quartiers de Paris.

ARLEQUIN.

Ces alliances-là ne lui donnent pas droit de bourgeoiſie. Il faut avoir comme les françois, pignon ſur rue ; un hôtel magnifique, bâti de leurs deniers, ou de ceux qu'ils ont empruntés ; c'eſt un héritage hypotécable, une vigne qui n'eſt point ſujette à la grêle, un champ fertile, où pour quelques paroles ſemées à tort & à travers, on recueille tous les jours de l'argent comptant.

LE PARTERRE.

Cette hypotêque-là eſt bien caſuelle. Il ne faut que le mauvais vent d'un ſiflet pour envoyer la recolte à tous les diables.

ARLEQUIN.

Quand un comedien françois n'auroit pour tout bien que ſa ſeule garderobbe, il ſeroit plus riche que toute l'Italie enſemble, & trouvera toujours une reſſource chez le fripier. Le moindre petit confident a de quoi habiller, dans un jour de triomphe, toute la république romaine.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai. Mais ſi tous les marchands à qui ils doivent, leur tiroient chacun leurs plumes, ils feroient le rôle de la corneille d'Eſope, & ſeroient obligés de jouer les empereurs en pinchina.

ARLEQUIN.

Je tombe d'accord qu'on doit quelque petite choſe dans la rue ſaint Honoré; mais une part entiere rebouche bien des trous, & trente ou quarante ans de ſervice acquittent plus de la moitié des dettes d'un comedien.

LE PARTERRE.

On ne devroit point faire de crédit à ces meſſieurs-là. Ils me font toujours payer comptant, & ne me rendent jamais juſte la paſſe de ma piéce de quinze ſols.

ARLEQUIN.

Peut-on faire quelque paralelle entre le mérite d'un comedien françois, & celui d'un comedien italien? Le premier eſt le maitre des paſſions, c'eſt le balancier qui

fait mouvoir tous les reſſorts de l'ame ; c'eſt un patiſſier habile, qui paitrifiant à ſon gré la pâte du cœur humain, y inſinue tantôt le poivre tragique, ou le ſel comique, comme dans un pâté de requête ; & tantôt le ſucre & l'eau-roſe de la tendreſſe, comme dans une dariole. Le comedien françois, dis-je, eſt un vieux fiacre routiné, qui tient à la main les rênes des paſſions. Tantôt, faiſant claquer ſon fouet, il excite le trouble & la terreur.

Paroiſſez Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourri de vaillans.

Veut-il inſpirer la pitié, il arrête ſur le cul ſes roſſes fatiguées.

N'allons pas plus avant ; demeurons, chere Enone :
Je ne me ſoutiens plus, la force m'abandonne,
Mes yeux ſont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moi.

Il ſe laiſſe tomber. Voilà ce qui s'appelle retourner un cœur comme un aumelette ! Et pour faire naître tant de differens mouvemens dans l'eſprit des auditeurs, il faut qu'un comedien françois ſoit un Prothée, qui change de face à tout moment, & qu'il ait l'art de peindre toutes les paſſions ſur ſon viſage. COLOMBINE.

Je ne ſai quelle couleur les paſſions prennent ſur le viſage de vos comediens ; mais ſur celui de vos comediennes, elles ſont toutes peintes en rouge.

LE PARTERRE.

Je croi que les deux troupes ſe ſervent du même peintre, c'eſt à peu près la même nuance.

ARLEQUIN.

Quæ cum ita ſint, je conclus que Roquillard eſt un ſot, s'il ne marie pas Iſabelle à la Diſcorde. En donnant ſa fille à un comedien italien, il ne lui donne tout au plus qu'un homme. Arlequin eſt toujours Arlequin, le Docteur toujours Docteur; au lieu qu'un comedien françois eſt un mari en pluſieurs hommes. Tantôt homme de robbe, & tantôt homme de guerre; aujourd'hui ceſar, & demain maſcarille. Ah! que c'eſt un grand plaiſir pour une femme de tâter un peu de tout, & de pouvoir mettre un mari à toutes ſauces! *Finis coronat opus.*

JUGEMENT DU PARTERRE.

LE PARTERRE.

Pour reconnoître en quelque façon le deſintereſſement de la troupe italienne, qui ne me fait jamais payer que quinze ſols, & qui me donna la comedie gratis à la priſe de Namur, j'ordonne qu'Octave épouſera Iſabelle.

ARLEQUIN *jettant ſes plumes.*

O tempora! O mores! J'appelle de ce jugement-là aux loges.

LE PARTERRE.

Mes jugemens ſont ſans appel.

LA BAGUETTE
DE VULCAIN

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au Theâtre par meſſieurs Regnard & du F****, & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le dixiéme de Janvier 1693.

ACTEURS

ROGER, *Arlequin.*
BRADAMANTE, *Iſabelle.*
MELISSE, *Colombine.*
PASQUARIEL, mari de Meliſſe.
FLORIDAN, *Octave.*
ZERBIN, *Pierrot.*
GABRINE femme de Zerbin.
BELISE fille ſavante. *Colombine.*
ANGELIQUE petite fille, *Iſabelle.*
NIGAUDIN, *Mezzetin.*
Pluſieurs autres acteurs qui ne parlent point.

La Scene eſt dans une iſle enchantée.

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

Le theâtre repreſente une grotte obſcure, défendue par un geant d'une énorme grandeur, couché à l'entrée de la grotte.

SCENE I.

ARLEQUIN *ROGER venant au ſon des trompettes & des tambours.*

ENfin Roger, voici le jour où tu dois donner des marques de ta valeur, & délivrer Bradamante del'enchantement qui la poſſede depuis deux cens ans.

O Amour, petit dieu felon,
Toi qui fais flamber ton brandon
Dans le trèsfond de ma poitrine,
Corrobore mon cœur craintif,
Par un julep confortatif;
Car l'hideux aſpect de la mine
De ce geant rebarbatif,
Fait ja ſur moi pauvre chetif,
Les effets d'une medecine.

Toi, glouton, ribaut, ſarrazin ;
Qui par ton dol & mal engin,
Retiens ma gente tourterelle,
Dis moi, ſi tes bras pourfendans
Ont bien pu garder ſi long-temps
L'honneur de cette jouvancelle ?
Helas ! dans nos jours vergliſſans,
Pour conſerver une pucelle
Juſqu'à l'âge de quatorze ans,
Combien faudroit-il de geants ?

Mais il eſt temps de mettre fin à l'œuvre encommencée. Combattons le geant pendant qu'il eſt endormi.

Roger combat le geant au bruit des trompettes & des tambours, lui coupe la tête & les membres, & lors qu'il le croit entierement défait, ſes membres & ſa tête viennent ſe rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le geant diſparoît, & Roger touche la caverne de ſa baguette, qui ſe change en un jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu deſquelles eſt Bradamante ſur un lit de fleurs.

SCENE II.

ROGER, BRADAMANTE endormie.

ROGER.

ALlons, allons, debout. Depuis deux cens ans de ſommeil, n'êtes-vous pas laſſe de dormir ? On ne ſauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *se réveillant.*

Où ſuis-je ?

ROGER.

Je vous demande pardon, la belle, ſi je vous ai interrompue dans un rêve, dont peut-être vous auriez été bien-aiſe de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel ! que vois-je ?

ROGER.

Le coloris de mon viſage vous ſurprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir, & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoi, il y a deux cens ans que je n'ai vu le jour ?

ROGER.

Aſſurément.

BRADAMANTE.

Helas ! je ne trouverai donc plus l'amant qui m'étoit deſtiné pour époux ?

ROGER.

Oh ! pour des amans, vous n'en manquerez pas ; mais pour des épouſeux, *rara avis in terris.* Vous étiez donc fille quand vous vous êtes endormie ?

BRADAMANTE.

Vraiment oui.

ROGER.

Et l'êtes-vous encore ?

BRADAMANTE.

Assurément.

ROGER.

La chose est problématique ; & je croi que vous n'auriez pas dormi si tranquilement. Mais dites-moi, je vous prie, comment faisoit-on l'amour de votre temps ?

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que lui disoit son amant, & l'amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on étoit amoureux, plus on étoit aimé : Plus on étoit aimé, plus on étoit fidelle ; & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps ! Quand on veut se marier aujourd'hui, on va chez le pere & la mere, marchander une fille comme une aulne de drap : & tel qui croit acheter la piéce toute entiere, trouve souvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de votre temps, comment un mari vivoit-il avec sa femme ?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaisirs, tout devenoit commun, si-tôt qu'on s'étoit donné la foi.

ROGER.

Oh, que ce n'est plus le temps ! Pre-

mierement, dans ce ſiécle-ci, il n'y a plus de foi à donner : & la communauté ne ſubſiſte que dans les articles du contrat. Un mari n'a rien de commun avec ſa femme que le nom & la qualité. Il a ſa table ſeul, ſon caroſſe ſeul, ſa chambre ſeul ; il n'y a que ſon lit, que bien ſouvent il n'a pas tout ſeul. Mais de votre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume ? Plaidoit-on vigoureuſement ? Qui eſt-ce qui rendoit la juſtice ?

BRADAMANTE.

C'étoit d'anciens & venerables magiſtrats, qui paſſoient la nuit à examiner les procès, & le jour à les juger.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps ! la plus grande partie de nos juges paſſent preſentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'audience.

BRADAMANTE.

Comment peuvent-ils donc apprendre leur métier ?

ROGER.

Cela n'empêche pas qu'ils ne ſachent la procédure comme des ceſars, ſur-tout en amour : & les arrêts qui rendent auprès des dames, ſont l'été par défaut contre les officiers, & l'hyver contradictoires avec les financiers. De votre temps avoit-on des comedies ?

BRADAMANTE.

Les plus divertiſſantes du monde. Elles étoient agréablement mêlées de danſe & de ſymphonie.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps! Tout cela eſt retranché: & nos theâtres ſeroient terriblement lugubres, ſi meſſieurs du parterre ne prenoient ſoin quelquefois de les égayer avec leur ſymphonie.

BRADAMANTE.

Mais après avoir ſatisfait à toutes vos queſtions, ne puis-je ſavoir, brave champion, à qui je ſuis redevable de ma délivrance?

ROGER.

A moi, qui ſuis la fleur de la chevalerie, le redreſſeur des torts, & le ſyndic de toute la magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puiſſance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA: BARBARA, CELARENT, DARII, FERIO, BARALIPTON.

Roger en diſant ces mots, touche de ſa baguette toutes les figures enchantées de la ſuite de Bradamante, qui s'animent au ſon des violons.

SCENE III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

QUe je ſuis malheureuſe ! Je vois tout le monde en joye ; mais pour moi je ne ſaurois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc, la belle larmoyeuſe ?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un mari . . . hi ! Quand je fus enchantée, hé ! & je ne le trouve plus, hus, hus !

ROGER.

Quoi, la perte d'un mari vous afflige ſi fort ? Vous avez beau pleurer en muſique, vous ne trouverez guéres de veuves qui faſſent la contre-partie avec vous.

MELISSE.

Monſieur le ſorcier, vous qui êtes ſi habile homme, ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher époux ?

ROGER.

Rien ne m'eſt impoſſible. Par la vertu de cette baguette, je découvre les eaux & les tréſors les plus cachés. C'eſt avec cette baguette que je ſuis les meurtriers à la piſte par mer & par terre ; & c'eſt enfin avec

cette baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Eſt-il poſſible? Je croi que ſans moi vous n'auriez guéres de pratique, car un mari eſt un meuble qui ne ſe perd pas aiſément, & je n'ai point encore vu d'affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il eſt bon de vous avertir, que ma baguette n'a de vertu que ſur des maris d'une certaine eſpece. Parlez-moi franchement: Avez-vous toujours été bien fidelle au vôtre?

MELISSE.

Si j'ai été fidelle? J'aurois déviſagé un homme qui auroit eu la hardieſſe de me regarder ſeulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne ſaurois rien faire pour vous.

MELISSE.

Et pourquoi?

ROGER.

C'eſt que ma baguette eſt un preſent qui m'a été fait par Vulcain: elle n'a point de vertu ſur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle approche d'un mari tant ſoit peu vulcaniſé . . . Voyez, examinez bien votre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidélité matrimoniale, je vous répons de retrouver votre mari.

MELISSE.

Et mais . . . mais . . .

ROGER.

Allez, allez, parlez en toute assurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit plumet qui étoit terriblement semillant, monsieur, est-ce assez pour la baguette ?

ROGER.

Ho, non, non.

MELISSE.

J'ai reçu aussi des presens d'un banquier, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter son argent auprès de moi. Monsieur, est-ce assez pour la baguette ?

ROGER.

Et non, vous dis-je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choses !

ROGER.

Mais que diable ! il faut ce qu'il faut, une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Hé là ! voyez, voyez.

MELISSE.

Il fréquentoit aussi au logis un petit blondin à rabat, qui . . .

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat étoit-

il de la grande ou de la petite eſpece ?

MELISSE.

Mais ſon rabat étoit de quatre doigts plus court que celui d'un conſeiller, & nous allions ſouvent promener enſemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là aſſez de quoi faire courber ma baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la ville, mais malheureuſement la fléche de ſon caroſſe rompit, & nous fumes obligez de coucher à ſa maiſon de campagne.

ROGER.

Oh! en voilà plus qu'il n'en faut. Nous retrouverons votre mari, fut-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma baguette.

Ici Arlequin fait tourner ſa baguette, qui prend d'abord la forme d'un croiſſant. Incontinent après, Paſquariel, mari de Meliſſe, paroît. Sa femme le reconnoît : ils s'embraſſent : & après un jeu italien, Paſquariel étonné du mouvement de la baguette que tient Roger, ſe ſcandaliſe, & veut ſavoir le ſujet de ce prodige.

MELISSE *à ſon mari.*

Vas, vas, mon mari, ne te chagrines point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penſes; car ſans moi tu n'aurois jamais été retrouvé.

ROGER.

ROGER.

Cela eſt vrai. Sans la fléche rompue, vous étiez un homme perdu.

Paſquariel ne ſe contente pas de cela, & dit qu'il veut aſſurément être éclairci.

ROGER *à Paſquariel.*

Puiſque vous voulez être éclairci, voilà le Druide, qui eſt l'oracle de ce pays-ci, qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE *chante.*

Une femme eſt encor trop ſage,
Lors qu'après avoir fait naufrage,
Elle veut bien cacher l'écueil à ſon époux;
Mais un mari qui connoît ſon dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voiſinage,
Qu'il a raiſon d'être jaloux.

ROGER *chante ſur l'air :* REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le voiſin cauſe,
Son mal eſt trop égal au tien.
Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN.

EN me rendant le jour,
Rendez auſſi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites-moi votre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'être enchanté, cette jeune bergere,
Entre pluſieurs amans me choiſit pour époux.
Ce nom qui vous paroît ſi doux,
Ne peut encore me ſatisfaire :
Et je ſai que pour l'ordinaire,
L'amant que l'on diſtingue avec de ſi beaux nœuds,
N'eſt pas toujours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entens : du moins je vous devine.
Ou je me trompe, ou vous avez la mine
D'être le fils d'un fermier bien renté,
Dont le riche mérite a ſi fort éclaté
Aux yeux d'une avare maitreſſe,
Qu'elle a refuſé la tendreſſe
De vos rivaux.

FLORIDAN.

Mon pere étoit rentier ;
Mais je n'ai point traité l'amour en financier,
Et j'ai gagné ſon cœur à force de tendreſſe.

ROGER.

J'en doute fort : mais baſte, on vous le laiſſe.
Puiſque par un contrat vous l'avez acheté,
Il eſt à vous : j'entens pour la proprieté :
Car l'uſufruit c'eſt autre choſe :
Il faut que la femme en diſpoſe.

FLORIDAN.

Cet uſufruit eſt encor de mon lot.
Pour le ceder, il faudroit être un ſot.

ROGER.

Un ſot, d'accord.

FLORIDAN.

Oh ! point de railleric.
Une femme n'eſt pas comme une métairie :
J'en veux être le maitre, & non pas le fermier.
Et par la ſambleu, le premier...

ROGER.

Oh ! tout beau. Reſpect au Druide.

Je ne fais qu'opiner : mais c'eſt lui qui décide.

LE DRUIDE *chante.*

Ne craignez rien, l'hymen eſt votre azile,
Le nom d'époux écarte les rivaux.
De votre Iris la garde eſt inutile :
Ne ſongez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante ſur l'air :* O LE BON VIN TU AS ENDORMI MA MERE.

O le bon temps,
Où l'hymen ſervoit d'azile !
Mais pour à preſent
Toure, loure, loure, loure,
Ce n'eſt qu'un manteau pour couvrir l'amant.

SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

ROGER.

A Qui donc, s'il vous plaît,
En veut ce grand benêt ?

ZERBIN.

Je venons... pour... tenez... j'enrage.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans,
Je croi que je n'avons pas l'âge,
Et c'eſt la faute à nos parens,
Qui nous ont mis trop tôt en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous, bonnes gens ?

ZERBIN.

Je n'ai guéres que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petits, ſont tout jeunes.

GABRINE.

J'aurai trente ans, viennent les preunes.

ROGER.

A trente ans porter fruit ! Oh, cela ne ſe peut.
Cependant, ſi votre époux veut,
Je pourrai vous donner une diſpenſe d'age.
Mais depuis quand, la belle, êtes vous en ménage ?

GABRINE.

Je ne ſai pas compter le temps par l'almana :
Mais j'ai bien remarqué que depuis ce temps-là
Ma vache a fait deux viaux.

ROGER.

C'eſt qu'elle étoit en âge.
Mais qui peut donc cauſer votre ſterilité ?
N'avez-vous pas tous deux depuis le mariage,
Sous le même toit habité ?

ZERBIN.

Oh que ſi. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuiſine :
Et quand je fumes là tous deux,
Je demeurimes ſi honteux....

ROGER.

C'eſt la pudeur de l'extrême jeuneſſe.

GABRINE.

Moi, pour ne le point voir, j'uſis d'une fineſſe.
Je me fermis les yeux avecque mes cinq doigts.

ZERBIN.

Moi je n'en fis pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de notre cheminée ;
Et j'y fus, ſans grouiller, toute l'apreſdinée.

ROGER.

Et depuis ce temps-là....

ZERBIN.

Je nous fuyons, faut voir.

ROGER.

Et malgré tout cela,
Vous ne ſauriez avoir lignée :
Je vois bien du malheur à votre deſtinée.
Car je connois bien des époux

Qui prennent à ſe fuir autant de ſoin que vous ;
Et qui, malgré leur meſintelligence,
Ont des enfans en abondance.

ZERBIN.

Que ces peres-là ſont heureux !
Helas, que ne ſuis-je comme eux !

ROGER.

Leurs femmes ſont bien plus heureuſes.

GABRINE.

Qu'elles doivent être joyeuſes,
D'avoir tant de petits marmots,
Qui ne coutent rien à leur pere !
Apprenez-moi comme il faut faire.

ROGER.

Le Druide à l'inſtant vous en dira deux mots.

LE DRUIDE *chante.*

Je ne veux point troubler votre innocence,
Ni vous montrer un chemin trop batu.
Pour être ſage une heureuſe indolence
Vaut ſouvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps
La femme étoit ſans ſcience :
Mais pour à preſent,
Toure, loure, loure, loure,
La fille ſait tout, avant quatorze ans.

Toutes les perſonnes qui ont été deſenchantées par la vertu de Roger, témoignent leur allegreſſe par leurs danſes & leurs chanſons.

LE DRUIDE *chante.*

La verte jeuneſſe
Qui tourne à tout vent,
Doit jouir ſans ceſſe
Du plaiſir preſent :
Mais la jouiſſance
Du vieillard caſſé,

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHOEUR *repete.*

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

GABRINE *chante.*

Dans notre village,
Grace à nos parens,
Toute fille eſt ſage
Juſqu'à cinquante ans.
Car c'eſt être ſage
D'avoir des amans.
Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR *repete.*

Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

BRANDIMART *chante.*

Que cent ans d'abſence
Echauffe un mari,
Mais cette apparence
M'a bien refroidi.
Pour garder mon ame
D'un ſoin inutil;
J'ai trouvé ma femme:
Quelqu'un la veut-il.

LE CHOEUR.

J'ai trouvé ma femme:
Quelqu'un la veut-il.

MELISSE.

Malgré l'apparence
Qui frappe tes yeux,
Dors en aſſurance,
Tu ſeras heureux.
Rallume ta flamme
Je jure ma foi,
Qu'il n'eſt point de femme
Plus ſage que moi.

FLORIDAN.

Qui pour l'hymenée
Prend jeune catin,
A la deſtinée
D'un marchand de vin.
Vainement il tente
De garder ſon muid,
Vin nouveau s'évente,
Vin gardé s'aigrit.

BRADAMANTE.

Toi qui peut tout faire
Par enchantement,
Reprens ta lumiere,
Ou rends-moi mon amant.
Le ſoleil qui brille
Fait quelque plaiſir:
Mais pour reſter fille,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'eſt rien qu'on ne tente
Pour avoir la foi,
D'une Bradamante
Faite comme toi.
Quel plaiſir, fillette,
D'être ton mari,
Si de la baguette
On étoit garanti.

L'AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

ARLEQUIN en habit de Roger, au parterre.

TAndis que nos muſiciens prendront haleine, il ne vous déplaira pas, meſſieurs, que je vous faſſe un petit conte.

Ces jours gras un cabaretier,
Des plus fripons de ſon métier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'hermitage.
Un voiſin curieux en voulut un flacon.
Les voiſins du voiſin le trouverent ſi bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon ſcelerat croyant faire merveille,
Et perpetuer ſon tonneau,
Le rempliſſoit de vin nouveau.
Les fins gourmets entroient en danſe,
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ni grand ni petit,
Qui n'en voulût boire chopine.
Mon matois faiſoit bonne mine.
Plus le vin vieux il débitoit,
Et plus le vin nouveau marchoit,
Eſperant par ce ſtratagême
S'engraiſſer pendant le carême.
Mais par malheur, le bon vin vieux s'uſa,

Et le nouveau du tonneau s'empara :
Tant qu'à la fin, pour finir mon hiſtoire,
Perſonne n'en voulut plus boire.

A l'application.

Nous ſommes, ne vous en déplaiſe,
Ce fripon de cabaretier,
Qui depuis trois mois à notre aiſe,
Faiſant valoir notre métier,
Allongeons notre comedie,
Et qui mêlons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau
Pour vous le faire enfin boire juſqu'à la lie.
Le parterre qui ſeul regle notre deſtin,
Eſt ce fin gourmet de voiſin,
Qui nous attire l'abondance :
Mais auſſi par reconnoiſſance,
Pour quinze ſols nous lui donnons
Pareil vin qu'au théâtre un écu nous vendons.
Nous vous allons donner encore quelques bouteilles
De ce rapé par les oreilles.
Meſſieurs, nous ſerons trop heureux
Si le vin nouveau paſſe à la faveur du vieux.

DIXI.

SCENE I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, portier, limonadier, ouvreuſe de loges ? Depuis trois mois on ne ſauroit trouver à ſe placer dans cet hôtel de Bourgogne.

ROGER *aux auditeurs.*

Voilà une de ces bouteilles de vin que je

vous avois promiſes ; mais elle me paroît bien aigre.

BELISE.

Bon jour, monſieur. Jouez-vous encore aujourd'hui votre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la jouons ? je le croi, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces meſſieurs, que nous ne la jouïons encore trois mois. Apparemment, madame, que vous cherchez votre mari ? eſt-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moi un mari ! Moi chercher un mari ! eſt-ce que j'ai l'air d'une femme à mari ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'êtes qu'une femme à galant.

BELISE.

Un bel eſprit comme moi, me ſoupçonner de dégenerer juſqu'aux êtres materiels ! Apprenez, mon ami, que j'ai épouſé l'antique, & que je n'aurai jamais d'autre mari, que Juvenal, Horace, Virgile, & ſur tout le bon homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épouſailles. Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cauſe au genre humain.

BELISE.

Aſſez de filles ſe chargeront de ce ſoin-

là pour moi. Je passe les jours avec les livres, & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'auteurs anciens sous mon chevet.

ROGER.

On ne dispute pas des goûts, mais je connois des femmes aussi spirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans votre comedie, vous faites une comparaison du vieux temps avec le nouveau? Cela n'auroit-il point quelque rapport avec la paralelle des anciens & des modernes, qui partage à present tous nos beaux esprits? Quel parti prenez-vous dans cette dispute-là, vous autres comediens?

ROGER.

Mais, madame, je vous en fais juge vous-même. En mille ans les auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau; & ce sont les modernes, comme vous voyez, qui font bouillir notre marmite.

BELISE.

Si je savois que vous parlassiez serieusement, & que vous prissiez le parti des modernes...

ROGER.

Et que feriez-vous?

BELISE.

Ce que je ferois? Je troublerois vos spec-

tacles ; je louerois des gens pour ſiffler, & je vous empêcherois de parler françois, juſqu'à ce que Paſquariel eût été reçû pour ſon beau langage à l'académie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les interêts de l'antiquité ?

BELISE,

Si j'y entre chaudement ? Vous ne ſavez donc pas que je ſuis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de lettres ?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette nation-là fût belliqueuſe.

BELISE.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat trois de nos chefs furent bleſſés à mort d'un ſeul coup d'épigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les ſonnets à cartouche, il en demeurera bien ſur le carreau. Les invalides ne ſuffiront pas pour les bleſſés ; il en faudra mener quelques-uns aux petites maiſons.

BELISE.

Je ſoutiendrai les anciens, envers & contre tous.

ROGER.

J'ai à vous dire, qu'il eſt inutile de vous

tant échauffer ; cette guerre-là eſt terminée.

BELISE.

Cela ne ſe peut. On ne fait rien à l'académie, ſans me conſulter.

ROGER.

Je ne ſai pas ſi cela ſe peut ; mais je ſai bien que voilà l'arrêt que je porte dans ma poche. Liſez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME.

Ces jours paſſés en bonne compagnie,
Trois heros de l'academie,
S'échauffoient ſur le differend
Qui tient tout Paris en ſuſpend.
Des modernes auteurs l'un prenoit la défenſe
L'autre des anciens ſoutenoit les raiſons.
Le plus ſavant des trois prit en main la balance :
Et moi, dit-il, je ſuis pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arrête pas à cette déciſion-là.

ROGER.

Voilà le Druide qui eſt un antique, qui vous en donnera une autre.

LE DRUIDE *chante.*

En vain une fille à votre âge,
Donne ſon ſuffrage
Pour l'antiquité ;
Son eſprit a beau faire,
Son cœur plus ſincere,
Décide pour la nouveauté.

ROGER *chante sur l'air* : RÉVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon françois sont des nigaux,
Il vous faut un mari, la fille :
Mais un mari de chair & d'os.

SCENE II.

ANGELIQUE, ROGER.

ANGELIQUE.

AH, monsieur l'enchanteur ! J'ai recours à votre sorcellerie.

ROGER.

Voilà un jeune tendron, qui ne seroit point mauvais à enchanter ; & je mêlerois volontiers ma magie noire avec sa magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans? Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là ?

ROGER.

Endormir une mere ! J'aimerois mieux avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-là donc dormir seulement deux ou trois jours, pour me donner le temps de me marier, sans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille. Helas ! Une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur.

ANGELIQUE.

Oh ! je l'en avertirai ſi-tôt qu'elle ſera éveillée.

ROGER.

Cela eſt dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on étoit de ſon temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

ROGER.

Je vous ſai bon gré, à votre âge, d'aimer la reforme.

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à ſa fantaiſie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va juſqu'au menton ; & vous ſavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'eſt que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me contrôle ſur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragoût ? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'eſt à peu près la même choſe à preſent : excepté que le fruit que mangent les dames, eſt un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de ſe rafraîchir avec des jambons de Mayence, des mortadelles, & des cervelats de la rue des Barres. Pour le laitage, c'eſt ordinairement du vin de Champagne, comme il ſort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne ! Fi donc ? Cela gâte le tein ; & je n'en bois plus depuis que ma couſine m'a appris à boire du ratafia.

ROGER.

Vous avez-là une jolie couſine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere ?

ROGER.

Non. Car dans la colere où je ſuis contre elle, ſi je l'endormois une fois, elle courroit riſque de ne s'éveiller de ſa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc, ce qu'il faut faire pour l'empêcher de gronder ?

ROGER.

Voilà le Druide, qui eſt un homme expert dans ces cas-là, qui va vous ſatisfaire.

LE DRUIDE *chante.*

Mere qui gronde,
Qui tempête & qui fronde,
Fait ſon emploi dans le monde,

Quand

Quand elle eſt ſur ſon retour.
Fille qui la laiſſe dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait ſa charge à ſon tour.

ROGER *chante ſur l'air de* LANTURLU.

Quand mere ſauvage
Dit dans ſes leçons,
Que fille à votre âge
Doit fuir les garçons;
Vous devez répondre:
C'eſt ce que j'ai reſolu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, &c.

SCENE III.

NIGAUDIN, ROGER.

NIGAUDIN.

BOn jour, monſieur. Quand je vous vois,
Je ne puis m'empêcher de rire.

ROGER.

M'as-tu déja vu quelquefois?

NIGAUDIN.

Par ma foi, je ne ſai qu'en dire.
Or donc pour revenir à mon premier diſcours....
Mais vous m'interrompez toujours.

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort: la harangue eſt jolie.

NIGAUDIN.

Vous ſaurez donc, monſieur, qu'on a ſa fantaiſie.
Tantôt on eſt garçon, tantôt on ne l'eſt plus.
Il n'eſt rien tel que les cocus:
Car ils le ſont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plutôt à monsieur, que voilà.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cette poulette-là,
C'est ma femme, quoi qu'on en dise.
Savez-vous pourquoi je l'ai prise?

ROGER.

Pour son bien, ses parens?

NIGAUDIN.

Non, c'est pour sa beauté.

ROGER.

Qui diable s'en seroit douté?

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'est elle
Qui me fait bouillir la cervelle.
Je croyois qu'au bout de neuf mois
Une femelle au moins un enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien t'a-t-elle fait attendre?
Un an?

NIGAUDIN.

Oh!

ROGER.

Deux ans?

NIGAUDIN.

Oh....

ROGER.

Dix ans?

NIGAUDIN.

Oh! que nenni.
Elle a mis tout au plus quatre mois & demi,
Et je crains quelque stratagême.

ROGER.

C'est bien peu: mais avec une femme qu'on aime,
Il ne faut pas entrer dans un calcul bourgeois,

Ni prendre garde à trois ou quatre mois.

NIGAUDIN.

C'eſt pourtant le hic de l'affaire :
Et ce qui fait que bien ſouvent
On n'eſt pas pere d'un enfant,
Quoi qu'on ſoit mari de ſa mere.

ROGER.

Tu n'éprouves pas ſeul un pareil accident :
Et ſi l'on comptoit bien l'abſence où la preſence
De la plûpart de nos maris,
On trouveroit que dans Paris
Il ſeroit peu d'enfans dont la naiſſance
Ne vint ou trop tôt ou trop tard :
A moins que l'on ne fit un almanach bâtard.

NIGAUDIN.

Vous ne croyez donc pas que la progeniture
Soit tout-à-fait de ma manufacture ?

ROGER.

Il faut toujours s'en faire honneur :
Et peut-être en es-tu l'auteur.
Il eſt des enfans vifs qui cherchent la lumiere
Preſqu'auſſi-tôt qu'ils ſont conçus :
Et les femmes d'eſprits ſur pareille matiere,
Font aiſément des impromptus.

NIGAUDIN.

Cet enfant eſt venu, tout franc, trop à la hâte :
Et je croi n'avoir pas mis la main à la pâte.

ROGER.

Mais, quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ai déja dit :
Quatre mois & demi.

ROGER.

Qu'eſt-ce qu'il me lanterne ?
Ton enfant eſt produit à terme.
A quoi bon tant faire de bruit ;
Quatre mois & demi de jour, autant de nuit,

A neuf mois le total se monte.
Hé bien, n'est ce pas là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raison cette fois.
Je suis bien plus heureux que je ne le pensois.
Viens ma pouponne,
Viens ma bouchonne,
Que je repare ton honneur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'esprit, par un petit couplet de chanson.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas besoin qu'on vous console,
Elle a tout l'air d'une femme d'honneur,
J'en jurerois presque sur sa parole :
Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur.

ROGER *chante.*

Au temps passé
On n'achetoit que les belles :
Mais tout a changé,
Toure, loure, loure, loure,
Il ne reste point de bête au marché.

Tous les acteurs qui sont sur le theâtre, se joignent, & font une nouvelle danse, pour remercier Roger, qui les a excités à se réjouir. On reprend l'air précédent, qui est à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend, La verte jeunesse, &c.

BELISE.

Pour moi l'hymenée
N'a point de douceur,
Je suis destinée
A l'amour des auteurs.
Pour eux je veux vivre :
Car dans ce temps-ci,
Il n'est point de livre
Si froid qu'un mari.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit,
Fit ſon mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me ſemble,
Par bonnes raiſons,
Suivre ſon exemple,
Et non pas ſes leçons.

LES ADIEUX DES OFFICIERS

LES ADIEUX DES OFFICIERS, OU VENUS JUSTIFIE'E.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au theâtre par monſieur du F*** & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-cinquiéme jour d'Avril 1693.

ACTEURS.

VENUS, Colombine.
MARS, Octave.
VULCAIN, Arlequin.
PLUTUS, Paſquariel.
MERCURE, Pierrot.
JUPITER, Octave.
JUNON, Marinette.
CUPIDON, DIANE, Iſabelle.
L'OCEAN, le Docteur.
PLUTON, Paſquariel.
BACCHUS, UN TAMBOUR, CUPIDON le débauché, Mezzetin.
BELLONE, MOMUS, UN AMOUR, un chanteur.

Pluſieurs autres amours & divinités qui ne parlent point.

La Scene eſt dans la forge de Vulcain.

LES ADIEUX DES OFFICIERS, OU VENUS JUSTIFIE'E.

SCENE I.

Le theâtre répreſente la forge de Vulcain. On y voit VENUS *ſur un lit de repos :* MARS *qui lui fait ſes adieux, & quatre amours. On joue un air de trompettes, après lequel entre* MEZZETIN *en tambour, & chante les paroles ſuivantes.*

Cheval, à cheval, Mars, vîte à la guerre,
Prens ta rapiere,
Il eſt temps,
Quand le coq a chanté : Mars déja la gloire,
Et la victoire,
Sont aux champs.

UN DES AMOURS *arrête le tambour, & chante.*

Suivez la gloire & ſes attraits,
Laiſſez Mars & Venus en paix.

LE TAMBOUR *chante.*

Le bruit de mon tambour & de la trompette,
Met la griſette
Aux abois.
Mais un brave guerrier doit de bonne grace,
Ceder la place
Au bourgeois.

L'AMOUR.

Venus ne ſauroit conſentir
A le laiſſer ſi-tôt partir.

LE TAMBOUR *chante.*

Un jeune heros doit laiſſer ſa foibleſſe
A ſa maitreſſe
En partant.
Je lui permets de rire avec ſon hôteſſe,
Mais ſans tendreſſe,
En paſſant.

L'AMOUR.

Ne permettez rien aux amans,
Ils ne ſont que trop inconſtans.

Mars & Venus quittent le lit de repos, & s'avancent.

MARS.

Mon devoir m'arrache d'auprès de vous, charmante Venus, il faut vous quitter dans le temps que votre cœur commençoit à s'ébranler pour moi; quel contre-temps!

VENUS.

Helas, je ſuis bien plus à plaindre que vous! J'ai tout à craindre de votre inconſtance; & une campagne endurcit bien le cœur d'un guerrier.

LE TAMBOUR *à Mars.*

Il faut, s'il vous plaît, abreger vos dialogues; vous n'avez que le temps de venir payer votre hôteſſe. Bellone a déja endoſſé ſon habit de poſtillon, elle ſera ici dans un moment avec votre chaiſe de poſte.

MARS.

Vas voir s'il ne manque rien à mon équipage, & laiſſes-moi profiter de quelques momens que la gloire veut bien accorder à ma tendreſſe.

LE TAMBOUR.

Votre équipage eſt complet, il ne vous manque rien que de l'argent; mais, madame Venus, y pourvoira. A propos, pendant que je ſuis dans le magaſin de Vulcain, je vais vous choiſir deux bons éperons de longueur, car je me ſouviens que votre cheval eſt toujours retif quand il faut ſortir de Paris.

MARS.

Tes diſcours m'importunent; retires-toi.

LE TAMBOUR.

A voir les ceremonies que votre cheval fait pour ſortir les portes, on croiroit que le pauvre animal reſſent la moitié de la tendreſſe que vous avez pour madame.

MARS.

Hé, laiſſes-nous en paix.

LE TAMBOUR.

Vous ſouvient-il du tour qu'il vous joua

en revenant de Flandres, comme nous ſortions de cette hôtellerie.... là.... où vous devintes amoureux de la ſervante ?

MARS.

Te tairas-tu maraut ?

LE TAMBOUR *à part*

Il faut les laiſſer ſeuls : le jour du départ on a mille choſes à ſe dire. *Vers Mars.* Mais voilà Bellone, dépêchez-vous.

BELLONE *entre, & chante.*

Partez, partez, Mars, il eſt temps ;
Les plaiſirs du printemps
Sont indignes de vous ; allez porter la guerre
Aux deux bouts de la terre.
Laiſſez en paix, au moins pendant ſix mois,
Nos ménages bourgeois,
C'eſt le ſeul bien que vous leur puiſſiez faire,
Rien n'eſt ſi doux
Pour un jaloux
Que votre abſence :
Mais vos adieux,
En recompenſe,
Sont bien dangereux.

SCENE II.

VULCAIN, MARS, VENUS, UN AMOUR.

VULCAIN.

LE ciel ſoit loué ! Voilà Bellone qui va délivrer ma maiſon de ce grand pendart de Mars. C'eſt le plus grand maraut ! Cependant, parce qu'il a de la bravoure, & que je ſuis naturellement poltron, j'ai mille complaiſances pour lui. Il me prend pourtant envie de venger mon front ſur le ſien. *Il leve ſon marteau.* Mais, non, c'eſt un brutal qui n'entend pas raillerie, differons la vengeance juſqu'à ce qu'il ſoit parti. Il aime tendrement ma femme, & je ne puis mieux me venger de lui, qu'en roſſant ce qu'il aime. Pour le preſent, le plus ſûr eſt de travailler comme ſi de rien n'étoit. *Vulcain frappe ſur ſon enclume dans le temps que Mars & Venus parlent enſemble.*

UN AMOUR *chante ſur l'air des forgerons dans le temps que Vulcain frappe ſur ſon enclume.*

Vive la prudence
Du grand dieu Vulcain !
Il voit qu'on l'offenſe,
Et va toujours ſon train.
Suivez cet uſage,

Mortels indiſcrets,
Dans votre ménage
Vous aurez la paix.
Vive la prudence, &c.

VENUS *à Vulcain.*

Petit mari?

VULCAIN *tourne la tête ſans rien dire, & frappe toujours.*

VENUS.

Moutonnet, mignon, tu fais plus de bruit aujourd'hui qu'à l'ordinaire.

VULCAIN.

C'eſt que je frappe de rage. *Il continue de frapper.*

VENUS.

Mon petit fils, frappes donc plus doucement, ſi tu veux épargner ma tête.

VULCAIN.

Tu n'épargnes guéres la mienne, toi, carogne. *Il frappe encore.*

MARS.

En verité, monſieur Vulcain, vous n'avez guéres de conſideration pour les femmes.

VULCAIN.

Ni vous pour les maris, monſieur Mars. *Il frappe toujours.*

MARS.

Mais vraiment, vous ne ſongez pas que vous donnez des vapeurs à madame?

VULCAIN.

Si je lui donne des vapeurs, vous prenez bien ſoin de les guérir, vous. *Il frappe encore.*

MARS *d'un ton de colere.*

Par la ſang-bleu, ſi vous ne ceſſez de frapper. . . .

VULCAIN *d'un ton bruſque.*

Monſieur Mars, je vous demande pardon, mais ma beſogne preſſe, & j'ai une nouvelle baguette de Vulcain de commande, que je dois livrer aujourd'hui aux comediens.

MARS.

Quand je ſerai parti, vous forgerez tant qu'il vous plaira.

VULCAIN.

Monſieur, notre grand débit ſe fait avec les officiers. Si-tôt que vous les aurez emmenés à l'armée, il faudra mettre les baguettes de Vulcain aux vieilles ferailles.

MARS.

Ce ſeroit dommage de laiſſer inutile un inſtrument qui va chercher l'or juſques dans les entrailles de la terre.

VULCAIN.

Les baguettes qui ne font que chercher l'or ſont contrefaites, les veritables l'attirent; & j'en connois une qui en trois mois a fait venir plus de vingt mille écus à l'hôtel de Bourgogne. Mais vous me faites perdre ici mon temps mal-à-propos. J'ai trop la vogue pour m'amuſer à parler gratis, & avec les Pariſiens il faut battre le fer quand il eſt chaud. Tout ce que je puis faire pour

adoucir le bruit des marteaux, c'eſt de chanter en travaillant. *Il frappe toujours.*

MARS *à Venus.*

Madame, puiſqu'il nous empêche de parler bas, il meriteroit bien que vous me fiſſiez une déclaration d'amour, ſi haut qu'il l'entende.

VULCAIN *qui a entendu cela, chante.*

Si ma femme a la rage
De le dire ſi haut,
Je repouſſe l'outrage
A grands coups de marteau,
Je frapperai tant..... tant..... *Il veut frapper Mars.*

MARS *ſe retournant.*

Plaît-il?

VULCAIN *continuant de chanter.*

Sur mon ouvrage,
Que je n'entendrai rien
De tout votre entretien.

MARS.

Je vois bien qu'il faut quitter la place. Voilà un grand brutal.

VENUS *à Mars.*

Je ne verrai donc plus auprés de moi, que ce magot? Vous me quittez? Ah!

MARS *à Venus.*

Il faut bien lui faire un peu d'amitié, pour le diſpoſer à vous bien traiter en mon abſence. Je le hais comme tous les diables... *A Vulcain.* Adieu, mon cher ami Vulcain, je ſuis fâchée d'être obligée de vous quitter. *Il l'embraſſe.*

VULCAIN.

VULCAIN.

Ah, monſieur ! *Il lui laiſſe tomber ſon marteau ſur les pieds.*

MARS.

Hai ! Au moins je vous recommande de veiller un peu à la conduite de madame votre épouſe, pendant mon voyage. Si vous voulez conſerver ſa réputation & la vôtre, gardez-vous bien de laiſſer entrer chez vous tous ces petits demi-dieux blondins & court-vêtus, qui n'attendent que mon départ pour venir fondre ici.

VULCAIN.

Ma foi, monſieur Mars, un plumet comme vous décrie plus une femme en huit jours d'été, que tous ces meſſieurs-là en tout un hyver. Mais baſte, un peu d'honneur plus ou moins dans une famille, cela ne vaut pas la peine de ſe brouiller avec un ami tel que vous.

MARS.

A propos, ma rondache eſt-elle achevée de polir ?

VULCAIN.

Vous avez ici des armes à choiſir. *Venus & les amours arment Mars.*

MARS *à Vulcain qui lui veut mettre ſon caſque.*

Monſieur mon compere, ne prenez pas la peine....

VULCAIN.

Il eſt bien juſte que je vous coeffe par droit de répreſailles. *Mars s'en va.*

VENUS *à Vulcain.*

Tu veux bien que j'aille la conduire juſqu'au Bourget ?

VULCAIN.

Non, non, j'irai bien moi-même.

VENUS.

Tu viens de nous dire que tu as de la beſogne preſſée ?

VULCAIN.

Le plus preſſé de ma beſogne c'eſt de le faire partir promptement. Songez ſeulement aux ſoins de votre ménage ; & pendant mon abſence, mettez la paix entre vos deux enfans, qui ſe mangent le blanc des yeux enſemble.

SCENE III.

CUPIDON, VENUS.

CUPIDON.

ON a bien de la peine à trouver le moment
De vous dire un mot ſeulement.

VENUS.

M'a-t on vu quelquefois refuſer audience
A l'amour ?

CUPIDON.

Rarement. Mais j'ai trop de prudence
Pour paroître quand votre époux
Eſt en affaire avecque vous.
Je parlerois en vain.

VENUS.

Qu'avez-vous à me dire ?
Comment va l'amoureux empire ?

CUPIDON.

Toujours de pis en pis, grace à mon frere aîné.
C'eſt un amour ſi mal moriginé.

VENUS.

Je ſai qu'il eſt ſans politeſſe,
Sans agrément & ſans adreſſe :
Auſſi n'eſt-ce pas lui
Qui diſpoſe aujourd'hui
De la belle tendreſſe.
Vous avez tous les traits, dont la délicateſſe
Charme le cœur, en lui donnant des loix,
Et je n'ai mis dans ſon carquois
Que ces vieux traits rouillés, dont la pointe émouſſée
Conclut l'amour par l'hymenée.

CUPIDON.

Vraiment, l'hymen & lui

Sont bien mal enſemble aujourd'hui.
C'eſt un gros debauché, qui m'ôte mes pratiques:
Il dégoûte les cœurs des galantes rubriques
Qui doivent au bonheur diſpoſer le terrein :
Il conduit les amans par le plus court chemin.
Il me prévient par tout, diſant que c'eſt l'uſage.
Et quand ſes traits ont achevé l'ouvrage,
Vous ſavez que les miens ne ſervent plus de rien.

VENUS.

Mon fils, je ſai un moyen
Pour rétablir tes droits. C'eſt d'ordonner aux belles,
D'être cruelles
Seulement juſqu'à trente ans,
Pour donner le loiſir à nos jeunes amans
D'apprendre l'art de la galanterie.

CUPIDON.

Quoi, vous croyez.... Mais j'apperçois mon frere.
Je le laiſſe avec vous; prenez un air ſevere.
Il s'en va.

SCENE IV.

VENUS, CUPIDON le débauché, tenant une pipe allumée à la bouche & une bouteille d'eau-de-vie à la ceinture.

CUPIDON.

POur un amour l'attitude eſt nouvelle.

CUPIDON.

Dieu vous gard, la maman : Je vous trouve bien belle
Aujourd'hui.

VENUS.

Répons-moi, qu'as-tu fait du flambeau

Que je t'avois donné ; ton carquois, ton bandeau :
As-tu vendu tout l'équipage ?

CUPIDON.

Vendu, moi !

VENUS.

Que sait-on ?

CUPIDON.

Non, je l'ai mis en gage
Pour avoir du vin vieux
Le nectar a manqué dans la cave des dieux ;
Et depuis que Bacchus en ville tient taverne,
Il vend cher son vin de Falerne.

VENUS.

Le cabaret, yvrogne, est-il pour les amours ?

CUPIDON.

Les dames y vont tous les jours.

VENUS.

Oh, que tu sens le vin !

CUPIDON.

Depuis que je m'enyvre,
Notre négoce en va bien mieux.
L'on aime à voir briller mon flambeau dans mes yeux :
La force du bon vin fait toute ma puissance,
Et j'attaque les cœurs en rempliſſant la pance.
Il chante.

Quelle fierté pourroit ſur la fin d'un repas,
Reſiſter aux appas
De ma trogne vermeille ?
J'embraſe plus de cœurs avecque ma bouteille,
Que ce petit marmot
Avec ſon fallot.

VENUS.

Si tu ne ſais vaincre les belles,
Qu'en faiſant débauche avec elles,

Infâme, vas regner dans les treize Cantons,
Ou sur les bas Bretons.

CUPIDON.

Vive, vive Paris, pour les amours bacchiques !
Mon frere s'y fait des pratiques,
Mais, ma foi, depuis peu
Le petit fat n'a pas beau jeu.
Les cœurs y sont si durs, que ses petites fléches,
N'y sauroient faire breches
L'acier en est trop fin.
Pour moi, quand j'ai trempé celle-ci dans le vin,
Je suis très-sûr de ma conquête.

VENUS.

C'est une trahison que d'attaquer la tête,
Lorsqu'on veut affoiblir le cœur.

CUPIDON.

J'ai fait ces trahisons à des femmes d'honneur,
Qui ne m'ont point puni de les avoir trahies.

VENUS.

Taisez-vous, je ne puis entendre vos folies.

Retirez-vous, voici un laquais de Plutus. Que me veut-il ? *Cupidon se retire.*

LE LAQUAIS.

C'est de la part du dieu des richesses, qui voudroit bien vous rendre visite, pendant que votre mari n'y est pas.

VENUS *au laquais.*

Dis-lui qu'il me fera beaucoup d'honneur. *Aux amours.* Allez, retirez-vous, je n'ai pas besoin d'amour ici.

UN DES AMOURS.

Le maitre des dieux
Lorsqu'il est amoureux
D'une simple mortelle,

Ne peut ſe faire aimer d'elle
Sans notre ſecours.
Mais pour gagner le cœur même d'un déeſſe,
Le dieu de la richeſſe
N'a pas beſoin des amours.
Les amours s'en vont.

SCENE V.

Un coffre-fort s'avance ſur le theâtre, formant un grand bruit par les chaînes & les cadenats qui ſont autour de lui.

VENUS, PLUTUS.

VENUS.

MOntrez-vous donc, Plutus; car le dieu des richeſſes eſt un dieu inutile, tant qu'il reſte enfermé ſous la clef. *Le coffre s'ouvre, & il en ſort un ſac d'argent.*

VENUS.

Oh, vous êtes un peu plus aimable ſous cette figure: mais ſi vous voulez me plaire vous vous rendrez encore plus palpable.

PLUTUS *paroît à la place du ſac.*

VENUS.

On a bien de la peine à vous développer du métail! Pour peu que vous fuſſiez galant, vous me feriez voir le fond du ſac.

PLUTUS *ouvre le ſac.*

VENUS.

Je ſerois contente de votre complaiſan-

ce, ſi vous vouliez bien parler, & me faire part de cette douce éloquence que les ſourds entendent, qui fait parler les muets, & ſoupirer les plus cruelles.

PLUTUS *touſſe, crache & ſe diſpoſe comme s'il vouloit parler, & tout cela ſe termine par une groſſe bague qu'il tire de ſon doigt, & qu'il met au doigt de Venus.*

VENUS.

On ne peut rien de plus galant que cette maniere de s'exprimer: mais je ſai que vous êtes le premier homme du monde pour ſoutenir une converſation ſuivie....

PLUTUS *tire un collier, & le lui donne.*

VENUS.

Et qu'on ne ſe laſſe jamais de vous entendre parler: & j'ai appris d'un hiſtorien moderne, que vous écrivez des billets plus doux, plus perſuaſifs, & plus touchans que ceux de Voiture.

PLUTUS *tire de ſon porte-feuille pluſieurs billets, qu'il lit bas en bourdonnant.*

Hon, hon, hon.... vous payerez au porteur... Bon! *Il donne ce billet à Venus.*

VENUS.

Vingt mille francs! A la fin vos liberalités pourroient bien allarmer ma vertu. Que faudra-t-il donc que je faſſe pour reconnoiſſance?

PLUTUS *lui fait ſigne qu'il faut qu'elle l'aime.*

VENUS.

S'il ne faut que mon eſtime, elle vous eſt acquiſe.

PLUTUS *fait ſigne qu'il ne ſe contente pas de cela.*

VENUS.

Que vous êtes preſſant, Plutus ! Je vois bien que vous prétendez à mon amitié. Je la ferois acheter à un autre ; mais pour vous, je vous la donne.

PLUTUS *fait ſigne qu'il veut autre choſe.*

VENUS.

Ciel ! ſeriez-vous aſſez téméraire, pour vouloir de l'amour ?

PLUTUS *fait ſigne qu'oui*

VENUS.

Vous feriez cet outrage à Vulcain ?

PLUTUS *fait ſigne qu'il s'en mocque.*

VENUS.

Non, je jure par le Stix, que je ne ferai point d'infidelité à mon époux.

PLUTUS.

Par le Stix ?

VENUS.

Oui, par le Stix.

PLUTUS.

Par le Stix ? *Il reprend ſa bague, ſon collier, ſon billet, & rentre dans le coffre, qui ſe referme d'abord.*

VENUS.

Plutus ? Plutus ? J'ai juré par le Stix, il eſt

vrai, ce ſerment eſt inviolable pour les dieux : mais les déeſſes ont des privileges, & moi ſur tout, à qui Pâris a donné la pomme, non pas pour ma beauté, comme diſent les poëtes ; mais ſeulement parce que je ſuis la déeſſe de l'amour.

Cette pomme myſterieuſe,
Qui croît au pays des Normands,
Prouve que Venus amoureuſe,
A droit, auſſi-bien qu'eux, de rompre ſes ſermens.

M'entendez-vous, Plutus, Plutus, mon cher Plutus !

SCENE VI.

VULCAIN, VENUS.

VULCAIN *ſortant du coffre au lieu de Plutus, & contrefaiſant Venus.*

PLutus, Plutus, mon cher Plutus ! il n'y a point de Plutus pour vous : c'eſt moi qui ai pris ſa figure pour vous éprouver, coquette fieffée. Oh, je jure par le Stix, moi, qui n'ai pas le privilege de me dédire. ....

VENUS.

N'achevez pas, mon cher mari. Voudriez-vous me punir ſans m'entendre ?

VULCAIN.

Je ne vous ai que trop entendue, de par

tous les diables, & il n'a tenu qu'à moi de voir....

VENUS.

Il eſt vrai que les apparences ſont contre moi: mais....

VULCAIN.

Tu as beau faire, tes diſcours ne m'ôteront pas de la tête ce que ta mauvaiſe conduite m'y a mis.

VENUS.

Qu'y a-t-il donc dans ma conduite de ſi extraordinaire? J'aime le plaiſir de la converſation: & je choiſis un jeune guerrier pour le brillant, & un financier pour le ſolide. En verité il n'y a point de ſimple mortelle qui n'en faſſe autant. Plutus eſt bon à ménager, & tu ſeras trop heureux, quand la guerre ſera finie, qu'il te faſſe avoir une commiſſion.

VULCAIN.

Je n'en veux point à ce prix-là.

VENUS.

A quel prix crois-tu que j'achéte les bonnes graces de Plutus? Ne ſais-tu pas que c'eſt une dupe qui paye d'avance, & qui achéte, au prix des plus grandes faveurs, quelques minauderies coquettes qui ne tirent pas à conſequence? Il eſt charmé d'une œillade louche qui va tomber ſur ſon rival: il croit qu'il eſt le heros de tous les cadeaux qu'il donne, & prend pour une langueur

amoureuſe, l'ennui mortel que ſa converſation me fait ſouffrir.

VULCAIN.

Oh, je connois bien la race Plutonique, Ce drôle-là ſeme en dieu liberal : mais il recueille en homme avare : & je ſuis bien trompé ſi les articles de la recette ne ſuivent de près ceux de la dépenſe. Dites-moi un peu, madame la coquette, quand vous avez rappellé Plutus ſur le ton d'une marchande du palais, qui prend au mot un joli chaland : quelle marchandiſe prétendiez-vous lui livrer ?

VENUS.

Je prétendois l'amorcer avec de belles eſperances, juſqu'à ce que Mars ſoit revenu de l'armée, pour le faire déguerpir l'héritage, & faire enſorte qu'il ne reſte à Plutus que l'honneur d'avoir fait les ameliorations.

VULCAIN.

Comment, coquine, tu oſes encore me parler de ce maraut de Mars ? Je m'en vais me faire ſéparer de corps & de bien d'avec toi. J'ai déja donné ordre à Mercure d'aſſembler tous les dieux pour cela, il ne doit pas tarder à venir. Mais le voici.

SCENE VII.

MERCURE, VULCAIN, VENUS,

MERCURE.

SEigneur Vulcain, j'ai executé vos ordres; je viens d'avertir les dieux de ſe trouver dans la ſale de l'audience, ils ſont déja à la buvette.

VULCAIN.

L'aſſemblée ſera-t-elle nombreuſe?

MERCURE.

Non, la plûpart des dieux ſont malades, à cauſe des vins nouveaux.

VULCAIN.

N'importe, ils ſeront tous pour moi; car ma cauſe eſt la cauſe commune.

VENUS.

Si les dieux ſont pour vous, les déeſſes ſeront pour moi.

MERCURE.

Nous n'en aurons pas beaucoup; car la plûpart ſont allés jouer leur rôle à l'opera. *A Vulcain.* Ça, il faut vous mettre en état d'être jugé, avant que les dieux paroiſſent. Mettez-vous là ſur la ſelette.

VULCAIN.

Une ſelette à moi? C'eſt ma femme qui eſt l'accuſée.

MERCURE.

Dans ce ſortes de procès le mari eſt toujours le patient.

VULCAIN.

O tempora ! ô mores !

MERCURE *à Vénus bas.*

J'ai prié Bacchus de compoſer un petit breuvage pour adoucir la colere de Vulcain. Laiſſez-nous faire, ſortez d'ici ſans rien dire ; & ne paroiſſez point que je ne vous avertiſſe.

VULCAIN.

Où va donc ma femme ?

MERCURE.

C'eſt un petit accès de pudeur qui lui vient de prendre. Elle dit que vous plaidiez pour elle, & que tout ce que vous ferez ſera bien fait. Entre nous, elle ſent bien que ſa cauſe eſt véreuſe.

VULCAIN.

Vous allez voir auſſi comme je vais triompher.

MERCURE.

Les lauriers de ce triomphe-là ſeront bien ſecs ; je crains bien que leurs feuilles ne tombent par terre, & qu'il ne vous en reſte que le bois ſur la tête. Mais j'entends meſſieurs qui commencent à touſſer ; le procès eſt à moitié jugé. La porte de l'audience s'ouvre.

SCENE VIII.

Le theâtre repreſente une ſale où tous les dieux ſont aſſemblés. On joue une très-belle marche, pendant laquelle les dieux s'avancent vers Vulcain : & Momus qui a fendu la preſſe, chante les paroles ſuivantes ſur l'air de la marche.

MOMUS.

L'Epoux
Jaloux
Qui blâme
Sa femme
Dans le ſecret de ſa maiſon,
A ſouvent raiſon :
Mais lorſqu'il court à l'audience
Publier ſon mauvais ſort,
Plus il prouve l'offenſe,
Plus il a tort, il a tort, il a tort, il a tort.

Tous les dieux reprennent : Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Monſieur Momus, ne venez pas ici, par vos fades plaiſanteries, troubler la gravité de nos juges, elle fait plus de la moitié de leur ſcience. Il m'a fait oublier la moitié de mon plaidoyer..... Ah, le voici ! Vous voyez devant vous l'affligé Vulcain votre confrere.....

LES DIEUX *l'interrompent en chantant.*

Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Un petit reſte de muſique, qui étoit demeuré en l'air. Je dis donc, meſſieurs....

TOUS LES DIEUX.

Il a tort, il a tort, il a tort.

JUNON *d'un ton de colere.*

Quelle honte eſt-ce là, meſſieurs? On ne veut pas ſe donner la peine d'entendre Vulcain? Si vous vous mocquez d'un dieu qui ſe plaint de ſa femme, que ferez-vous donc à un ſimple mortel?

JUPITER.

Les mortels ne ſont pas ſi ſots que de ſe plaindre, ils paſſent ces ſortes d'affaires ſous ſilence.

VULCAIN.

Cela eſt vrai, ils ſe contentent de faire imprimer des factums.

JUNON.

Monſieur Vulcain, criez, tempêtez, faites le diable à quatre, juſqu'à ce qu'on ait rendu juſtice. Laiſſez-moi faire, je vais condamner au carcan tous les époux infideles.

VULCAIN.

Tous: donnez-vous-en bien de garde. Il n'y auroit perſonne pour faire executer la ſentence.

JUNON.

J'enrage quand je vois....

JUPITER

JUPITER *à Junon.*

Taiſez-vous, jalouſe ; on voit bien que vous avez de la rancune contre les maris. Si vous vouliez du bien à Vulcain, vous lui conſeilleriez de ne ſe point faire juger : car le mieux qui lui puiſſe arriver dans cette affaire, c'eſt d'avoir tort.

VULCAIN.

Oui, je commence à comprendre que, *il chante*, il a tort, il a tort ; n'a pas tout-à-fait tort. Car pour avoir un arrêt contre ma femme, je n'ai que faire de venir ici, le public en prononcera plus que je ne voudrois. Monſieur Jupiter, puiſque vous jugez à propos de ne me point juger, au moins donnez-moi quelque conſolation dans mon affliction.

JUPITER.

La plus grande conſolation qu'on puiſſe donner à un mari affligé, c'eſt l'abondance des biens dans ſa maiſon. J'ordonne donc que chacun vienne faire un preſent à Vulcain, & lui donne un conſeil convenable au preſent qu'il fera. Je vais commencer. *Il lui preſente un bœuf & un mouton.*

Mon cher ami Vulcain, pour avoir l'abondance,
Tu dois joindre dans ta maiſon,
Du bœuf laborieux la forte patience,
Avec la douceur du mouton.

VULCAIN.

Ah, Jupiter pour récompenſe

D'un conſeil qui chez moi va cauſer l'abondance ;
Je te veux donner des ſouhaits.
Que ton voiſin chez toi puiſſe mettre la paix.
Que ta Junon jamais ne gronde ;
Lorſque même à ſes yeux tu ſeras déloyal :
Enfin, quoique tu manques au devoir conjugal,
Qu'elle ne laiſſe pas d'être toujours féconde.

JUNON *à Cibele.*

Allons, ma grand'mere Cibele ;
Tirez donc de votre eſcarcelle,
Quelque preſent
Pour cet enfant.

Cibele tire de grandes lunettes d'un étui.

JUNON.

Bon, ceci lui convient. *A Vulcain.* Vulcain, prends ces lunettes,
Pour mieux examiner ce que fait ta moitié.

VULCAIN.

Je crains que pour en voir ſeulement la moitié,
Elles ne ſoient pas aſſez nettes.
Mais, morbleu, on ſe mocque de moi !
Par la ſang.

MOMUS *s'adreſſant à Jupiter, chante :*

De ſa Venus la complaiſante adreſſe,
Quand il voudra peut faire ſon bonheur.
Mais ta Junon ; en faiſant la diableſſe,
Te vend bien cher un chimerique honneur.

VULCAIN.

Et bien ſouvent une fauſſe ſageſſe,
Peut à l'époux cauſer un vrai malheur.

L'OCEAN *veut parler, & touſſe toujours.*

VULCAIN.

L'Ocean eſt bien flegmatique.

L'OCEAN.

Je te fais preſent de ma toux.
Rien n'eſt plus ſouverain pour un mari jaloux

Qui la rage dans l'ame,
Veut ſe cacher pour ſurprendre ſa femme.
Je ſouhaite à tous ceux de ta ſocieté
Qu'en pareil cas leur goſier irrité,
Trahiſſe
Leur ſotte curioſité,
Et leur épargne le ſupplice,
D'être pleinement convaincus
Qu'on les a fait (*si touſſe*) cocus.

VULCAIN.

Ce qui t'enrhume de la ſorte,
C'eſt que ton épouſe Thetis
Te fait ſouvent coucher ſur le pas de la porte,
Pendant que le ſoleil diſſipe ſes ennuis.

MOMUS *chante.*

Ce dieu brûlant, pendant toute l'année,
Chauffe ton lit, pour te faire plaiſir:
Mais un vieux fou qui prend jeune épouſée,
C'eſt une mer qu'on ne ſauroit tarir.

VULCAIN.

Lorſqu'un vieillard a la tête chargée,
Il a beau faire, il n'en peut pas guérir.

DIANE *donnant un croiſſant à Vulcain.*

Je gardois pour un époux
Le plus brillant des bijoux.
Mais, couſin, ton mauvais ménage
M'a dégoûté du mariage,
Et c'eſt à toi que je ferai preſent
De mon croiſſant.

VULCAIN *à Diane.*

Divinité mélancolique,
Aſtre bizarre & lunatique,
Déeſſe des pâles-couleurs,
Vous faites bien d'éviter les malheurs
Qu'attire après ſoi l'hymenée:
Car ſi vous étiez mariée,
Vous feriez votre époux
Jaloux.

DIANE.

Il n'appartient qu'à Momus, & qu'à vous,
De médire d'une déeſſe,
Qui fit de cent façons ſes preuves de ſageſſe.
Avez-vous oublié la fable d'Acteon?
Je le maltraitai fort, dit on,
Parce qu'il me ſurprit ſans voile & ſans cornette,
Dans le bain. Convenez avec ſincerité
Qu'il eſt peu de femme bien faite
Qui pour un cavalier eut cette cruauté.

MOMUS *chante.*

Je vous apprens qu'une vieille coquette
Eut l'autre jour la même cruauté:
Et pour l'avoir ſurpriſe à ſa toilette,
Un cavalier en fut fort maltraité.

VULCAIN.

Que la pudeur ſied bien à la fillette
Lorſqu'elle eſt jointe avecque la beauté!

PLUTON *donnant un bident à Vulcain.*

Nous ſommes deſtinés tous deux
A commander les malheureux;
Moi dans l'enfer, toi dans le mariage.
De nos ſceptres cornus faiſons donc le partage.

VULCAIN.

Ton lot n'eſt pas égal au mien:
Car ſi tous les cocus venoient me rendre hommage,
Mon empire ſeroit bien plus grand que le tien.

BACCHUS *chante en riant.*

Ah, ah, ah, compere Vulcain,
Ah, ah, ah, le plaiſant uſage
D'être chagrin du cocuage!
Hé, hé, ce n'eſt pas être ſage,
De pleurer en ſecret
Quand on a chez ſoi le ſujet
Qui fait rire, qui fait rire le voiſinage.

Il donne un verre à Vulcain, & à tous les autres dieux, & leur verſe à boire.

MOMUS *chante.*

Que chacun vienne remplir ſon verre,
Pour boire à la ſanté du couſin.
Voici le quinquina ſalutaire,
Qui guérit la fiévre de Vulcain,
Partagez tous cette medecine.
Maudit ſoit qui ne s'en munira,
Contre un mal qui prend à la ſourdine:
Si vous ne l'avez il vous viendra.

VULCAIN.

Faites-en encor tirer chopine,
L'on trouvera bien qui le boira.

JUPITER *chante.*

Quand le ſoin de gouverner le monde
Commence de troubler mon cerveau,
Je bois quelques ſantés à la ronde,
Pour me ſoulager de ce fardeau.
Mais ſi les chagrins de ton ménage
Sont beaucoup plus lourds à ſupporter,
En buvant quatre coups davantage,
Tu ſeras plus fort pour le porter.

VULCAIN.

Quand la tête ſouffre le dommage,
C'eſt la tête qu'il faut conforter.

JUNON *chante.*

Si Bacchus ne peut guérir l'outrage,
Que Venus vient de faire à Vulcain,
Au moins il lui donne le courage
D'aller ſe venger chez ſon voiſin
Mais que peut le vin ſur une femme,
Qui ne veut point trahir ſon honneur?
Il ne fait qu'allumer dans ſon ame
Le feu d'une jalouſe fureur.

VULCAIN.

Vous vous plaindriez beaucoup moins, madame,
Si Venus vous prêtoit ſa douceur.

MOMUS *presente Venus à Vulcain, & chante.*

Puisque ta Venus est innocente,
Nous te supplions de l'accepter :
Elle est aussi sage que charmante :
Et si tu prétendois en douter,
Bacchus va jurer qu'elle est jolie,
Tu sais qu'il dit toujours verité :
Et moi, grand dieu de la raillerie,
Je réponds de sa fidelité.

VULCAIN.

Puisses-tu dans mon ame attendrie
Faire regner l'incredulité !

Bacchus fait embrasser Vulcain & Venus, & les fait boire tous deux dans le même verre.

PLUTON *chante.*

Quoiqu'un gros chien garde toujours ma porte,
Je ne croi pas ma femme en sûreté,
Mais quand j'ai bu, j'ai la tête si forte
Que je suis sûr de sa fidélité.

VULCAIN.

Pour oublier les armes que tu portes,
Tu boiras donc tout le fleuve Leté.

BACCHUS *chante.*

Puisque le vin t'a rendu raisonnable,
Il faut bannir tous les soupçons jaloux.
Vos demêlés se vuideront à table :
Pour les regler, je vais boire avec vous.

VENUS *chante.*

Grace au bon vin, tu crois que je suis sage :
Maudit celui qui te detrompera.
S'il te revient quelque fâcheux présage,
Vas chez Bacchus, il me justifiera.

VULCAIN *chante.*

Te voilà donc, Venus, justifiée,
Il faut finir, notre tiere est entier.
On blanchiroit l'Epicière accusée,
Si l'on pouvoit enyvrer l'Epicier.

LES MAL-ASSORTIS

LES MAL-ASSORTIS.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Miſe au Theâtre par monſieur du F***, & repreſentée pour la premiere fois par les comédiens Italiens du Roi, dans leur hôtel de Bourgogne, le trentiéme de May 1693.

ACTEURS.

ARLEQUIN gouverneur d'une iſle en Eſpagne.
COLOMBINE Doégne, gouvernante de pluſieurs filles.
ISABELLE, MARINETTE, PASQUARIEL, MEZZETIN, Filles ſous le gouvernement de Colombine.
PIERROT eunuque, gardien de ces filles.
OCTAVE amant d'Iſabelle.
LE DIEU D'HYMEN. *Un chanteur.*
UN CABARETIER & ſa femme.
UN PROCUREUR & ſa femme.
UN JARDINIER & ſa femme.
UN JEUNE HOMME & ſa femme fort vieille.
Pluſieurs autres acteurs.

La ſcene eſt dans une iſle en Eſpagne.

LES MAL-ASSORTIS.

ACTE I.

SCENE I.

Le theâtre repreſente une iſle en Eſpagne.

ARLEQUIN gouverneur de l'iſle, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

LA ſotte coutume, madame, la ſotte coutume ! Quoi, quand un gouverneur prend poſſeſſion de cette iſle, il eſt obligé de ſe marier ? Ma foi, c'eſt acheter trop cher un gouvernement.

COLOMBINE.

Je vous dis que vous ne ſerez point reçu, que vous n'ayez choiſi une femme.

ARLEQUIN.

Mais, comment voulez-vous que je choisisse ? je n'en connois encore aucune. Est-ce que vous avez ici, comme à Paris, de ces rues marchandes, où l'on trouve des filles en magasin ?

COLOMBINE.

Non, mais la loi ordonne que vous choisissiez entre les filles du dernier gouverneur, quand il y en a. Par bonheur, le gouverneur défunt en a laissé douze, dont je suis l'ainée & la gouvernante. Enfin, ma maison est une pepiniere, où vous en trouverez de toutes les espéces.

ARLEQUIN.

Et dans votre pepiniere, les filles sont-elles toutes greffées ?

COLOMBINE.

J'ai, entr'autre, une jeune plante nommée Isabelle, où j'ai pris soin de greffer la sagesse la plus à l'épreuve.

ARLEQUIN.

Hon, tous les arbres qu'on greffe ne reprennent pas, & la sagesse d'une fille est semblable à ces petites branches mal nourries qu'on veut enter sur un arbre trop fort, le plus souvent la séve les étouffe. Mais, dites-moi un peu ce qui a donné lieu à la coutume dont il s'agit, & quel interêt vous avez que les gouverneurs se marient ?

COLOMBINE.

En voici la raison. C'est que le plus beau des privileges de nos habitans est fondé sur ce mariage ; c'est en sa faveur qu'ils jouissent du droit des mal-assortis.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que ce droit des mal-assortis ?

COLOMBINE.

C'est que tous les époux mal assortis, c'est-à-dire, qui ne sont pas contens l'un de l'autre, auront permission aujourd'hui de se plaindre à vous, & vous aurez le pouvoir de les faire troquer de femmes & de maris, si vous le jugez à propos.

ARLEQUIN.

Oh, je jugerai toujours à propos de démarier les mal-assortis ; car j'en sai les conséquences. Mais deux choses m'embarassent en ceci. La premiere, pourquoi en faveur d'un si beau droit votre isle n'est pas plus peuplée ?

COLOMBINE.

C'est qu'on n'y reçoit point de François, & surtout de Parisiens, qui deserteroient leur ville pour venir jouir d'un nouveau privilege.

ARLEQUIN.

La seconde difficulté que je trouve, c'est que tout le temps de mon gouvernement ne suffira pas, si je suis obligé d'écouter tous ceux qui sont mal mariés.

COLOMBINE.

Oh, c'est ce qui vous trompe, car nos peuples sont de si bons sens, que tel qui a une femme jalouse, laide, capricieuse & coquette, ne veut point changer, de peur de trouver pis, & vous n'aurez peut-être aujourd'hui que cinq ou six mal-assortis à juger.

ARLEQUIN.

Mais à propos; je viens de m'aviser, que sans aller choisir dans votre pepiniere, je me contenterois....

COLOMBINE.

Oh, j'ai fait vœu de ne me point marier.

ARLEQUIN.

La temerité de ce vœu-là est écrite dans vos yeux.

COLOMBINE.

Je serois bien folle de me marier, puisque j'ai déja pardevers moi le plus grand avantage qu'attire après lui le mariage le plus heureux.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous dire par là? Avez-vous de beaux enfans, bien conditionnés? c'est un grand avantage.

COLOMBINE.

Vous n'y êtes pas.

ARLEQUIN.

Est-ce un gros douaire?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Ouais ! Quel eſt donc ce grand avantage que le mariage le plus heureux attire après lui ?

COLOMBINE.

C'eſt le veuvage.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous avez raiſon. Comment eſt-ce que je ne l'ai pas deviné !

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE, PIERROT Eunuque.

ARLEQUIN.

QUi eſt cet homme-là ?

COLOMBINE.

C'eſt le ſous-gouverneur de mes ſœurs.

ARLEQUIN.

Comment donc ? Un homme pour ſous-gouverneur de vos ſœurs ?

COLOMBINE.

Oh, monſieur, ne vous ſcandaliſez point, il a toutes les qualités requiſes pour....

ARLEQUIN.

Oh, je vois bien à ſa phyſionomie, que s'il eſt capable de gouverner des filles, ce n'eſt pas tant par les bonnes qualités qu'il a, que par celles qui lui manquent.

PIERROT.

Madame . . . . Monsieur, dis-je . . . . non, non. Madame : ô, monsieur . . . . ô, madame ! A qui est-ce de vous deux que j'ai quelque chose à dire ?

ARLEQUIN.

Ma foi, je n'en sai rien.

PIERROT.

N'importe, c'est pour un secret que mesdemoiselles vos sœurs m'envoyent vous dire tout bas à l'oreille à quelqu'un de vous deux. C'est que monsieur le gouverneur n'aille pas les voir que dans une petite demie heure, parce qu'elles ne sont pas encore prêtes. L'une attend ses cheveux qui sont chez la coeffeuse ; l'autre, deux ou trois dents qu'on acheve de limer ; celle-ci, sa couturiere, qui lui fait une gorge de satin ; l'autre repete sa leçon devant un miroir. Tant y a qu'il leur faut encore quelques temps pour achever tous leurs exercices.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Monsieur, il faut donner le temps aux filles de s'ajuster.

ARLEQUIN.

Je ne trouve pas cela étrange. Il n'est pas encore tout-à-fait nuit : & cinq heures du soir, c'est la plus belle heure de la toilette.

COLOMBINE.

Monsieur, allons dans mon appartement, je vais achever de vous instruire des ceremonies des mal-assortis.

PIERROT.

Et moi je vais aider à ces pauvres filles à s'atifer ; car elles n'ont point d'autre femme de chambre que moi.

SCENE III.

PIERROT ; ISABELLE.

PIERROT.

AH, je suis bien-aise que vous soyez plus diligente que vos sœurs ! On ne sauroit les tirer de leur toilette, & je croi que de deux heures d'ici elles ne seront caparaçonnées.

ISABELLE.

Helas, mon soin est bien different de celui de mes sœurs ! Elles ont passé toute la nuit à s'ajuster, & moi à pleurer. Elles cherchent dans leur toilette des charmes qu'elles n'ont point, & je voudrois pouvoir cacher ceux que le ciel m'a donnés.

PIERROT.

Oh, les filles n'aiment guéres à se cacher : & si elles étoient toutes faites comme vous, elles ameneroient bien-tôt la mode de s'habiller l'été avec du reseau.

ISABELLE.

Mon pauvre eunuque, je tremble de peur que le gouverneur ne me trouve aimable.

Tu sais ma passion pour Leandre, & que la princesse a rompu notre mariage, dans l'espérance que le gouverneur me choisiroit. Que je suis malheureuse, d'être plus jolie que mes sœurs! Ne sais-tu point quelque secret pour me faire paroître laide?

PIERROT.

Je n'en ai point encore vu dans les affiches: mais je m'imagine, que si on pouvoit composer quelque pomade douce avec de la poudre à canon, s'en couvrir le visage, & y mettre le feu.... mais je ne l'ai pas encore éprouvé.

ISABELLE.

Oh, je voudrois bien être laide pour déplaire au gouverneur: mais je serois bien-aise de redevenir belle, pour plaire à Leandre.

PIERROT.

Oh, cela ne se peut pas. La fleur de la beauté, c'est comme la fleur de la sagesse. Quand elle est une fois fanée, il n'y a plus rien à refaire.

ISABELLE.

Je n'ai donc plus qu'une ressource, & j'espere que ma vertu me guérira de l'amour que j'ai pour Leandre.

PIERROT.

Bon, bon, la vertu! La vertu est justement tout comme les medecins, qui ne guérissent que des maladies qu'on n'a point.

ISABELLE.

ISABELLE.

Oh, mon pauvre ami, s'il faut absolument que j'épouse le gouverneur, je ne verrai plus Leandre.

PIERROT.

Quoi, ce Leandre, si beau, si bien fait, qui se deméne comme un coq, & se campe comme un cheval de manége, vous ne le verrez jamais? A d'autres.

ISABELLE.

Non, mais je m'enfermerai quelquefois dans ma chambre, & je l'aimerai toute seule sans qu'il y soit.

PIERROT.

Et cette vertu, morbleu, cette vertu?

ISABELLE.

Est-ce qu'il ne me sera pas permis de prendre plaisir à penser à lui, malgré moi?

PIERROT.

Prendre plaisir malgré vous! Oh, il n'y a point de concordance à cette phrase-là: prendre plaisir malgré vous! Ciceron appelle cela? *La chévre & les choux.*

ISABELLE.

Je ferai donc tous mes efforts pour oublier Leandre. Quand il me viendra dans l'esprit, je secouerai la tête, je me rongerai les ongles, je me promenerai à grands pas, je fermerai les yeux & les oreilles.

PIERROT.

Oh, l'Amour est un voleur de nuit, qui

trouve toujours quelque porte ouverte.

ISABELLE.

Hé bien, quand je ſerai laſſe de combattre, je m'endormirai, afin de l'oublier tout-à-fait.

PIERROT.

C'eſt-là où l'Amour vous guette. Il vous fera voir Leandre plus beau qu'il n'eſt; vous oublierez que vous dormez, & puis après, que ſais-je moi? Les ſonges ſont bien malins.

ISABELLE.

Mais, je ne ſerai point coupable, car ce ne ſera qu'un ſonge. *On entend pluſieurs voix de filles qui appellent Pierrot.*

PIERROT.

Voilà vos ſœurs qui m'appellent, je m'en vais vîtement plier leur toilette, afin que le gouverneur qui va venir, ne voye pas tout cet attelage-là.

ISABELLE *ſeule.*

Ciel! fais que le gouverneur me haïſſe, autant que Leandre m'aime.

SCENE IV.

On voit toutes les filles de la doégne, qui se disposent à recevoir le gouverneur. L'une est à sa toilette, l'autre se fait lasser un corps; celle-ci fait des reverences devant un miroir, cette autre repete une danse, &c.

UNE DES FILLES *pendant qu'on la lasse.*

AH! ah! je n'en puis plus.

PIERROT.

Voulez-vous que je la délasse?

LA FILLE.

Non, non, serrez tant que vous pourrez.... hai! je creve... ma taille m'est plus chere que ma santé.... serrez fort... je creve.

PIERROT.

Est-ce assez?

LA FILLE.

Non, serrez. Ah! ah!

UNE AUTRE FILLE.

Pierrot, Pierrot. Ma couturiere n'a-t-elle point apporté ma gorge?

PIERROT.

Votre gorge? Est-ce qu'elle n'est pas sous votre peignoir?

LA FILLE.

C'est cette gorge à ressort que je lui ai donnée, pour faire couvrir de satin.

PIERROT.

Je ne connois point tous ces brimborions des filles, mais j'ai vu ici deux vessies de cochon : est-ce cela?

LA FILLE.

Voilà ce que c'est : aides-moi à les mettre. Caches-moi donc. Si mes sœurs me voyoient elles en voudroient avoir de même.

Toutes les filles apellent Pierrot. L'une lui demande une éguiere, l'autre le pot à la pomade : une autre sa robbe de chambre, une autre le miroir, une autre du rouge. Pierrot qui veut les servir toutes, s'embarrasse, tombe en courant d'un côté & d'un autre, & s'en va tout en colere.

SCENE V.

ARLEQUIN, LES FILLES.

ARLEQUIN *à part.*

JE suis venu par l'escalier dérobé, afin de surprendre ces filles dans leur naturel, avant qu'elles ayent le temps de se falsifier : car si-tôt qu'une femme a le loisir de se préparer à recevoir visite, ma foi, les plus connoisseurs ne sauroient juger ni de son tein, ni de sa taille. J'ai toujours ouï dire,

que pour bien juger d'un tableau, il faut le voir sans bordure, & un cheval tout nud par le licol.

UNE DES FILLES *à Mezzetin.*

Ah, quelle trahison, monsieur le gouverneur, quelle trahison!

ARLEQUIN.

Pardonnez ma curiosité.

LA FILLE.

Est-ce qu'on surprend ainsi une fille, avant qu'elle ait le temps de.... *Elle fait voir son sein.*

ARLEQUIN.

Quelles mamelles! Où sont donc les petits marcassins? *A part.* Ma foi, je ne suis plus curieux.

LA FILLE.

Cela est bien aisé à dire, quand on a vu mille choses. En verité, monsieur, c'est un crime contre la bienseance.

ARLEQUIN.

Ce crime-là porte sa penitence.

LA FILLE.

Ce n'est pas par ces badineries-là qu'on prétend plaire; on a mille autres qualités.

ARLEQUIN.

On peut juger des autres par celles-là. Je vous laisse en liberté.

LA FILLE.

Vraiment, il est bien temps quand on a fait la faute.

ARLEQUIN.

Si j'ai fait la faute, je ne la boirai pas.

LA FILLE.

Il y a mille femmes scrupuleuses, qui prendroient mal les choses : mais pour moi qui ai l'intention bonne...

ARLEQUIN.

Allez, allez achever de vous habiller.

LA FILLE.

Puis que vous me l'ordonnez, je serai à vous dans un moment.

ARLEQUIN.

Si toute la famille lui ressemble, le choix m'embarrassera.

UNE AUTRE FILLE *tenant un tambour de basque*, MARINETTE.

De la joye, de la joye, monsieur le gouverneur. *Elle chante cet air italien.*

Nò, nò, non, che non prendo marito
Amo troppo la mia libertà.
Del disciolto e allegro mio core
Mai signor nissun non sarà;
Voglio rider, cantar, e ballare;
Nò, nò, nò, non mi vo maritare.

ARLEQUIN.

L'humeur de celle-ci me plairoit assez : mais il y a quelque chose à refaire à cette taille-là.

LA FILLE.

C'est que vous ne vous connoissez pas en

tailles fines. Une fille sans embonpoint c'est une chambre sans meubles.

ARLEQUIN.

Oh, vive les tailles fines ! Je me défie de ces filles qui se piquent d'embonpoint, & qui sont toujours en deshabillé.

LA FILLE.

Croyez-moi, monsieur le gouverneur, vous seriez heureux avec une femme comme moi, qui ne sais ce que c'est que d'engendrer de la mélancolie.

ARLEQUIN.

Non, mais vous savez ce que c'est que d'engendrer de la joye. Franchement, je n'ai point envie de vous prendre.

LA FILLE.

Ma foi, vous faites bien ; car quand vous le voudriez, je ne le voudrois pas. *Elle repete l'air italien*, Nò, NÒ, NON, *&c. & s'en va.*

UNE AUTRE FILLE, *avec une cornette qui lui cache le visage.*

PASQUARIEL.

Il aime les tailles fines, il me va choisir. *Elle se promene devant le gouverneur.*

ARLEQUIN *à part.*

Cette taille-là me plaît assez, elle n'est point raboteuse. *Haut.* Madame, pourroit-on vous voir au visage ?

LA FILLE.

Ah ! je suis horrible aujourd'hui, je n'ai point dormi toute la nuit.

ARLEQUIN *à part.*

Apparemment qu'elle eſt jolie, car elle minaude. *Haut.* Hé je vous prie, madame...

LA FILLE.

Le ſoleil fait ici mille fauſſes lueurs.

ARLEQUIN.

Une vraye beauté eſt à l'épreuve du ſoleil.

LA FILLE.

Je vous dis que je ne ſuis pas en jour.

ARLEQUIN.

Hé bien, mettez-moi dans le point de vue.

LA FILLE.

Fermez donc les rideaux. *Elle ſe découvre & fait une grimace qui épouvante Arlequin, & le fait tomber ſur un ſiege comme évanoui.*

LA FILLE.

Ma beauté l'a ſurpris, il faut lui donner le temps de ſe reconnoître. *Elle s'en va.*

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, ISABELLE qui ſurvient.

COLOMBINE.

HE' bien, monſieur, parmi ces charmantes ſœurs, en avez-vous trouvé quelqu'une qui vous convienne? Votre cœur s'eſt-il déterminé?

ARLEQUIN.

Non, mais il s'eſt ſoulevé. Ah! *Il ſe laiſſe aller ſur ſon ſiege.*

COLOMBINE.

Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Franchement, madame, j'aime mieux renoncer au gouvernement, que de me marier; votre famille eſt trop laide.

COLOMBINE *à part.*

Où eſt donc Iſabelle? Apparemment qu'il ne l'a pas encore vue. *Appercevant Iſabelle.* Pourquoi donc vous cacher ainſi?

ISABELLE.

Ah, ciel!

COLOMBINE *à part.*

Celle-ci lui fera revenir le cœur. *A Arlequin.* Monſieur le gouverneur, tournez-vous; en voici une qui vous plaira ſans doute.

ARLEQUIN *ſe tournant, & voyant Iſabelle.*

Ah! voici de l'eau de la reine d'Hongrie. *A Colombine.* Madame, je l'épouſe, & me tiens trop heureux de l'avoir.

ISABELLE *à Colombine.*

Mais, ma ſœur, pourquoi contraindre monſieur à me choiſir entre des ſœurs qui ſont plus aimables que moi?

COLOMBINE.

Je lui ai donné le temps d'examiner leur merite.

ARLEQUIN.

Leur merite, ma foi, n'a pas beſoin d'examen, il ſaute aux yeux d'abord. Madame, je m'en tiens à celle-ci, & je la choiſis pour ma femme.

ISABELLE.

Ah, grands dieux, quel malheur !

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Allons, il faut obéir à la loi.

ISABELLE.

Ah, ma ſœur ! faites-le changer de ſentiment.

ARLEQUIN.

Oh, ne craignez rien, je ne ſuis pas changeant.

ISABELLE.

Que je ſuis malheureuſe !

ARLEQUIN.

Que dit-elle ?

COLOMBINE.

Qu'elle eſt heureuſe...

ISABELLE.

Oui, j'en mourrai.

ARLEQUIN.

Comment ? Elle en mourra ?

COLOMBINE.

Oui, monſieur, de joye.

ARLEQUIN.

Oh, il faut que les femmes moderent leur joye. Hipocrate dit que *ſummum gaudium mulieres dilatando occidit.*

COLOMBINE.

Je la laisse avec vous, & je vais donner mes ordres pour la ceremonie des mal-assortis.

ISABELLE *à part.*

Il me vient une pensée pour le dégouter de moi ; je vais lui faire accroire...

ARLEQUIN.

Hé bien, charmante pouponne, je vais vous rendre heureuse.

ISABELLE.

Monsieur, puisque vous voulez me rendre heureuse, je ne puis sans ingratitude vous rendre malheureux, & je me crois obligée de vous avertir que j'ai mille défauts, que vous ne pourrez jamais supporter.

ARLEQUIN.

Oh, je me suis déja apperçu de ces défauts-là. Vos yeux sont un peu trop vifs, votre bouche trop vermeille, votre taille trop fine. Mais quand on aime, on passe par dessus ces petits défauts-là.

ISABELLE.

Si vous connoissiez mon humeur ! Je suis bizarre, capricieuse....

ARLEQUIN.

Cela me vient le mieux du monde ; car mon medecin m'a ordonné, à cause de ma bile, de donner tous les matins à jeun trois ou quatre soufflets à quelqu'un ; & cette recette nous guérira tous deux, moi de ma bile, & vous de vos caprices.

ISABELLE *à part.*

Quel brutal ! ô ciel ! *Haut* Monsieur, j'ai une autre maladie bien plus dangereuse. Toutes les nuits je suis sujette à des rêves furieux, qui allument la rage dans mon ame ; j'égratigne, je mords, j'assassine, & j'étouffai l'autre jour dans mes bras...

ARLEQUIN.

Un amant ?

ISABELLE.

Un petit bichon que ma sœur m'avoit donné.

ARLEQUIN.

Il faudra se précautionner, & je coucherai avec une armure à toute épreuve.

ISABELLE.

Il n'y a point d'armure à l'épreuve de la rage d'une femme *Bas* qui hait son mari. *Haut.* A propos, monsieur, j'oubliois à vous dire... mais je n'ose.

ARLEQUIN.

Dites, dites, je suis tout disposé à vous entendre.

ISABELLE.

C'est que j'ai eu déja deux accès de folie.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous n'avez eu que deux accès de folie à votre âge ? Hé, vous êtes la perle des filles.

ISABELLE.

Mais, monsieur, pourquoi vous obsti-

ner à prendre une malheureuse? Si vous connoissiez le merite d'une sœur que j'ai. Il faut que je vous la fasse voir. Ma sœur Toinon . . .

Ici plusieurs filles accourent, chacune d'elles disant : C'est moi, c'est moi que monsieur le gouverneur a choisi. *Elles le prennent par les bras, & le tirent chacune de son côté, de telle force qu'il tombe, & elles aussi : ce qui finit le premier acte.*

ACTE II.
ET DERNIER.

SCENE I.

Le theâtre represente la salle des Mal-assortis. On voit L'HIMEN *au milieu de quantité de maris & de femmes qui se tournent le dos, & qui rechignent l'une contre l'autre. L'Hymen est assis sous un arbre sec, tout plein d'oiseaux de mauvais augure, comme coucous, hiboux, chauve-souris, &c. La symphonie joue un air fort triste.*

ARLEQUIN.

O Hymen, protecteur du chagrin domestique,
Divinité climaterique,
Qui fais aux deux époux, par ta rare équité,

Prodiguer tes faveurs avec égalité :
A l'un des maux de tête, à l'autre des coliques ;
Patron des animaux froids & melancoliques ;
Des chauve-souris, des hiboux,
Des limaçons, & des coucous :
Je ne viens point pour soustraire à ta main mal faisante
Cette troupe dolente
D'époux mal-assortis,
Puisqu'en brisant leurs nœuds je les assujettis
A prendre d'autres chaînes.
Il est vrai que souvent le changement des peines
Cause quelque plaisir :
Mais ne te fâches point, car selon ton desir ;
Tu les verras demain plus malheureux encore
Qu'ils ne l'étoient hier. Ma bile s'évapore,
O Hymen ! mais pardonnes moi.
Quelque mal qu'on dise de toi,
Ou tôt ou tard dans tes fers on s'engage :
Et moi tout le premier je viens te rendre hommage,
Et dire à ta louange avec sincerité,
Que tu ferois toujours notre felicité,
Si dans les douceurs du ménage,
Tu trouvois le secret de séparer l'usage,
De la proprieté.

La symphonie reprend le même air triste.

L'HYMEN *s'avance & chante.*

Je fais le malheur extrême
De la plûpart des humains :
Mais leur bonheur suprême
Est aussi dans mes mains.
En ma droite je tiens l'heureuse destinée ;
Ma gauche livre le tourment.
Celle-ci, par malheur, s'ouvre facilement,
Et ma droite est toujours fermée.

SCENE II.

Les Mal-assortis s'avancent, & se rangent en haye autour d'Arlequin.

UN CABARETIER, UNE CABARETIERE fort laide, ARLEQUIN

UN CABARETIER.

SEigneur, puisqu'en faveur de votre mariage,
On peut troquer de femme en dépit de l'usage...;

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous, l'ami?

LE CABARETIER.

Je suis cabaretier
De mon métier.
Mais grace à sa laideur, j'ai bien peu de pratique.
Autrefois les buveurs de clique,
Les gourmets de profession,
Et la bachique nation
Des vieux doyens de confrérie,
Vuidoient mes muids jusqu'à la lie.
Mais depuis que cette guenon
A mis le pied dans ma maison,
Chacun me chante injure,
Et me prédit un très-fâcheux hyver.
Celui-ci dit, que ma femme est trop mure,
Et celui-là, que mon vin est trop verd.

ARLEQUIN.

On a raison. Quand on veut dans l'année
Avoir des officiers la joyeuse assemblée,
Il faut avoir chez soi, pour se rendre fameux,
Jeune femme & vin vieux.

Une coquette vient avec empreſſement, ſuivie d'un procureur qui eſt ſon mari.

LA COQUETTE.

AUdience, monſieur, audience, audience !

ARLEQUIN.

Patience, madame, un peu de patience,
Laiſſez parler, monſieur.

LA COQUETTE.

Je vais m'évanouir
Si vous ne m'écoutez. Je ne puis plus ſouffrir
Cette chaîne
Qui me gêne,
En m'arrêtant ſi près de mon époux.

ARLEQUIN.

C'eſt un grand ſupplice entre nous :
Mais vous devez y être accoutumée.

LA COQUETTE.

Depuis que je ſuis mariée,
Je n'ai jamais été ſi long-temps qu'aujourd'hui
Tête à tête avec lui.
C'eſt un inſupportable,
Un jaloux incurable :
Il eſt bourru, fourbe, avare, menteur.

ARLEQUIN.

A ce joli portrait, n'eſt-il point procureur ?

LE PROCUREUR.

Fiſcal, pour vous ſervir, &....

ARLEQUIN *au procureur.*

Laiſſez-moi l'entendre.
Vous pourrez vous défendre
Quand elle aura tout dit.

LE PROCUREUR.

J'attendrai donc long-temps.

LA COQUETTE.

Oui, oui, je parlerai, & l'on verra comment

Je

Je suis traitée.
Parce qu'un contrat dit que je suis mariée,
Il prétend me faire la loi,
Et disposer de moi
Comme un amant d'une maîtresse.
Monsieur me parle de tendresse,
Et veut prendre avec moi des familiarités.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est plus la mode, & de ces libertés
Les femmes du bel air ont retranché l'usage.

LA COQUETTE.

Ce n'est pas tout, monsieur. L'autre jour ce visage,
Devant la femme d'un greffier,
D'un notaire, & d'un financier,
Au lieu de m'appeller madame,
Tout court, me fit l'affront de m'appeller sa femme.

ARLEQUIN.

Il a grand tort, & je vois clairement
Que vous vivez tous deux celibatiquement:
Et vous nommer sa femme est une calomnie.

LA COQUETTE.

Hier au soir je voulois en toute liberté,
Regaler mes amis. Le souper apprêté,
Toute la troupe en joye, on voit pour mon malheur
Arriver ce benêt, comme un écornifleur,
Un chercheur de franche lipée:
Et sans être connu d'aucun de l'assemblé,
Se plante effrontément à table avecque nous.

ARLEQUIN.

Cette impudence est sans seconde:
Et ces bourgeois époux
Ne savent point leur monde.
Un mari de qualité
N'auroit jamais commis cette incivilité.

LA COQUETTE.

Cet avare vilain se plaint de ma parure.
Cependant cette chamarure
Ne revient qu'à cinq cens écus:

Et si c'est un argent que j'ai pris sur mon compte.

ARLEQUIN.

Fi ! votre époux devroit mourir de honte,
De vous voir un habit qui ne lui coute rien.

LA COQUETTE.

Les marchands sont contens, je les paye du mien.

ARLEQUIN.

Quand la femme fournit à de telles dépenses,
Ce n'est pas aux marchands qu'elle fait les avances.

LA COQUETTE.

Si vous saviez.....

ARLEQUIN.

J'en sai plus qu'il n'en faut.
Au procureur. Et vous maître nigaut,
Qui semblez mépriser l'éguillon qui vous pique,
Ma foi, vous tenez plus du bœuf que du stoïque,
Si vous ne répondez à ces piquans discours.

LE PROCUREUR.

Bon ! je les entens tous les jours,
Et je croi après tout, ma femme raisonnable.
Je l'aime trop pour la donner au diable :
Faites-moi le plaisir de la prendre pour vous.

ARLEQUIN.

Je vais lui donner un époux,
Qui du diable n'a pas tout à-fait la figure,
Mais qui dans peu de jours en aura la coëffure.
C'est vous que je destine..... *Au cabaretier.*

LA COQUETTE.

A moi, monsieur, à moi,
Un mari de si bas aloi,
A moi, qui d'un sergent suis l'unique heritiere!

LE CABARETIER *à la coquette.*

Franchement, je ne connois guère
Ni votre pere ni le mien,
Mais je croi que je vous vaux bien.

LA COQUETTE.

Vraiment, il feroit beau me voir cabaretiere,

Et d'un empoisonneur l'épouse gargotiere !

ARLEQUIN.

A vos mordans discours mettez un caveçon.
Quoique son vin soit plein de colle de poisson,
Il est moins frelaté qu'une franche coquette :
Car sans parler de sa toilette,
Tous ses regards confits au vinaigre & au miel,
Le desordre artificiel
Des mouvemens de son visage,
Et ce tendre patelinage
Qui remplit son discours d'une fade douceur :
Tout cela franchement, fait plus de mal au cœur,
Que le vin qu'il apprête
Ne fait mal à la tête.

LE CABARETIER *à la coquette.*

Je sais quelque secret pour éclaircir le vin :
Mais pour éclaircir votre tein,
N'usez-vous point de fourberie ?

LA COQUETTE.

Mes roses & mes lys sont sans supercherie.

LE CABARETIER.

Je croi que vous prenez vos roses & vos lys
Chez le même épicier où je prens mes rubis.
Ce tein n'est point clair-net.

LA COQUETTE.

Si son effronterie...

ARLEQUIN.

Ou taisez-vous, ou je vous remarie
Au procureur. C'est ainsi que je veux
Que vous troquiez tous deux.

LE PROCUREUR.

Monsieur...

ARLEQUIN.

Vous êtes trop heureux
D'avoir une femme qui vous convienne.

LE PROCUREUR.

Je l'aime encor mieux que la mienne.

Toute laide qu'elle eſt.

ARLEQUIN *au procureur.*

Apprenez aujourd'hui,
Qu'un procureur ne doit avoir chez lui
Que pain moiſi, vin déteſtable,
Et femme laide comme un diable,
Et le tout à cauſe des clercs.

Au cabaretier.

Vous, dont les berceaux ſont déſerts,
Si vous voulez avoir chez vous bonne pratique,
De ce joli bouchon parez votre pratique.

LE CABARETIER *chante.*

Si l'on troquoit de femme & de mari
Chez Dautel, & chez Fagnany,
Je leur conſeillerois de fermer leurs boutiques,
Et de louer, pour loger leurs pratiques,
Toute la pleine Saint Denis.

L'HYMEN *chante.*

O l'heureux ménage,
D'une coquette, & d'un cabaretier
Qui ſavent leur métier!
Qu'ils vont mettre tous deux de talens en uſage!
L'un par ſon tripotage
Sait rajeunir le vin;
Et l'autre, avec le blanc, & le carmin,
Rajeunit le viſage.

SCENE III.

ARLEQUIN, UN JEUNE HOMME qui ſe cure les dents, UNE VIEILLE qui tient une bourſe vuide, UN JARDINIER, & UNE JARDINIERE qui eſt groſſe.

ARLEQUIN.

UNe vieille, dont la bourſe eſt vuide, & un jeune homme qui ſe cure les dents! cette ſcene muette parle toute ſeule. *Au jeune homme.* Vous voulez vous démarier, parce que vous voyez le fond de ſa bourſe? Vous avez raiſon. *A la vieille.* Vous, vous vous plaignez apparemment qu'il ne vous a pas donné l'emploi de vos deniers? Vous avez tort. Une vieille qui achete la tendreſſe d'un jeune homme, doit s'attendre, que dès le lendemain du marché, il portera chez ſa voiſine l'argent & la marchandiſe. Voyons, ſi nous trouverons ici de quoi vous aſſortir.

LE JARDINIER *à ſa femme.*

Ah! il y a long-temps que j'attends ce jour bien-heureux.

ARLEQUIN.

De quelle vacation êtes-vous?

LE JARDINIER.

Jardinier, pour vous ſervir.

ARLEQUIN.

Je m'en ſuis douté, en voyant la rondeur de la jardiniere : car la terre d'un jardinier eſt toujours plus fertile qu'une autre.

LE JARDINIER.

Vous me faites plus d'honneur qu'il ne m'en eſt dû. Mais vous voyez ce jeune homme. *Il montre le mari de la vieille.*

ARLEQUIN.

En eſt-ce à lui l'honneur ?

LE JARDINIER.

Je ne dis pas cela ; mais je ſuis ſon jardinier, & il y a quelque temps qu'il vint me trouver, & qu'il me dit : maître Ambroiſe, en récompenſe de tes ſervices, je te veux faire un preſent.... Ah, monſieur..... Oui, maître Ambroiſe, je te donnes en mariage la fille de mon concierge... Oh ! comme il n'avoit pas accoutumé de me faire de ſi grands preſens, je me doutai de ſa ruſe, & je dis en moi-même : je l'attraperai.

ARLEQUIN.

C'eſt-à-dire que vous ne voulûtes pas l'épouſer.

LE JARDINIER.

Oh que ſi ! je l'épouſai, pour mieux découvrir la verité, mais ſi-tôt que nous fumes mariés, je pris la poſte, & je fis un voyage de ſix mois.

ARLEQUIN.

Je vous entends. C'eſt-à-dire que vous

voulûtes voir ; si malgré votre absence ....

LE JARDINIER.

Vous l'avez dit.

LA JARDINIERE.

Oh, l'absence ou la presence ne fait rien à la chose, & le mariage va toujours son train.

LE JARDINIER.

Il n'y a que quinze jours que je suis de retour, & vous voyez.

ARLEQUIN.

Cela ne vous doit point surprendre. Vous qui êtes jardinier, vous devez savoir que les fruits semés sur couche, viennent souvent avant la saison.

LE JARDINIER.

Oh, cela n'est pas naturel.

ARLEQUIN.

Oh que si ! votre femme est peut-être une femme précoce.

LA JARDINIERE.

Monsieur, il dit qu'il n'y a que quinze jours qu'il est de retour, mais il faut qu'il y ait davantage, car le temps m'a bien duré.

LE JARDINIER.

Oh, tu as beau dire, le juge sera de mon côté, car il est homme comme moi.

LA JARDINIERE.

Il a interêt de me justifier, car il a peut-être une femme comme moi.

ARLEQUIN.

Ecoutez, la faute de votre femme eſt une faute d'ignorance, car ſi elle avoit sû calculer, comme vous, les jours & les mois, elle auroit ſi bien pris ſes meſures, que vous ne vous ſeriez apperçu de rien, & il ne faut pas deshonorer une femme, parce qu'elle ne ſait pas l'arithmetique.

LE JARDINIER.

Si vous voulez que je garde ma femme, défendez donc à monſieur de venir chez moi.

LA JARDINIERE.

Gardez-vous-en bien, c'eſt un homme de qualité qui trouveroit fort mauvais qu'on lui fit ce compliment-là.

ARLEQUIN.

Ce ſeroit manquer de politeſſe que de vous oppoſer à l'honneur que monſieur veut bien vous faire.

LE JARDINIER.

Oh, qu'il me laiſſe l'honneur que j'ai, & je le quitte de celui qu'il me veut faire.

L'HYMEN *s'avance & chante.*

Heureux qui par ſon labourage,
Met à profit
L'arbre fourchu du mariage!
La femme a l'avantage
D'être la branche à fruit.
Mais un mari diſcret & ſage
Par ſon bois ſe met en credit.

ARLEQUIN.

D'un arbre roturier dont la tige est jolie,
On voit souvent sortir un noble rejetton:
Et par hazard aussi sur la branche annoblie
Un jardinier pourroit greffer un sauvageon.

Ce trocq-ci est bien aisé à faire. *Au jeune homme.* Monsieur, vous savez mieux que moi l'hypotêque que vous avez sur cette jeune femme. Je vous l'adjuge, tâchez de regagner avec elle, ce que vous avez dépensé à la vieille. *Au jardinier.* Et vous, mon ami, pour vous punir de la folie que vous avez faite, je vous ordonne d'épouser la bonne femme. C'est aux jardiniers qu'il faut donner les terres en friche, & une vieille ne doit point vous embarrasser. Vous trouverez le secret de la rajeunir, comme un vieux poirier, en lui coupant la tête: aussi bien une vieille sans argent, n'a plus que faire au monde.

SCENE IV.

ISABELLE voilée, ARLEQUIN.

ISABELLE.

Monsieur, en faveur de la fête,
Je viens presenter ma requête.

ARLEQUIN.

C'est pour troquer d'époux que vous venez ici;

Mais, madame, pourquoi vous déguiser ainsi ?

ISABELLE.

Vraiment, monsieur, si j'étois refusée,
Et que mon mari sût....

ARLEQUIN.

La petite rusée !
Que j'ai de curiosité
De voir...

ISABELLE.

Oh, n'usez point de votre autorité.

ARLEQUIN.

Découvrez-moi votre visage.

ISABELLE.

Ne me pressez pas davantage.
Je ne puis apporter trop de précaution
Pour ne point troubler l'union
Qui regne dans notre ménage :
Elle est charmante.

ARLEQUIN.

Oh, le plaisant langage !
Ma foi, je crois que vous êtes unis
Comme le loup & la brebis.
Son discours sent un peu le déclin de la lune.
Dites-moi vos raisons.

ISABELLE.

Helas ! je n'en ai qu'une.
En aimant mon mari six mois sont écoulés,
Et je trouve que c'est assez.

ARLEQUIN.

Hon ! ce n'est point cela qui vous rend malheureuse.
Vous ne dites pas tout. Ne soyez point honteuse.
Apprenez-moi le hic de cet aimable époux.
Est-il brutal, est-il jaloux,
A-t-il chez le voisin quelque second ménage ?

ISABELLE.

Non. Mais six mois de mariage.

ARLEQUIN.

D'accord, mais il me faut expliquer mieux le cas.

Dites-le moi tout bas.
Vous a-t-il refusé quelque habit magnifique ?

ISABELLE.

Six mois, monsieur, six mois.

ARLEQUIN.

La chose est sans replique,
Cependant il faudroit savoir de votre époux,
S'il est aussi las d'être à vous.

ISABELLE.

Ah! si vous l'écoutez, monsieur, je suis perdue.
Il consentira qu'on le tue,
Plutôt que de rompre des nœuds
Qui font tout son bonheur.

ARLEQUIN.

Il est bien malheureux
D'aimer une ingrate.
Madame, votre affaire est un peu délicate,
J'y veux réver.

SCENE V.

LEANDRE avec un manteau sur le nez, ARLEQUIN.

LEANDRE.

Monsieur.

ARLEQUIN.

Autre déguisement.
Que voulez-vous de moi ?

LEANDRE.

Je viens secrettement
Vous faire un franc aveu de ma bizarrerie.
Mon épouse est jeune & jolie,
Et je pourrois faire serment

Quelle m'aime fidellement.
Cependant, puis qu'il faut avouer ma foibleſſe,
Je ne puis ſupporter l'excès de ſa tendreſſe,
Et je viens vous prier
De me démarier.

ARLEQUIN.

Je ne m'attendois pas à ce ſujet de plainte.
Il eſt nouveau. Mais parlez moi ſans feinte,
N'avez-vous point, pour briſer ce lien,
Quelque grief plus fort?

LEANDRE.

Comptez-vous donc pour rien
D'être obligé par complaiſance
D'adorer une femme au moins en apparence,
D'épouſer ſon caprice, & de remplir ſes vœux,
De ſuivre pas à pas ſes tranſports amoureux,
Enfin d'être auprès d'elle
Nuit & jour?

ARLEQUIN.

Je ſais bien qu'une épouſe fidelle
Fait voir plus de pays à l'époux complaiſant,
Qu'une maitreſſe à ſon amant.
Mais après tout, il faut prendre courage.
Vingt ou trente ans de mariage
La mettront ſur le pié
D'une bonne amitié.

LEANDRE.

Je n'en croi rien, monſieur; la froideur conjugale
Ne ſera jamais de ſon goût,
Et ſon ardeur toujours égale
Depuis ſix mois a mis ma patience à bout.

ARLEQUIN.

Depuis ſix mois il eſt à la torture.
Depuis ſix mois auſſi... *regardant la femme.* La plaiſante avanture!
De votre cher époux peut-on ſavoir le nom?

ISABELLE.

C'eſt Leandre, monſieur.

ARLEQUIN *à l'homme.*

Comment vous nomme-t-on ?

LEANDRE.

Leandre.

ARLEQUIN.

Justement. La chose est averée,
C'est le mari de la voilée.
Je veux m'en divertir. Ecoutez moi tous deux.
Je vais d'un seul arrêt satisfaire vos vœux.
Vous qui cherchez une femme inconstante,
Croyez que celle-ci remplira votre attente ;
Jamais son trop d'amour ne vous fatiguera,
Et du moment qu'elle vous connoîtra,
Je vous réponds de son indifference.
Pour vous, *à la femme*, dont la volage instance
A pour but de changer, pour changer seulement,
Vous consentirez aisément
A l'hymen que je vous propose :
Mais il n'est point de bail sans clause,
Et je veux absolument
Que sans résister un moment,
Vous vous preniez tous deux.

ISABELLE.

Quoi donc, sans se connoître ?

ARLEQUIN.

Vous aimez mieux, peut-être,
Garder l'époux que vous avez ?

ISABELLE.

Que vous m'embarrassez !

ARLEQUIN.

Epouser au hazard, c'est la bonne methode,
Rien n'est plus à la mode,
Et tous les jours on unit mille époux,
Qui se connoissent moins que vous.

Allons, allons, de peur que ce mari, dont vous êtes lasse, & que cette femme qui vous aime si tendrement, ne viennent

s'opposer au troc, il faut vous marier promptement. Allons, donnez-vous la main, je vous dispense d'attendre l'ordre de la ceremonie, & je vous marie dès-à-present.

LEANDRE & ISABELLE *s'épousent, puis se découvrent. Le gouverneur qui reconnoît qu'il a été trompé, & que c'est sa femme qu'il vient de marier à Leandre, après les premiers emportemens, consent d'en épouser une autre, ratifie leur mariage, & ordonne la fête qui suit.*

ARLEQUIN *s'adressant à l'hymen qui est au même poste où il étoit avant la ceremonie.*

Hymen, pour aujourd'hui faites cesser les plaintes,
Fermez bien cette main si pleine de malheurs;
Rallumez vos flammes éteintes
Et changez vos chaînes en fleurs.

Aux nouveaux mariés.

O troupe moins mal-assortis,
Pour vous bien réjouir, songez combien d'époux
Vont vous porter envie,
Et voudroient, comme vous,
Goûter en un seul jour les charmes du veuvage,
Et les plaisirs d'un nouveau mariage.

L'HYMEN *chante.*

Craignez le premier feu du flambeau de l'hymenée,
Il brille autant que celui de l'amour:
Mais bien souvent, en moins d'un jour,
Sa flamme se change en fumée.

Les violons jouent un menuet, & tous les époux moins mal-assortis passent en dansant deux à deux, & l'hymen les marie.

L'HYMEN *chante.*

Tu dis qu'en troquant de femme,

Tu trompes ton compagnon ;
Toi, tu le penses dans l'ame :
Vous avez tous deux raison.
Mais avant que le coq chante,
Je crains bien que le plus fin
Du marché ne se repente,
En regrettant sa catin.

ARLEQUIN *reprend.*

Car toujours la plus charmante
C'est la femme du voisin.

LE CABARETIER *dont la femme laide a épousé le procureur.*

Le seul défaut de ta laide,
C'est qu'elle achete un amant :
Aussi cher que quand tu plaides,
Tu payes un témoin Normand.

LE PROCUREUR *dont la femme coquette a épousé le cabaretier, répond.*

Si jamais la tienne attrape
La clef du coffre au magot,
Que de plumets par étape
Te grugeront comme un sot !

ARLEQUIN *reprend.*

Quand la femme met la nape,
Le mari paye l'écot.

LA JARDINIERE *qui a épousé le jeune homme.*

Quitter le compere Ambroise
Pour un jeune damoiseau,
C'est bien troquer en matoise
Sa miche pour du gâteau.

LE JARDINIER *répond.*

Mais la fille de village
Se lasse de pain au lait.
Le chat revient au fromage,
Et la servante au valet.

ARLEQUIN *reprend.*

Le pain bis pour le ménage,
Vaut bien mieux que le pain mollet.

On continue à danser.

ARLEQUIN *au parterre.*

En faveur de notre fête,
Combien d'époux à l'envi,
Sans me presenter requête,
Vont changer de femme aussi !
Mais tel qui sans privilege
Cherche à rire chez autrui,
Retrouve après ce manege
Le voisin qui rit chez lui.

LES
ORIGINAUX

LES ORIGINAUX OU L'ITALIEN.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au theâtre par monſieur de D. L. M. & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le treiziéme jour d'Août 1693.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

DU RIMET, auteur. Thalie.
ARLEQUIN, PIERROT, MEZZETIN, CINTHIO, Comediens.

ACTEURS DE LA PIE'CE.

GOGUET, pere de Colombine.
COLOMBINE.
PIERROT, MARINETTE, domeſtiques de Goguet.
OCTAVE amant de Colombine.
PASQUARIEL, MEZZETIN, ARLEQUIN, valets d'Octave.
LE VIDAME de Cotignac, *Arlequin.*
DE LA GAMME, muſicien. *Mezzetin.*
DE SENE'CASSE, medecin. *Le Docteur.*

La Scene eſt à Paris.

LES ORIGINAUX OU L'ITALIEN.

PROLOGUE.

Tous les comediens ſont couchés ſur le theâtre, dormans. La ſymphonie joue un ſommeil, dans le goût de celui d'Amadis.

DU RIMET.

OU diable ſont donc ces meſſieurs? Il y a plus d'une heure que je me ſuis fatigué inutilement à les chercher. Il me ſemble pourtant qu'à l'heure qu'il eſt, ce doit être ici leur gîte. Que vois-je? Quel beau ſpectacle eſt-ce donc que ceci? Voilà de tout-à-fait plaiſantes figures! Hola, ho, meſſieurs, hola, ho? Eſt-il temps de dormir? *Debout, debout, promptement de-*

bout : pour ma piéce nouvelle il faut préparer tout. Rien ne remue. Ignorent-ils qu'il n'eſt pas permis de s'alliter en plein theâtre, & croyent-ils qu'Arlequin en aït plus de droit que Liſiſcas ? *Holà, ho, debout, debout, promptement, debout, pour ma piéce nouvelle il faut préparer tout.* Peſte de ronfleurs ! Je déſerte le barreau pour les ſervir de toute l'étendue de mes talens ; & les ingrats me laiſſent égoſiller ſans répondre. Hola, hola, debout ? Et mot de tous côtés. Quoi ? pas un ne ſecouera l'oreille ? Morbleu, j'enrage, & je ſerai contraint de ſifler ces animaux-là. Je croi que le ſiflet & l'argent ſont les ſeuls éperons qui les hâtent d'aller. De bout.... *Il va leur ſifler aux oreilles, pendant qu'on répete le ſommeil.*

ARLEQUIN *chante en ſe réveillant.*

Ah ! j'entends un bruit qui nous preſſe
De nous raſſembler tous.
Le charme ceſſe,
Eveillons nous.
TOUS.
Le charme ceſſe,
Eveillons-nous.

DU RIMET.

Qu'eſt-ce donc, meſſieurs ? quelle momerie ? Feriez-vous une répétition d'Amadis ?

ARLEQUIN.

Un mot d'éclairciſſement, s'il vous plait, mon cher monſieur du Rimet. Notre ſom-

meil eſt de gens qui ne ſavoient rien de mieux à faire. Suivant le reſultat de la derniere diéte de l'hôtel de Bourgogne, cét aſſoupiſſement devoit tenir en léthargie nos chagrins & nos talens, juſqu'à ce qu'un jour plus favorable eût rempli les vuides de notre théâtre. Car enfin, comme dit excellemment Ariſtote, *Natura abhorret vacuum*, & encore plus *comedia*. Pour en venir à l'exécution, nous prîmes chacun à notre gré un remede des plus ſuporatifs. Le ſeigneur Cinthio fut le premier endormi, grace à la moitié du prologue d'Aſtrée, qui en fit l'opération.

PIERROT.

Pour moi, monſieur, je n'ai point pris d'autre ſomnifere que le rôle que vous m'avez donné.

DU RIMET.

En vous remerciant, monſieur Pierrot. Bien de l'honneur pour mon ouvrage.

OCTAVE.

Pour moi, je l'avouerai, il m'a fallu prendre du jus de pavot.

DU RIMET.

Je n'en doute point, ſeigneur Octave. C'eſt l'émétique de l'inſomnie; & une tête amoureuſe comme la vôtre, ne ſe tranquiliſe guéres à moins.

MEZZETIN.

Pour moi, plus fin qu'eux tous, je me ſuis fait bercer par Bacchus. *Il chante.*

C'eſt à toi
Que je dois
Les plus longs ſommeils de ma vie.

ARLEQUIN.

Je me ſuis ſervi de la même recette.

DU RIMET.

Alte-là, de grace. Il m'importe peu de quelle maniere vous vous ſoyez livrés au ſommeil, il s'agit maintenant de jouer ma piéce, d'y donner tout l'agrément que j'attens de vous; de joindre au ſel de l'expreſſion, s'il en eſt, l'eſchalotte & la muſcade d'un jeu naturel & divertiſſant. Mais ſurtout, quelque ſuccès qu'ait la piéce, je m'en lave les mains; ne vous en prenez qu'à la ſaiſon: car, voyez-vous, il en va d'une comedie tout au rebours des autres productions de la nature. En été rien de ſi morfondu, en hyver rien de ſi vif & de ſi chaud; & ſouvent telle piéce agoniſante dès la premiere répreſentation, ſe remet ſur pied & fleurit dans tout le cours d'un hyver, qu'on n'auroit pas ſouffert quatre jours, ſi le ſort moins favorable à l'auteur eut reculé ſon exécution juſqu'aux vacances.

CINTHIO.

Vous avez vos raiſons pour nous prévenir, monſieur du Rimet. Vous craignez peut-être que quelque deſobligeante ſymphonie ne condamne votre piéce au cabinet....

DU RIMET.

La ſaiſon.

CINTHIO.

Et qu'un vuide fâcheux ne ſe rempare demain de notre theâtre.

DU RIMET.

La ſaiſon. Car après tout, Moliere lui-même reſſuſcitât-il avec un chef-d'œuvre nouveau, dites-moi, je vous prie, pourroit il raſſembler pour le voir tant de jeunes guerriers qui ſe hâlent au ſoleil de Flandres? Tant de femmes affligées de la perte d'un ſous-mari, qui vont paſſer en recluſes, dans une maiſon de campagne, le fâcheux *interim* qui les éloigne d'un jeune officier? Vaincroit-il le ſcrupule de ces femmes délicates, qui croiroient commettre un attentat contre leur ſanté, de venir à la comedie ſans manchon? Redreſſeroit-il les travers du goût de ces jeunes gens qui ne viennent ici que pour lorgner les beautés des loges, & qu'on n'y voit jamais quand ils deſeſperent de trouver matiere à leurs œillades? Arracheroit-il enfin des genoux de leurs belles tant de conſeillers & de financiers, qui ne ſongent qu'à profiter du temps qu'ils ont à ſoupirer avec eſpoir?

PIERROT.

Jarniguoi, vous jaſez tout comme une comedie!

DU RIMET.

Mais c'eſt trop s'amuſer à la moutarde, mettez-vous en état d'officier ma piéce. Je me repoſe de ſes interêts ſur l'habilité du ſeigneur Cinthio, le tendre du ſeigneur Octave, le bouffon de Mezzetin, l'agilité de Paſquariel, le naïf de Pierrot, les bons mots, & la ſoupleſſe d'eſprit d'Arlequin, la mémoire ingenieuſe de Colombine, & l'agrément de Marinette, je vous ſuis caution que ſi tout fait ſon devoir, les ſiflets n'y mettront point le nez.

CINTHIO.

Méchante caution, ne vous en déplaiſe. Nous avons, nous autres hommes, des ſentimens de pere pour nos productions, qui nous faſcinent extraordinairement les yeux. Nous n'y voyons qu'or & pierreries, quand les autres n'y voyent que paille & que fumier. Croyez-moi, nous le ſavons par experience, chaque auteur croit ſa piéce un phenix, ne fut-elle pas ſeulement digne du nom de chauve-ſouris.

DU RIMET.

J'en demeure d'accord; mais c'eſt à vous à n'en pas être les duppes, & à ne pas deshonorer le theâtre par les heures perdues d'un fat, qui couſant bout à bout cinq ou ſix méchans dialogues, s'imagine conſtruire une comedie inſifflable.

CINTHIO.

Mon dieu ! nous n'avons pas tant de tort que l'on penſe. L'exécution devient ſouvent l'écueil d'un ouvrage, qu'à la lecture on auroit pris pour quelque choſe. Tenez, ce ſont de ces tableaux du premier jour de May, chef-d'œuvre dans la chambre, moins qu'apprentiſſage au parvis.

THALIE *deſcend dans une machine.*

Acteurs, reconnoiſſez Thalie,
La muſe de la comedie.
Ne craignez point des ſpectateurs laſſés
L'harmonieuſe colere.
Jouez en paix, ce vous doit être aſſez
Que du ſuccez je me faſſe une affaire.
Des ſifflets mon pouvoir ſaura vous garantir,
Et je conjure le parterre,
De ne me point faire mentir.

TOUS.

Nous conjurons tous le parterre
De ne la point faire mentir.

ACTE I.

SCENE I.

OCTAVE, MEZZETIN, ARLEQUIN.

OCtave parle de la difficulté qu'il trouve à obtenir Colombine, avec Arlequin & Mezzetin, qui font les plaiſans, en lui donnant des conſeils. Octave leur donne de l'argent pour les engager à le ſervir, & ſe retire. Au lieu de ſonger à lui, ils s'enyvrent, & parlent de la guerre à tort & à travers. Octave revient, qui de colere, tire l'épée contr'eux pour les frapper.

SCENE II.

PASQUARIEL, OCTAVE.

PAſquariel arrive, qui arrete Octave, & donne lieu à Arlequin & à Mezzetin de s'enfuir. Il apprend d'Octave la cauſe de ſon emportement, & lui promet de le ſervir. Il lui dit que Goguet a deſtiné Colombine à un italien riche; mais que dans l'incertitude qu'il vienne en Fran-

te, il lui a laiſſé la liberté de voir le monde, afin qu'en tout cas elle ne manque point de bons partis : Qu'il jouiroit lui-même de cette liberté, s'il n'avoit pas été ſurpris dans le jardin avec Colombine à une heure indue, mais que malgré cela il n'a qu'à écrire un billet à Colombine, & qu'il ſe charge de le faire tenir. Ils ſortent.

SCENE III.

Le theâtre repreſente l'apartement de Colombine.

COLOMBINE écrivant ſur une table, PIERROT aſſoupi ſur une chaiſe.

COLOMBINE.

BOn! je m'en ſuis tirée, ce me ſemble, aſſez à mon honneur. La ſcene eſt du temps, les caracteres en ſont copiés ſur des originaux encore bien mangeans. Il n'en faut pas davantage, le ſiécle eſt en goût de ſatyre. Il ne me reſte plus qu'à en demander l'avis à Pierrot. La nature doit toujours être la premiere critique de mon ouvrage. Pierrot ? Pierrot ? Allons donc ? tu te deſœuvres à toute heure par des aſſoupiſſemens hors de ſaiſon.

PIERROT *bâillant.*

J'arniguoi..... morguoi..... j'enrage. Voyez que vla qu'eſt biau de m'éveiller !

j'allois ſans vous, achever le plus beau fait d'armes qui ſe ſoit jamais vu.

COLOMBINE.

Comment, Pierrot ? Le dieu Morphée te regaloit-il de quelque belle chimere ?

PIERROT.

Tenez, voyez un peu ce que c'eſt que de lire de beaux livres ! je m'imaginois être à la tête de quatre cens mille hommes. Voyez ſi j'avois bonne mine ! j'arrangeois mon monde tout comme vous arrangez vos livres ; & puis, je marchois tête baiſſée contre le grand Turc, qui guidoit une populace comme la mienne. Oh dame, lui, il eſt bien nommé ; il étoit deux fois haut comme notre maiſon. J'avois déja eſtramaçonné la moitié de ſes troupes, & j'avois le bras levé ſur lui, quand vous avez detourné le coup en m'éveillant.

COLOMBINE.

C'eſt dommage, Pierrot ; c'étoit de quoi t'éterniſer.

PIERROT.

Mais, pour parler franchement, j'ai encore plus de regret à mon ſomme qu'à mon rêve. Je ne repoſe ici non plus qu'un jaloux. Il faut que Pierrot ſoit le camarade de vos veilles, & je ſai ce qu'il m'en coute ; j'en ai un peu plus d'eſprit ; mais j'en ſuis quatre fois plus maigre.

COLOMBINE.

Quoi, Pierrot, te laſſerois-tu de te dé-

craſſer la conception ; & ne te ſens-tu pas tout un autre homme, depuis que tu es avec moi ?

PIERROT.

Il eſt vrai que quand je vins ici, je diſois par fois un mot pour l'autre ; mais je ne prenois pas dix pour vingt ; & à preſent, j'ai l'eſprit embabouiné de tant de vetilles, que je pourrois bien m'y tromper, oui. Au moins je vous en avertis, ne me payez point mes gages quand je travaille à mes remarques ſur Vaugelas. Je ne ſai non plus ce que je fais dans ce temps-là, que votre pere quand il a ſes vapeurs.

COLOMBINE.

Oh ça, Pierrot, écoutes-moi à ton tour. Je te veux demander ton ſentiment ſur une ſcene qui vient de m'échapper.

PIERROT *prenant une chaiſe.*

Attendez donc que je me mette à mon aiſe : il faut être aſſis pour bien juger de quelque choſe. Ça, parlez à preſent, je vous défie de faire perdre contenance à ma cenſure.

COLOMBINE.

Tiens, Pierrot, imagines-toi un jeune officier déhanché cavalierement, débraillé avec appareil, & ſurmonté d'une plume blanche, qui fait la moitié de ſon mérite ; entrant d'une langueur riante dans la chambre de ſa maitreſſe. Enfin, ma reine, c'eſt

à ce coup que la gloire exile ma tendreſſe ſur les frontieres, & qu'il faut laiſſer flétrir les myrthes, pour aller cueillir les lauriers.

PIERROT.

Je n'aurois pas mieux débuté.

COLOMBINE.

Fais-toi à preſent l'idée de quelque belle brune, raiſonnablement coquette, qui ne permet à ſon cœur que de ces amours d'amuſement, où, pour un grain de raiſon, il entre d'ordinaire un gros de caprice. C'en eſt donc fait, chevalier, me voilà veuve juſqu'au quartier d'hyver? Helas! les méchans hommes, quand j'y penſe, qui ont été les premiers aſſez fous pour s'aller battre en ceremonie, contre des gens qu'ils ne connoiſſoient pas. En verité, chevalier, je ne regrette jamais tant les utilités de la paix que dans l'inſtant fâcheux de nos deſunions. *L'officier.* J'ai pourtant de terribles ſecouſſes de jalouſie, mon aimable. Je m'imagine que vous avez fait proviſion d'adorateurs pour la campagne, & je ne pars pas bien raſſuré contre les viſites du prodigue Boiſſet, & de l'amoureux Magiſtrat. *La coquette.* Fi donc, chevalier! Peux-tu les honorer de tes ſoupçons? Le premier n'eſt bon que dans une conference, & on s'ennuye du ſecond au bout d'un quart-d'heure. Tu ſais que je ne m'engage que par des manieres amuſantes; & hors

quelques abbés qui s'en eſcriment un peu, les ſeuls gens d'épée ont droit d'y réuſſir. *L'officier.* C'eſt à dire ; mon aimable, que c'eſt l'academicien petit collet, qui battra l'allarme pour mon cœur. *La coquette.* A quoi ſonges-tu, chevalier ? c'eſt le plus faux merite que je connoiſſe, & en deux ans il ne m'a été bon qu'à me défaire de quelques accens de ma province. *L'officier.* Et ce jeune homme d'auteur, qui s'eſt acquis le droit de ſe veautrer ſur le theâtre italien, par une piéce digne d'être piloriée au Parnaſſe, comme l'opprobre de la republique des lettres, qu'en ferez-vous ? *La coquette.* Il ſera toujours notre *la Couture*, par ſes extravagances rimées, & ſes galanteries du college. Enfin, ma belle, vous me promettez neutralité pour toutes ſortes d'objets. . . . Enpeux-tu douter ſans outrage. . . . C'eſt aſſez, je pars le plus heureux des hommes. . . . Adieu, chevalier. Menages bien ton ſang, & ſur tout ton tein. . . . Adieu, ma belle, ménagez bien vos appas, & ſur tout votre argent. Vas, vas, avant que de rien confier au ſort, je te réponds de deux lettres de change du même ſtile que l'année paſſée. Adieu donc, ma belle, je vous quitte ſur la bonne bouche. *A Pierrot.* Hé bien, Pierrot ? *Elle le va reveiller.* L'animal ! Pierrot ?

PIERROT *bâillant.*

Ah, ah! Il y a là de beaux endroits, ſur tout cet officier.... que vous piloriez... à cauſe de la neutralité. Continuez.... Il n'y a pas le mot à dire.

COLOMBINE.

Leves-toi, maraut. Je te montrerai à recevoir ſi mal l'honneur qu'on te fait.

PIERROT.

Dame, mademoiſelle, c'eſt votre faute. Je ne dors pas ici la moitié de ma refection, & le ſommeil ne veut rien perdre de ſes droits; quand on lui rabat de ſa nuit, il ſe récompenſe ſur le jour. Ma mere m'avoit pourtant bien recommandé de ne jamais m'endormir devant les filles.

COLOMBINE.

De tout autre que de ta mere l'avis ſeroit ridicule, & je ne vois pas qu'aucune de tes poſtures....

PIERROT.

Hé pargué, pourquoi non? Je me ſuis bien ſentu.... là..... comme une revolution d'humeur, en voyant dormir Marinette. Eſt-ce pas queuſi queumi?

COLOMBINE.

Tais-toi.

PIERROT.

Tenez, voilà votre pere qui vient vous rendre viſite.

SCENE

SCENE IV.

GOGUET, COLOMBINE, PIERROT.

GOGUET.

HE bien, ma fille, toujours dans le bel eſprit, ſans ceſſe entêtée d'ouvrages dramatiques, & il n'y a pas moyen de te mettre en goût de mariage?

PIERROT.

Ma foi, monſieur, les filles s'y mettent aſſez d'elles-mêmes.

COLOMBINE.

Je vous avouerai, mon pere, que le ſeul bel eſprit m'enchante, & que comme le mariage eſt pour toute la vie, je croi qu'il eſt bon de ſe choiſir un époux, dont l'agrément ſoit à l'épreuve des années. Car enfin, ne demeurerez vous pas d'accord que c'eſt un grand charme de trouver dans un mari même matiere à ſa tendreſſe, & de voir ſur les débris d'une jeuneſſe aimable s'elever un mérite encore plus charmant? Autrement, mon pere, l'averſion vient en poſte troubler un naiſſant ménage, & l'on ſe veut un mal mortel d'avoir cru ſes ſens, quand le ſeul remede eſt de prendre patience.

PIERROT *à Goguet.*

Au moins, ce petit bout de fille-là nous dame le pion à tous deux.

GOGUET.

Hé bien ſoit ; ma fille. L'eſprit eſt agréable, je ne le conteſte pas : mais fait-il fortune au ſiécle où nous ſommes ? Vas, vas, crois-moi, le Parnaſſe eſt à cent mille lieues du Perou, & cent exemples journaliers ne prouvent que trop cette geographie. Comptes un peu les piſtoles de ce craſſeux malgré lui, qui n'a jamais pu que coudre un cinquiéme acte aux Freres mal unis. Songes à ce colimaçon renfermé, qui des pyramides de Rome s'eſt refugié chez Porphirogenete, & qu'on a fait taire à la fin, pour trop montrer les cornes aux gens.

PIERROT.

C'eſt un plaiſant colimaçon ! il montroit les cornes ſans ſortir de ſa coquille.

GOGUET.

Vois la cataſtrophe de ce fameux Phaeton, qui s'eſt élevé ſi haut dans une piéce, pour tomber ſi bas dans l'autre ? Songes à ce poupin ingenieux, qui faiſant bonne figure tant qu'il eſt reſté à Paris, s'eſt allé faire donner le coup de dague à veniſe ? Vois enfin, cet acteur veteran tant regretté, dont le ſecond tome n'a jamais pu parvenir à l'impreſſion ?

PIERROT.

Mais, monſieur, ſans aller plus loin, fais-je fortune, moi qui regorge de talens?

COLOMBINE.

Enfin, mon pere....

GOGUET.

Enfin, ma fille, il faut deſcendre du haut de ton genie au choix d'un époux. J'attens de jour en jour l'italien que je te deſtine. Mais juſqu'à ce que ton devoir fixe ton inclination, pour qui d'entre tous ceux que tu vois te ſentirois-tu quelque penchant? Le vidame de Cotignac?

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous, mon pere? Suis-je fille à me payer de fanfaronade?

GOGUET.

Que dis-tu donc du muſicien, monſieur de la Gamme?

COLOMBINE.

Je me paye encore moins de chanſons.

GOGUET.

Et du medecin, monſieur de Senécaſſe?

COLOMBINE.

C'eſt mon horreur.

GOGUET.

Horreur tant qu'il vous plaira, ma fille; je vois bien que vous révaſſez encore à cet Octave. Mais trêve d'entêtement. Il n'eſt pas aſſez riche, pour être votre fait; & gardez-vous ſur les yeux de votre tête....

UN LAQUAIS.

Monſieur, c'eſt monſieur le vidame de Cotignac.

GOGUET.

Qu'il entre.

PIERROT.

Le plaiſant perſonnage que ce monſieur le vidame!

SCENE V.

COTIGNAC, GOGUET, COLOMBINE, PIERROT.

COTIGNAC *à Colombine, prononçant en Gaſcon.*

BOn jour, ma belle. *En frappant ſur l'épaule de Goguet.* Serviteur, bon homme. Je viens vous accommoder de mon aprés-ſouper. La lune n'eſt point belle, il ſouffle un vent de côtes; vous ſerez de ma promenade de ce ſoir.

GOGUET.

Je reſſens, monſieur, tout le plaiſir poſſible de l'honneur...

COTIGNAC.

Sans compliment, bon homme. *A Pierrot.* Hola hé, homme blanc, cherches quelqu'un de tes camarades, qu'on aille

dire au premier de mes gens qu'il me vienne donner un siége.

PIERROT.

Dites-moi auparavant, monsieur, de quelle couleur sont vos gens?

COTIGNAC.

De quelle couleur dis-tu?

PIERROT.

Oui.

COTIGNAC.

Ils sont, mon ami.... Hé, morbleu, de quoi te mets-tu en peine? Sais-tu qu'un valet curieux est mon aversion? oui, le diable m'emporte, si un domestique s'offrant à moi, osoit s'informer de ses gages, je lui répondrois par un geste de pied ou de main dont il se souviendroit quelques quarts-d'heures.

COLOMBINE.

Vous êtes prompt, monsieur de Cotignac.

COTIGNAC.

Comme un éclair.

PIERROT.

Il fait l'entendu, à cause qu'il est entr'eux deux.

COLOMBINE.

Donnes des siéges, Pierrot, sans marmotter.

COTIGNAC.

Un fauteuil pour moi, mon ami. Je n'ai

de l'eſprit que quand je m'allonge. *En s'aſſeiant.* Ah ! je ne ſuis jamais ſi fatigué que quand je ſoupe à l'auberge. J'ai quatre étrangers à ma table, au diable ſi pas un s'entend, ou peut ſe faire entendre.

GOGUET.

Vous êtes bien ſimple ! Que ne cherchez-vous quelque compagnie où vous ayez plus d'agrément ?

COTIGNAC.

Bon, c'eſt bien la peine ! Je n'y ſoupe qu'une fois par jour.

COLOMBINE.

C'eſt être trop ſobre de la moitié, pour un homme de vos cantons.

COTIGNAC *à Goguet.*

Pour vous, toujours frais & gaillard ? Ma foi, tant vous avez l'air jeune, vous me paroiſſez retombé dans le plus reculé de votre enfance.

GOGUET.

Tout le monde me fait le même compliment.

COTIGNAC *à Colombine.*

Et vous, la belle, depuis notre derniere entrevue, mon mérite a-t-il bien plaidé ma cauſe, & votre cœur eſt-il dans la réſolution de me faire meilleur viſage que de coutume ?

COLOMBINE.

Monſieur, mon cœur a toujours été dans

une ſituation indifferente, que vous n'avez point encore alterée.

COTIGNAC.

Ecoutez, je ne ſuis pas accoutumé aux longs ſiéges, & je n'ai point encore attaqué de cœur aſſez fanfaron, qui ne battît la chamade avant quinzaine.

COLOMBINE.

Je me propoſe pourtant de me défendre un peu davantage, & je ne vous croi pas aſſez bien muni pour faire ſi-tôt bréche à mon cœur.

COTIGNAC.

Bon, pour des novices qui bégayent encore une déclaration, & qui ont beſoin d'épeler l'aveu d'une femme pour l'entendre! Mais moi, cadedis, dont le ſimple aſpect prêche l'amour, vous pretendriez me faire ſoupirer comme un benêt, ſans ſavoir à quoi m'en tenir? Nenni, de par tous les diables, nenni. *A Goguet.* Me le conſeilleriez-vous, bon homme?

GOGUET.

En effet, monſieur, les privileges des gens de votre ſorte doivent s'étendre un peu loin; & quand on eſt de bonne maiſon comme vous êtes....

COTIGNAC.

Qu'appellez-vous, de bonne maiſon? Je ſuis le doyen de la nobleſſe de mon pays, moi, & les racines de mon arbre genealo-

gique ont gagné terre ſi avant dans les ſiécles paſſez, qu'il eſt abſolument impoſſible de les déterre.

GOGUET.

D'ailleurs, la nobleſſe étant étayée d'un merite perſonnel....

COTIGNAC.

Encore pis. J'y ſuis grec ſur le mérite perſonnel; & il n'eſt point de climat ſi dépeuplé d'armes & de belles, où je n'aye été chercher la gloire & les bonnes fortunes. Champion de Mars, champion d'amour, tout a ſuccombé ſous mes coups.

COLOMBINE.

Je trouve, monſieur, dans vos manieres de parler beaucoup d'accent du pays.

COTIGNAC.

Accent du pays? fort bien! Vous me voulez rompre en viſiere? Tel eſt le deſtin de ma vie, que tout y paroit inventé. Mais je vous répons ſur ma parole, que je n'outre pas d'un atome.

COLOMBINE.

Vous ſavez qu'on ſe défie volontiers de l'amour propre d'un Gaſcon.

COTIGNAC.

Je n'y donne point, moi. Tenez, voici la gloire. A Vienne je déloge le turc d'un baſtion; à Philiſbourg je force un retranchement; à Mons j'emporte un ouvrage; & à Fleurus j'enfonce moi ſeul cinq ou ſix bataillons.

GOGUET.

A ce compte, monſieur, malheureux le parti dont vous n'êtes pas.

COTIGNAC.

Voici l'amour. Je viens à Paris; une belle me voit & m'aime, l'un ſuit de l'autre. Elle ſe trouve de mon goût, je me rends tous les jours chez elle à certaine heure; le manége dure quelque temps, elle s'enjalouſe, nous rompons. Moi je renvoye genereuſement le portrait & les lettres, ne reſervant pour moi qu'une écharpe & quatre cens piſtoles, ſeulement pour me ſouvenir d'elle: N'eſt-ce pas agir en brave homme, cela?

COLOMBINE.

Tout-à-fait, c'eſt à vous d'avoir des intrigues.

COTIGNAC.

Allez, allez, vous en verrez bien d'autres, mes mémoires ſont ſous la preſſe.

GOGUET.

Quoi, monſieur, vous donnez au public un détail de toutes vos avantures?

COTIGNAC.

Oui, je fais encore cela pour lui. Ce ſera pourtant un meuble d'arriere-boutique; car il eſt dans le cours de ma vie des particularités qui importent terriblement aux couronnes.

PIERROT *par deſſus le fauteuil.*

Dites donc, monſieur le vidame, vous ne vous mouchez pas du pied, à ce que je vois?

COTIGNAC *ſe levant.*

Quoi? Tu as l'effronterie de m'écouter, maraut?

PIERROT.

Vraiment, j'écoute bien quelquefois ramager la linotte de notre ſavetier.

COTIGNAC *tirant ſon épée.*

Ah, tu jaſes! J'en ſuis bien aiſe! il ne t'en coutera qu'un tronçon de nez. Je te montrerai à encanailler ma converſation!

PIERROT.

A moi!

Il court après Pierrot; & Goguet & Colombine courent pour l'arrêter. La chambre ſe referme.

SCENE VI.

PASQUARIEL, OCTAVE.

PAſquariel reçoit une lettre d'Octave, & lui promet de la faire tenir à Colombine. Il lui dit qu'il attend un muſicien nommé la Gamme, & ſes violons, pour donner la ſerenade.

SCENE VII.

ARlequin d'un côté, Pierrot de l'autre, Paſquariel au milieu, font une ſcene de nuit. Pierrot rentre dans la maiſon de Goguet. Paſquariel dit à Arlequin d'éviter la colere d'Octave. Arlequin le prie de faire ſa paix, & s'en va.

SCENE VIII.

LA GAMME *après pluſieurs lazzi reconnoit Paſquariel. La ſerenade ſe donne, & la Gamme chante ceci.*

HAutbois, à mes tendres chanſons
Joignez la douceur de vos ſons:
Portez juſqu'au lit de ma belle
La tendreſſe & l'amour que je reſſens pour elle.
Redoublez vos accords, hautbois, efforcez-vous

De ſervir mon amour extrême.
Eveillez la beauté que j'aime,
Et laiſſez dormir les jaloux.

PASQUARIEL *donne la lettre à Marinette, qui paroit à la fenêtre.*

OCTAVE *veut payer la Gamme, & le remercie de la ſerenade qu'il a donnée à Colombine. La Gamme, au nom de Colombine, change de ton, & dit qu'elle eſt ſa maitreſſe. Octave tire l'épée; Goguet paroît à la fenêtre en bonnet de nuit; Pierrot ſort avec un mouſqueton qu'il tire, & le premier acte finit.*

ACTE II.

SCENE I.

Le theâtre repreſente l'apartement de Colombine.

COLOMBINE *ſeule.*

O Mon cher Octave, faut-il que je voye ſi peu de jour à notre bonheur! faut-il qu'avec le deſeſpoir de n'être jamais à toi, j'aye encore le déplaiſir de ne te pas voir! Au moins m'eſt-ce une conſolation de n'avoir rien à me reprocher. Je feins un entêtement pour l'eſprit, afin que ſi l'italien qu'on me deſtine n'en eſt pas bien partagé, comme il y a apparence, j'aye une répu-

gnance toute prête pour opposer à notre mariage. Mais j'entends mon pere. Il faut changer de ton. *Elle prend un Moliere.* O charmant Moliere ! mes plus chers délices ! auteur cent fois inimitable ! ah, qu'un époux comme toi seroit bien l'objet de mes désirs !

SCENE II.

GOGUET, COLOMBINE.

GOGUET.

ENfin le sort est jetté, on ne trouvera jamais Colombine sans un Moliere à la main ; c'est son épée de chevet.

COLOMBINE.

Pourriez-vous bien m'en savoir mauvais gré ? Alexandre dormoit moins noblement sur Homere, que je ne veille avec cet aimable auteur. Quel plaisir, en lisant ses charmantes copies, de promener son idée sur mille originaux posthumes, qui sont tous les jours les piéces justificatives de la bonté de ses caracteres !

GOGUET.

Oui, ma fille, c'est un fort habile homme : mais il est temps pour tout. L'amusement ne doit point marcher devant le nécessaire, & tu devrois me seconder dans le dessein que j'ai de t'établir.

COLOMBINE.

Quel plaiſir de voir dans ſes œuvres le portrait prophetique d'un tartuffe abuſant de la confiance des plus honnêtes gens, qui ne leve le maſque qu'au dommage de ſes trop crédules bienfaicteurs!

GOGUET.

Encore un coup, je n'ai que faire de tes applications, & tu me ferois bien plus de plaiſir....

COLOMBINE.

Tantôt je m'y remets ce valetudinaire chimérique, qu'on ne trouve jamais qu'avec un bouillon dans le corps, de l'une ou de l'autre eſpece : tantôt je m'y remets ce bourgeois entêté de gentilhommerie, qui friponne à toutes jambes, pour acheter en bref une charge de ſecretaire du roi, & tranſpoſer inſolemment ſon enſeigne de ſa boutique à ſon caroſſe.

GOGUET.

En verité, ma fille, ton bel eſprit degenere en entêtement.

COLOMBINE.

Tenez, il n'a manqué que le portrait de ces partiſans, qu'on ne voit manier l'argent qu'avec des mains de gomme, & qui ſavent diſtribuer à tous les états de la vie cinq ou ſix enfans gros ſeigneurs.

GOGUET.

Eſt-ce donc fait, Colombine? Ne parle-

ras-tu jamais que de ce qu'on ne te demande pas ? Quittes ton livre, ſonges que Goguet ton pere t'interroge, écoutes-moi. Tu me parois d'un grand ſerieux, pour être ſi près de ta nôce. Je ne te ſoupçonne pas de craindre cette ſorte d'engagement ; tu ſerois la premiere fille qui eut peur d'un mari.

COLOMBINE.

Je n'ai peur, mon pere, que de ne le trouver pas aſſez aimable, & je ne répondrois pas de pouvoir me ſoumettre à vos ordres, s'il manquoit du côté de l'eſprit.

GOGUET.

Bon, ſi tu le voulois faire remplir quelque place d'académie : mais c'eſt un mari qu'il te faut, & ce n'eſt pas de beau genie dont ils ont le plus de beſoin.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous, mon pere ? Je ſai bien que ſi j'avois fait des loix, moi, la premiere & la plus valable cauſe d'un divorce auroit été l'impuiſſance d'eſprit.

GOGUET.

Il eſt peu de femmes de ton goût, Colombine ; & c'eſt bien aviſé au ciel de ne t'avoir point poſté dans le monde en legiſlatrice, tout ſon ſexe auroit fulminé contre. Mais je te laiſſe. Je n'ai que deux mots à te dire : ſonges à te faire d'avance quelque penchant pour l'italien, ou tu l'épouſeras contre vent & marée. Adieu.

COLOMBINE *seule.*

Cruauté ! qu'il faille être les victimes de l'avarice de nos parens ! Hélas ! puiſque ſouvent pour toute la vie il ne nous eſt permis d'avoir qu'un homme, il étoit bien juſte de nous en laiſſer le choix.

SCENE III.

LE VIDAME DE COTIGNAC dans une chaiſe à porteur, COLOMBINE.

COTIGNAC.

ARrêtez donc, porteurs, arrêtez. *Sortant de la chaiſe.* Pardon, ma belle Parce qu'au louvre les marauts me portent juſques dans la cour d'honneur, ils ont cru qu'ici ce n'étoit pas trop d'entrer dans la ſalle. *Vers les porteurs.* Hé morbleu, marauts, ne ſe retranche-t-on pas de ſes droits quand on aime ?

UN PORTEUR.

Ma foi, monſieur, c'eſt bien par votre ordre que nous avons entré juſqu'ici.

COTIGNAC.

Les ânes, mademoiſelle, qui ne ſe connoiſſent point en ironie ! Ma chaiſe, allez m'attendre dans la cour, je ſuis à vous dans un moment. *Les porteurs s'en vont.*

COLOMBINE.

COLOMBINE.

Hé bien, monsieur, depuis hier au soir, quelle révolution dans votre petit monde ?

COTIGNAC.

Le croiriez-vous ? on a voulu tenter ma constance. On me jette à la tête la veuve d'un des plus gros seigneurs du royaume, qui a dix bonnes mille livres de rente.

COLOMBINE.

Comment, monsieur ? La veuve d'un gros seigneur n'a que dix mille livres de rente ?

COTIGNAC.

Vous n'appellez cela rien, vous ? C'est un homme qui laisse après lui plus de vingt veuves à partager sa dépouille : vous voyez bien qu'il falloit que le monceau fut gros.

COLOMBINE.

Ah, ah, je vous entends. Je ne donnois pas d'abord dans le vrai de la chose.

COTIGNAC.

D'ailleurs, comme c'est une tout-à-fait belle personne, je ne comprends pas dans les dix mille livres le casuel, qui monte encore à davantage.

COLOMBINE.

Je croi qu'en effet vous vous appercevriez de l'ascendant du casuel.

COTIGNAC.

Vous vous jouez des mots, friponne, qu'importe, à vous permis, vous vous jouez bien de nos libertés. Ecoutez pour-

tant. Je vous avertis qu'il n'y a point de temps à perdre ; ma tendresse est en un état violent.

SCENE IV.

LA GAMME, COLOMBINE, COTIGNAC.

LA GAMME *entre, & chante ce qui suit.*

QUe j'entre avec plaisir, dans ce lieu plein d'appas ! Tout m'y plaît, tout m'y va ravir. *Vers Cotignac.* Pardon, monsieur, je ne vous voyois pas.

COTIGNAC.

De quel pays est cet accent-là ?

LA GAMME.

De l'ancienne Thrace, monsieur. Mais audience, s'il vous plaît, pour mon petit compliment. *Vers Colombine.* Mademoiselle, le port de vos beautés impose une tenue à ma flamme, qui me fait sans cesse solfier des demis soupirs, ou des soupirs complets : & le mode de mon amour, posé sur la clef de vos charmes, m'inspire des roulemens de desirs & de transports qui ne finiront que par la cadence de vos bontés. Oui, mademoiselle, je ne pensois qu'en b carre, avant que votre aimable presence eut noté mon cœur d'une double croche amoureuse.

Mais depuis que vous m'avez fait détonner de mon indifference, je ne penſe, & je n'agis plus qu'en b mol. La, la, la. *Il fredonne ſur le b mol.*

COLOMBINE.

Monſieur de la Gamme, voilà un compliment tout-à-fait bien tourné. Vous aviez raiſon de demander audience.

LA GAMME.

Bien de l'honneur, mademoiſelle. La, la, la. *Il continue de fredonner.*

COTIGNAC.

J'ai quelque teinture de chiromancie, moi. *Vers la Gamme.* Donnez-moi la main. Je gagerois ma fortune, que vous ſavez la muſique. Avouez la dette.

LA GAMME.

Oui, monſieur, je ſuis profeſſeur royal du chant dans toutes ſes parties. Je ſors preſentement de chez une belle, à qui je montre pour ſes bonnes graces. Je ſuis toujours payé d'avance.

COTIGNAC.

Touchez-là, monſieur de la Gamme, vous êtes mon homme, je vous arrête. La premiere leçon à demain. Marché fait, n'eſt-ce pas? *Il le baiſe.* Voilà des arrhes, mon ami. Ma maiſon, rue dépeuplée. Je loge par le bas, cave, ſalle, cuiſine, tout de plein pied. Je vous attends demain à mon petit lever.

LA GAMME.

Je vous déclare, monsieur, que vos bonnes graces sont de la fausse monnoye pour moi en comparaison de celle du sexe. *Il fredonne.* La, la, la.

COTIGNAC.

Cadedis, tant pis pour toi, si tu ne vogues pas quand je te souffle le vent en poupe.

LA GAMME *fredonnant.*

La, la, la.

COTIGNAC.

Peste du babillard!

COLOMBINE.

A propos, monsieur de la Gamme, dites-nous un peu des nouvelles de nos spectacles. Je m'y intéresse fort; & je ne vois qu'à regret que le siécle soit en train d'être en opera comme les Espagnols en habit, toujours les mêmes.

LA GAMME.

C'est la faute des poëtes. La musique fait toujours de bonne sauce, mais que sert-elle avec de méchant poisson? La, la, la. *Il fredonne.*

COTIGNAC.

Monsieur de la fausse, vous ne me paroissez pas un juge competant sur l'article, & je ne vous crois partagé de talens qu'à lèche-doigt.

LA GAMME.

Vous en direz ce qu'il vous plaira ; j'ai pourtant fait une autre Astrée.

COLOMBINE.

Oh, oh, voilà de quoi vous donner du relief dans le monde.

COTIGNAC.

Bon, Astrée ? C'est une publique qui m'a couté onze francs, elle m'ennuya pour mon argent.

LA GAMME.

C'est un phenix qui veut renaître de sa cendre ; & le public sera plus le Celadon de la seconde que de la premiere. En voici un air. *Il chante.*

Oui, dans vos fers, je me sens arrêté,
Je croyois que ce fut un songe :
Mais auprès de votre beauté,
La verité devient mensonge,
Et le mensonge verité.

COTIGNAC.

Voilà de fort beaux galimathias.

UN LAQUAIS.

C'est monsieur de Senécaffe.

COLOMBINE

Qu'il entre.

SCENE V.

SENECASSE. Les acteurs de la ſcene précédente.

SENECASSE.

QUe je ne dérange perſonne, au moins. Il n'appartient pas à ma preſence de remuer les humeurs de qui que ce ſoit.

COTIGNAC.

C'eſt donc à votre nom monſieur de Senécaſſe; & ſi on l'articule encore deux fois, je me cautionne purgé rubis ſur l'ongle.

SENECASSE.

C'eſt un nom que j'ai fait à plaiſir. Mon pere ne m'en a point laiſſé, il a bien falu m'en trouver un moi-méme. N'eſt-il pas vrai qu'il dénote merveilleuſement bien ma profeſſion?

LA GAMME.

Aſſurément. *A part.* Voilà un medecin de bonne famille.

SENECASSE *va tâter le pous de Colombine, après lui avoir fait une grande reverence.*

LA GAMME.

Que faites-vous-là, monſieur?

SENECASSE.

Je m'informe de la ſanté de mademoiſelle.

COLOMBINE.

Il eſt vrai que c'eſt le compliment qui mene le branle.

COTIGNAC.

Oh, vous n'y êtes pas encore! Un medecin qui ſait ſon métier, quand il s'agit de s'informer de la ſanté d'une perſonne, après lui avoir tâté le pous, ne manque jamais de lui tâter le ventre pour ſavoir ſi elle ne l'a point dur; & pour faire les choſes dans la derniere circonſpection, il met après cela le nez dans ſes matieres. *A Colombine.* Mademoiſelle, faites apporter votre baſſin à monſieur. *Senécaſſe ſe fâche, la Gamme prend le parti de Cotignac, ils ſe battent, & s'en vont. Colombine rentre.*

SCENE VI.

Pierrot & Paſquariel font une ſcene de jeu à leur fantaiſie.

SCENE VII.

COLOMBINE, MEZZETIN en noir, OCTAVE dans une bibliothéque.

COLOMBINE.

VOus m'apportez, dites-vous, une bibliothéque, dont vous êtes sûr que je m'accommoderois.

MEZZETIN.

Oui, mademoiselle, je ne m'en assure point à faux, je connois votre goût comme si je l'avois fait, & je vous jure qu'on a rassemblé là-dedans tout ce qui peut vous plaire.

COLOMBINE.

En quelle quantité sont les livres ?

MEZZETIN.

Ils sont, mademoiselle, au nombre d'un.

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, un livre ?

MEZZETIN.

Non, de par tous les diables, mais c'est un livre d'or qui touche à vue d'œil. Il ne voit le jour que depuis vingt ans ; mais tout moderne qu'il est, Aristote, Platon, Ciceron, Virgile, tout cela n'est que de lap oussiere au prix de lui.

COLOMBINE.

De quoi traite-t-il ?

MEZZETIN.

D'amour, mademoiſelle, & vous n'aurez pas plutôt jetté les yeux deſſus, que vous ſerez docteur de la faculté de Cupidon.

COLOMBINE.

Eſt-ce en proſe ou en vers ?

MEZZETIN.

Ni l'un ni l'autre. C'eſt un ſtile anonime.

COLOMBINE.

Oh, voilà qui eſt extraordinaire, & qui inſpire de la curioſité ! Eſt-ce un manuſcrit ou un imprimé ?

MEZZETIN.

Ni l'un ni l'autre encore. C'eſt un caractere original.

COLOMBINE.

En connois-tu l'auteur ?

MEZZETIN.

Il ſont deux, mademoiſelle. Un homme en a formé l'idée, & un femme a donné le tour à l'ouvrage.

COLOMBINE.

Et dis-m'en le titre ?

MEZZETIN.

Vous le ſavez, mademoiſelle.

COLOMBINE.

Ne me fais point languir.

MEZZETIN.

Vous le ſavez, vous dis-je, foi de bibliothécaire d'honneur.

OCTAVE *ſort de la bibliothéque.*

COLOMBINE *ſurpriſe.*

Ah, Octave!

MEZZETIN.

Ne vous avois-je pas bien dit que vous ſaviez ce titre-là par cœur?

OCTAVE.

Hélas, Colombine, peut-être ne ſuis-je plus que dans votre mémoire? Parmi tous ceux qui vous voyent, peut-être en eſt-il quelqu'un qui vous coute une infidelité?

COLOMBINE.

Que vous êtes cruel, Octave! Faut-il que vos premieres paroles ſoient des reproches? Ne pouvez-vous me faire voir votre tendreſſe que par des ſoupçons de la mienne? Hé, croyez-moi, ne donnez point à votre malheur plus d'étendue qu'il n'en a. Plaignez-vous, ſi vous voulez, de ne me point voir, mais ne penſez pas vous en plaindre tout ſeul.

OCTAVE.

Que je ſerois heureux ſi je pouvois vous croire! Mais hélas, Colombine! vous êtes trop belle pour n'être pas contente.

COLOMBINE.

C'eſt à votre preſence que je dois ma ſatisfaction, & c'eſt vous aſſurément qui me fardez.

MEZZETIN.

Parlez donc, monſieur le livre, & vous

madame la lectrice, vous imaginez-vous que je vous aye ménagé cette entrevue à la sueur de mon corps, pour donner carriere à vos fleurettes? Hé, morbleu, prenez-moi de bonnes mesures pour vous mettre en état de quelque chose de plus réel.

OCTAVE.

Excusés, Mezzetin. Les moindres bagatelles sont serieuses pour les amans. Oui, Colombine, je suis jaloux de tout ce qui vous approche, & vos sentimens pour ceux qui vous voyent m'inquiétent mortellement.

COLOMBINE.

Bon! je ne vois que des originaux, que mon sort me choisit exprès, je croi, pour m'ôter l'honneur d'une constance plus méritoire. Mais j'entends mon pere. Que deviendrons-nous?

MEZZETIN.

J'ai pourvu à tout. *A Octave.* Rentrez dans la bibliothéque, & me laissez faire.

Goguet survient. Mezzetin lui dit qu'il venoit demander l'avis de Colombine sur une machine de sa façon. En même temps la bibliothéque s'ouvre, & se change en un cabaret de village, d'où sort une mariée & plusieurs bergeres, qui forment une danse, & chantent les paroles qui suivent.

LE CHOEUR.

Coline & Lucas, pour prix de leur flamme
Sont femme & mari, ſont mari & femme.

LE MARIE' ET LA MARIEE'.

Morgué, chaſſons loin l'ennui,
Régaudiſſons-nous enſemble,
Et commençons dès-aujourd'hui
Un ſieux qui nous reſſemble.

LE CHOEUR *répete.*

Colin & Lucas, &c.

UN PASTRE.

Que qui voudra faſſe la preſſe
Près de Perette ou de Margot.
Pour moi j'en dis du mirliror,
La tonne eſt ma ſeule maitreſſe.

UNE BERGERE.

La bonne choſe qu'un amant,
Quand on aime la compagnie:
Heureuſe celle qu'on marie!
Le plaiſir lui vient en dormant.

LE CHOEUR.

Suivons l'amour, ſuivons Bacchus,
Aimons, buvons, juſqu'à n'en pouvoir plus.

ACTE III.

SCENE I.

PIERROT *ſeul.*

ALlons, mon pauvre Pierrot, courage. Crois-moi, c'eſt aſſez faire honneur à la vie, mourons. Mourons, dites-vous? Oui, mon pauvre Pierrot; qui te retient? Quel charme trouves-tu dans le monde? La fortune nous laiſſe un habit de toile ſur le corps, l'amour nous laiſſe croupir les déſirs dans le cœur. Quand nous pleurons, Marinette rit; elle danſe quand nous nous arrachons les cheveux. J'enrage quand j'y penſe: je ſuis devenu chauve depuis que je l'aime. Allons, c'en eſt fait, mourons, donnons-nous un coup de couteau dans le ventre. Quelque niais! je perdrois tout mon ſang. Et bien, tirons-nous un coup de piſtolet dans le front. Encore pis: on diroit après cela que j'ai du plomb dans la tête. Que faire? Ah, chien d'amour! Je liſois tantôt l'hiſtoire de Lucrece. S'il y avoit moyen de mourir comme elle, au coup de poignard près.

SCENE II.

ARlequin arrivé, qui apprend le deſeſpoir de Pierrot, parce qu'il n'eſt pas aimé de Marinette. Arlequin lui dit qu'apparemment c'eſt ſa faute, & lui demande s'il n'a jamais appris à faire l'amour. Pierrot dit que non. Arlequin ſe charge de le lui montrer, appelle Marinette, & dit à Pierrot de le regarder faire.

SCENE III.

ARLEQUIN, MARINETTE, PIERROT.

ARLEQUIN.

ENfin, ma chere Marinette, j'ai réſolu de te décocher une déclaration d'amour des plus rapides. Je la viſe droit à ton cœur. Heureux, & dix millions de fois heureux, ſi je touche au but que je me propoſe.

MARINETTE.

Ecoutes, Arlequin, le but eſt bien près de l'archer, & tu ſerois bien mal-adroit, ſi tu ne donnois juſte au milieu.

ARLEQUIN.

Vois-tu, Pierrot? A toi.

PIERROT.

Fort bien ! Continuez. Peſte ! j'aurois bien mieux fait d'apprendre cela, que de lire Quint-Curce.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Oui, ma charmante, vous avez ſervi d'hameçon pour m'attirer dans les filets de l'amour ; ou, pour mieux dire, votre beauté, comme un fier oiſeau de proye, a fondu ſur ma foible liberté qu'elle a trouvée ſans défenſe ; & mon cœur enchanté d'être dans vos ſerres, ne gémit que de n'en être pas ſerré aſſez étroitement. *A Pierrot.* Etudies bien ta leçon, Pierrot.

PIERROT.

Je n'en perds pas un mot.

MARINETTE.

Comment, Arlequin, tu n'en fais pas à deux fois ? Ton premier coup porteroit ſi je ne mettois ma raiſon au devant. Mais je n'ai garde d'être ta duppe, je ſai trop que tu ne penſes pas le quart de ce que tu dis.

PIERROT.

Fi !

ARLEQUIN.

Ah, ma belle ! je ſuis prêt à ſubir telle épreuve qu'il vous plaira. *A Pierrot.* Donnes-toi patience. *A Marinette.* Oui, ma charmante, je me ſens tout en amour de pied en cap. Mon ſang bouillonne, mon cerveau s'échauffe, mes yeux s'allument,

mon cœur palpite ... mon. ... Diſpenſez-moi, s'il vous plaît, d'achever le portrait de ma ſituation; il y en auroit trop à dire. *A Pierrot.* Remarques-tu le geſte, le ton?

PIERROT.

Oh, diable, je fais mon profit de tout.

MARINETTE.

Mais, dis-moi, Arlequin, poſé le cas que tu m'aimes, ce ne peut être que d'un amour de paſſage: car vous autres hommes vous êtes en poſſeſſion de legereté, comme nous d'entêtement: & je t'avoue que je n'y trouve pas mon compte. Car, vois-tu, ſi j'aimois, je n'aimerois que par compagnie, & je ſerois au deſeſpoir après cela, s'il me falloit ſoupirer toute ſeule.

ARLEQUIN. *à Pierrot.*

Remarques comme je vais la raſſurer. *A Marinette.* Ah, ma chere Marinette, déſabuſes-toi. Je te jure de par tous les amours, pourvu que tu veuilles être de moitié de conſtance avec moi; je te jure, dis-je, que notre attelage amoureux ne ſe découplera que par la mort de l'un ou de l'autre. *A Pierrot.* Voilà la bonne méthode.

PIERROT.

Oh, je ne m'étonne pas. Je m'y prenois tout autrement.

ARLEQUIN.

A quoi ſonges-tu, Marinette?

MARINETTE.

MARINETTE.

Je me mords les lévres pour ne te pas croire. On m'a dit il y a déja du temps, que les amans reſſembloient à des almanachs, ils promettent tous les mêmes choſes, & ne tiennent pas plus les uns que les autres.

ARLEQUIN.

Fi, que cela eſt vilain, de croire à la volée comme tu fais! J'ai lu, moi, dans un auteur qu'une fille reſſembloit à un *qui pro quo* d'apoticaire: on prend la potion, diſoit-il, à titre de ſalutaire, & l'on eſt tout étonné qu'on créve. Vois un peu où en ſeroient nos amours, ſi je donnois dans le ſens de ce cerveau creux d'auteur.

MARINETTE.

Ah, Arlequin, donnes-toi bien de garde de le croire!

PIERROT *à Arlequin.*

Au fait, au fait. C'eſt ce que je veux ſavoir.

ARLEQUIN.

Ah, Marinette! je ne ſuis pas ſi ſot. *A Pierrot.* J'y viens au fait. *A Marinette.* Mais, dis-moi, vuidons d'affaire. M'aimes-tu?

MARINETTE.

Pourquoi m'obliger à te dire cela? Ce ſont des choſes qui ſe font ſans le dire.

PIERROT *à Arlequin.*

C'eſt à moi que cela s'adreſſe, au moins?

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Hé, oui. *A Marinette.* Vois-tu, c'eſt qu'il eſt bon de ne point s'équivoquer. Specifions le troc, s'il vous plaît. Donnes-moi ton cœur, je te donnerai le mien.

MARINETTE.

Taupe.

PIERROT *à Arlequin.*

Oui, mais cela en eſt-il?

ARLEQUIN *à Pierrot.*

C'eſt l'eſſentiel. *A Marinette.* Mets la main là-dedans, Marinette, nous nous livrerons les marchandiſes à la premiere occaſion.

MARINETTE.

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Marinette. Comme ſi tous les notaires y avoient paſſé, au moins. *Marinette rentre.*

PIERROT.

C'eſt une choſe bien dite, qu'il faut apprendre pour ſavoir. Je ſuis sûr que j'ai manqué plus de vingt filles, faute de méthode.

ARLEQUIN.

Sans doute, & il faut vous aimer comme je fais, monſieur Pierrot, pour vous découvrir ſi franchement le pot aux roſes.

PIERROT.

Vas, je t'aſſure que je n'en ſerai pas ingrat.

Je veux que nous partagions enſemble le revenant bon de mon amour. Tu auras toutes les envelopes des lettres que Marinette m'écrira, toutes les bourſes où elle m'envoyera de l'argent ; & je te promets le recit mot pour mot, de tout.... ce que... l'idée m'en chatouille ſeulement.

ARLEQUIN.

Ah ! c'en eſt trop, monſieur Pierrot, vous outrez la reconnoiſſance.

PIERROT.

Je ſuis comme ça, moi. Mais attens, je m'en vais faire venir Marinette, & mettre en œuvre mon nouveau talent. *Il va heurter, & appelle Marinette.*

MARINETTE, *revenant.*

Ah, c'eſt Pierrot !

PIERROT.

Lui-même.

MARINETTE.

Hé bien, que me veux-tu, grand flandrin ?

PIERROT.

Patience, patience : nous vous allons bien faire changer de ton. J'en ai appris bien long, oui, depuis que je ne vous ai vue. *A Arlequin.* Elle ne s'attend pas à ça.

ARLEQUIN.

C'eſt le drôle.

MARINETTE.

Veux-tu point encore me parler de ton chifon d'amour ? Je t'ai déja dit que c'eſt

mon averſion, ainſi ne te mets point en frais de fleurettes.

PIERROT.

Hé là, là, ne vous effarouchez pas, nous en avons de marquées au bon coin. Silence ſeulement. Enfin, ma chere Marinette. ....

MARINETTE.

Oh, vas te promener avec ta harangue, je ne ſuis point en goût de t'écouter.

PIERROT.

Comment donc, Arlequin?

ARLEQUIN.

Plus haut.

PIERROT.

Enfin, ma chere Marinette....

MARINETTE.

Ah, tu m'étourdis, je quitte la place.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Plus bas.

PIERROT *d'un ton fort bas.*

Enfin, ma chere Marinette....

MARINETTE.

Je ne t'entends, ni ne veux t'entendre. En deux mots, j'aime Arlequin. *Appercevant Arlequin.* Ah, le voilà.... Viens, mon cher, & laiſſons-là ce vilain pelé s'entretenir tout ſeul.

PIERROT.

Oh, oh!

ARLEQUIN.

Allons, ma chere. *A Pierrot.* Nous ſe-

rons quelque choſe de vous, monſieur Pierrot, cela n'eſt pas mal pour une premiere leçon.

PIERROT.

Ah, ah, traîtres, vous me jouez? Mais j'en jure par le Stix, je me vengerai, ou j'y perdrai mon latin.

SCENE IV.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

Paſquariel cherche Arlequin qui ſort de la maiſon, & qui dit que Pierrot l'a menacé d'aller avertir monſieur Goguet; qu'il n'a pas eu le temps de parler d'Octave. Paſquariel le concerte, pour s'introduire en homme du monde chez Colombine, & lui donne les tablettes d'Octave pour les lui faire tenir. Arlequin ſort.

SCENE V.

LA GAMME, SENECASSE.

L'Un & l'autre viennent armés pour chercher monſieur de Cotignac, & ne le trouvant pas, veulent ſe battre eux-mêmes, parce qu'ils ſont rivaux. Paſquariel les ſepare.

SCENE VI.

Le theâtre repreſente l'apartement de Colombine.

ARLEQUIN en cavalier, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdemoiſelle, mon viſage vous eſt encore étranger : mais je ſuis un petit-collet réformé, que vous ne ſerez pas fâchée de connoître.

COLOMBINE.

Comment, monſieur, un petit-collet reformé ?

ARLEQUIN.

Oui, mademoiſelle, petit-collet caſſé ; ou pour parler plus crûment, c'eſt qu'on a jetté un dévolu ſur mon benefice.

COLOMBINE.

Il eſt aſſez extraordinaire, monſieur, de s'annoncer ſous un titre negatif.

ARLEQUIN.

J'en demeure d'accord. Mais la cauſe de ma dégradation me doit tenir lieu de merite auprès des dames.

COLOMBINE.

Vous ſavez, monſieur, qu'en tout pays l'argent ſert d'introduction au mérite : & il doit y avoir du déchet à vos agrémens, à

proportion de celui qui ſe fait à vos revenus.

ARLEQUIN.

De ce côté-là, franchement je n'y perds pas.

COLOMBINE.

Cela m'étonne.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis guéres accoutumé à recevoir d'affront de la fortune, qu'il ne s'enſuive pour l'ordinaire une réparation d'honneur. Par exemple, j'étois capitaine d'infanterie, on me caſſa ſous prétexte que je ne ſongeois pas aſſez à ma compagnie. En effet, c'eſt bien à un homme de ma qualité à s'embaraſſer de marauts comme le ſont nos ſoldats. Eh, bien, je ne reſtai pas long-temps ſans emploi, & je me regulariſai moyennant quatre mille livres de rente. Ces quatre mille livres ne m'appartiennent plus : je recherche en mariage une riche veuve, qui me paye mon douaire par avance. Vous voyez que je ne manque point encore de ce merite qui ſe couche.

COLOMBINE.

J'entends, j'entends, vous vous retranchez dans la coquetterie.

ARLEQUIN.

C'eſt où je triomphe. Mais ce que j'y trouve de chagrinant, c'eſt que Paris n'a plus rien de nouveau pour moi. Car à par-

ler franc, il n'y a guéres de femmes avec qui je n'aye eu un amour contradictoire.

COLOMBINE.

C'eſt pouſſer un peu loin l'hyperbole.

ARLEQUIN.

Sans hyperbole, mademoiſelle, j'en aimois cinq ou ſix à la fois ſous des noms differens; chez l'une, marquis: chez l'autre, comte: chez celle-ci, chevalier: chez celle-là, baron, quelquefois même prince étranger, ſelon la duppe. Au bout de quinze jours autre demie douzaine. Vous voyez bien que de ce train-là il n'eſt point de ſérail qu'on n'épuiſe en très-peu de temps?

COLOMBINE.

A ce compte, monſieur, vous ſeriez fompu dans la galanterie, & vous connoitriez le fort & le foible d'une femme, comme un notaire celui d'une bourſe.

ARLEQUIN.

Auſſi ne m'y trompe-je pas. J'en ai trouvé de quatre eſpeces dans le monde. Il y en a qu'on ne rend ſenſibles que par un épanchement de monnoye.

COLOMBINE.

C'eſt le caractere general cela: & les poëtes, en donnant des fleches d'or à l'Amour, ne nous ont pas voulu faire entendre autre choſe.

ARLEQUIN.

Il y en a d'autres qui ne trouvent rien

de ſi charmant dans un homme, qu'une retention de ſecret bien continué.

COLOMBINE.

Ces femmes-là me paroiſſent d'un très-bon ſens ; elles veulent avoir le plaiſir d'aimer, ſans en avoir la honte : mais tout franc, elles ont beau le vouloir, ce ſeroit un prodige qu'un François mourût avec ſon ſecret Il faut que l'apoſthume créve tôt ou tard.

ARLEQUIN.

On en voit de certaines qui ne s'attachent qu'à ceux qui ont déja la réputation d'aimables.

COLOMBINE.

Elles ſont donc comme un troupeau de brebis : où l'une ſe noye, tout le troupeau ſe perd.

ARLEQUIN.

Et enfin, celles de la quatriéme eſpece ſont celles qui n'en croyent qu'elles mêmes, & qui s'attachent à ce qui leur plaît, indépendamment de toute autre circonſtance. C'eſt ſe laiſſer aller au courant ſans rames & ſans voiles.

COLOMBINE

Voilà une anatomie du cœur humain tout-à-fait merveilleuſe.

ARLEQUIN.

N'y auroit-il point trop de curioſité à vous demander de quelle eſpece vous êtes ?

COLOMBINE.

Pour moi, je n'aime point encore, & je

fais profeſſion d'inſenſibilité juſqu'à nouvel ordre.

ARLEQUIN.

Certain Octave de par le monde ne fait pourtant pas ſon compte là-deſſus.

COLOMBINE.

Que dites-vous d'Octave ?

ARLEQUIN.

Attendez, ne ſommes-nous point écoutés?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Hé, que ne diſiez-vous cela plutôt ? je n'aurois pas tant battu la campagne. Comme tout trouve accès ici, hors Octave & ſes gens, je m'y ſuis introduit ſous le caractere que je viens de feindre ; mais je ne ſuis rien plus qu'Arlequin, valet d'Octave. Vous avez eu une de ſes lettres tantôt, dont il n'a point reçu de réponſe. Il a écrit ſes ſentimens ſur ſes tablettes, je m'en ſuis chargé, & j'ai riſqué le paquet comme vous voyez. Liſez.

COLOMBINE *lit.*

„ Enfin, Colombine, il n'y a plus moyen „ de vivre ſans vous voir. Vous attendez „ un Italien qui me donnera la mort, ſi „ vous y conſentez, & juſqu'à ce moment „ fatal, tout le monde jouit de votre vue „ qu'on n'interdit qu'à moi ſeul. Jugez dans „ quel état je ſuis. Il ne me reſte plus de „ force pour y réſiſter. Rendez-la moi par

„ une réſolution favorable. C'eſt celle de „ quitter votre pere, & de me ſuivre dans „ un lieu, d'où nous le réſoudrons plus aiſé„ ment à nous unir.

GOGUET *en dedans.*

Colombine ?

COLOMBINE.

Voilà mon pere. Entretiens-le pendant que je vais effacer la lettre d'Octave & y ſubſtituer ma réponſe.

GOGUET *arrive.*

ARLEQUIN.

Monſieur, vous & mademoiſelle votre fille, rendez la renommée ſi babillarde, que j'ai cru que vous étiez tous deux une choſe à voir.

GOGUET.

Il eſt vrai que Colombine a d'une ſorte d'eſprit qui fait plaiſir. Elle reſſemble comme deux gouttes d'eau à un académicien, qui nous affectionnoit fort, ma femme & moi, dans les premieres années de notre mariage.

ARLEQUIN.

Preuve qu'il fait toujours bon hanter les gens d'eſprit. L'air en eſt contagieux, cela ſe gagne comme la galle & la rougeolle.

GOGUET.

Oh, je n'ai jamais fait ſocieté qu'avec des gens de mérite. Je me flatte que ma famille n'y a pas perdu.

ARLEQUIN.

Comment diable, perdu ! Au contraire, c'eſt une éducation prématurée que cela, & l'on ne ſauroit travailler à ſa poſterité ſur de trop bons modeles. Adieu, monſieur. Bon jour, mademoiſelle. Vous voulez bien que de tems en tems je vienne faire aſſaut d'eſprit avec vous ?

COLOMBINE.

La fin de votre converſation m'a trop plu, monſieur, pour ne pas récidiver. *Faiſant ſemblant de ramaſſer les tablettes.* Mais n'eſt-ce pas à vous cela ?

ARLEQUIN *ramaſſant les tablettes.*

Oui, vraiment, ce ſont mes tablettes. Je ſerois au deſeſpoir de les avoir laiſſées. Il y a des ouvrages que je ne voudrois pas que vous viſſiez pour vingt piſtoles. *Materiam ſuperabat opus.* Adieu. *La chambre ſe referme.*

SCENE VII.

PASQUARIEL, OCTAVE, ARLEQUIN.

Pasquariel dit à Octave qu'il a donné ſes tablettes à Arlequin, qui doit les faire tenir à Colombine. Arlequin vient encore tout déguiſé les apporter. Octave lit, & dit que Colombine conſent à toutes ſortes de ſtratagêmes, mais que

ſa vertu ne ſe ſauroit réſoudre à l'enlévement. Il prie Arlequin & Paſquariel de trouver quelque invention.

SCENE VIII.

UN VALET. *Les acteurs de la ſcene précédente.*

UN valet botté, le fouet à la main, cherche monſieur Goguet. Paſquariel l'arrête & l'interroge. Le valet dit qu'il vient de la part de monſieur Cornalini qui vient à Paris pour épouſer Colombine, mais qu'il eſt tombé malade en chemin, & qu'il n'y peut pas venir. Paſquariel lui dit que monſieur Goguet eſt à la campagne, & retient la lettre. Le valet s'en va, Octave ſort après que Paſquariel lui a parlé à l'oreille. Il reſte avec Arlequin qu'il concerte pour faire cet Italien, & ils ſortent.

SCENE IX.

Le théâtre repreſente l'appartement de Goguet.

GOGUET, PIERROT.

GOGUET.

OÇa, Pierrot, y a-t-il moyen de raiſonner avec toi?

PIERROT.

Pour qui me prenez-vous donc? Tenez.

regardez-moi cette tête-là. Elle eſt bien groſſe; & ſi c'eſt tout eſprit.

GOGUET.

Je viens de recevoir une lettre de monſieur Cornalini. Il y a quinze jours qu'elle devroit m'avoir été rendue : mais n'importe. Selon le calcul que j'en fais, c'eſt aujourd'hui préciſément qu'il arrive.

PIERROT.

Ah, ah, tant mieux. Et quand prendra-t-il poſſeſſion de mademoiſelle votre fille?

GOGUET.

Les choſes traîneront le moins que je pourrai. Je ne ſuis pas de ces peres qui laiſſent trop long-temps deux amans en preſence. Vois-tu, ils s'eſcarmouchent ſouvent ſur-& - tant moins du combat.

PIERROT.

Vous avez raiſon. Mais, monſieur, quand j'y penſe, que ce monſieur Cornalini ſera heureux d'épouſer Colombine! Il faut aſſurément que cet homme-là ſoit né coeffé.

GOGUET.

Tu me réjouis, Pierrot, & tu ne me plais jamais davantage, que dans tes inſtans de zele pour Colombine. Je t'embraſſerois volontiers. *Il l'embraſſe.*

PIERROT.

Bien de l'honneur, monſieur. Tenez, elle a un petit eſprit qui me vilvouſte par fois l'imagination. Oui, ſur la vie, j'ai été

tenté, je ne ſai combien de fois, d'être votre gendre.

GOGUET.

Appelle Colombine.

PIERROT.

La voilà. Je trouve tout ſous ma patte. *Il s'en va.*

SCENE X.

GOGUET, COLOMBINE.

GOGUET.

ENfin, ma fille, il faut faire maiſon nette, congedier muſique, gaſcogne, medecine, parnaſſe, & tout le trio. Ton futur époux arrive aujourd'hui.

COLOMBINE.

Aujourd'hui, mon pere ?

GOGUET.

Oui, ma fille, aujourd'hui. Je te recommande ſur tout de le recevoir comme un homme, qui deſormais doit avoir le pas dans ton cœur au deſſus de moi-même.

COLOMBINE.

Aujourd'hui, mon pere ?

GOGUET.

Oui, vous dis-je, aujourd'hui. Pourquoi cette ſurpriſe ? *A part.* Préſage de rebellion. *Haut.* Ecoutez, Colombine, je ne force

perſonne ; mais je prétens qu'on m'obéiſſe.

COLOMBINE.

Aujourd'hui, mon pere ?

GOGUET.

Oh, qu'eſt-ce que ceci ? Vous voilà bien en peine de la datte. Oui, aujourd'hui, aujourd'hui, encore aujourd'hui, pour la centiéme fois aujourd'hui : êtes-vous contente ?

COLOMBINE

Il fait bien de venir, mon pere, je ne l'irois pas querir.

SCENE XI.

Mezzetin déguiſé en valet de chambre, dit à monſieur Goguet que monſieur Cornalini eſt arrivé, & qu'il vient.

SCENE XII.

ARLEQUIN en Italien, GOGUET, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Serviteur à voſignorie. Si j'en croi les apparences, vous, monſieur, vous êtes le tronc pourri de la famille où je m'incorpore, & vous, mademoiſelle, vous en êtes la

la maitreſſe branche. Les choſes en cet état, j'eſpere qu'en me entant ſur la tige de vos charmes, nous verrons bien-tôt pouſſer de ces fruits équivoques, dont on ne connoit jamais bien les veritables producteurs.

GOGUET.

N'eſt-il pas vrai, monſieur, que ma fille eſt à votre goût ? Oh, vous n'êtes pas le ſeul, & tout le monde la priſe ce qu'elle vaut.

ARLEQUIN.

Tant pis, tant pis, de par tous les diables ! Méchante marchandiſe qu'une fille priſée par tant de monde : le mari en paye ſouvent la folle enchere. *A Colombine*, Ça franchement, la belle, ce cœur eſt-il encore à vous ? car en France ils ne ſont pas meurs qu'on les cueille.

COLOMBINE.

Oh, monſieur, vous connoiſſez mal la France, & vous prenez ſa liberté à gauche.

ARLEQUIN.

Hé, croyez-moi, j'en parle avec connoiſſance de cauſe, & après ce que j'ai vu dans mon voyage, j'aimerois autant dire une coquette née native, qu'une Françoiſe ; ces deux mots ſont ſynonimes.

COLOMBINE.

Ne vous ſeriez-vous point laiſſé perſuader par quelque renegat françois, qui vous auroit peint nos manieres d'une encre un peu maligne ?

ARLEQUIN.

Non, non, morbleu, voilà mes deux témoins. *Il touche ſes yeux.* Comment diable? A peine j'entrai ſur vos frontieres, que je penſai être dans un autre monde. Tout y reſpire déja un air de liberté ſcandaleuſe. Les hommes & les femmes ſe parlent en pleine rue, les fenêtres ne ſont qu'à double chaſſis, & les portes ne ferment qu'à une ſerrure. Quelle horrible choſe!

GOGUET.

Vous êtes ennemi de la ſocieté, à ce que je vois.

COLOMBINE.

Je croi que s'il tenoit à monſieur, il relegueroit toutes les femmes aux antipodes crainte de communication.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, s'il vous plaît: le remede ſeroit pire que le mal. Mais il y a un temperamment. On peut bien verouiller, bien cadenaſſer les portes, bien griller les fenêtres, & ne ſe ſaluer ſimplement, comme nous faiſons, qu'à portée de mouſquet.

GOGUET.

Les femmes ne ſont pas chez vous en odeur de fidelité.

ARLEQUIN.

Voyez ſi j'ai tort. Quand je fus à Lyon, je vis un grand monde aſſemblé devant une porte, je m'informe de ce que c'eſt, on me

dit qu'il ſe donne là un beau ſpectacle ; le prix ? trente ſols, je les donne. J'entre. La ſalle étoit ſi obſcure, que je n'entrevis d'abord les objets que confuſément. Mais que je fus ſurpris, quand on leva la toile, de voir que c'étoient des hommes & des femmes dans des logettes, qui ne rougiſſoient pas d'avoir été enſemble pendant l'obſcurité ! Je voulois croire pour l'honneur de la contrée, que c'étoit des maris. Mais le caquet de la jeuneſſe qui m'entouroit, ne m'apprit que trop que c'étoit des amans. *O tempora ! O mores !*

GOGUET.

Je ne vois rien-là d'extraordinaire.

COLOMBINE.

Monſieur s'offenſe d'un divertiſſement.

ARLEQUIN.

Le ſpectacle fini, je ſors, & à cent pas de-là autre décoration. Je découvre une grande enfilade de l'un & de l'autre ſexe, ſe promenant deux à deux, bras deſſus, bras deſſous, ni plus ni moins que des accollades de lapreaux. Oh, ma foi, je vous défie de mettre une bonne emplâtre là-deſſus.

COLOMBINE.

Ce ſeroit dommage de vous interrompre, continuez votre voyage, & puis après laiſſez faire.

GOGUET.

Que dites-vous de Paris ?

ARLEQUIN.

Je dis que c'eſt un lieu de galanterie. Jamais je ne me ſuis ſenti tant d'étonnement qu'en entrant dans cette ville. Portes & fenêtres ouvertes, les rues pavées d'amans tranſis; les boutiques bordées de cajeolleurs. Là, je vois deux chevaux, un cocher, quatre laquais, & au milieu de tout cela, monſieur le commandeur & ſa commandereſſe. Ici même équipage, autre tête à tête; enfin j'en vis tant, que je crus que la deviſe de Paris étoit: *Unus & una.*

GOGUET.

Vous avez déja bien fait des découvertes pour un nouveau-venu?

ARLEQUIN.

Voici bien autre choſe! En paſſant ſur le pont-neuf j'aviſe deux batteaux couverts d'un drap blanc. Je demande leur uſage, on me dit que l'un eſt le bain des hommes, & l'autre le bain des femmes. Hé, morbleu, m'écriai-je, il n'y a qu'un travers de doigt de l'un à l'autre! Voyez ſi je n'ai pas tous les ſujets d'indignation contre votre maudite France.

COLOMBINE.

Quelle police gardent donc vos Italiennes, puiſque vous ſouffrez ſi impatiemment la liberté de nos françoiſes?

ARLEQUIN.

Oh, oh, quelle police! Celle qu'on de-

vroit faire garder à toutes les femmes du monde. Elles n'ont ni livres pour étudier l'amour, ni promenades pour le pratiquer, ni jeux pour y risquer notre honneur, ni visites pour prétexter leurs intrigues, ni argent pour se faire des créatures, ni toute cette parure de coquette, qui semble être un étalage pour attirer les marchands. Enfin, l'amour ne peut entrer chez nous que par la cheminée.

COLOMBINE.

Il n'en faut pas davantage.

GOGUET.

Hé, monsieur, toutes ces précautions sont éprouvées inutiles depuis qu'il y a des jaloux & des coquettes. Une femme n'est jamais bien gardée que par elle-même.

ARLEQUIN.

Par elle-même ? C'est-à-dire qu'il faut confier son bien aux voleurs ? Oh, parbleu, beau-pere, je ne prendrai pas de vos almanachs.

COLOMBINE.

Je craindrois fort à la place d'un italien marié, que ma femme ne portât pas sa vengeance plus loin qu'à la premiere sortie.

ARLEQUIN

Quand elles sortent, nous leur donnons des gardes du corps, que nous gageons exprès pour cela.

COLOMBINE.

Mais dites-nous, s'il vous plaît, qui garde les gardes ?

GOGUET.

Oui ; car ils ſont du bois dont on fait les corruptibles & les corrupteurs.

ARLEQUIN.

Je vous avoue que c'eſt une choſe à quoi nous n'avons pas encore pourvu.

COLOMBINE.

Et à quoi vous ne pourvoirez jamais. Allez, allez, en cas de femmes la confiance eſt la mer de ſûreté, & l'amour tire cent fois plus de tribut ſur vos priſons que ſur nos cercles & nos ruelles.

ARLEQUIN.

Morbleu, vous avez beau dire, l'oiſeau qu'on tient en cage ne prend point l'eſſor.

COLOMBINE.

L'oiſeau apprivoiſé le prend encore moins. L'un peut ce qu'il ne veut pas, & l'autre veut ce qu'il trouve occaſion de pouvoir tôt ou tard.

ARLEQUIN.

Comme ſi les femmes étoient des oiſeaux, qu'un mari pût apprivoiſer.

COLOMBINE.

Plus qu'aucune autre.

GOGUET.

Oui da, oui da. Sa maman, par exemple, avoit toute la liberté poſſible, & ſi, je puis dire que quelque loin qu'elle allât, elle revenoit toujours à la maiſon.

Pluſieurs femmes maſquées, & Octave auſſi maſqué entre & chante.

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.

GOGUET.

Qu'eſt-ce que ceci ? Quelle maſcarade ? Qui vous envoye ?

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.

GOGUET.

Parlez donc, repondez, que voulez-vous ?

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.
S'il eſt un plaiſir dans la vie,
C'eſt la liberté.

GOGUET.

Expliquez-vous donc ? Quelle inſolence ? Eſt-il permis de venir baladiner ainſi dans la maiſon d'un bourgeois.

UNE FEMME *maſquée.*

Quand un bizarre époux nous retient ſous la clé,
Puniſſons ſa folie,
Tous les jaloux n'ont que trop merité,
Le châtiment des maris d'Italie.

LE CHOEUR.

S'il eſt un plaiſir dans la vie,
C'eſt la liberté.
Liberté, liberté, liberté.

ARLEQUIN.

Morbleu, c'eſt trop entendre ce chien de refrein-là. Maudite région, maudit logis, où tout s'égoſille à crier ; liberté !

GOGUET.

Ma fille, ne ſeroit-ce point ce jeune fou d'Octave, qui ſachant que je te veux marier à un autre, me joue cette piéce ? Voyons.

Il va pour découvrir le viſage à un maſque.

ARLEQUIN *l'arrêtant.*

Attendez. Que marmottez-vous d'Octave? J'ai un fils à Paris de ce nom-là. *Octave se démasque.*

GOGUET *à Arlequin.*

Tenez, monsieur le voilà.

ARLEQUIN.

Justement, c'est lui-même. Ah, mon fils, embrassés-moi. A quels transports de joye ta presence ne me livre-t-elle pas!

OCTAVE.

Ah, mon pere! le plaisir & le chagrin se confondent dans mon cœur. Seroit-il possible que vous fussiez mon rival?

ARLEQUIN.

Non, mon fils, je ne sens déja que trop de dégoût pour les manieres françoises. Tu viens à propos pour dégager ma parole. *A Goguet.* Oui, monsieur, si vous voulez qu'il me remplace auprès de Colombine, je lui donne tout mon bien.

GOGUET.

Volontiers.

ARLEQUIN.

J'avois fait préparer un divertissement pour moi, il servira pour mon fils.

OCTAVE.

J'en avois aussi premedité un contre la jalousie & les jaloux: mais....

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de perdu. Commençons par

le mien, & nous finirons par le tien. *Aux violons.* Allons, meſſieurs, commencez.

Pluſieurs violons ſortent & s'arrangent ſur le theâtre en jouant une marche ; après quoi la ferme s'ouvre. On voit un grand globe terreſtre, qui tourne ſur ſon pivot. Les quatre parties du monde paroiſſent peintes autour du globe. Marinette dans une poſture amoureuſe repreſente l'Aſie. Merzetin enſuite, couvert d'un manteau fourré, repreſente l'Amerique. Paſquariel en more, repreſente l'Afrique : & un chanteur en françois, repreſente l'Europe. Les violons jouent une ritournelle fort tendre : après quoi l'Aſie s'avance, & chante ce qui ſuit.

La poligamie eſt chez moi
Une loi,
Jeunes époux, gardez-vous de la ſuivre,
Ne partagez point votre ardeur.
Contentez-vous du cœur
Que l'hymen aujourd'hui vous livre.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux amans,
Prenez toujours du bon temps.

QUATRE AMERICAINS *danſent une entrée qui exprime le froid. Après quoi l'Amerique s'avance, & chante.*

Je ſuis gelé par les frimats.
Je grelotte de froid, je tremble, je friſſonne.
Jeunes époux, ne m'imitez pas.
Une beauté mal-aiſément pardonne
L'outrageante froideur qu'on fait à ſes appas.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

QUATRE AFRICAINS *danſent une entrée de poſtures, après laquelle l'Afrique s'avance, & chante.*

Le ſoleil me brûle ſans ceſſe,
J'en reſſens l'ardeur chaque jour.
Qu'Octave près de ſa maitreſſe
Brûle ſans ceſſe auſſi d'amour.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

QUATRE FRANÇOIS *danſent une entrée, après quoi le chanteur s'avance, & chante.*

Toute l'Europe ſent les cruautés de Mars.
La France ſous ſes étendarts,
Sait ſeule ranger la victoire.
Couple heureux, voulezvous jouir d'un ſort charmant:
Aimez-vous auſſi conſtamment,
Que la France aimera la gloire

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, &c.

Les violons jouent un petit air gai, après lequel les maſques qui étoient entrés avec Octave, chantent l'un après l'autre les couplets ſuivans.

C'eſt ouvrir la porte à l'amant,
Que de la fermer à ſa femme:
En penſant éteindre ſa flamme,
On augmente l'embraſement.
L'amour viendra toujours à bout,
Des jaloux & de leurs meſures:
Il n'eſt point de bonnes ſerrures
Dont il n'ait le paſſe-par tout.
En vain à boucher chaque trou,
Un mari jaloux ſe tourmente,
Il reſte toujours quelque fente,
Et par là l'amour fait ſon coup.
Maris, ne ſoyez point jaloux,
Ne renfermez jamais vos belles:
Car ſouvent les plus infidelles
Seroient ſages ſans les verroux.

LES
AVANTURES
DES CHAMPS
ELISÉES.

LES AVANTURES DES CHAMPS ELISÉES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au theâtre par monſieur de L.C.D.V. & repreſentée pour la premiere fois par les comediens Italiens du Roi dans leur hôtel de Bourgogne, le vingt-huitiéme de Novembre 1693.

ACTEURS.

PLUTON.
PROSERPINE.
RADAMANTE.
CARON.
MERCURE.
MOME.
ORPHE'E.
L'HYMENE'E.
LA DISCORDE.
L'OMBRE DE LUCINDE.
L'OMBRE D'AGENOR amant de Lucinde.
ARLEQUIN.
MEZZETIN.
MARINETTE, sœur de Mezzetin.
PIERROT en marquis, puis en arlequin.
UN PROCUREUR.
UN MEDECIN.
ARNOFLE.
RAFLE.
NOIRETTE.
UN CHEVALIER, Gascon.
L'ABBE'.
CEPHISE.
LEONICE.
BELISE.
ARAMINTHE.
DORANTE.
FELONTE.

MATHURINE, ſervante de Eelonte.
GERONTE plaideur.
LA PROTASE, auteur.
NISON, ORANTE, ORGAN, BELONDE, MELINDE, GERANTE, hommes & femmes mariés.
Pluſieurs ames heureuſes.
Pluſieurs ames affligées.
L'ombre d'un muſicien.
L'ombre d'une veuve.
Chœur de maris & de femmes.
Chœur de notaires.
Pluſieurs ombres.

La Scene eſt dans les Enfers.

LES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

ACTE I.

SCENE I.

Le theâtre repreſente les Champs Eliſées. Pluton paroit avec l'ombre de Lucinde dont il eſt amoureux. Il eſt au milieu de pluſieurs ombres heureuſes, qui danſent, chantent, & jouent de pluſieurs inſtrumens.

RECIT D'UNE AME HEUREUSE.

Out enchante
En nos champs ;
La ſaiſon la plus charmante

Y regne en tout temps
Point de souhaits ; jamais dans une vaine attente ;
D'un doux repos l'ame toujours contente ;
Exempts des frayeurs de la mort :
Pour des mortels est-il un plus doux sort ?

RECIT D'UN VIEILLARD.

Ah, Julienne, Julienne,
Qu'on est bien ici !
Etant là haut, qu'il t'en souvienne,
Ce n'étoit que chagrins, que soins & que souci :
A peine avions-nous bu, que sans reprendre haleine,
Il falloit de nouveau vuider le demistier.
A peine avions-nous fait un poupon, ma Julienne,
Qu'il nous falloit retendre le métier.

JULIENNE.

La vie est à tes yeux une longue misere ;
Boire & manger pour toi sont des tourmens :
Je le croi bien, l'âge a glacé tes sens.
En vain tu fais le sobre & le sincere ;
T'aurois bien d'autres sentimens,
Bon homme Pierre,
Si tu pouvois encore faire
Ce que font tes enfans.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON *aux ombres qui chantent.*

Retirez-vous, ames heureuses ; vos concerts, quoique touchans, bien loin d'adoucir sa douleur, ne font que l'irriter. *A Lucinde.* Serez-vous toujours réveuse ? Vous verrai-je toujours triste, ombre charmante ? Les soins que je prends pour vous plaire & pour vous divertir, ne pourront-ils point un moment vous faire oublier vos malheurs ?

LUCINDE.

LUCINDE.

Seigneur, je ne vaux pas la moindre de vos bontés. Plus elles éclatent pour moi, & plus je rougis de m'en voir si peu digne.

SCENE II.

RADAMANTE. Les acteurs de la scene précédente.

RADAMANTE.

SEigneur, qu'avez-vous fait?

PLUTON.

Que veut dire Radamante?

RADAMANTE.

Que la paix & le repos sont pour jamais bannis de ces lieux, si promptement vous n'y remediez.

PLUTON.

Comment?

RADAMANTE.

Vous ne savez gueres de quoi sont capables les mortels, seigneur, quand pour rendre la joye plus complette en faveur d'une ombre si belle, vous avez permis qu'ils reprissent ici-bas les mêmes vêtemens & les mêmes passions qu'ils avoient là-haut.

PLUTON.

Hé bien, qu'en est-il arrivé?

pas même encore quittée, depuis l'an cinq cent huit, qu'un clerc & une jeune lingere du palais, par un beau jour d'été s'en allant se promener à Boulogne, s'aviserent chemin faisant, de poser la premiere pierre de notre famille.

ARLEQUIN.

Malepeste ! voilà un homme bien sincere sur le chapitre de sa naissance. Combien y en a-t-il qui ne rendroient pas un compte si exact de leur origine !

LE PROCUREUR.

Depuis ce moment de joyeuse mémoire, nous n'avons pas discontinué de pere en fils de posseder quelque charge dans la robbe. Mon ayeul étoit solliciteur de procès, mon pere sergent, & je suis mort procureur.

ARLEQUIN.

Procureur ? Ah, monsieur ! il y a de la prédestination dans notre avanture. Souffrez que je vous embrasse, & que je vous demande votre amitié. Il y a trop de rapport entre nos professions, pour qu'il n'y en ait pas quelque peu entre nos inclinations.

LE PROCUREUR.

Du rapport entre nos professions : Et en quoi donc, monsieur, s'il vous plaît ?

ARLEQUIN.

En quoi, monsieur ? A la réserve que vous travaillez dans les villes, & nous dans les banlieues, je n'y vois point de difference.

Nous avons toujours fait corps enſemble. Procureur, voleur, c'eſt comme qui diroit barbier, perruquier. Qui dit l'un, ſuppoſe l'autre; auſſi pour éviter à frais, ſi l'on m'en avoit cru, votre communauté & la nôtre n'auroient qu'un ſeul ſyndic.

LE PROCUREUR *riant.*

Ah, ah, ah, la belle épargne!

ARLEQUIN.

Mon dieu, je ſai bien que les licences pécuniaires que nous prenons tous les jours vous & nous, nous valent aſſez pour que nous n'en venions pas à de pareilles leſines: mais. . . .

LE PROCUREUR.

Qu'entendez-vous par licences pécuniaires?

ARLEQUIN.

Hé mais, j'entens ces petits profits hardis que vous faites au palais, & nous dans le plat pays.

LE PROCUREUR.

Ah, ne me parlez point de ces licences-là; ce ſont elles qui font tout mon malheur. Je ne rencontre point d'ombres ici-bas qui ne me les rejettent devant les yeux. Cependant que veulent-elles que faſſent de pauvres diables de procureurs, pour ſoutenir les dépenſes exceſſives de leurs femmes? C'eſt une choſe étonnante, monſieur, que de voir le nombre d'habits qui compoſe

leur garderobbe. Ce seroit tous les jours un opera de les habiller, si elles n'avoient trouvé l'invention de cotter leurs habits, comme nous faisons nos sacs & nos dossiers.

ARLEQUIN.

Oh, oh, cela doit être drôle, oui, de voir une procureuse à sa toilette demander à sa femme de chambre son habit à la cotte G. Ah, ah, tenez, combien de peuple!

LE PROCUREUR.

Qu'est-ce là? Le coche d'Auxerre?

ARLEQUIN.

Bon, le coche d'Auxerre! C'est la barque à Caron.

LE PROCUREUR.

La barque à Caron? Que de monde!

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, c'est tous les jours comme cela. Depuis qu'en France les medecins ont des carosses à deux chevaux, la barque à Caron passe toujours mesure comble.

LE PROCUREUR.

En effet, voilà bien des François. Il faut que ce royaume-là soit terriblement peuplé, pour fournir aux amples évacuations que lui font faire ces messieurs de la Faculté.

ARLEQUIN.

Oh dame, c'est que dans ce pays-là tout le monde met la main à la pâte, & les filles y travaillent comme les femmes. Ecoutez, écoutez comme ils se plaignent. Tirons-

nous un peu à l'écart ; rien n'est plus plaisant que d'entendre les regrets des choses qu'ils ont quitté là-haut.

SCENE IV.

LES OMBRES, CARON.

LES OMBRES *ensemble.*

C'Est fait de nous, Caron, la barque enfonce.

CARON.

Aussi, pourquoi mourez-vous en si grand nombre à la fois ? Est-ce avoir de la discretion ?

I. OMBRE.

Helas, c'est bien malgré nous !

CARON.

Tenez-vous bien, au moins, il y a du risque pour vous ; la marée est diablement haute aujourd'hui.

II. OMBRE.

Caron, nous sommes perdus, ta barque prend l'eau de tous côtés.

CARON.

Comment prendroit-elle l'eau ? Il n'y a que quatre ou cinq cens ans qu'elle a été radoubée.

III. OMBRE.

Mes charges, mes honneurs, helas, qu'êtes-vous devenus !

IV. OMBRE.

Encore si j'avois pû voir finir, avant que de mourir, seulement quinze ou vingt de mes procès.

I. OMBRE.

Helas ! je n'ai pas joui long-temps du plaisir d'être veuve. A peine suis-je délivrée de mon époux, qu'il me faut le rejoindre. Fatale nécessité ! S'il est vrai, comme on dit, que les champs Elisées soient le séjour des bienheureux, une femme devroit-elle y trouver son mari ?

II. OMBRE.

Hé, Caron, laisses-moi retourner au monde; je ne te demande que huit jours pour aller & revenir.

CARON.

Quelles si grosses affaires y as-tu ?

II. OMBRE.

J'ai de grands biens, & j'y laisse une jolie femme, que j'aime, sans enfans. Les medecins, pour m'en faire avoir, lui avoient ordonné de se baigner; mais à peine fut-elle sortie du bain pour se mettre au lit, que je mourus tout subitement.

CARON.

Ah, si tu l'as fait baigner, ce qui manque à faire n'est pas le plus difficile. Crois-moi, ne te chagrine pas, il ne se trouvera que trop de gens charitables, qui satisferont au reste de l'ordonnance du medecin.

III. OMBRE.

Si j'enrage d'être mort, ce n'est que pour le plaisir qu'en reçoit ma femme. La perfide ne pourra jamais s'empêcher d'épouser son petit colifichet d'abbé.

L'OMBRE D'UN MUSICIEN.

Bien loin que j'accuse le sort
D'impitoyable tyrannie,
Je ne fais que benir la mort
De m'avoir ôté la vie.
Elle me délivre à jamais
La bonne dame,
De mes procès
Et de ma femme.

SCENE V.

ARLEQUIN, UN MUSICIEN, TROIS AUTRES OMBRES.

ARLEQUIN.

OH, oh, en voici qui se plaignent en chantant. Sans doute qu'ils aiment la musique. Demandons leur des nouvelles de l'autre monde sur le même ton.

Vous qui débarquez fraichement
D'où nous primes naissance,
Dites-moi, vit-on maintenant
Comme avant mon absence ?

I. OMBRE.

Qu'est-ce à dire, cela ? L'opera auroit-il infecté ce pays-ci, ou si c'est la mode d'y

parler en chantant ? Tout coup vaille, je vais le payer en pareille monnoye.

L'interêt y regne à preſent,
De même qu'il regnoit du temps
De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert en France.

ARLEQUIN.

On ſe marioit ſimplement
En vue de l'opulence ;
Auſſi l'époux trouvoit ſouvent
La corne d'abondance.

II. OMBRE.

La noce produit à preſent
Ce qu'elle produiſoit du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Les banquiers & les partiſans
A force de finance,
Faiſoient plus de cocus par an,
Qu'un Gaſcon d'abſtinence.

I. OMBRE.

Ils en font encore à preſent,
Tout comme ils en faiſoient du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN

Leurs femmes ſe deſeſperant
De leur indifference,
Par le ſecours des jolis gens
En tiroient la vengeance.

II. OMBRE.

Elles ſe vengent à preſent,
Tout comme elles faiſoient du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Les maris, quoique défians,
Avoient de la prudence ;
Leurs femmes voyoient leurs galans

Avec pleine assurance.

I. OMBRE.

Il est des maris d'à-present,
Comme il étoit de ceux du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Il s'en voyoit quelqu'un pourtant
Faute d'expérience,
Qui instruisoit le parlement
De sa mauvaise chance.

III. OMBRE.

On trouve des sots à present,
Tout comme on en trouvoit du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

D'une fille en se mariant
Telle étoit la science,
Que l'hymen n'a point d'argument
Qu'elle ne sût d'avance.

I. OMBRE.

En rien les filles d'à present
Ne cedent aux filles du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Des medecins, ces gens savans,
Les doctes ordonnances,
Rempliſſoient tous nos monumens
De cures d'importance.

II. OMBRE.

Ils guérissent encore à present
Nos maux comme ils faisoient du tems
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

La justice pour des presens
Donnoit ses audiences;
Jolie femme sollicitant
Emportoit la balance.

I. OMBRE.

Par ma foi l'on fait à preſent
Tout ce que l'on faiſoit du temps
De Jean de Vert, &c.
Ils s'en vont tous en chantant :
De Jean de Vert, &c.

SCENE VI.

ARNOFLE, RAFLE.

ARNOFLE.

JE n'avois que vingt ans quand les medecins m'accuſerent du poulmon, & qu'ils me condamnerent à n'en paſſer pas trente. Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à reſter au monde, car je n'ai jamais aimé le ſuperflu ; de mon fond je fais mon revenu, & je vous œconome cela ſi prudemment, que le temps preſcrit par les medecins arrivé, avec un ſeul zero je chiffre tout mon patrimoine.

RAFLE.

On ne ſauroit prendre des meſures plus juſtes.

ARNOFLE.

Oui. Mais helas ! de quoi cette ſage précaution me ſervit-elle ? On a beau faire : toute la prudence humaine devient bien-tôt inutile, dès qu'il plaît au ciel d'en ordonner autrement.

RAFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les medecins furent pris pour des duppes, mon cher monsieur.

RAFLE.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit ?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je vêquis encore trente ans par de-là.

RAFLE.

Ouf ! le vilain *qui pro quo*, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de ce que je n'ai pas été si œconome que vous : Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ai fait, des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t-il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter. Si les medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

RAFLE.

Plus heureux que moi ? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille bourgeoise, de pouvoir arrêter tout à coup le sang roturier qui lui coule dans les veines, pour faire place à un plus pur, de se faire par son bien & par son crédit, une naissance

toute neuve ; & de se voir, pour ainsi dire, le pied d'estal d'une famille noble ! Vous riez ?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repaître de chimeres ?

RAFLE.

Fort bien, chimere de noblesse ! Mais, que vois-je ? Noirette la fille de chambre de ma femme ? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état florissant j'ai laissé là-haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moi, ne vous en informez point. Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans auſquels ils prennent part.

RAFLE.

Oh, je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ai de joye de te voir !

SCENE VII.

NOIRETTE, RAFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

Est-ce bien vous, mon cher maitre ? Helas ! en vous perdant, ma famille a bien tout perdu. Les cinq groſſes fermes n'ont guéres fait d'honneur à votre mémoire,

mon pauvre monsieur Rafle. Deux jours après votre mort mon frere fut révoqué ; & ces huit autres commis qui faisoient pension à cette grosse brune ... helas ... cette si belle femme qui se disoit votre parente, & qui se cachoit tant de madame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous ....

RAFLE.

Doreslie ?

NOIRETTE.

Justement.

RAFLE.

Quels revers, & où est la confraternité ! Qui auroit cru cela d'une compagnie, où l'on a toujours vu regner le desintéressement, la concorde, & l'union ! Mais de ma famille, tu ne m'en dis rien ? Ma veuve, dis-moi, soutient-elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me réponds rien. Tu baisses la vue. Tu soupires. Ah ciel, que leur est-il arrivé !

NOIRETTE.

Hé ... mais ....

RAFLE.

Acheves. Peux-tu me faire si long-tems un secret de mon malheur ?

NOIRETTE.

Sachez donc, puisque vous le voulez savoir, que votre fils ...

RAFLE.

Hé bien : mon fils ? Que lui est-il arrivé ? Parles. Auroit-il été tué à l'armée ? Pourvu qu'il soit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié consolé.

NOIRETTE.

Hé oui, monsieur, il a été tué en combattant.

RAELE.

Tout de bon ?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme est mort en heros.

RAFLE.

Dis-tu vrai ? je n'avois que celui-là ; mais n'importe.

NOIRETTE.

Il est mort d'un coup de caraffe, dans un des plus fameux cabarets de la ville.

ARNOFLE.

Voilà certes un beau champ de bataille !

RAFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche ! Ah ciel ! Et ma fille, comment a-t-elle pu supporter ce malheur ? car c'étoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais.... votre fille ne pouvant plus rester dans une maison que la mort de son frere rempliſſoit de deuil, elle s'est...

RAFLE.

Fait religieuse ?....

NOIRETTE.

NOIRETTE.

Oh, bien pis que cela, monsieur.

RAFLE.

Quoi donc, se seroit elle tuée ?

NOIRETTE.

Oh non, monsieur. Elle n'a pas tout-à-fait porté son desespoir jusques-là.

RAFLE.

Mais encore ?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, rester dans une si triste demeure, pour essayer si le changement des lieux ne dissiperoit pas un peu ses ennuis, elle s'est fait enlever par son maitre de danse, qui charitablement a bien voulu courre le pays avec elle.

ARNOELE.

Voilà une sœur qui avoit bien du naturel !

RAFLE.

Ma fille ! Juste ciel ! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là ? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir été presente au funeste desastre de ma famille !

NOIRETTE.

Helas, la pauvre femme ! Si vous l'aviez vu, elle vous auroit fait pitié.

RAFLE.

Oh, je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte,

RAFLE.

La pauvre créature!

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ai cru sans vie.

RAFLE.

Ce que c'est que l'honneur!

NOIRETTE.

Le soir, la fièvre la prit avec des redoublemens, & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

RAFLE.

C'est la suite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment? Si on ne l'avoit liée, elle se seroit jettée par les fenêtres. Elle ne vouloit plus vivre, vous dis-je.

RAFLE.

Le pauvre petit bouchon!

NOIRETTE.

Sur le matin, on la saigna. Elle reposa un peu; & le jour suivant la fièvre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde après un tel affront, elle se retira enfin à sa maison de campagne, pour y vivre en femme degoûtée de la vie, en la compagnie d'un seul valet de chambre que le desespoir lui a fait épouser.

ARNOFLE.

Fort bien.

RAFLE.

Ma femme? ô ciel! ma femme? ô dieux!

ARNOSLE.

Je vous l'avois bien dit, que dès qu'on étoit mort, on ne devoit plus retourner les yeux du côté du monde. *Arnoste & Raste s'en vont. Noirette reste.*

SCENE VIII.

NOIRETTE, ARLEQUIN.

NOIRETTE.

QUe vois-je ? Je croi, dieu me le pardonne, que c'est Arlequin mon mari. Mon cher époux, ah qu'il est doux, mon fils, de se rejoindre après vingt mortelles années de separation !

ARLEQUIN.

Est-ce bien toi, ma chere petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur, que j'ai murmuré contre la longue distance que le fort barbare mettoit entre ton trépas & le mien !

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

NOIRETTE.

Que je me suis ennuyée ! que le monde m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ai regardé les hommes comme des monstres. Aussi je puis dire que depuis toi, il n'a pas été en mon pouvoir d'en souffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu n'es donc pas remariée, ma mie?

NOIRETTE.

Et mais, remariée, pas tout-à-fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainsi dire, prendre un mari.

ARLEQUIN.

Comment donc?

NOIRETTE.

Quelque temps après toi, ton oncle le notaire étant mort sans enfans, les nôtres en héritèrent des biens fort considerables: mais comme cette succession étoit un peu embrouillée....

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embrouillée? Mon oncle ne devoit pas un sou.

NOIRETTE.

Hé..... je veux dire que je vendis sa charge à des gens qui me firent des chicannes; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'étois tous les jours dupée par des fripons de solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avançoient rien, je jettai la vue sur un jeune écolier en droit, qui étoit, ce dit-on, bon homme de palais. Voulant l'interesser plus sensiblement dans mon procés, je lui prêtai de l'argent pour s'acheter une charge de conseiller; & pour sûreté de ma somme, on me conseilla de l'épouser.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on prête son argent, voyez-vous, on ne sauroit trop prendre ses sûretés.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, hélas, ne fit pas vieux os. A peine eut-il débrouillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infaillible qu'il vous servoit bien. Lui mort, vos affaires finies, vous restâtes veuve ?

NOIRETTE.

Oui, bon, je restai veuve ! Quand on a des enfans, le moyen d'être la maitresse de ses actions. Votre aîné voulant prendre le parti de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageât mal à propos avec quelque capitaine, n'allai-je pas bonnement revêtir d'une commission de colonel un jeune academiste, à condition qu'il lui donneroit une enseigne dans son régiment ?

ARLEQUIN.

Fort bien ! voilà une mere qui a bien économé le bien de ses enfans. Pour conserver à l'un une charge de notaire, & ménager à l'autre une enseigne, elle se fait un mari conseiller ; & l'autre colonel.

NOIRETTE.

Hé bien, ne voilà pas le grand merci de m'être sacrifiée pour tes enfans? Vas, tu ne meritois pas d'avoir une femme qui eût pour ses enfans une complaisance si aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre, elle ne s'étoit presque pas remariée. Ciel! qui auroit pû croire qu'une femme qui après la mort de son premier mari, regardoit les hommes comme des monstres, eût eu assez de naturel pour ses enfans, que de se remarier encore deux fois! *Ils s'en vont.*

SCENE IX.

LA DISCORDE, PROSERPINE.

LA DISCORDE.

HE' bien, madame, ai-je bien secondé vos desseins?

PROSERPINE.

Ce n'est que la moindre obligation que j'ai à la Discorde. La diligence qu'elle a fait pour venir m'avertir des desseins que mon perfide époux a de me répudier, est un service que Proserpine n'oubliera jamais.

LA DISCORDE.

Je n'ai fait en cela que suivre mon incli-

nation. Mais vous, grande déesse, pourquoi vouloir vous cacher? Pourquoi ne pas vouloir vous montrer aux yeux de votre infidele époux, & faire déchirer en sa presence par les furies l'indigne mortelle qu'il vous préfere?

PROSERPINE.

Non, la Discorde, non; & quoique Jupiter vienne de m'accorder une puissance opposée à celle de mon mari pour le pouvoir traverser dans ses desseins, je ne prétens m'en servir que pour mettre obstacle à ses plaisirs, & au divertissement qu'il osera donner à cette chetive mortelle.

LA DISCORDE.

Trop de douceur quelquefois....

PROSERPINE.

Ne me repliques point, & me donnes seulement une retraite dans ta caverne.

LA DISCORDE.

Vous le voulez, c'est à moi d'obéir.

SCENE X.

UN CHEVALIER GASCON, UN ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc, avant que de mourir, la gazette dit que je fis des merveilles?

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'as pas bien lu, ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te dirai pas.

LE CHEVALIER.

Mais toi, abbé, qui t'attendoit si-tôt ici? Tu avois choisi un état qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois pas des premiers? Tu étois jeune, sain, vigoureux, & d'un pays où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat.

L'ABBE'.

Tu vois. Celui qui prend le plus grand tour n'eſt pas celui qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avoue, étoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroiſſoit à la verité la plus belle & la plus brillante; mais je la trouvois rude & fatiguante, & quelquefois même un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte. Etant né gentil-homme, je n'oſois paroître à Paris, tandis que mes pareils étoient à l'armée. Pour y reſter avec quelque ſorte de bienſéance, il n'y avoit de parti à prendre que la robbe ou le petit collet. De me faire conſeiller, je n'avois point d'étude; je me fis donc abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroît que tu n'as pas vêcu pour cela plus long-temps.

L'ABBE'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne ſauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fît, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a sû faire.

LE CHEVALIER.

Comment diable, abbé? Tu as été tué d'un coup d'éventail? Et mais, mon cher, voilà une mort héroïque! Etoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir.

L'ABBE'.

Je ne t'en dirai point d'autres circonstances, sinon que badinant auprès d'une dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit sur le nez, je retournai la tête; elle m'attrapa la tempe, & je tombai roide mort.

LE CHEVALIER.

Sur elle?

L'ABBE'.

A ses pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, abbé, c'étoit pour te blesser.

L'ABBE' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeste!

LE CHEVALIER.

Je croi, dieu me pardonne, que le souvenir t'en fait pleurer? Cadedis, que ces abbés sont âpres à la vie!

L'ABBE'.

Si tu étois à ma place....

LE CHEVALIER.

Mon dieu, je sai qu'il est fâcheux, surtout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long-temps, de se voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du moins me consolerois-je d'être mort dans une si belle occasion: car afin que tu saches, abbé, tu es mort en heros, mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle dame; pour un abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L'ABBE'.

Tais-toi, avec ton abbé. L'étois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toi.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'est-à-dire, que tu étois de ces abbés de milice, dont Paris est si fertile ? L'ABBE'.

Et mais, j'étois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui....

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas ce que je dis ? Je sai bien que tu n'etois pas le seul qui à l'ombre d'un colet passoit dans le monde sous le titre specieux d'abbé. Vois-tu, il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celui qu'on donne aux garnitures de cheminée. Verre, fayance, bois doré, tout cela est censé porcelaine.

L'ABBE'.

Toujours satyrique à l'ordinaire ?

LE CHEVALIER.

Et donc, en notre absence, le beau sexe comment le gouvernois-tu ? On disoit à l'armée, que nous autres petits maitres de cour, pouvions, si bon nous semble, prendre nos quartiers d'hyver sur la frontiere, à moins que nous ne vouluſſions donner dans le commerce subalterne : car pour les premieres places, on assure qu'elles étoient toutes prises par les fameux petits-maîtres de l'Université.

L'ABBE'.

Ecoutes, ne penses pas rire.

LE CHEVALIER.

Moi rire ? Cadedis je le dis comme je le pense. Les abbés ce sont les dragons noirs de la galanterie. Femme de robbe, femme de cour, femme de finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire, depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE'.

Le badin.

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribue pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babiole.

L'ABBE'.

Changeons de discours, ou je te quitte.

LE CHEVALIER.

Le chevalier est la bisque du cœur, il est vrai: mais il est de lourd entretien, il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un abbé, vit-on jamais amant à plus juste prix ? il n'y a point de tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui dans cinq aulnes de drap ne leve un abbé tout complet. Et donc, tu me fuis ?

L'ABBE'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échaperas pas, je te suivrai par tout. *Ils sortent.*

SCENE XI.

PROSERPINE, LA DISCORDE.

PROSERPINE.

NOn, la Discorde, non, ne crains point que je veuille me faire connoitre. De quoi me serviroit d'avoir emprunté la figure de la Jalousie? J'ai trop d'interêt de cacher qui je suis à Pluton, puisque le pouvoir que Jupiter m'a donné sur cet infidele époux, ne doit durer qu'autant que je lui serai inconnue. Tout mon dessein n'est que de troubler sous ce déguisement, par des enchantemens, la fête que ce perfide lui va donner, en faisant paroître aux yeux de mon indigne rivale l'hymenée dans toute son horreur, & tâcher de la dégouter par-là du mariage dont il la flatte. Mais je les entens qui viennent; retirons-nous dans ce petit bosquet de jasmins, jusqu'à ce qu'il soit tems de jouer notre rôle.

SCENE XII.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

OUi, madame, je veux que tous nos momens soient marqués par quelque nouvelle fête galante. Venez, ames heureuses, par vos danses & vos chansons, exciter ce que j'aime à subir le joug charmant d'un heureux hymenée. Dépeignez-lui bien les douceurs d'un mariage fortuné, & lui faites voir, s'il se peut, combien deux époux qui s'aiment ardemment, ont de quoi se rendre heureux. Mais que vois-je? Quelle puissance peut venir ici braver la mienne? Juste ciel! Jamais spectacle fut-il plus contraire aux sentimens que j'ai dessein de lui inspirer.

A peine Proserpine, qui paroît sous la figure de la Jalousie, a-t-elle fait quelques invocations avec sa baguette, que le theâtre se change, & représente le temple de l'hymenée, où l'on voit plusieurs époux enchaînés, se plaignant de leur sort.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

O ciel! cessez nos gênes.

CHOEUR DE NOTAIRES.

Vos clameurs seront vaines.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES

Femmes, maris, enfans, maudits contrats!

CHOEUR DE NOTAIRES.

Le ciel ne vous écoute pas.

UN MARI ET UNE FEMME.

Que la noce est suivie & de maux & de peines !

UN NOTAIRE.

Vous ne sortirez de vos chaînes
Que par le secours du trépas.

UN MARI.

Est-ce là ce doux mariage,
Dont l'amour nous avoit flattés ?

UNE FEMME.

Pour finir tous nos maux, il n'est qu'un prompt veuvage.

UN MARI.

Je le souhaite autant que vous le souhaitez.

LE MARI ET LA FEMME.

Est-ce là ce doux mariage,
Dont l'amour nous avoit flattés ?

LA FEMME.

O mort, que vous êtes lente !
Si vous prenez un de nous,
Répondez à mon attente ;
Et pour rendre mon sort plus doux
Ah, mort, prenez mon époux.

LE MARI.

Ne flattez pas son ame,
En secondant ses tristes vœux.
Daignez me rendre heureux,
O mort, ô mort prenez ma femme.

UN NOTAIRE.

Telle s'empresse d'épouser,
Qui souhaite le veuvage,
Et veut se débarasser,
Un an fait de mariage.

LE MARI.

O mort, secondez mon ame.
Voulez-vous faire un beau coup ?
Délivrez-moi de ma femme.

LA FEMME.

O que mon sort seroit doux,
Si vous preniez mon époux !

SCENE XIII.

Après un grand bruit de plusieurs instrumens ridicules, qui forme une espece de charivari, on voit paroître l'hymenée, avec un bois de cerf sur la tête, & dans un char traîné par deux coucous.

L'HYMENE'E.

Entendrai-je toujours quelque plainte importune ?
Meritez-vous de si doux fers ?

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

Contentes-toi des maux que nous avons soufferts,
Hymen cesse notre infortune.

L'HYMENE'E.

Vous ne pouvez changer de sort,
Epoux, n'esperez qu'en la mort.
De votre triste destinée,
Maris ne vous prenez qu'à vous.
Ne soyez défians ni jaloux ;
Ne paroissez de toute la journée.
Aux yeux de sa moitié, ne se montrer jamais,
Est le moyen de vivre en paix.

CHOEUR DE MARIS.

La mort est plus digne d'envie,
Qu'une si déplorable vie.

L'HYMENE'E ET LES NOTAIRES.

Vous ne pouvez changer de sort ;
Epoux, n'esperez qu'en la mort.

CORISANDE, FLORESTAN, *mari & femme.*

CORISANDE.

Floreſtan ?

FLORESTAN.

Coriſande ?

TOUS DEUX.

Faudra-t-il nous gronder toujours

CORISANDE.

CORISANDE.

Faut-il qu'incessamment brailler je vous entende ?

FLORESTAN.

Pourquoi de tant d'amans, faites-vous les amours ?

CORISANTE.

Ah, que n'en ai-je une legende !
C'est l'unique bonheur qu'en vivant je demande.

FLORESTAN.

Et moi de ne pouvoir en arrêter le cours,
C'est tout ce que j'apprehende.

CORISANDE.

Floreſtan ?

FLORESTAN.

Coriſande ?

TOUS DEUX.

Faudra-t-il nous gronder toujours ?
Perfide Hymen, cruel notaire,
Qu'ai-je fait pour me garotter ?

L'HYMENE'E.

Il est inutile de peſter ;
Qui l'a fait, ne le peut défaire.
Conſolez-vous dans vos tourmens.
Femme n'est pas un mal ſi cruel qu'il le ſemble,
Souffrez-lui des amans,
Et vous vivrez fort bien enſemble.

UN NOTAIRE.

Puiſque le ciel ne permet point,
Qu'une épouſe, d'époux ſoit jamais ſatisfaite,
Crois-moi, bats la retraite
Chez quelque autre catin.
Il n'eſt, pour ſe venger d'une épouſe coquette,
Que la femme de ſon voiſin.

TOUS DEUX.

Il n'eſt, pour ſe venger d'une épouſe coquette,
Que la femme de ſon voiſin.

FLORESTAN.

Je vais de tes avis profiter ſur mon ame,
En courant prendre une autre femme.

CORISANDE.

Garde un deſſein ſi beau

Jusques dans le tombeau.

TOUS DEUX.

Garde un dessein si beau, &c.

L'HYMENE'E.

Fort bien ! c'est en agir en époux raisonnable.
Se haïr tous les deux, aimer séparément,
Savoir se conformer au temps,
Sont choses fort louables.
Qu'entens-je gemir & crier,
Quelqu'un à marier ?
Je vais répondre à vôtre impatience,
Sexe plaintif, cessez de murmurer.
J'ai des hommes en abondance,
D'épée, de robbe & de finance,
Cessez de vous desespérer.
Je vais répondre à votre impatience,
Veuve plaintive, cessez de murmurer.

UNE FEMME *en habit de veuve, paroissant sur un lit de repos.*

Ah, tu me trahis, Hymenée !

L'HYMENE'E.

Ne vous chagrinez point, vous serez mariée.
Soyez gaye, & comptez sur un espoir si doux.

LA VEUVE.

Ah, tu me trahis, Hymenée.
Dès le decès de mon époux,
Tu m'avois flatté que sa place
Séroit remplie incessamment.
Elle est plus froide que la glace.
Serai-je veuve encor long-temps ?

L'HYMENE'E.

Ne vous chagrinez point, vous serez satisfaite.
Tenez toujours prêt la toilette.

ACTE II.

SCENE I.

L'OMBRE D'AGENOR, CARON.

L'OMBRE D'AGENOR *chante les paroles suivantes.*

CEs lieux
N'ont rien qui ne plaise à nos yeux.
Pour des amés heureuses
Fut-il jamais un plus charmant séjour ?
Mais pour un cœur affligé par l'amour,
Est-il demeure plus affreuse ?

CARON.

Je suis fort trompé si je n'ai entendu ici une voix. C'est quelqu'ombre sans doute qui doit chanter dans les fêtes que Pluton donne à sa maitresse, qui vient s'accorder ici. Mais d'où vient que celle-ci n'a pas repris ses habits comme les autres ? Oh, oh, cela sent l'évasion. Qui va là ?

L'OMBRE.

Ah, Caron ; je rêvois, tu m'as fait peur.

CARON.

Où vas-tu : d'où viens-tu : pourquoi ce voile ?

L'OMBRE.

Pourquoi ce voile ? N'est-ce pas le vête-

ment ordinaire des ames qui habitent ces lieux ?

CARON.

Il eſt vrai; mais Pluton n'a t-il pas ordonné qu'on le quitte pendant trois jours ? D'où ſorts-tu pour ignorer des ordres ſi publics ?

L'OMBRE.

De ce bois d'orangers, où je me ſuis fort ſoigneuſement tenu caché depuis que je ſuis arrivé ici-bas, & je n'en ſerois pas encore ſorti, ſans un grand bruit qui depuis quelques heures s'eſt élevé tout à coup.

CARON.

Et pourquoi ſe cacher ?

L'OMBRE.

Pour me donner tout entier à ma juſte douleur.

CARON.

A ta douleur, infame ! Comme s'il étoit permis d'être malheureux dans ces lieux deſtinés à la felicité des hommes.

L'OMBRE.

Un cœur vraiment touché porte ſon mal par tout.

CARON.

Tu perſiſtes, perfide ? Oh bien, on va te mettre en lieu où tu pleureras tout à ton aiſe. Vîte, allons, qu'on me ſuive.

L'OMBRE.

Où vas-tu me mener ?

CARON.

A Cerbere, afin qu'il te garde juſqu'à ce

que les fêtes soient finies. Après cela tu verras beau jeu.

L'OMBRE.

Les maux dont tu me menaces, n'égaleront jamais celui que je ressens.

CARON.

Je croi que tu raisonnes ? Si tu ne marches, je te donnerai de l'aviron sur la tête. *Ils s'en vont.*

SCENE II.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

D'Où vient donc ces blasphêmes contre la puissance qui t'oblige à reprendre cet habit ? Qu'as-tu tant fait là-haut, qui te fasse craindre qu'on te reconnoisse ici-bas ? Y aurois-tu mené une vie libertine ? y serois-tu mort par correction ?

ARLEQUIN.

Qu'entens-tu, mourir par correction ?

MEZZETIN.

Hé mais, c'est la fin ordinaire de certains hommes que la nature semble n'avoir fait naître, que pour servir d'exemple aux autres. De tout temps, cette sage ouvriere nous a fait des heros de deux façons. Les uns, pour nous donner une haute idée de la vertu,

meurent sur une brêche d'un coup d'épée ; & les autres pour nous faire voir le vice dans toute son horreur, vont dans une place publique, mourir d'un coup de ficelle.

ARLEQUIN.

Ouf !

MEZZETIN.

Tu soupires ? Aurois-je, sans y penser, touché un trait de ton histoire ? Es-tu un de ces heros de la derniere espece ? Serois-tu mort d'un coup de ficelle ?

ARLEQUIN.

Pour qui me prends-tu ?

MEZZETIN.

Pour un de ces heros qui ne sont pas mort à rez de chaussée.

ARLEQUIN.

Tu en as morbleu menti ; je ne suis pas mort d'une mort exemplaire ni corrective. Il y a encore plus de vingt ombres ici, qui prouveront que je suis mort à l'amiable.

MEZZETIN.

Qui t'oblige donc à te vouloir cacher ? Aurois-tu trouvé quelqu'un dont tu ne voudrois pas être reconnu ?

ARLEQUIN.

Tu l'as dit.

MEZZETIN.

Et de qui donc te caches-tu tant ?

ARLEQUIN.

De l'ombre d'une fille de chambre, qui

a demeuré en même maison que moi.

MEZZETIN.

Etois-tu homme à te brouiller avec les filles de chambre ?

ARLEQUIN.

Et mais, brouiller sans brouiller ; toujours, ce ne fut pas faute d'avoir été de bonne intelligence ensemble.

MEZZETIN

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Diable emporte qui sait comme cela arriva ! Tant y a qu'au bout de quelque mois, au lieu de croître de bas en haut, comme les autres, on s'apperçut qu'elle ne croissoit plus que de diamêtre.

MEZZETIN.

Ouf !

ARLEQUIN.

La dame du logis émerveillée de ce prodige, envoya querir force medecins, qui après avoir bien consulté en latin, conclurent en françois, que c'étoit que sa croissance avoit pris un autre cours.

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

D'abord on me soupçonna d'être la cause de ce déreglement, & l'on parla de me faire arrêter prisonnier ; comme si j'étois garant, moi, des caprices de la nature.

MEZZETIN

Quelle injuſtice !

ARLEQUIN.

Mais que vois-je ? Ah ciel ! caches-moi ; la voici qui ſe promene avec deux de ſes compagnes.

MEZZETIN.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN.

Sont-elles paſſées ?

MEZZETIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

MEZZETIN.

Ne crains rien, te dis-je. Juſte ciel ! qu'ai-je vu ?

ARLEQUIN.

Qu'as-tu ? Tu me parois ſurpris de cette avanture : en connoitrois-tu quelqu'une ?

MEZZETIN.

Si je les connois ? L'une eſt ma mere, l'autre eſt ma ſœur, & l'autre eſt ma femme.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf ! je me ſerois bien paſſé de faire ce conte-là. *Haut.* Dame ! qui l'auroit cru, Mezzetin, qu'on croiſſoit de diamêtre dans ta famille ?

MEZZETIN

Ne penſe pas rire ; il faut que tu m'en faſſes raiſon.

ARLEQUIN.

Tu extravagues, Mezzetin. Quoi, nous battre parce que j'aurois aimé ta femme, ta mere, ou ta sœur ? Crois-moi, bien loin que ce soit un sujet de nous égorger, c'est une espece d'alliance, qui devroit faire naître l'amitié entre nos deux familles.

MEZZETIN.

Morbleu, point de railleries.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, mais, Mezzetin, encore faut-il savoir en quel chef je t'ai offensé. Si c'est ta mere, ton pere est dans l'affront tout du moins pour les trois quarts ; tu ne dois donc entrer tout au plus que pour un quart dans la vengeance. Si c'est ta sœur, tu as des freres qui partagent encore avec toi tout le mauvais de l'avanture ; & si c'est ta femme, que sais-tu si elle n'avoit point d'autres galans que moi, qui entrent aussi pour leur part dans l'infidelité qu'elle t'a faite. Ainsi, de quelque maniere que ce soit, tu auras toujours tort de vouloir tout prendre sur ton compte.

MEZZETIN.

Tu penses rire, mais je vais les chercher ; & quand je saurai celle par qui tu m'as offensé, tu verras beau jeu.

SCENE III.

ARLEQUIN *ſeul.*

LE brutal! comme il prend mal la choſe! Voilà ce que c'eſt que de n'être que des valets. Entre honnêtes gens on ne s'aviſe guéres de ſe brouiller pour ces ſortes de bagatelles-là. Encore, faut-il aller rêver à quelque moyen, pour me garantir de ſes bruſqueries; car c'eſt un emporté, qui prenant la choſe bourgeoiſement, ne manquera jamais de me jouer quelque mauvais tour. *Il s'en va.*

SCENE IV.

CEPHISE, LEONICE.

CEPHISE.

LEonice en ces lieux!

LEONICE.

Seroit-ce bien là Cephiſe?

CEPHISE.

Tu es donc morte, ma chere?

LEONICE.

Tu vois, ma petite: le ſort ne m'a guéres fait plus de quartier qu'à toi, je ne t'ai

ſurvécu que d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu comptes donc dix années pour rien, ma fille ?

LEONICE.

Pas pour grand'choſe : du moins dix années de plaiſir paſſent bien vîte, ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avoue. Mais étois-tu ſi fort en état d'en prendre, toi que je n'ai jamais vu deux heures de ſuite dans une parfaite ſanté.

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de promenade ou de comédie, que tu ne te ſois trouvée mal ? J'en ai vu ton époux dans des allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour, que tu tombois évanouie quatre ou cinq fois entre ſes bras. Tu ne diſois donc pas la verité ?

LEONICE.

Que tu es ſimple, Cephiſe, & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela pourroit-on t'excuſer d'ignorer les ruſes innocentes dont une jolie femme ſe ſert pour attendrir en ſa faveur toute une compagnie !

CEPHISE.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent-elle pas, quand par une petite indisposition subite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmi une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir.

CEPHISE.

Que dit-elle? Ce n'étoit donc pas de bonne foi que tu te trouvois mal?

LEONICE.

Qu'appelles-tu de bonne foi? Et où en serions-nous, nous autres femmes, si nous étions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons?

CEPHISE.

Quais! Quoi? ces douleurs de côté, ces maux de tête, ces frissons, ces étourdissemens?

LEONICE.

Pures minauderies.

CEPHISE.

Je croi, dieu me pardonne, qu'elle dit cela tout de bon! Il y a donc bien du plaisir à se faire jetter de l'eau au visage, & à se faire bruler du papier sous le nez.

LEONICE.

Plus que je ne saurois te dire. Crois-moi, Cephise, il faut qu'une femme soit femme, & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais, mon dieu, je ne veux pas

qu'une femme fasse des armes, ni qu'elle joue à la paume : mais aussi ne faut-il pas que pour paroître plus femme qu'une autre, elle affecte une delicatesse ridicule. Qu'une femme mette des mouches, du rouge ou du blanc ; je dis plus : que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau ; qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la tête jusqu'aux pieds dans deux parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ses bras suspendus à des cordons de soye, il n'y a rien à dire à cela ; la nature l'a mise au monde pour plaire ; & tout ce qu'elle fait dans cette vue-là, lui doit être permis. Mais que pour marquer une plus grande délicatesse, elle marche dans sa chambre, comme si elle étoit parquetée d'orties ; qu'une bougie éteinte lui cause des vapeurs, & qu'elle reste évanouie pendant une heure sous ombre qu'elle se sera baissée pour ramasser son gand ; c'est ce que je ne saurois lui passer, non plus que de garder le lit quinze jours, après avoir grondé un valet durant une heure. LEONICE.

Que tu es peuple, ma pauvre Cephise ! Dans quel monde vivois-tu, pour ignorer.... CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moi, si j'étois homme, une femme qui geindroit toujours, ne seroit pas ma marotte.

LEONICE.

C'est-à-dire que tu aimerois mieux de ces femmes robustes, qui affectent d'avoir une santé à l'épreuve de tout ; qui mangent de tout ce que les autres mangent ; que le froid & le chaud, tout accommode : en un mot de ces insipides, qui pour ne rien sentir, trouvent tout bien fait chez elle ; qui ne grondent pas une seule fois en un jour, & qui n'ont en leur vie chassé servante ni valet ? Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins ! Et moi, Cephise, si j'étois homme, j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une femme d'un aussi grossier temperamment.

CEPHISE.

Que veux-tu ? chacun a son goût. Pour moi, je cheris la joye & la santé. Je le repete encore ; j'aimerois beaucoup mieux si j'étois homme, que ma femme jouât du claveſſin que de la seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras : Pour moi, je parle serieusement ; & je soutiendrai toujours qu'il faut de la mignardise & de la delicatesse dans notre sexe ; ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point, c'est ce qui donne la pointe au mérite d'une jolie personne, & qui la rend si friande aux yeux des hommes d'aujourd'hui. Nous voyons tous les jours des femmes re-

gulierement belles, qui pour negliger ces petites ressources, voulant tout devoir à leur beauté, restent souvent inconnues au milieu même de la cour; tandis qu'une petite camuse, qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeunesse & de minauderie, sera à la mode, & se rendra la passion des gens du meilleur goût.

CEPHISE.

Adieu, charmante minaudiere; tu me gâterois l'esprit si j'étois long-temps avec toi : il n'y a qu'un moment que j'y suis : & il me prend déja envie d'avoir mal à la tête.

LEONICE.

Tu seras toujours toi-même. Adieu, folle, adieu. *Elles sortent l'une d'un côté, l'autre de l'autre.*

SCENE V.

ARLEQUIN, PIERROT en marquis.

ARLEQUIN.

J'Ai beau courir, j'ai beau rêver, je ne trouve ni retraite, ni raison qui puisse me garantir de la brutalité de Mezzetin.

PIERROT.

Je ne sai plus pour moi quelle figure prendre, pour éviter les persecutions de mes cliens. J'ai troqué mon habit de pro-

cureur contre celui d'un marquis, & je suis tombé de fiévre en chaud mal. A peine fais-je un pas, que je trouve un créancier de l'original dont je suis la copie. Mais fort bien. Voici l'homme de tantôt. Si je pouvois me démarquiser en sa faveur. Voyons: Un chymiste qui se pique d'avoir des secrets merveilleux, m'en a donné un pour changer de ressemblance avec qui je voudrai. Abordons-le, il ne me reconnoît pas. *A Arlequin.* Qu'est-ce, monsieur, vous voilà bien rêveur, pendant que tous les autres se réjouissent?

ARLEQUIN.

Bon, me réjouir, parce que Pluton a une maitresse! Qu'est-ce que cela me fait? Les plaisirs qu'il prendra avec elle, ne viendront pas jusqu'à moi.

PIERROT.

J'en tombe d'accord: mais il y en a qu'il rend publics.

ARLEQUIN.

Comment publics?

PIERROT.

Oui public. Vous ne savez donc pas qu'il tient table ouverte pendant ces trois jours, & que le nectar & l'ambroisie ne manquent non plus à ces tables-là, que le lait dans nos ruisseaux.

ARLEQUIN.

Malepeste! Vraiment non, je ne savois pas cela. Et où tient-il cette auberge?

PIERROT.

PIERROT.

Dans une des galeries de son palais ; & ce que je trouve de meilleur, c'est qu'on n'y reçoit que des gens de qualité.

ARLEQUIN.

Ouf ! Et moi, c'est ce que j'y trouve de pis.

PIERROT.

Comment ? Est-ce que vous n'êtes pas gentil-homme ?

ARLEQUIN.

Non ; si ma mere a accusé juste touchant mon pere, je suis de la plus roturiere race qui fut jamais.

PIERROT.

Tout le monde ne peut pas être noble : mais quelquefois on possede des charges qui.... Qu'étoit votre pere ? Etoit-ce un homme de robbe, ou de finance ?

ARLEQUIN.

Non, c'étoit un homme d'épée.

PIERROT.

Un homme d'épée ? Hé, que ne parlez-vous ? Tout homme d'épée qui est dans le service, est censé gentil-homme. Quel emploi avoit-il dans l'épée ?

ARLEQUIN.

Quel emploi ?

PIERROT.

Oui.

ARLEQUIN.

Il étoit fourbisseur.

PIERROT.

Fourbisseur ?

ARLEQUIN.

Oui da, fourbisseur. Y a-t-il quelqu'un qui soit plus gens d'épée que ces gens-là ?

PIERROT.

Qui ne seroit pas trompé !

ARLEQUIN.

Comment donc ?

PIERROT.

Plus je vous regarde, & plus je suis surpris que vous ne soyez pas gentil-homme.

ARLEQUIN.

La raison ?

PIERROT.

La raison est que vous en avez tout l'air, tout le parler, & tous les traits même du visage.

ARLEQUIN.

Tout de bon ? Ah, ah, ah ! que cela est drôle ! Je ne m'étois pas encore apperçu de cela.

PIERROT.

N'en voilà-t-il pas encore le rire ?

ARLEQUIN.

Quoi ? vous trouvez, hé, hé, hé, vous trouvez que j'ai le ris gentil-homme ?

PIERROT.

Gentil-homme, s'il en fut jamais. Si vous aviez des enfans, & qu'on vous entendît rire, cracher, ou tousser, il ne faudroit point d'autres preuves, vous dis-je, pour les faire chevaliers de Malthe.

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt-à-dire donc que j'ai toute la petite oye noble ? *Il éternue.*

PIERROT.

Et tenez, ne voilà pas encore ? Je défie le plus ancien baron du royaume, d'éternuer autrement que cela.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

PIERROT.

Voilà, peut-être, le plus noble exterieur d'homme que je connoiſſe.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais....

PIERROT.

Par plaiſir mettez mon habit, & dans cet équipage allez vous mettre aux tables dont je viens de vous parler, vous verrez ſi l'on ne vous y prendra pas pour un homme de la premiere naiſſance.

ARLEQUIN.

Votre habit, malepeſte ! ce ſeroit bien le moyen d'aller boire tout mon ſaoul de l'ambre gris & du nenuphar.

PIERROT.

Vous voulez dire de l'ambroiſie & du nectar ?

ARLEQUIN.

Oui, oui, c'eſt la même choſe. Mais ſi je mets votre habit, que mettrez-vous ?

PIERROT.

Le vôtre.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais, monsieur, vous n'y pensez pas.

PIERROT.

Si fait, j'y pense bien, & je suis bien aise même de voir si je ne me suis point trompé dans le jugement que j'ai fait de votre personne. Tenez.

ARLEQUIN.

Ça, puisque vous le voulez, emmarquisons-nous. Malepeste! que de dorure! Pourrons-nous bien porter tout cela?

PIERROT.

Ceci en est encore.

ARLEQUIN.

Pour soutenir l'élegance de cet habit, nonobstant ce qu'il vient de dire, n'ai-je pas la physionomie un peu trop subalterne? A tout hazard: combien en voit-on à la cour, & à la ville, dont l'air & la naissance sont toujours en conteste? Hé bien, ne me voilà pas du gros air?

PIERROT.

On ne peut mieux.

ARLEQUIN.

Dame, il n'y manque rien à l'heure qu'il est, j'ai toute la surface d'un gentilhomme. On a morbleu beau dire, tout homme est homme, & ce qui met la difference entr'eux n'est bien souvent que le velours ou la tiretaine. Hé bien, par où faut-il prendre pour aller aux abreuvoirs de nectar?

PIERROT.

Tout droit.

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me noyer dans l'ambroiſie.

PIERROT.

Le fou! il me fait rire.

SCENE VI.

MEZZETIN, MARINETTE, PIERROT en Arlequin.

MEZZETIN.

HE bien, double maraut, c'étoit donc ma ſœur que tu as ſubornée?

PIERROT.

Comment?

MARINETTE.

Ah, traître, infidele! Ah, fourbe! il faut que je t'arrache les yeux.

PIERROT.

Qu'eſt-ce donc?

MARINETTE.

C'étoit-là comme tu devois m'épouſer, perfide.

PIERROT.

Que veut dire cette folle?

MARINETTE.

Ah, traître! tu me traites de folle, après m'avoir abuſée. Tu ne mourras jamais que de ma main, double ingrat.

PIERROT.

Hai, hai, hai !

MARINETTE *d'un ton radouci.*

T'ai-je fait mal, petit cœur ? Pardonne, mon fils, à la violence de mon amour. Tu ne me dis rien ? Je ſuis pourtant cette même Marinette que tu as tant aimée autrefois.

PIERROT.

Moi, je vous ai aimée ?

MARINETTE.

Tu t'en défens. Ah, traître ! il faut que je t'étrangle.

PIERROT.

Ah ! je n'en puis plus, elle m'étouffe.

MARINETTE.

Eſt-il poſſible, cher petit homme que tu te plaiſes à te faire maltraiter ? Dis-moi donc que tu m'aimes, petit bouchon.

PIERROT.

Hé mais, cette femme extravague.

MARINETTE.

Comment ? Tu me traites d'extravagante pendant que je te fais des careſſes ? Ah, perfide ! il faut que je te tue.

PIERROT.

Encore ?

MEZZETIN.

Ne t'aviſes pas de lui rien faire.

MARINETTE.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureuſe d'être obligée d'en venir à ces extré-

mités avec un homme que j'aime plus que ma vie.

PIERROT.

Je ne saurois plus respirer.

MARINETTE.

Ne voilà-t-il pas : je savois bien, moi, qu'il se feroit blesser.

MEZZETIN *à Pierrot.*

Aussi, pourquoi n'es-tu pas raisonnable ?

MARINETTE.

Hé, mon frere, ne le faites point parler, laissez-le aller. Il vous répondra encore quelque sottise. Je l'aime, j'y serois sensible, & je ne pourrois jamais m'empêcher de l'estropier.

MEZZETIN.

Moi, le laisser aller ? Non, non, il faut qu'il répare ton honneur. Je ne saurois souffrir que tu restes plus long-temps dans le quartier des filles quasi femmes, & je prétens qu'il vienne tout de ce pas affirmer devant Radamante, que tu es son épouse.

PIERROT.

Qu'à cela ne tienne que je me délivre de leur persécution. Allons : peut-être en chemin trouverai-je à me débarasser.

MARINETTE.

Que j'ai de joye, petit mari, de te voir faire les choses de bonne grace ! *Ils s'en vont.*

SCENE VII.

ARLEQUIN *seul.*

Mangrébleu du fat avec son nectar! Dans le temps que j'en demandois, un des garçons de la chambre de Pluton, en me versant un urinal sur la tête, m'a dit: Tiens, en voilà du plus frais percé. Le diable emporte l'échanson, ai-je repris tout en colere. Si c'est là du breuvage des dieux, je ne m'étonne plus, ma foi, s'ils vivent si longtemps; car ce qu'ils boivent est diablement salé. Mais où est notre marquis? Je l'avois laissé ici: il a beau faire, je veux ravoir mon habit. Le moyen? Depuis que j'ai celui-ci sur le corps, je suis accablé de gens qui me demandent de l'argent. Mais, qu'ont ces femmes à me tant regarder?

SCENE VIII.

BELISE, ARAMINTHE, ARLEQUIN.

BELISE.

C'Est lui-même, je le reconnois à l'écharpe.

ARAMINTHE.

Et moi à l'habit. Abordons-le.

ARLEQUIN.

Elles viennent à moi, que me voudroient-elles ?

BELISE.

C'est donc vous, le beau cavalier, qui me juriez mille fois le jour que vous n'adoriez que moi, & qui n'étiez pas plutôt hors de ma maison, que vous en alliez dire autant à madame ? Ça, cette écharpe. Je ne vous l'ai pas donnée pour vous en parer aux yeux d'une autre. *Elle lui ôte l'écharpe.*

ARLEQUIN.

Ah, ah, voici bien une autre chanson !

ARAMINTHE.

J'étois ce que vous aviez de plus cher au monde, disiez-vous ; votre amour pour moi alloit jusqu'à la fureur, vous me donniez tous vos momens ; cependant si j'en crois ce que madame vient de me dire, elle en partagoit quelques uns avec moi. Vîte ce just'aucorps. *Elle lui ôte le just'aucorps.*

BELISE.

Oh, pour ce just'aucorps, madame, il l'a donc fait payer deux fois ; car je lui ai donné cinquante louis pour cela.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais, madame, cela ne se fait point. Une femme deshabiller un homme ! vous allez faire penser quelque sottise.

ARAMINTHE.

Qu'on pense ce qu'on voudra. *A Belise.*

Je ne ſai, madame, s'il vous ſouvient de ce dont nous ſommes tantôt convenues enſemble.

BELISE.

Oui, madame, & j'attens que vous ayez diſpoſé les choſes pour cela. Etes-vous prête?

ARLEQUIN.

Comment donc?

BELISE *à Arlequin.*

C'eſt que nous voulons que vous ſerviez d'exemple aux jeunes gens, qui abuſent de la credulité des femmes.

ARLEQUIN.

Mais cela ne ſe fait pas. Deux femmes contre un homme, c'eſt trop.

ARAMINTHE.

Tu n'as pas trouvé que ce fût trop de deux femmes, perfide tant qu'elles t'ont fait du bien. *Elles le battent à coups de verges.*

ARLEQUIN.

Hai, hai, hai! je me meurs, je n'en puis plus, au meurtre, au voleur! Hé miſericorde, mes charitables dames. Vous qui avez été juſqu'à preſent ſi humaines, pouvez-vous tout à coup devenir ſi barbares?

ARAMINTHE *après l'avoir bien fuſtigé.*

Allons, madame, il lui faut pardonner.

BELISE.

J'y conſens.

ARLEQUIN.

Oh oui, il eſt bien temps. Que je plains

ce pauvre marquis ! Voilà un homme de qualité deshonoré, si une fois on vient à savoir qu'il a eu le fouet en effigie.

ARAMINTHE.

Adieu, monsieur le marquis. Sur tout point de rancune. *A Belise.* Madame, votre servante.

BELISE.

Oui, mais madame, ce just'aucorps que vous emportez, il me semble vous avoir dit que je l'avois payé.

ARAMINTHE.

Vous, madame ? C'est pourtant bien moi qui l'ai fait faire.

BELISE.

Fait faire ou non, madame, vous ne l'emporterez pas.

ARAMINTHE.

Ce ne sera pas vous, madame, qui m'en empêcherez.

BELISE.

Oui ? oh, voyons un peu cela. *Elles se battent & se décoeffent.*

ARLEQUIN.

Hé, mesdames, faut il pour une bagatelle ? Fort bien, profitons de l'occasion.

ARAMINTHE *à Belise.*

Vous faites bien de fuir. Mais que vois-je ? Elle & moi sommes la duppe de notre querelle. Le fripon de marquis emporte nos commodes, l'écharpe & le just-aucorps. Ah, l'infame ! il faut que je l'attrappe. *Elle s'en va.*

SCENE IX.

FELONTE, DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez-vous, chacun a ſa folie. Celle des bâtimens étoit la mienne. Ah! je ne ſaurois vous donner une plus forte idée de la paſſion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faiſant part d'une paſquinade qu'un ſatyrique de mon temps fit courre après ma mort. La voici.

Blaiſe épargnoit ſon revenu,
Ne vivoit que de pain graiſſé d'un peu de beurre
Pour ſe faire bâtir une riche demeure :
Blaiſe alloit, ce dit on, tout nu.
A force d'épargner, groſſe ſomme s'éleve.
Tout eſt fini, lambris, bas-reliefs, balcons ;
Quand Blaiſe extenué par dix ans de leſine,
Prêt d'habiter ſous ſes riches plafonds,
Tombe mourant d'une fiévre aſſaſſine,
Quelle horreur ! ſe tuer pour nourrir des maçons!
Pour moi qui n'entre point dans les raiſons de Blaiſe,
Je croi qu'il eut été logé plus à ſon aiſe,
S'il avoit fait bâtir de petites maiſons.

FELONTE *riant.*

Ah, ah, ah ! le ſatirique me paroit homme de bon ſens. Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

Que dites-vous vous-même de la bizarrerie de mon sort ? Jamais trépas vint-il plus à contre-temps ?

FELONTE.

En effet, n'en déplaise aux parques, c'est user de surprise ; & si elles en agissent ainsi, on ne trouvera plus doresnavant personne qui veuille faire bâtir.

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule : mais je voudrois bien savoir qui l'est le plus de vous ou de moi. J'ai fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie : qu'y a-t-il à dire à cela ? Les parques en ordonnent autrement : est-ce ma faute ? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins ? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir, que vous vous dépouillez de tout pour vous faire bâtir pendant votre vie un superbe monument ; dites-moi, je vous prie, si la pensée du satyrique ne vous conviendroit pas mieux qu'à moi ?

FELONTE.

A moi ?

DORANTE.

Oui à vous. N'y a-t-il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à notre usage ; & dont on jouit tous les jours, pour en construire une dont on ne jouira jamais ?

FELONTE.

Fort bien. Le tombeau une choſe dont on ne jouira jamais, comme ſi l'on n'étoit pas plus long-temps mort qu'en vie! Apprenez que ſe faire bâtir un vieil monument, c'eſt ſe faire revivre aprés ſon trépas. Une maiſon, quelque belle qu'elle ſoit, change de nom comme de maitre: mais un ſuperbe mauſolée eſt un tableau qui nous remet inceſſamment devant les yeux de la poſterité. Par exemple, qui prendroit le ſoin de publier que j'ai vêcu, moi qui ai vu mourir avant moi ma femme, mes enfans, & qui ſuis reſté le dernier de ma famille? Qui ſauroit, dis-je, la haute fortune que j'ai faite, ſi je n'avois dans le lieu de ma naiſſance fait graver en lettres d'or, ſur le marbre, ſur le bronze, ſur le porphyre, une épitaphe que je n'oublierai jamais.

Toi qui regardes ce tombeau,
Ne penſe pas que la ſculpture,
L'argent, le marbre, la dorure,
En ſoit l'ouvrage le plus beau.
Ce qu'il renferme en ſoi fait toute ſa richeſſe.
C'étoit un homme tout divin,
Actif, laborieux, âpre au gain,
Qui ne devoit qu'à lui ſon bien & ſa nobleſſe:
Rends donc à ſa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le tombeau que tu vois.
C'eſt lui qui par ſes ſoins, qui par ſon ſavoir faire,
Par ſes profits ſecrets, & ſon eſprit adroit,
S'eſt fait le ſeigneur de la terre
Qu'en ſon jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites-vous? Puis-je crain-

dre après cela que mon nom reſte enſeveli dans l'oubli ?

DORANTE.

Tout cela eſt le plus beau du monde : mais moi, nonobſtant ce bel épitaphe, ſi j'avois à retourner au jour, ce ſeroit encore une maiſon que je ferois bâtir, & non pas un tombeau.

FELONTE *riant.*

Ah, ah, ah, quel entêtement ! quel entêtement !

SCENE X.

MATHURINE *entre en chantant. Les acteurs de la ſcene précédente.*

LA la la la la la.

FELONTE.

Cet ombre n'a pas la mine d'avoir été la duppe d'un bâtiment. Ah, ah, ah !

DORANTE.

Que j'envie ſon ſort ! l'heureux état ! trop heureuſe innocence !

FELONTE.

Hé, hé, c'eſt Mathurine, une fille de ma terre !

MATHURINE.

Hé bon jour, monſieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien, fort bien. *A Dorante.* Faites-vous dire par elle ce que c'eſt que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguenne, la belle choſe! il étoit tout bâti de mabre: puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire des colonnes de porphire.

MATHURINE.

Oui, oui, des colonnes pour frire. Tant y a que c'eſt bian dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment, on a démoli mon tombeau?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous embaraſſe pas, y n'y a rien de perdu. Stila qui a acheté votre charge de ſeigneur du village, en a pris tous les materiaux pour bâtir les deſſeins du jardin.

FELONTE.

Mon tombeau, juſte ciel! qu'entens-je! Et de mon effigie qui étoit deſſus, qu'en a-t-il fait?

MATHURINE.

Votre figie? Quoi cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on diſoit qui vous reſſembloit comme deux goutes d'iau?

FELONTE.

FELONTE.

Oui. L'infamie, où l'a-t-il mise ?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air : il l'a mise tout au biau mitan du grand bassin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a bouté sur la tête un grand bois de cerf, long de ça, qui vous sort tout du biau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus, je crève !

MATHURINE.

A

T'astigue ; que cela vous sied bian ! il faut appeller cela le bassin d'Action.

DORANTE.

Voilà certes un beau monument ! Ah, ah, ah ! *Il rit.*

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maisons & leurs tombeaux ! Je croi qu'ils sont foux. Je sons bian pu chancheux, nous. Comme je n'avons rian laissé, je n'avons rian à regretter. Aussi chantons-je toujours.

Je n'sons en arrivant ici,
Dieu merci,
Rian trouvé d'étrange,
J'avons vécu là-haut comme on vit ici-bas.

Je n'avons point fralatté nos appas.
Je n'avions qu'un amant, je l'aimions sans mélange.
Le collecteur gros Jean, ni le fermier Colin
Pour nous plaire
N'avions que faire
De nous bailler un demi-oeil.
De ces femmes de villes
Il n'en est pas ainsi;
Pour simple grand merci,
On n'a pas leurs coquilles.

SCENE XI.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

AVouez, madame, que je suis beaucoup plus sincere que politique. Quel autre amant que moi s'est avisé d'apprendre le premier à ce qu'il aime, qu'elle est encore aimée d'un autre que lui?

LUCINDE.

Ah, seigneur, se peut-il que des yeux éteints dans leurs larmes, fassent l'effet que vous dites!

PLUTON.

Oui, madame, ces yeux tout tristes & tout accablés de douleur qu'ils sont, ont sû s'assujettir le maître du ciel & de la terre. Car enfin, madame, quel autre que lui a pu tantôt, au milieu même de mon empire, en votre presence, troubler une fête que

vous consacroit mon amour ? Mais que vois-je ? Mercure ? ah, madame, qu'a-t-il à nous apprendre !

LUCINDE.

Ne craignez rien, seigneur, ce n'est qu'à moi que sa presence peut être funeste. Vous m'aimez, & Mercure est trop bon politique pour dire rien qui soit contraire à votre amour.

PLUTON.

Non, madame, non ; les dieux n'usent point de surprise. Votre cœur est pour moi d'un grand prix. Je donnerois volontiers mon empire pour le meriter ; mais je ne voudrois pas faire une injustice pour l'obtenir. Approches, Mercure, & nous dis sans déguisement tout ce que tu as à nous apprendre.

SCENE XII.

LUCINDE, PLUTON, MERCURE.

LUCINDE.

HE' non, de grace, seigneur, qu'il ne parle pas. Laissez-moi encore pour quelque temps ignorer mon malheur.

MERCURE.

Votre malheur, madame ? Je n'ai rien à vous apprendre, que vous n'ayez souhaitté

qui arrivât. Votre amant est mort quatre jours aprés vous, bien moins de ses blessures, que de l'excès de son amour.

PLUTON.

Vous voyez, madame, comme on vous sert.

LUCINDE.

Il est mort? & d'où vient donc, seigneur, que je ne l'ai point vu parmi les ames heureuses? Vous avez fait des fêtes exprés, afin qu'il s'y trouvât; vous l'avez fait chercher par tout: il est mort. Où seroit-il donc? Vous ne me dites rien, vous détournez les yeux, & Mercure paroît interdit. Ah, seigneur, qu'ai-je à craindre, que dois-je croire! Habiteroit-il les lieux destinés aux ames infortunées?

PLUTON.

N'exigez point de moi, madame, une réponse qui ne serviroit qu'à augmenter votre douleur. Tout ce que je puis faire en faveur de votre amant, est de faire élever un superbe mausolée, qui donne à jamais des marques de votre amour, & de l'excès de ses malheurs.

SCENE XIII.

Le theâtre change & represente un superbe mausolée, environné d'une infinité de lumieres & de quantité d'ombres affligées, qui par leurs danses & leurs chants, expriment la douleur qu'elles ressentent.

RECIT D'UN HOMME ET D'UNE FEMME AFFLIGE'S.

OUvrons nos cœurs,
Donnons des pleurs
Aux chagrins d'une ombre fidele.
Par nos accens
Les plus touchans
Partageons sa douleur cruelle.

CHOEUR D'OMBRES AFFLIGE'ES.

Par nos accens
Les plus touchans
Partageons sa douleur cruelle.

RECIT D'UN HOMME AFFLIGE'.

L'amour est plus fort que la mort,
Ses traits durent autant que notre ame;
Une amoureuse flamme
Des parques n'attend point son sort:
Exempte de leur tirannie,
Ne craint point ce funeste jour.
Le tombeau qui borne la vie,
Ne sert point de borne à l'amour.

LE CHOEUR.

Le tombeau qui borne la vie,
Ne sert point de borne à l'amour.

On reprend le premier récit : Ouvrons nos cœurs. *Et le chœur reprend :* Le tombeau &c.

Proserpine survient, toujours sous la figure

de la Jalousie, & après avoir fait quelques démonstrations de sa baguette, elle fait changer cette pompe funebre en une cave, où l'on voit plusieurs yvrognes qui chantent autour d'un de leurs camarades qui est dans un mausolée grotesque.

PLUTON.

Encore, juste ciel ! Oh, pour le coup, c'en est trop. Mon empire & moi en dussions-nous perir, je saurai me venger de ce qui m'outrage. Pour découvrir qui ce peut être, allons consulter le destin. Quoique cette action soit indigne d'un dieu, n'importe; il n'est rien que je ne fasse pour satisfaire à ma vengeance. *Il s'en va.*

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Bacchus, toi qui peux
Corrompre quand tu veux
L'homme le plus integre,
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Nos maudits cabaretiers par des secrets honteux,
Réduisent le vin en vinaigre.
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Vois sous ce tombeau ténébreux,
Pour avoir trop lampé de cette liqueur aigre,
Un biberon fameux.
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

De cet yvrogne

La pâle trogne,
Ses gros bourgeons n'a plus.
Ce poison detestable
L'a privé de la table,
Son aigreur effroyable
Accable
Le buveur misérable,
Et le rend tout perclus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table,
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.
Prions, pleurons, versons des larmes.
Pour bien flechir les dieux, il n'est point d'autres armes:
Sur son tombeau versons ce jus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.
Nous te l'offrons comme victime:
Puisse-t-elle calmer le courroux qui t'anime,
Daigne jetter, grand dieu, tes doux regards dessus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce goinfre à table,
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.

ACTE III.

SCENE I.

PLUTON, RADAMANTE, CARON.

PLUTON.

Vous voyez, mes amis, un dieu qui vient de consulter le destin.

RADAMANTE.

Hé bien, que vous aura-t-il dit?

CARON.

Que vous auroit appris ce devin, ce sorcier, ce dieu des Bohêmes, & des Egyptiens, en un mot ce diseur de bonne avanture?

PLUTON.

Ses oracles sont toujours obscurs, vous le savez, & les dieux n'y voyent pas plus clair que les hommes. Aussi, tout ce que j'ai pu comprendre dans ce qu'il m'a dit, est, que la Jalousie étoit la seule cause des affronts que j'ai reçus devant ce que j'aime, au milieu même de mon empire.

RADAMANTE.

La Jalousie, seigneur! Il n'est que Jupiter qui puisse...

PLUTON.

Tu l'as dit, & je ne soupçonne que lui d'être mon rival.

CARON.

Oui-da ? voyez un peu le gaillard.

PLUTON.

Mais qu'il ne prétende pas, tout Jupiter qu'il soit, de me venir ravir ma maîtresse jusques dans mon royaume. *A Caron.* Toi, qui est le maître du passage, ne vas pas te laisser surprendre par ses métamorphoses.

CARON.

Oh, qu'il ne s'y joue pas : Mercure m'a dit de ses tours. Le premier taure auque je trouverai sur le rivage, je n'en fais pas à deux fois, je le mene à la boucherie.

PLUTON.

Adieu, songes à ce que je te recommande. Mais quel bruit est-ce que j'entens ?

RADAMANTE.

Ce sont vos sujets, qui, comme je vous ai dit tantôt, continuent à s'outrager les uns les autres. Celui-ci reproche à son pere d'avoir changé tout son bien de nature, pour l'en frustrer en faveur d'une jeune belle mere ; celui-là, que sa femme l'a ruiné pour faire l'équipage de son galant : & cet autre...

PLUTON.

J'ai toujours eu peine à croire que le desordre dans lequel on tient que les mortels vivent là-haut, fût si grand qu'on le faisoit. Mais ce qui arrive aujourd'hui, ne me le prouve que trop. Il faut que l'interêt, l'amour & l'ambition les ayent bien corrom-

pus, si la connoissance d'un seul moment cause entr'eux des effets si extraordinaires. Va, Caron, où je t'ai dit; & toi, Radamante, reste, & prens connoissance de leurs differens.

SCENE II.

RADAMANTE, PLUSIEURS OMBRES.

I. OMBRE.

ON me tue.

II. OMBRE.

On m'étrangle.

III. OMBRE.

On m'assassine.

RADAMANTE.

Qu'est-ce à dire cela ? Canailles, si vous ne vous quittez....

I. OMBRE.

Rendez moi justice, incorruptible Radamante, contre un insigne fripon de procureur, qui occupant pour moi sous le nom d'un autre, occupoit aussi pour ma partie.

RADAMANTE.

Hé bien, que veux-tu ? Tu aurois gagné ton procès, & des filoux peut-être auroient été t'attendre à ton passage pour te dévaliser. Crois-moi, voler pour voler, il vaut autant

l'être au palais que sur le grand chemin.

II. OMBRE.

Faites-moi justice, juge infernal, d'un homicide medecin, qui voulant épouser ma femme, m'a expulsé de ma famille.

RADAMANTE.

Tu n'as que ce que tu mérites; il n'est pas permis à un homme sage de faire de son rival son juge ou son medecin.

III. OMBRE.

Judicieux magistrat, punissez cette fabriqueuse de noce, qui m'a donné en mariage une coquette pour une prude.

RADAMANTE.

Crois-moi, en fait de méchante marchandise, le choix ne sert de guéres. Prude ou coquette, c'est toujours une femme.

L'OMBRE *du procureur.*

Je suis du métier, monsieur; aussi n'ignoré-je pas comme on doit faire les choses. Gardez, je vous prie, cette bourse pour l'amour de moi.

L'OMBRE *du medecin.*

Ne refusez pas cette montre, elle est, je vous jure des meilleures.

L'OMBRE *de la faiseuse de mariages.*

Acceptez, je vous prie, cette tabatiere de ma main.

RADAMANTE.

Voilà d'honnêtes personnes. Ces gens-là en usent trop bien, pour que leurs causes

soient mauvaises. Mais quand j'y songe, c'est un bon métier là-haut que d'être juge ? Une bourse de l'un, une montre de l'autre, une tabatiere de celui-là. De ce train-là il n'y a pas de bailliff de village, qui avec le temps ne puisse esperer d'en devenir le seigneur. Pour la bourse, elle n'est pas trop à leur usage, eux autres gens de robbe ; le public n'est que trop bien instruit que ce n'est point l'interêt qui les gouverne. Pour la montre, elle leur apprend les heures du palais ; & sans une tabatiere pourroient-ils s'empêcher de dormir à l'audience? *Il s'en va.*

SCENE III.

UN MEDECIN, ARLEQUIN.

LE MEDECIN.

OUi, je ne sai ce que je ne donnerois point pour pouvoir me rendre inconnu aux gens qui se plaignent que je les ai fait descendre ici-bas vingt-ans plutôt qu'ils n'y fussent venus.

ARLEQUIN.

Je le croi bien.

LE MEDECIN.

Que ne puis-je trouver un endroit propre à me cacher, tant que dureront les fêtes que Pluton donne à sa maitresse !

ARLEQUIN.

Vous me voyez dans le même embarras que vous.

LE MEDECIN.

Vous ?

ARLEQUIN.

Moi-même : il n'y a rien que je ne fisse, pour me dérober à la rencontre d'un nombre infini d'indiscrets, qui viennent m'accuser, l'un d'avoir enfoncé son coffre, l'autre de l'avoir assassiné, & de mille autres petites mievretés de jeunesse. . . . Mais attendez, seriez-vous homme à me seconder dans une entreprise hardie ? Etes-vous homme à tout risquer.

LE MEDECIN.

Belle demande ! Vous ne songez donc pas que je suis medecin ?

ARLEQUIN.

Il n'y a point à hesiter, il nous faut prendre la fuite.

SCENE IV.

CARON, LE MEDECIN, ARLEQUIN.

CARON *caché.*

OUi da? oh, je vous en empêcherai bien.

LE MEDECIN.

La fuite? Et cette barque, & ce passage qui sont gardez par Cerbere, ne comptez-vous cela pour rien?

ARLEQUIN.

Pas pour grand'chose. Laissez-moi faire, j'ai une invention pour affranchir le marais sans barque, & hors même de la vue de Cerbere.

LE MEDECIN.

Oüi? Mais de quoi vivrons-nous là-haut? Ayant en mourant disposé de nos effets, nous trouverons immanquablement nos heritiers en possession de nos biens.

ARLEQUIN.

A la verité, ceci merite quelque reflexion. Attendez, j'ai trouvé votre affaire. En arrivant à Paris, je vous réponds de cinquante mille écus à votre part.

LE MEDECIN.

Peut-on savoir sur quoi vous fondez de si belles esperances?

ARLEQUIN.

Sur une capture qu'il nous faut faire avant que de partir d'ici ; en un mot Cerbere. Si une fois nous pouvons tenir le chien des enfers à la foire S. Germain, notre fortune est faite, tout Paris voudra le voir.

CARON *à part.*

Le fou !

LE MEDECIN.

Ce que vous dites-là est vrai : mais la difficulté est de l'y pouvoir mener.

ARLEQUIN.

Ne vous inquiétez de rien ; aidez-moi seulement, & je vous réponds du succès.

LE MEDECIN.

Oh, pour vous aider, de grand cœur : il n'y a rien que je ne fasse pour retourner au monde, j'ai la maladie du pays.

ARLEQUIN.

Cela étant, suivez-moi.

CARON *riant.*

Hé, hé, hé ! La plaisante imagination ! Les foux ! ils veulent faire voir le chien des enfers aux danseurs de corde : mais allons donner ordre à tout ce qu'il faut pour traverser leurs desseins, & aux moyens de me divertir d'eux.

SCENE V.

GERONTE, LA PROTASE.

GERONTE.

OUi, tant que j'ai vêcu, perſonne ne fut plus indigent que moi; & cela avec les plus belles diſpoſitions du monde pour faire une haute fortune. Dès ma plus tendre jeuneſſe je me ſentis ému d'une noble inclination pour la procédure. J'étois actif, vigilant, laborieux, & pour comble d'avantage, né Bas-Normand.

LA PROTASE.

Avec cette naiſſance & ces talens, vous deviez pouſſer plus loin.

GERONTE.

Toute ma famille le crut comme vous: mon pere même, qui avoit eu l'honneur de ſervir le roi pendant trente ans avec quelque ſorte de diſtinction, en qualité de greffier dans ſon bailliage de Falaiſe, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ma prudence dans une petite affaire qui m'arriva.

LA PROTASE.

Comment donc?

GERONTE.

Une bonne aubaine vraiment, que je me fis tomber, lorſque j'y penſois le moins.

LA

LA PROTASE.

Quelque ſucceſſion détournée, peut-être, que vous fites revenir?

GERONTE.

Non, ce n'étoit pas du bien de patrimoine.

LA PROTASE.

Ce fut donc une donation, que des gens charmés de....

GERONTE.

Oui, oui, juſtement, une donation, vous l'avez dit: ce fut un ſoufflet que je reçus le ſoir, en m'en retournant chez moi.

LA PROTASE.

Un ſoufflet? Eſt-ce-là cette bonne aubaine?

GERONTE.

Sans doute. Apprenez, que donner un ſoufflet à un Bas-Normand, ou lui faire un billet de change de mille écus, c'eſt la même choſe.

LA PROTASE.

Oh, je ne dis plus rien.

GERONTE.

Ah! ſi le ciel avoit voulu qu'il m'eût auſſi bien donné des coups de bâton, ma fortune étoit faite, mon cher monſieur: mais je n'étois pas né pour être heureux.

LA PROTASE.

Que voulez-vous? Le ſage doit ſe contenter du peu que le ciel lui envoye. C'eſt-à-dire que vous fites bien valoir tout votre petit ſavoir-faire.

GERONTE.

Oh, je vous en répons. Je suis d'un pays où la procédure est dans un trop beau lustre, pour que je ne susse pas toutes les petites mignardises. Qui dit Bas-normand, dit plaideur-né; aussi ne nous éleve-t-on pas à la fadaise, comme la noblesse des autres provinces; dans une académie, à casser les carreaux d'une salle d'armes, ni à faire dans un manége des caracoles sur un cheval fougueux. De bonnes études de procédure, morbleu, sont les académies où la noblesse Bas-normande fait ses exercices; c'est dans ces lieux, que par des regles infaillibles, notre jeunesse apprend à défendre son bien, & à attaquer vigoureusement celui de son allié ou de son voisin.

LA PROTASE.

Oh, oh, vraiment, je ne m'étonne plus de ce qu'on nomme la Normandie le pays de sapience, si pour vous faire un propre du bien d'autrui, vous avez des regles si sures.

GERONTE.

Mais vous, dans quelle jurisdiction vous êtes-vous signalé? car à vous voir ainsi vêtu, je gagerois bien que vous êtes un favori de Themis.

LA PROTASE.

Moi plaideur? Ah ciel! quel meurtre eusse été qu'un si beau genie se fut trouvé souillé de la chicanne!

GERONTE.

Et qui étiez-vous donc, s'il vous plaît ?

LA PROTASE.

Les délices de mon temps, le premier homme du monde pour le dramatique ; en un mot, un bel esprit, un auteur du premier ordre.

GERONTE.

Vous étiez bel esprit, monsieur ? Oh, vraiment, je ne m'étonne plus de vous voir si déguenillé. Un habit en lambeaux, est le *juste aucorps à brevet* du Parnasse.

LA PROTASE.

Ce que vous dites là ne sont pas des vers à la louange de la fortune. Néanmoins il n'est que trop vrai que c'est assez d'être bel esprit pour être mal avec elle.

GERONTE.

Sur ce pied-là, il falloit que vous fussiez plus bel esprit qu'un autre ; car il paroit qu'elle vous traitoit plus mal que pas un. J'ai bien vu des auteurs ; mais tout franc, je n'en ai point encore vu de si mal reliés que vous.

LA PROTASE.

Qu'y faire ?

GERONTE.

Et si, à le bien prendre, il vous en devoit moins couter qu'à qui que ce soit ; car votre taille ne peut tout au plus passer que pour un in-douze.

LA PROTASE.

Que voulez-vous ? Si j'avois pu parvenir à mettre mes piéces sur le theâtre, sans qu'elles fussent siflées, on m'auroit vu aussi-bien étoffé qu'un autre.

GERONTE.

Comment siflées ?

LA PROTASE.

J'avois ce malheur-là : je faisois les meilleures piéces du monde, elles charmoient tous ceux à qui je les lisois, mais à peine passoient-elles dans la bouche des comediens, qu'on les siffloit à faux-bourdon.

GERONTE.

Il y a de certaines piéces comme cela, que les representations gâtent. Si j'avois été de vous, puisqu'elles réussissoient si bien sur le papier, je me serois fait apporter un fauteuil, & je les aurois lues moi-même en plein theâtre.

LA PROTASE.

Si je n'étois pas mort, j'avois un bien meilleur expedient que cela.

GERONTE.

Qui étoit ?

LA PROTASE.

D'aller directement à Apollon.

GERONTE.

A Apollon ?

LA PROTASE.

Oui-da, à Apollon. Ce n'est point sa

intention qu'on siffle personne. Si je lui avois fait voir ce placet, j'ose bien me flatter...

GERONTE.

Un placet : Peut-on le voir ?

LA PROTASE.

Pourquoi non : il n'est fait que pour cela. Nous l'eussions vu, nous l'eussions vu, monsieur du parterre, si vous auriez sifflé à l'avenir les auteurs & les comediens, comme on siffle les linottes & les perroquets. PLACET A APOLLON. Comme je ne pouvois faire pour moi, que je ne fisse en même temps pour tous les autres poetes mes confreres ; je trouvai qu'il étoit à propos de dresser mon placet au nom de toute la communauté des auteurs, de Paris s'entend.

GERONTE.

C'est le bien prendre.

LA PROTASE *lit.*

A APOLLON.

SIRE, monseigneur, ou monsieur ; tout coup vaille.

Les auteurs modernes en dramatique, tant en vers qu'en prose, de la bonne ville & faubourgs de Paris, remontrent très-humblement à votre majesté, qu'après avoir sacrifié leurs soins & leurs veilles au plaisir du public, leur zele seroit tous les jours mal reconnu par certains quidams indiscrets, qui de dessein prémédité, se transportent journellement ès lieux où lesdits auteurs font presenter leurs ouvrages, avec des cor-

nets, des sifflets de chaudronniers, & autres armes offensives, desquels ils chargent sans miséricorde tout ce qui ose paroître d'acteurs sur le theâtre, avec tant de fureur, que le comedien le plus intrepide est souvent contraint de lâcher le pied, & de se retirer le cœur meurtri & tout percé de coups de sifflets.

GERONTE.

Malepeste, voilà un stile bien rablé !

LA PROTASE.

Toutes mes piéces étoient écrites de cette force-là.

GERONTE.

Et on les sifloit ?

LA PROTASE.

Ecoutez, écoutez. *Ah, sire, souffrirez-vous que le theâtre, qui est le symbole de la joye, devienne celui de la douleur ? Je ne doute point, sire, que les ennemis de la scene ne representent à votre majesté que nous exigeons d'elle une chose impossible ; qu'il est naturel au parterre de sifler, comme à nous de parler : je n'ignore pas non plus qu'eux, sire, que Pline le naturaliste, dans son traité des animaux, au chapitre du mouvement vocal, dit que l'homme parle, que le cerf brame, que le lion rugit, que le taureau meugle, que le cheval hennit, que l'âne brait, & que le parterre siffle. Je sai, dis-je, tout cela comme eux : mais vous faites, sire, tous les jours des choses..... &c.* Qu'en dites-vous ?

GERONTE.

Ah, pour le coup, les sifleurs étoient pris

pour duppes, & les marchands de sifflets ruinés.

LA PROTASE.

Je le crois comme vous.

GERONTE

Adieu, je suis ravi d'avoir fait connoissance avec vous; je trouve beaucoup de ressemblance entre nos deux fortunes : mon bien étoit en fond de procès, & le vôtre en fond d'esprit; & je ne vois pas que nous ayons été des riches plus aisés l'un que l'autre. Serviteur.

LA PROTASE.

Jusqu'au revoir. *Ils sortent.*

SCENE VII.

PLUTON, PROSERPINE toujours déguisée.

PLUTON.

Si je ne puis être heureux, voyons du moins celui qui m'empêche de l'être. Descendons aux enfers, & voyons, s'il se peut, le fortuné mortel qu'on me prefere. Mais quoi ? la terre resiste à mes coups. Quelle puissance peut encore..... Mais que signifie tous les signes que la Jalousie fait derriere moi ? Non, non, tu ne m'échapperas pas. *Elle se change en belier.* Ciel ! elle change de forme ! Ceci passe de beaucoup son pouvoir. *Elle se change en sagittaire.* Tu as beau prendre de nouvelles figures, tu ne saurois m'échaper. *Elle se change en taureau.* Toutes tes métamorphoses ne me rebuteront point : je saurai.... *Elle paroît dans sa premiere figure.* Hé bien, ne l'avois-je pas bien dit que je t'attraperois ? Juste ciel ! c'est ma femme !

PROSERPINE.

Oui, perfide, c'est elle qui sous cette figure, a voulu traverser tes criminelles amours ; trop heureuse si je pouvois arracher de ton cœur une passion qui m'est si funeste !

SCENE VII.

ARLEQUIN, LE MEDECIN chargé de souricieres, de filets, de cages, & de trébuchets.

ARLEQUIN.

AVons-nous là toutes nos machines ?

LE MEDECIN.

Voilà au moins toutes celles que tu m'as données.

ARLEQUIN.

Fort bien. Parbleu, monsieur Cerbere mon ami, voilà des embuscades. Si vous les évitez toutes, vous ne serez pas un mal-habile chien.

LE MEDECIN.

Oui ; mais comment veux-tu que Cerbere qui est un gros animal, puisse se prendre, dans une souriciere, par exemple ?

ARLEQUIN.

Hé, vas, vas, laisses faire ; la peur amincit bien les gens. En tout cas, j'ai à deux pas d'ici une certaine machine que j'ai faite avec des branches d'arbres, que nous n'aurons qu'à lui jetter sur le corps. Donnons-nous

seulement de garde de nous laisser mouiller de son écume, car on tient que c'est du vrai poison.

LE MEDECIN.

En ce cas ne crains rien, j'ai de l'orviétan. Mais qu'entens-je? Je croi qu'il tonne.

ARLEQUIN.

Bon, tonner! Ne vois-tu pas que c'est Cerbere qui jappe?

LE MEDECIN.

Tu appelles cela japper? Oh, il n'y auroit rien de trop quand tu dirois qu'il aboye. Mais que vois-je? O ciel! le voilà. L'horrible monstre!

SCENE VIII.

CARON, CERBERE, LE MEDECIN, ARLEQUIN.

CARON *sans être vu.*

NOus allons voir beau jeu.

LE MEDECIN.

Ne me quittes pas.

ARLEQUIN.

Oh, bon bon, il ne nous voit pas. Tendons vîte un de ces filets.

LE MEDECIN.

Et où l'attacher?

ARLEQUIN.

Tiens, tiens-en un bout, & moi l'autre. Fort bien. Hé là là, le voilà qui approche. Petit, petit, petit? Il vient tout droit donner dedans. Petit, petit, petit? *Au medecin.* Point de peur au moins.

LE MEDECIN.

Oh, que non.

ARLEQUIN.

Fort bien, fort bien, fort bien. *Cerbere se jette sur lui.* Ah, fort mal! je suis perdu. Hé pardon, mon cher monsieur, nous ne l'avons pas fait exprès; demandez, demandez-lui plutôt si c'est à vous que nous en vou-

lons. *Cerbere quitte Arlequin, & se jette sur le medecin.*

LE MEDECIN *à Cerbere.*

Oh, pour cela, monsieur, aussi vrai que vous êtes honnête chien, nous n'en voulions qu'à des lapins. Misericorde! je n'en puis plus, je suis mort. Ah, ah, ah! Oh, oh, monsieur Citron, ayez pitié d'un homme, qui tant qu'il a été au monde, a eu beaucoup de soin de vos semblables : mon logis étoit une vraie auberge à chien, & tous ceux du quartier ont toujours été à pot & à rôt dans ma cuisine. *Cerbere revient vers Arlequin.*

ARLEQUIN.

Ah, ah! c'est fait de moi, au secours, à l'aide, je suis mort.

LE MEDECIN.

Je n'aurois jamais cru trouver dans un chien tant de reconnoissance.

ARLEQUIN.

Mignon, mignon? Hé là là, monseigneur, mon prince, mon roi. Ah, le joli petit épagneul! En verité, monseigneur, il faut que vous soyez bien ennemi des bons morceaux, pour avoir quitté mon camarade pour moi. Je suis sec comme un ais, & lui il est plus gras qu'un ortolan. En conscience, si vous en aviez tâté, vous avoueriez bien-tôt, monseigneur, que c'est un morceau digne de son alteſſe madame votre gueule.

LE MEDECIN.

C'est ce qui te trompe : nosseigneurs les chiens aiment les os.

ARLEQUIN.

Qu'il est joli, qu'il est mignon ! marquis, marquis, là, là, là, là. *Au medecin.* Jettes, jettes, jettes-toi sur lui. *A Cerbere.* Hé, non, monseigneur, ce n'est pas de ce que vous pensez que je parle. *Au medecin.* Peste du mal-adroit.

LE MEDECIN.

Dame, est-ce ma faute, si.... *A Cerbere qui revient sur lui.* Hé, mon prince, je ne suis pas dans lui. *A Arlequin.* Ah, traître, tu m'abandonnes ?

ARLEQUIN.

Laisses faire, je reviens sur mes pas, amuses-le toujours bien.

LE MEDECIN.

Ah, fort bien. Là, là, là. *Cerbere se retire.*

ARLEQUIN.

Hé bien, où est-il ?

LE MEDECIN.

Parles bas, le voilà.

ARLEQUIN.

Attens, aides-moi seulement ; voilà bien le moyen de l'attraper. Tiens cette autre, il faut vous mettre tout dessous. Encore, encore. Fort bien.

LE MEDECIN

Hé bien, après ?

ARLEQUIN.

Laisses faire, il va venir droit à nous; puis quand il sera tout-à-fait sous la machine, il faudra nous retirer au plus vîte, & la lui lâcher sur le corps.

LE MEDECIN.

C'est morbleu bien dit. Le voici qui vient. Petit, petit, petit ?

ARLEQUIN.

Mon fils, mon fils : mignon, mignon ? Bon, le voilà qui s'avance.

CARON *bas.*

Fort bien, voilà où je les attends.

LE MEDECIN.

Laisserai-je tomber ?

ARLEQUIN.

Pas encore.

LE MEDECIN.

Le voilà bien près.

ARLEQUIN.

Allons, ferme. Misericorde ! *Ils s'attrapent eux-mêmes dans la machine.*

CARON.

Ah, ah, messieurs les marauts, c'est donc vous qui vouliez faire voir Cerbere à la foire S. Germain ? Ce sera bien plutôt vous, canailles, qu'on y verra. *Caron leve la machine, & ils paroissent l'un changé en oiseau de proye, & l'autre en capricorne.*

SCENE IX.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

LUCINDE.

ET bien, ſeigneur, & bien, puiſque je ne ſaurois voir mon amant dans les champs Eliſées : ſouffrez que j'aille habiter le funeſte ſéjour où il reſpire.

PLUTON.

Ah, madame, ſongez-vous à l'horreur de ces lieux ? Pourriez-vous ſupporter le moindre des tourmens qu'il endure ?

LUCINDE.

Ah, ſeigneur, que vous m'êtes cruel ! Pourquoi exagerer les maux dont mon amant eſt accablé, ſi vous ne voulez pas que je les partage avec lui ?

PLUTON.

Ah, madame, ſi jamais.... Qu'eſt-ce à dire ? Hors de-là, canaille : d'où vient que Caron eſt aux priſes avec cette ombre ? Mais que vois-je ? Pourquoi celle-ci n'eſt-elle pas vêtue comme les autres ?

SCENE X.

L'OMBRE D'AGENOR, CARON, les acteurs de la scene précédente.

CARON.

C'Est le sujet, seigneur, de notre different : c'est pour la seconde fois que je le surprends en cet équipage ; & il ne cherche à m'échapper, que pour éviter d'obéir à tes commandemens.

PLUTON.

Quel est donc cet indigne mortel qui se roidit si fort contre mes ordres ?

AGENOR.

L'ombre d'un malheureux amant, seigneur, qui voyant tout ton empire en joye, cherche un endroit écarté, pour se donner tout entier à sa juste douleur.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mes oreilles ? *Reconnoissant Agenor.* Ah, ciel !

AGENOR.

Lucinde ?

LUCINDE.

Agenor ?

AGENOR.

Ma chere Lucinde...

LUCINDE,

LUCINDE.

Mon cher Agenor....

AGENOR.

Heureuse surprise !

LUCINDE.

Douce rencontre !

PLUTON.

Seroit-ce là ce mortel tant aimé ?

LUCINDE.

Oui, seigneur, c'est lui-même. Pardonnez à l'indiscrétion de mes emportemens.

PLUTON.

Il me sera plus aisé de vous les pardonner, que d'accoutumer mon cœur à les voir.

LUCINDE.

Seigneur, que dites-vous ?

PLUTON.

Ne craignez rien. Je vous aime, je vous perds à regret ; à regret, je vous vois entre les bras d'un rival ; mais je vous crois trop faits l'un pour l'autre pour souffrir que ma passion traverse votre bonheur. Vivez heureux ; dès à présent donnez-vous la main. Et pour rendre votre felicité plus parfaite, retournez au monde. Allez, je vous rends à la lumiere, & veux qu'un doux mariage vous unisse, & couronne à jamais votre constance & votre fidelité.

AGENOR.

Qui l'eut pu penser ?

LUCINDE.

Qui l'eut cru, seigneur, que...?

PLUTON.

Ne me dites rien. Par la grandeur du plaisir que je vous fais, je juge de celle de votre reconnoissance. Au lieu de consumer le tems en des paroles, en attendant que tout se dispose pour votre heureux départ, je veux rendre votre joye publique par une fête galante qui réponde à ma magnificence. Qu'on me cherche Mome & Orphée : l'un nous réjouira par ses plaisanteries, & l'autre nous charmera par la douceur de ses chants. Fort bien, les voici fort à propos. Vite, que ce lieu se change en l'endroit le plus magnifique de mon palais. Mais que bruit entends-je, & que veut Radamante ?

SCENE XI.

RADAMANTE, MOME, ORPHE'E, & les acteurs de la scene précédente.

RADAMANTE.

JE vous l'avois bien dit, seigneur, que cette journée auroit une fin tragique & malheureuse.

PLUTON.

Comment ? Que viens-tu me dire ?

RADAMANTE.

Que la guerre s'allume de plus en plus dans votre empire. Tous vos sujets sont aux mains, & sur-tout au quartier des gens mariés. Il ne resteroit pas à l'heure que je vous parle une seule ombre, s'il étoit en leur puissance de se donner la mort.

PLUTON.

Fais-nous venir ceux-là, Radamante; je veux que leurs disputes nous servent de divertissement. Les differends des époux ne sont pas des moins comiques. Mome avec son esprit enjoué les interrogera, & Orphée par la douceur de sa voix tâchera d'adoucir leurs esprits irrités. Vas, cours vîte, & les fais venir. *On entend un grand bruit, & quantité d'ombres entrent deux à deux.*

SCENE DERNIERE.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, AGENOR, LUCINDE. Plusieurs ombres.

MOME.

QUe l'homme est inconstant!
Tel aujourd'hui par un doux hymenée,
Avec Iris unit sa destinée,
Qui le lendemain s'en repent.
Pour pénétrer d'où vient cette disgrâce,
Et nous mettre en état de n'en pouvoir douter,
Questionnons les chacun selon leur classe.
ça, voyons par qui débuter;
Est-ce par vous, brune au teint blême?
Qu'est-ce: d'où vient cette pâle couleur:
Votre mari d'un long carême
Vous auroit-il fait sentir la rigueur:
Chez l'épouse d'autrui, va-t-il chercher fortune;
D'une autre, quel besoin d'aller faire l'emploi?
Est-on sans besogne chez soi,
Quand on est l'époux d'une brune?
Cependant il est des maris,
Comme de certains beaux esprits,
Qui de livres chez eux gardent plus d'un volume,
Sans se trouver tentés d'en lire un seul feuillet.
A ce qu'on a, l'on s'accoutume.
Mettez les dans un cabinet,
Qui d'un voisin, ou d'un compere
Fasse la demeure ordinaire:
Leur tombe-t-il un livre sous la main;
Fut-il d'un auteur misérable,
L'infortuné bouquin,
Ils en lisent jusqu'à la table.

Cette comparaison peut servir au besoin.
La femme, à le bien prendre, est ce livre ordinaire,
Que les maris ne lisent point,
Ou du moins qu'ils ne lisent guére.

NISON.

Ah, juste ciel, qu'il s'en faut bien,
Que tous mes noirs chagrins soient de cette nature !
C'est ce qui met mon cœur à la torture.
Mon époux n'a pour moi que trop d'empressement.
Tout ce qu'il fait sent moins le mari que l'amant.
Il est joli, plein de tendresse,
Amoureux, sans être jaloux:
Je l'aimerois, je le confesse,
Si d'une autre il étoit l'époux.

MOME.

Vit-on jamais pareil caprice !
Qu'est-ce à dire: Votre mari
Comme un livre étranger vous lit,
Et vous lui faite l'injustice
De ne faire que l'estimer ?

NISON.

Est-ce ma faute à moi, si je ne puis l'aimer ?
Un époux, fût-il fait comme les graces même,
Son mérite fût-il extrême;
Il ne valut jamais le moindre favori.
Fût-il tourné d'un air à donner du martyre,
Ce n'est toujours, quoiqu'on en puisse dire,
A le bien prendre qu'un mari.

MOME.

Fort bien. Ce qu'elle dit ne sont pas fariboles,
Maintes femmes diront qu'elle a bonne raison.
Chante Orphée Il fait des paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce ton.

ORPHE'E *chante sur l'air des* TREMBLEURS.

Qu'un homme entre en mariage,
Qu'il prenne une fille sage,
Qui passe en son voisinage
Pour exemple de vertu:
Fût il ruse comme un braque,

Et sage comme un Pibraque,
Un jeune fou survient : craque.
Voilà le sage cocu.

MOME.

A d'autres. Approchez bon homme.
Vous faite honte à nos adolescens.
Pour être du vieux temps,
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons à nos moutons,
Et laissons-là la parenthese,
Dites-nous, ne vous en déplaise,
Pour plus d'une raison ;
Etes-vous oncle, ou bien en ligne maternelle
Autiez-vous le germain
Sur cette gentille pucelle,
A qui vous presentez la main ?

GERONTE.

Qui, cette bonne lame,
Dont les yeux paroissent si doux ?
Depuis deux ans elle est ma femme.
Vous jugez bien par là que je suis son époux.

MOME.

Toi son époux ? Pour un sexagenaire
Prendre femme de quatorze ans,
C'est à mon sens,
Un coup bien témeraire.
Quand je vois cette air vif, cette blancheur de teint :
Que je te vois ridé, tout franc, pour toi je tremble.
Vas, bon-homme, crois-moi ; ton visage & le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME.

N'aurois-tu point le même sort
De certain fameux personnage,
Fameux par son ancienneté s'entend,
Car l'histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.
Cet homme à peu près de ton âge,
Etoit entêté de chevaux.

Il en avoit tout des plus beaux,
Bien sellés, bien bridés, ce n'étoit que doruré.
Ses voisins les montoient, & n'en rioient pas peu,
Quand du bon homme la monture
Etoit un siége auprès du feu.

GERONTE.

Il est vrai, j'y consens. Je suis plus âgé qu'elle;
Mais je l'ai bien payé par mes ducats.

MOME.

Ecoutez-le. Cette chanson nouvelle
Semble être faite pour ce cas.

ORPHE'E *chante.*

Quand un vieillard sans cervelle,
Epris de jeune femelle,
Veut partager avec elle
Ses louis à doubles carats:
Il arrive que la belle,
Au jeune prête l'oreille,
Et chez l'Ami & Forelle,
Mange avec lui ses ducats.

MOME *à un autre.*

C'est à vous à glisser. Vous êtes le plus proche.
Qu'est-ce: de quoi vous plaignez-vous;
Là dites, quel reproche
Avez-vous à lui faire en qualité d'époux?

ORANTE.

Je ne me plains que de moi-même.
Pour éviter le triste sort
Des maris malheureux, j'ai pris un soin extrême,
Et je n'ai fait qu'un inutile effort.
Croyant trouver dans l'innocence
Le repos, l'amour, la douceur,
Je prends femme dès son enfance
Dans une famille d'honneur,
Où par douzaine on compte les lucreces.
J'éleve avecque soin ce petit jetton,
Et lui cache d'amour les trompeuses caresses;
Pour ne la pas gâter par ma leçon!
Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre,

Un jour elle me vint chercher,
Et dans un moment ſut m'apprendre
Ce que pendant dix ans j'avois sû lui cacher.
Après avoir un ſi long-temps sû feindre,
Jugez ſi de mon ſort, j'ai ſujet de me plaindre.

MOME.

Pour des maris trompés éviter le deſtin,
Par une humeur prévoyante,
Choiſir femme innocente,
Ce n'eſt pas l'action de l'homme le plus fin.
L'amour eſt un don de nature,
Où la ſcience a peu de part.
Les animaux ſeuls & ſans art,
Ne vont-ils pas chercher leur nourriture.
De l'inſtinct de ta femme au lieu d'être ſurpris,
Je ſoutiens que pour ſatisfaire
A l'amoureux myſtere,
Il faut plus de corps que d'eſprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur ſi cruel:
Si de la ſotte on craint l'eſprit trop hebété.
La ſavante nous traite-t-elle
Avecque plus d'humanité.

MOME.

Non. Mais la choſe eſt differente.
Cette derniere ſait déguiſer le poiſon.
Sur ce ſujet il faut qu'Orphée chante
Un petit couplet de chanſon.

ORPHE'E *chante.*

L'ignorante ridicule,
Plus naive que la mulle,
Vous fait prendre la pillule,
Sans en déguiſer le goût.
La ſavante diſſimule,
Guerit du moindre ſcrupule,
Et fait que de la ſcrule
On ne reſſent pas le coup.

MOME *à un autre.*

Comme dans cette ſerge elle eſt anéantie!

A vous la belle, au linge uni.
Quelle simplicité, quel air de modestie !
De combien de vertu ce cœur paroît fourni !
A voir son austere sagesse,
Malgré cette grande jeunesse,
On la prendroit pour femme du vieux temps.
Que les époux vivoient contens !
Toute femme étoit sage.
Ce nom de favori
N'étoit point encore en usage :
Chaque femme aimoit son mari,
Aimant mieux qu'on la crût vertueuse que belle.
C'est ainsi qu'on vivoit dans le siécle passé :
Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele ;
Le moule en est cassé.
A Organ. Toi qui par un doux hymenée,
Jouis à plaine main d'un si rare tresor,
Tout franc, c'est bien à tort
Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Oui, content : Nuit & jour entendre quereller.

BELONDE.

Par la jernie, je croi que je t'entens parler.
Dis-moi, nigaud, qui mene poule pondre,
Parles. Trouves-tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu ?
Suis-je une coureuse, une infame :
Tous nos enfans ne sont-ils pas de toi ?
Je connois, & plus d'une femme,
Qui n'en diroit pas tant que moi.
Je suis d'une maison qui craint peu qu'on caquette.
L'on n'en a jamais vu sortir qu'une coquette :
Encore le fut-elle à son dam ;
Car on lui fit tout net habiter le couvent :
Puis comme une mal-avisée,
Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

MOME.

La tonsure est austere au dernier point.

BELONDE *à Mome.*

Vous pouvez bien juger....

MOME.

Ah ! ne m'approchez point,
Je retranche le tout de mon panegyrique.
Je ne suis point admirateur
D'une vertu diabolique.
La malepeste ; quelle fureur !
Celui-là n'étoit point un sot, né sans étude,
Qui voulant définir la prude,
A fait voir par bonne raison,
Que quelque bon vent qui la pousse,
Une prude dans sa maison
Etoit un diable en taille-douce.

BELONDE.

Les hommes en tout tems pour les hommes seront.

MOME.

Toujours en bouche quelques gammes?

BELONDE.

Si l'on faisoit des juges femmes,
Quelquefois aurions-nous d'assés bonnes raisons.

ORGAN *à Mome.*

Voyez comme à crier on la voit toujours prête.

MOME.

Aussi pourquoi la prenois-tu.

ORGAN.

C'est la crainte d'être cocu,
Qui m'a fait faire une si belle emplette.

MOME.

Bon, voilà de nos entêtés.
Ecoutez bien cette maxime.
Pour être en rime,
Elle n'en est pas moins pleine de verités.

ORPHE'E *chante.*

Quand d'une prude cruelle
Tu fais ta moitié fidelle,
Comptes-tu que ta cervelle
Resiste à ses airs grondans ?
D'un autre tu crains la crête.
Mais qu'importe pour la bête,
Quand le mal est à la tête,
Qu'il soit dessus ou dedans.

MELINDE *à Gerante.*

Mon chet petit mari, que ma joye est extrême,
Quand je te possede un moment!

MOME.

Oh, voici bien un autre compliment.

MELINDE *à Gerante.*

Tu ne me répons rien, tu me parois tout blême:
Es-tu malade ? Ah ciel, conservez mon époux!

GERANTE *à Melinde.*

Laissez-moi là, retirez-vous.

MOME *à Gerante.*

Voilà répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

GERANTE *à Mome.*

Si vous connoissiez sa finesse,
Vous avoueriez bien-tôt que j'ai raison.
Cette coquette fieffée
Ne m'appelle jamais son cœur, ni son amour,
Qu'elle n'ait en pensée

De me jouer un mauvais tour.

MELINDE.

Comme il traite ma flamme;
Il m'accuse, l'ingrat, d'être fourbe & sans foi:
Cependant est-il une femme
Aussi raisonnable que moi?
A le bien contenter je fais ma seule étude.
Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,
De m'accuser d'avoir une habitude,
Je change d'amis tous les mois.
Au reste, bonne ménagere:
Je ne vous le dis qu'à regret,
Pour épargner son ordinaire
Je ne mange qu'au cabaret.
Et comme il est des hypocrites
Qui tâchent de noircir la plus chaste action,
Je prends la nuit pour faire mes visites,
Afin de ménager sa réputation.
Je vous fait voir ici mon ame toute nue,
Vous liriez dans mon cœur tout ce que je vous dis
Vit-on jamais femme à Paris
Vivre avec plus de retenue.

MOME *à Gerante.*

Tout franc vous avez tort: & soit dit entre nous,
Elle a de grands égards pour vous.

GERANTE *à Mome.*

De cette aimable prude
Que ne suis-je l'époux.
Mon sort seroit bien rude
Si je venois m'en plaindre à vous.
La coquette, il est vrai, dans l'amoureux mistere,
Sait le plaisir assaisonner.
Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire
Gâte bien le plaisir qu'elle sait nous donner.

MOME.

Vous avez beau pour la severe
Vanter votre inclination,
Je ne m'oppose point à ce qui peut vous plaire,
Mais quand à moi, je suis pour la chanson.

ORPHE'E *chante.*

La coquette tout aimable,
De careſſes vous accable:
Et quoi qu'un mari traitable
Soit coeffé comme un taureau,
N'importe, c'eſt la méthode,
Tout époux s'en accommode:
Et quand on eſt à la mode,
Qu'importe corne ou chapeau.

GERANTE *à Meme.*

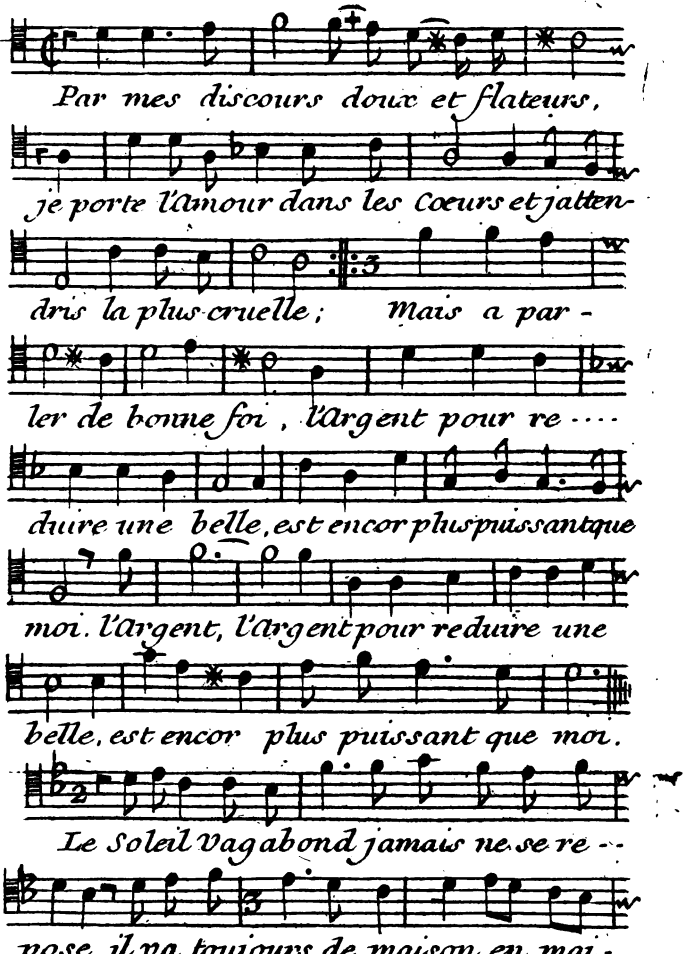
En refuſant de briſer notre chaine,
Trouve donc à nos maux quelque adouciſſement,
Et du lien qui fait notre cruelle peine,
Briſe le nœud du moins pour un moment.

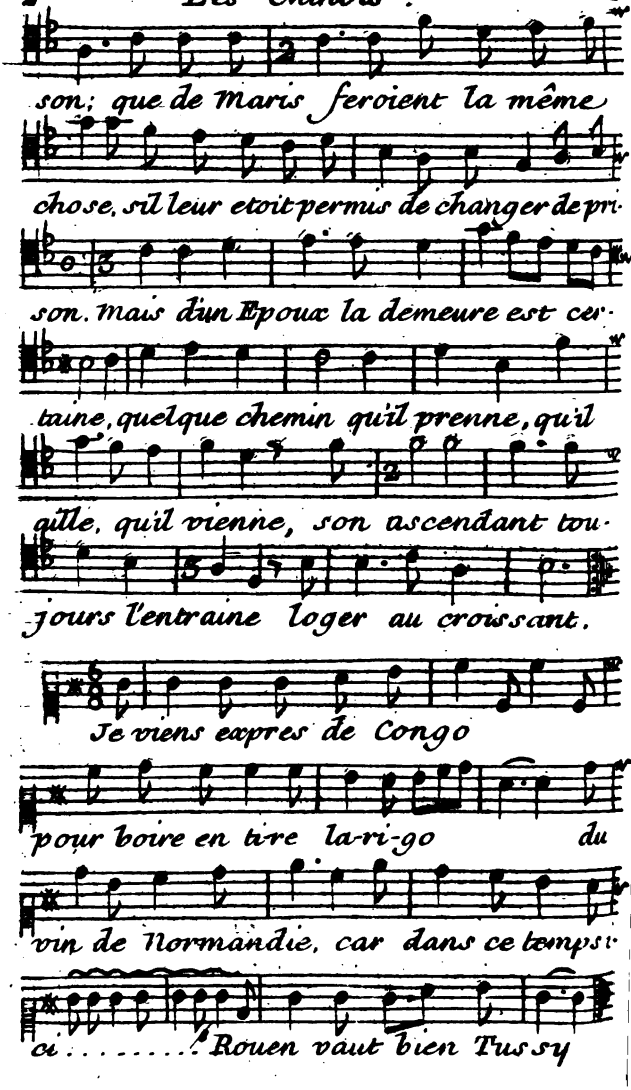
ORPHE'E *chante.*

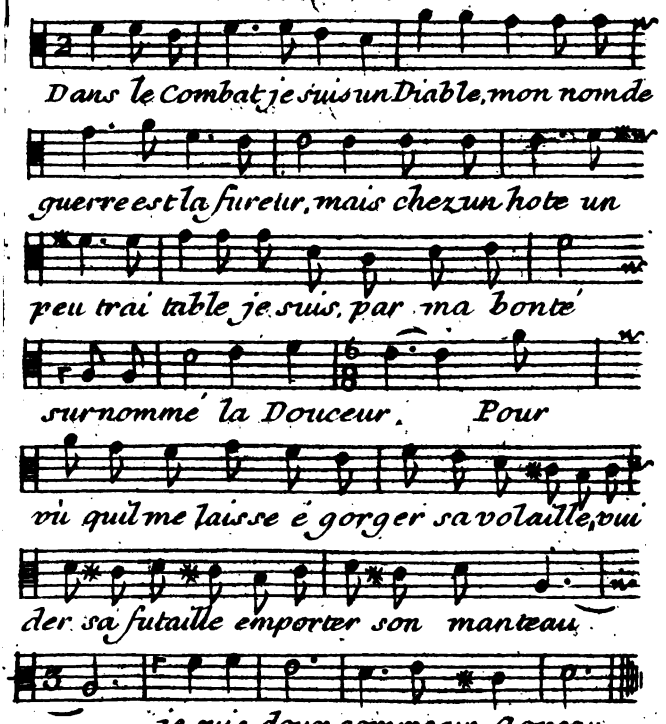
Si dans l'amoureux myſtere
Chacun étoit volontaire,
On s'aimeroit comme freres,
Et ſans ce maudit contrat
Verroit-on tant de miſere.
On a beau dire & beau faire,
C'eſt ce diable de notaire
Qui barbouille tout cela.

Fin du quatriéme Volume.

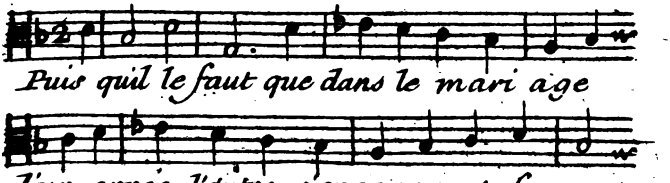
Airs des Chinois.

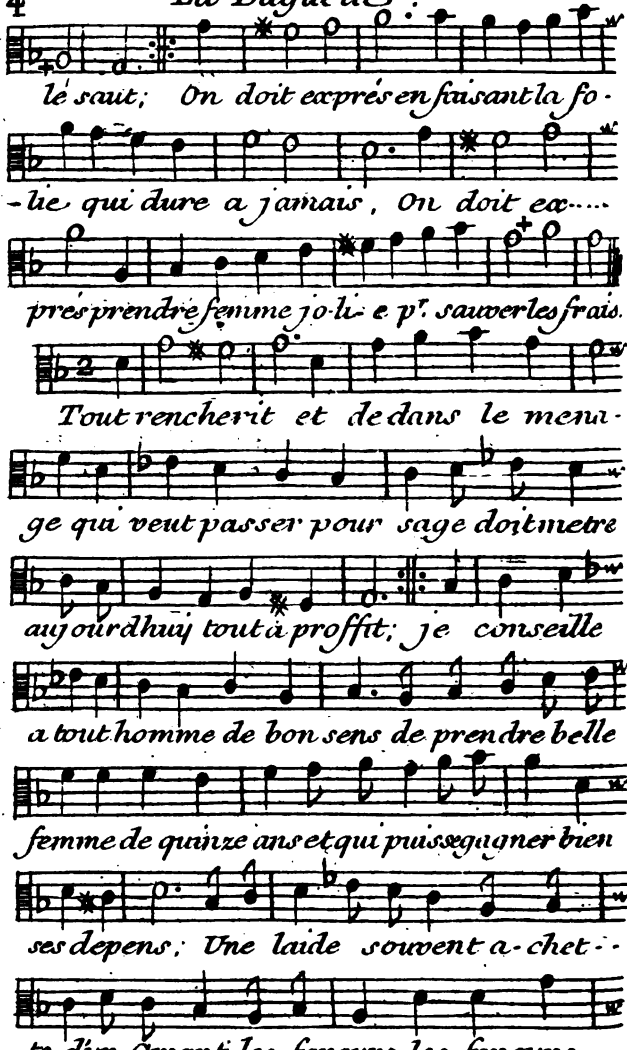


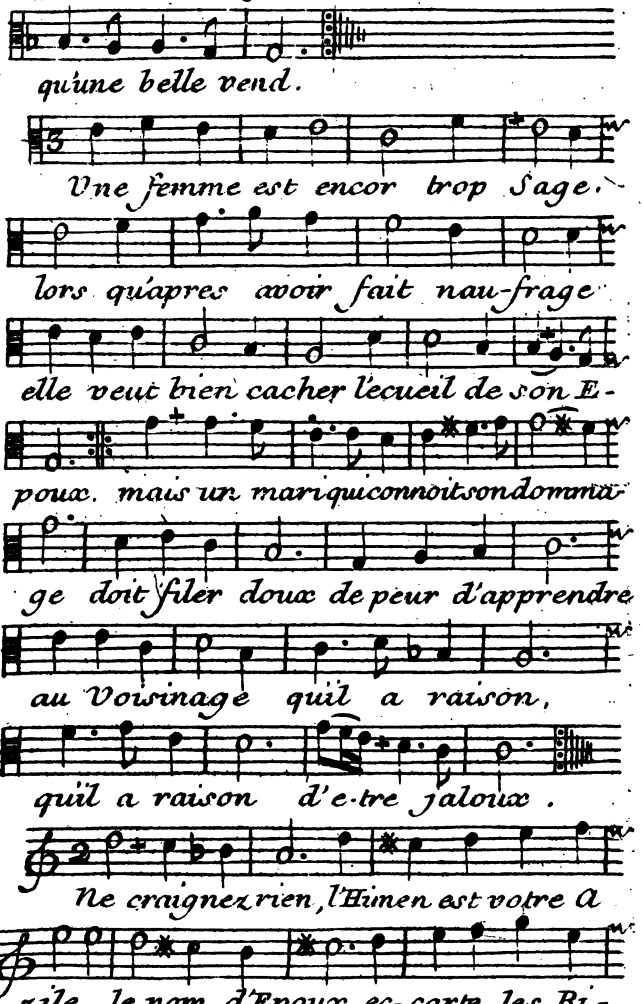

son; que de Maris feroient la même
chose, s'il leur etoit permis de changer de pri-
son. mais d'un Epoux la demeure est cer-
taine, quelque chemin qu'il prenne, qu'il
aille, qu'il vienne, son ascendant tou-
jours l'entraine loger au croissant.
Je viens expres de Congo
pour boire en tire la-ri-go du
vin de Normandie, car dans ce temps ci
ci . . . . . Rouen vaut bien Tussy

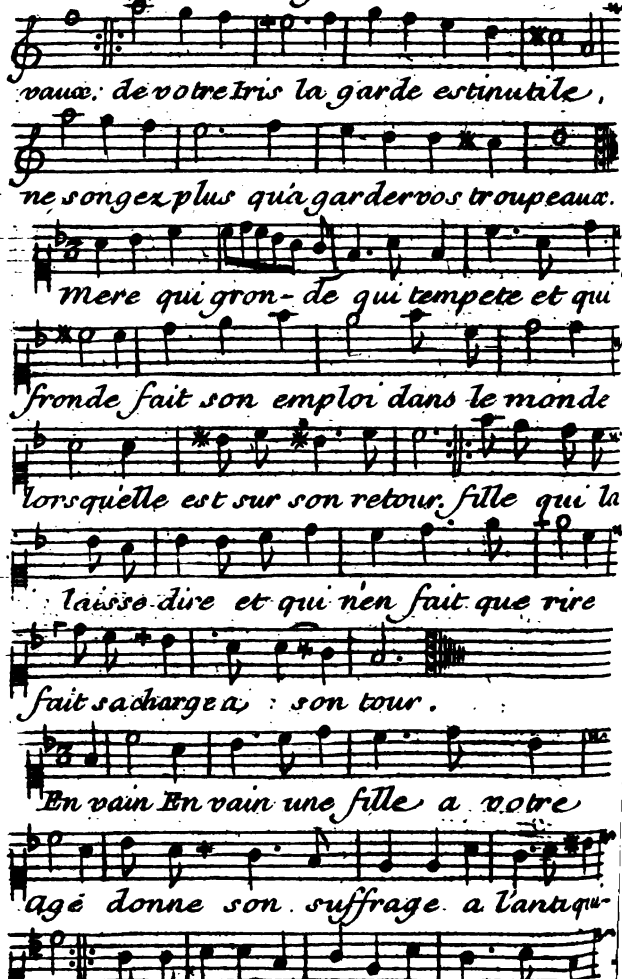

Dans le Combat je suis un Diable, mon nom de
guerre est la fureur, mais chez un hote un
peu trai table je suis, par ma bonté
surnommé la Douceur. Pour
vu qu'il me laisse é gorger sa volaille, vui
der sa futaille emporter son manteau
je suis doux comme un agneau.

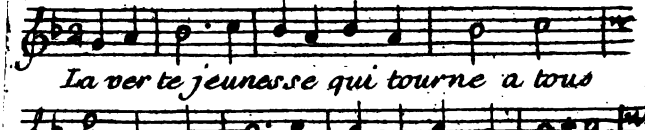
La Baguette.

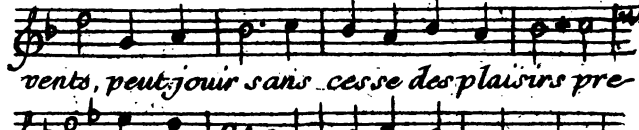

Puis qu'il le faut que dans le mari age
l'un apres l'autre s'engage, et fasse

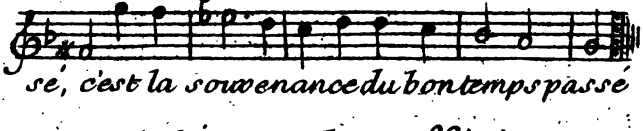

le saut; On doit exprés en faisant la fo-
-lie qui dure a jamais, On doit ex-
prés prendre femme jo-li- e p.r sauver les frais.
Tout rencherit et de dans le menu-
ge qui veut passer pour sage doit metre
aujourdhuy tout à proffit; je conseille
a tout homme de bon sens de prendre belle
femme de quinze ans et qui puisse gagner bien
ses depens; Une laide souvent a-chet-
te d'un Amant les faveurs, les faveurs,


qu'une belle vend.
Une femme est encor trop Sage.
lors qu'apres avoir fait nau-frage
elle veut bien cacher l'ecueil de son E-
poux. mais un mari qui connoit son domma-
ge doit filer doux de peur d'apprendre
au Voisinage qu'il a raison,
qu'il a raison d'e-tre jaloux.
Ne craignez rien, l'Himen est votre A
zile, le nom d'Epoux ec-carte les Ri-

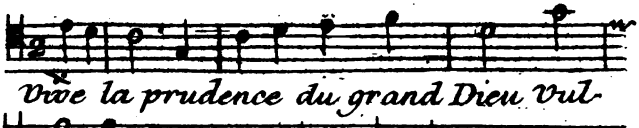

vaux. devotre Iris la garde estinutile,
ne songez plus qúa garder vos troupeaux.
Mere qui gron- de qui tempete et qui
fronde fait son emploi dans le monde
lorsquelle est sur son retour. fille qui la
laisse dire et qui nen fait que rire
fait sa charge a : son tour.
En vain En vain une fille a votre
agé donne son suffrage a lantiqu-
-té, son esprit a beau faire son cœur plus su-

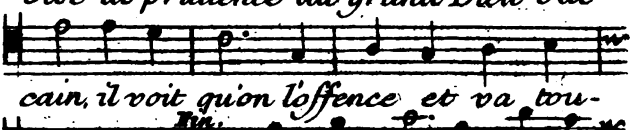


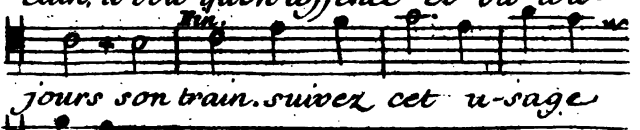


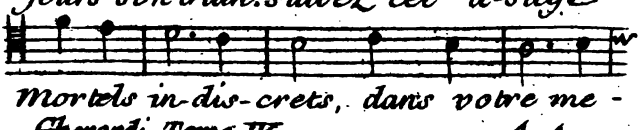


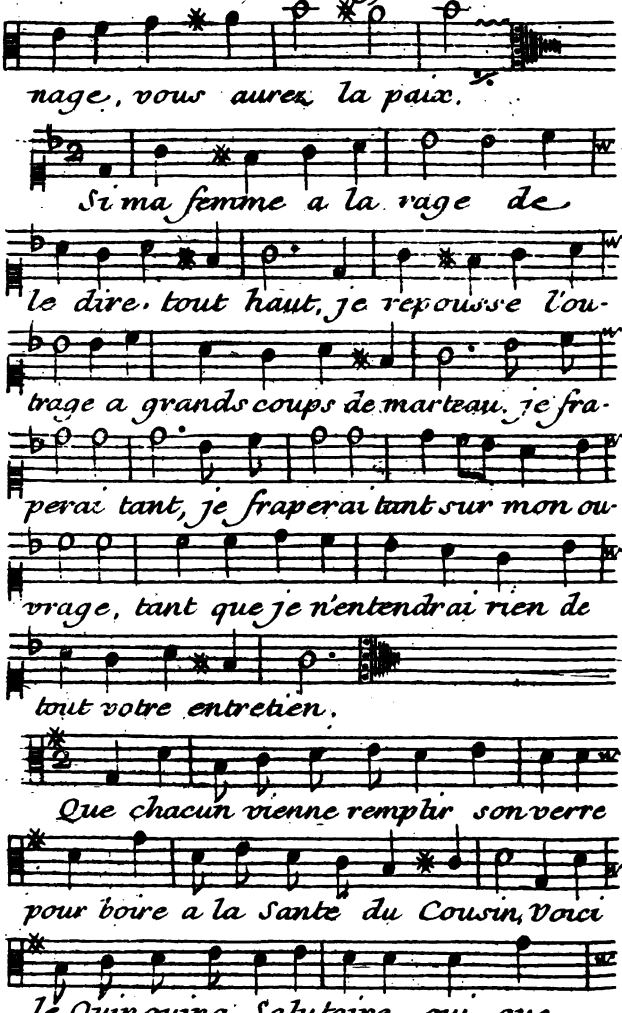
Les Adieux des Officiers.

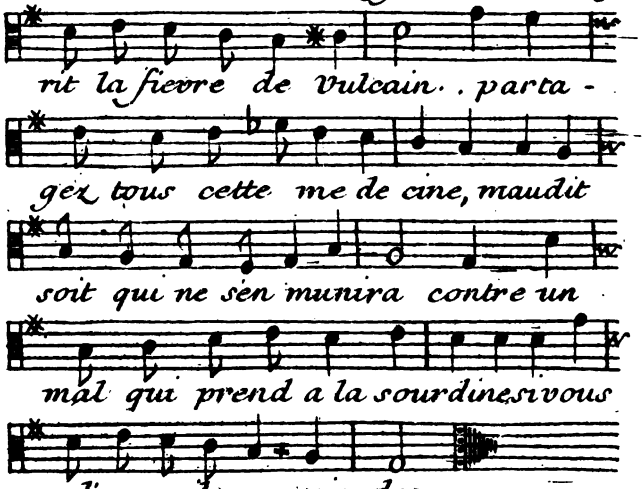




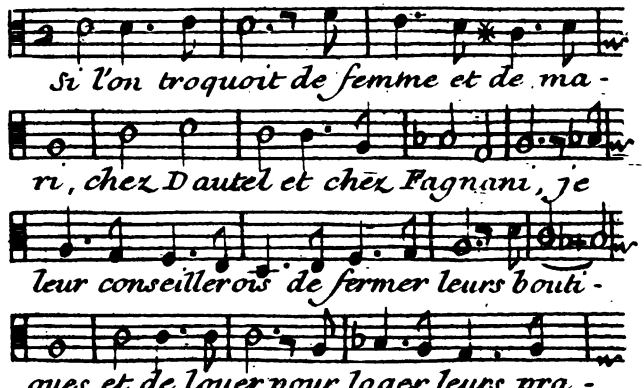


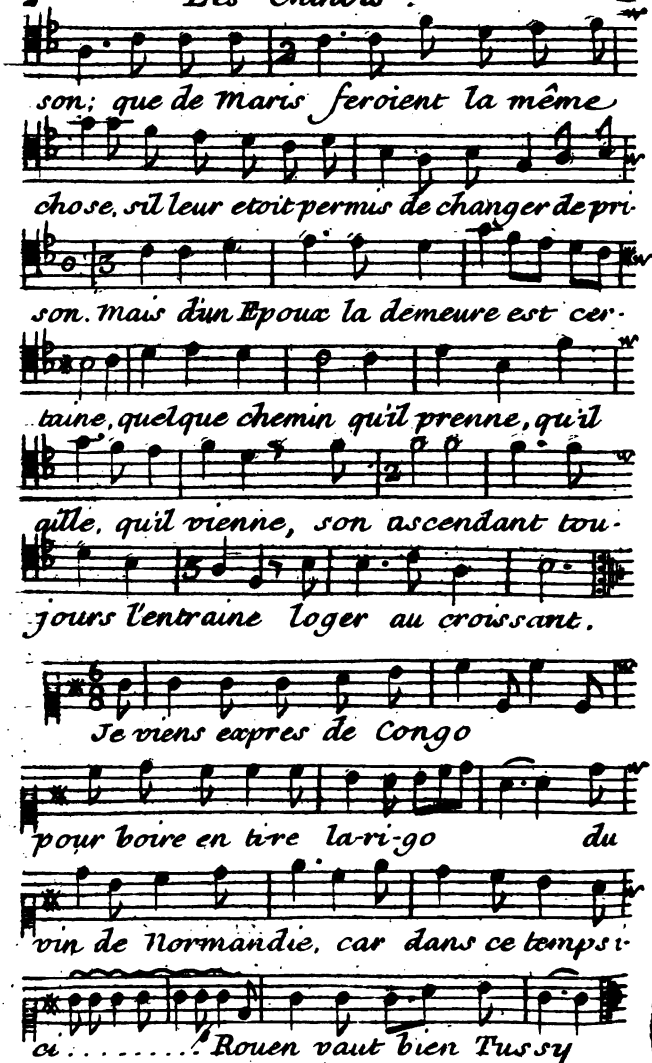


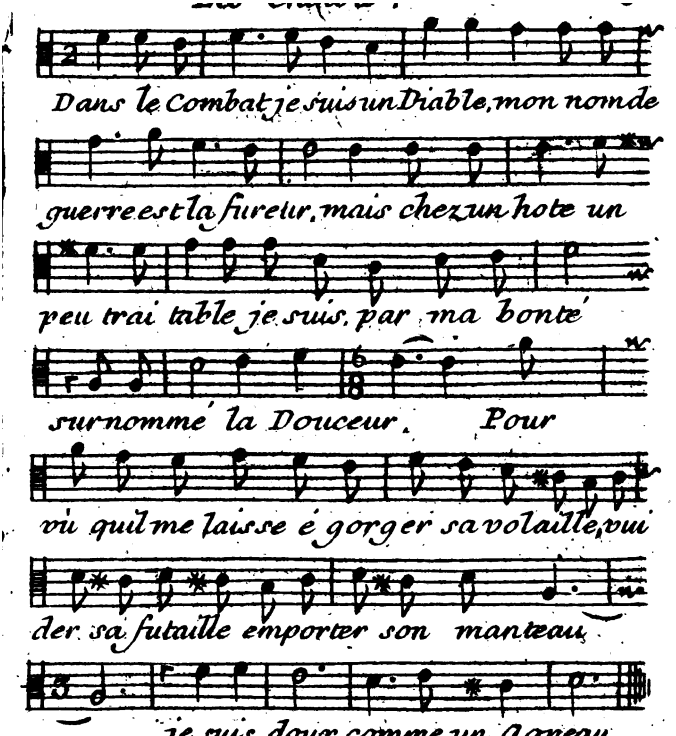

nage, vous aurez la paix.
Si ma femme a la rage de
le dire. tout haut, je repousse l'ou-
trage a grands coups de marteau. je fra-
perai tant, je fraperai tant sur mon ou-
vrage, tant que je n'entendrai rien de
tout votre entretien.
Que chacun vienne remplir son verre
pour boire a la Sante du Cousin, Voici
le Quinquina Salutaire qui gue -



Les Mal Assortis

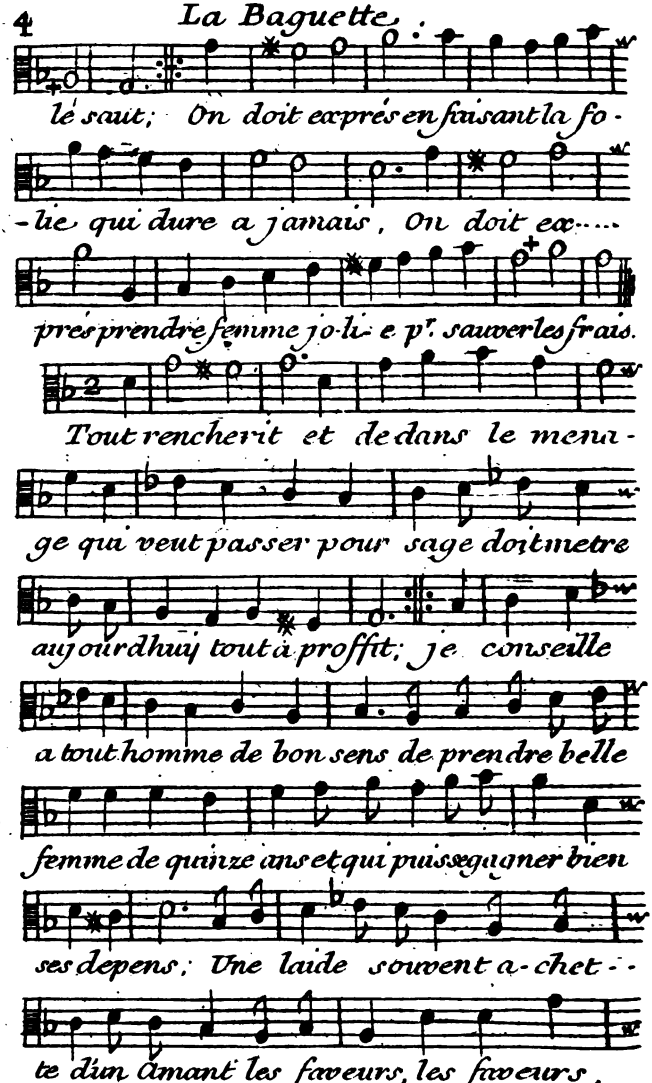


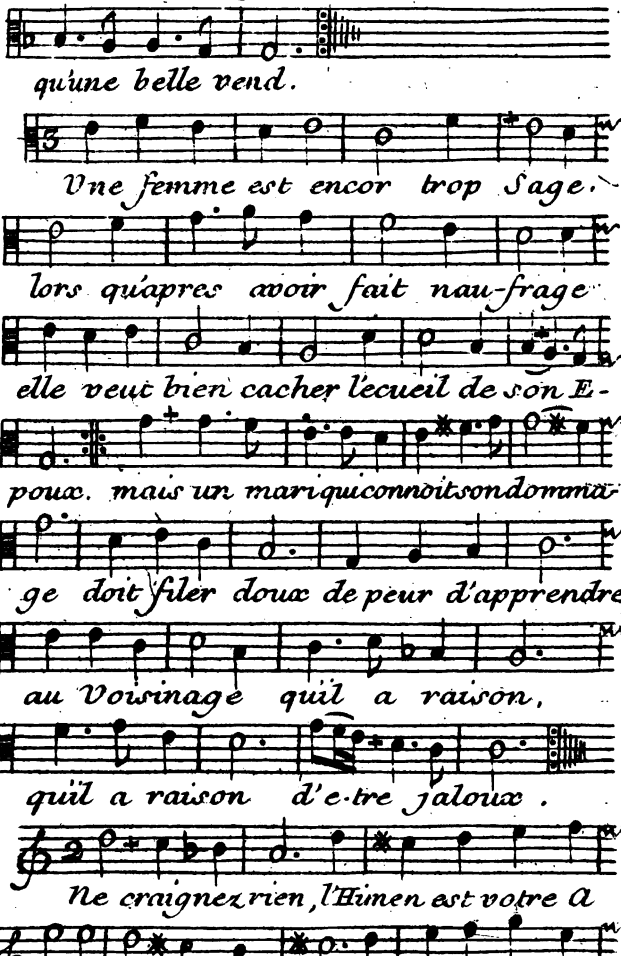

son; que de Maris feroient la même
chose, s'il leur etoit permis de changer de pri-
son. Mais d'un Epoux la demeure est cer-
taine, quelque chemin qu'il prenne, qu'il
aille, qu'il vienne, son ascendant tou-
jours l'entraine loger au croissant.
Je viens exprès de Congo
pour boire en tirelarigo du
vin de Normandie, car dans ce temps i-
ci ..... Rouen vaut bien Tussy

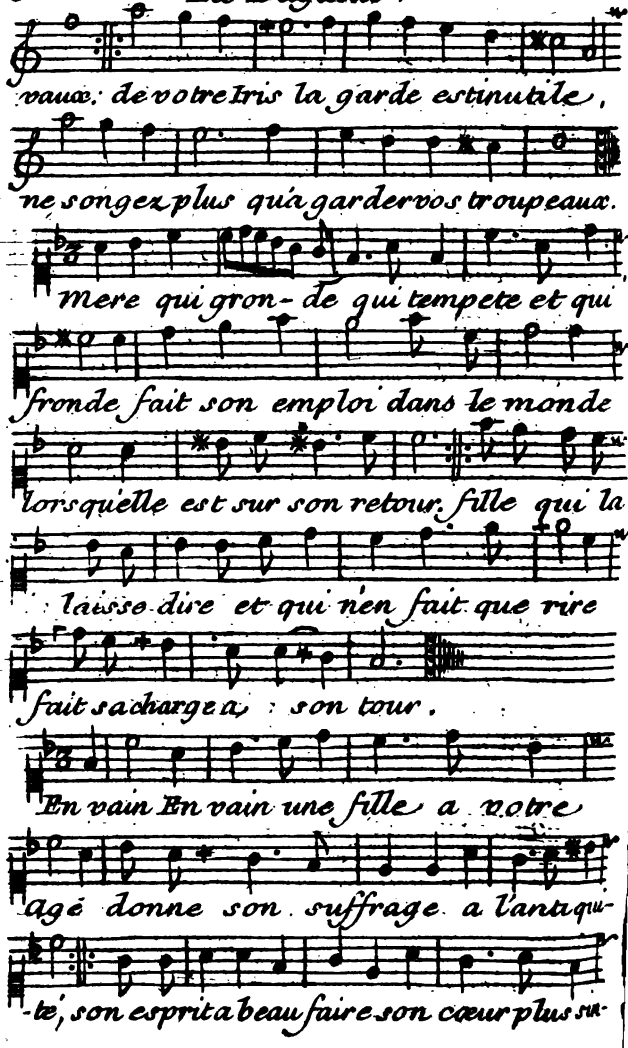

Dans le Combat je suis un Diable, mon nom de
guerre est la fureur, mais chez un hote un
peu trai table je suis, par ma bonté
surnommé la Douceur. Pour
vu qu'il me laisse é gorger sa volaille, vui
der sa futaille emporter son manteau
je suis doux comme un Agneau.

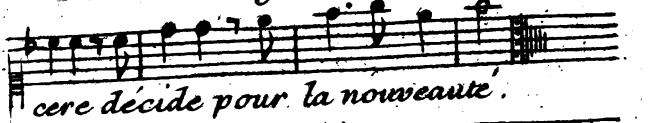
La Baguette.

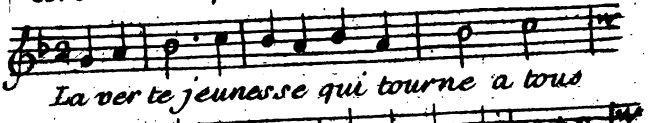
Puis qu'il le faut que dans le mari age
l'un apres l'autre s'engage, et fasse

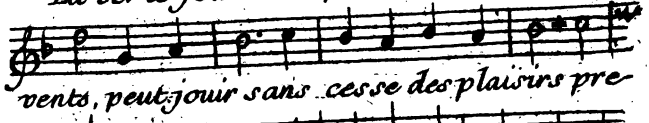

lé saut; On doit exprés en faisant la fo-
-lie qui dure a jamais, On doit ex....
près prendre femme jo-li- e pr. sauver les frais.
Tout rencherit et dedans le menu-
ge qui veut passer pour sage doit mettre
aujourdhuj tout à proffit; je conseille
a tout homme de bon sens de prendre belle
femme de quinze ans et qui puisse quaner bien
ses depens; Une laide souvent a-chet--
te dun amant les faveurs, les faveurs,

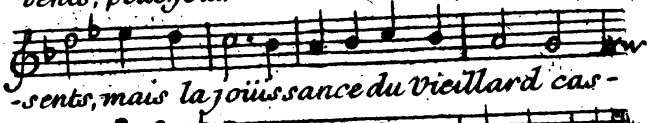

qu'une belle vend.
Vne femme est encor trop Sage.
lors qu'apres avoir fait nau-frage
elle veut bien cacher l'ecueil de son E-
poux. mais un mari qui connoit son domma-
ge doit filer doux de peur d'apprendre
au Voisinage qu'il a raison,
qu'il a raison d'e-tre jaloux.
Ne craignez rien, l'Himen est votre A
zile, le nom d'Epoux ec-carte les Ri-

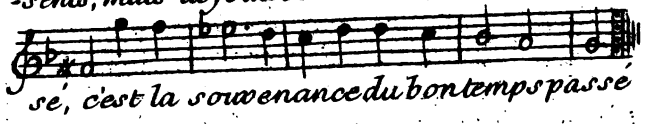

vaux. de votre Iris la garde est inutile,
ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.
Mere qui gron- de qui tempete et qui
fronde fait son emploi dans le monde
lorsqu'elle est sur son retour fille qui la
laisse dire et qui n'en fait que rire
fait sa charge à son tour.
En vain En vain une fille a votre
âgé donne son suffrage a l'antiqu-
-té, son esprit a beau faire son cœur plus su-



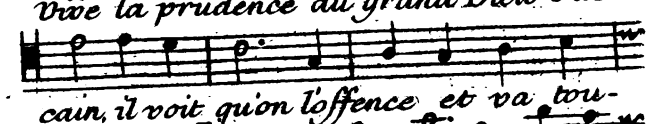


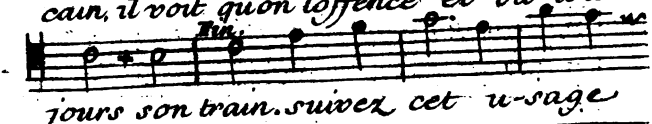


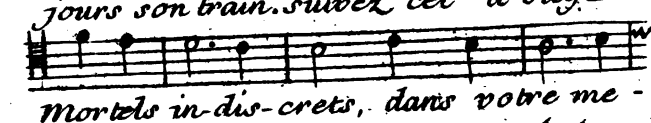


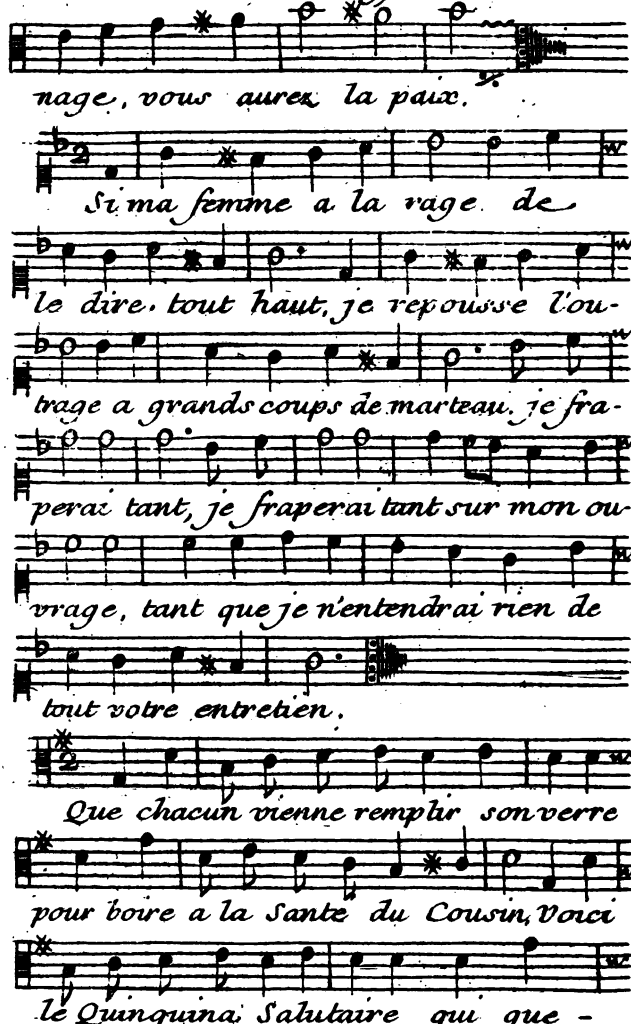


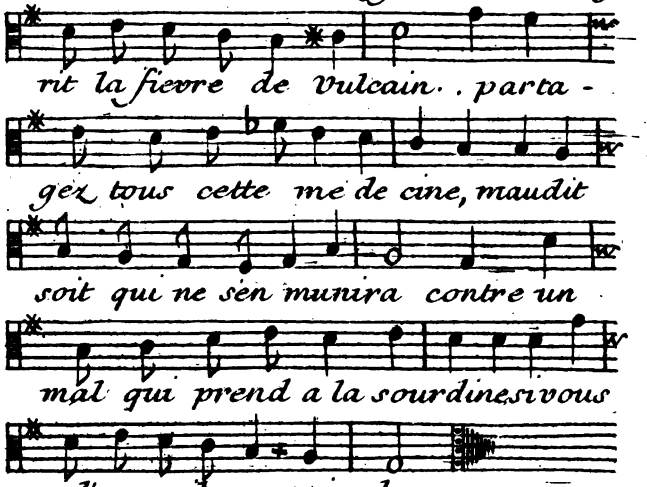
Les Adieux des Officiers.



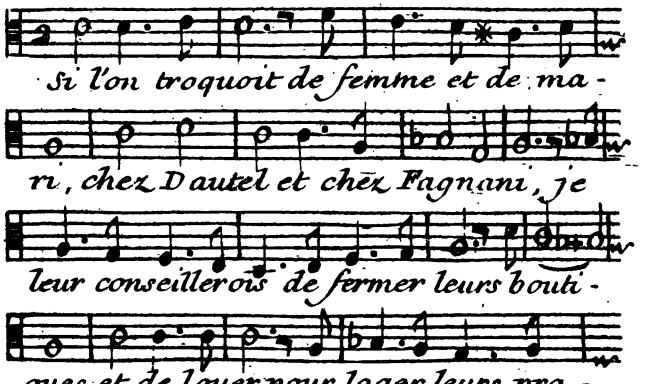




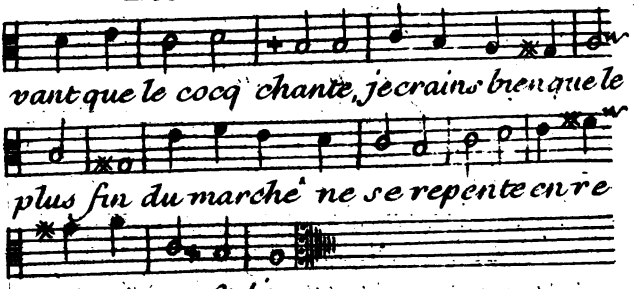

nage, vous aurez la paix.
Si ma femme a la rage de
le dire tout haut, je repousse l'ou-
trage a grands coups de marteau, je fra-
perai tant, je fraperai tant sur mon ou-
vrage, tant que je n'entendrai rien de
tout votre entretien.
Que chacun vienne remplir son verre
pour boire a la Sante du Cousin, Voici
le Quinquina Salutaire qui gue -



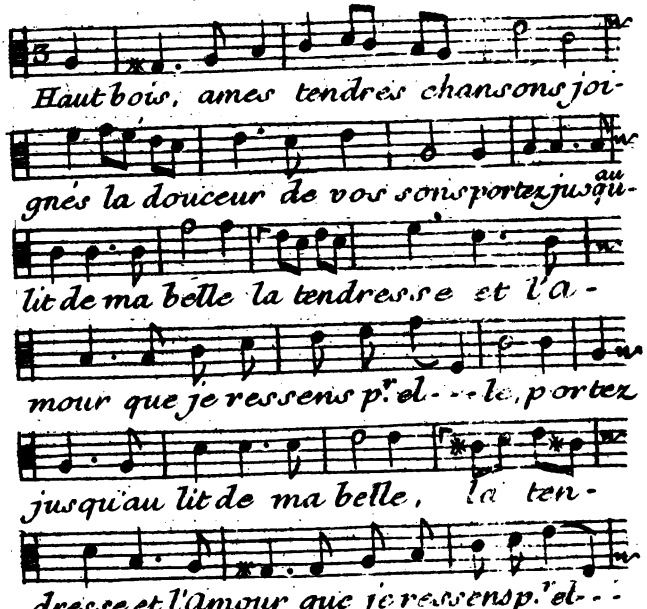
Les Mal Assortis

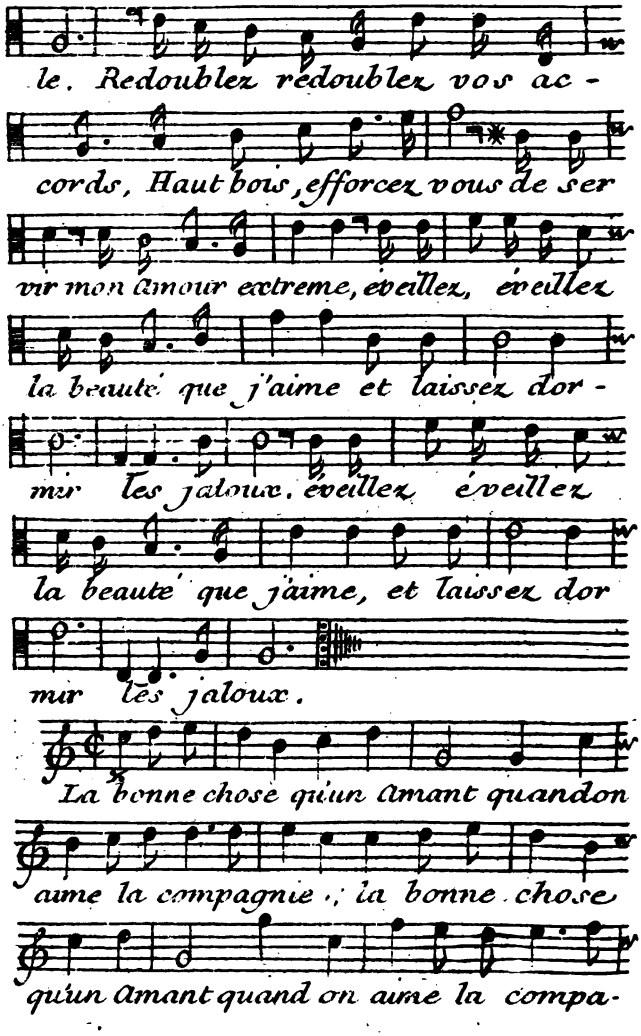


tiques toute la plaine Saint Denis.
O l'heureux menage d'une Coquette et
d'un Cabaretier qui sçavent leur metier.
puils vont mettre tous deux de talents en u-sa-
ge, l'un par son tripotage sçait rajeu-
nir le vin, et l'autre avec le blanc et le Car-
min rajeunit, rajeunit le Vi sa ge.
Tu dis qu'en troquant de femme, tu trom-
pes ton Compagnon, Toi tu le penses dans
l'ame: Vous avez tous deux raison, mais a-

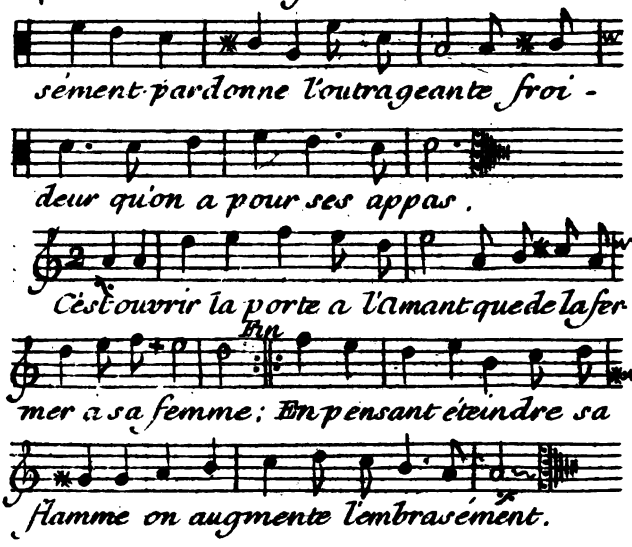


Les Originaux.

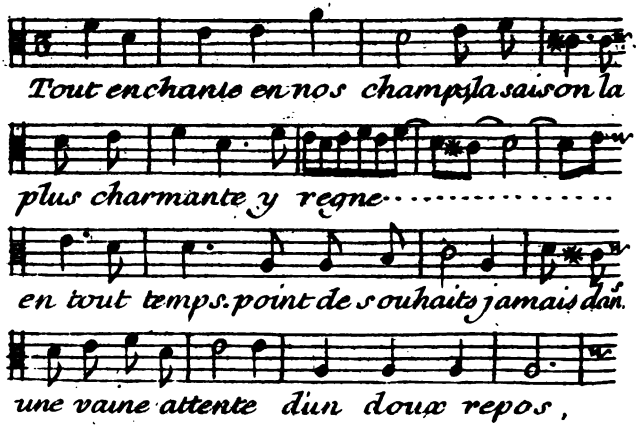


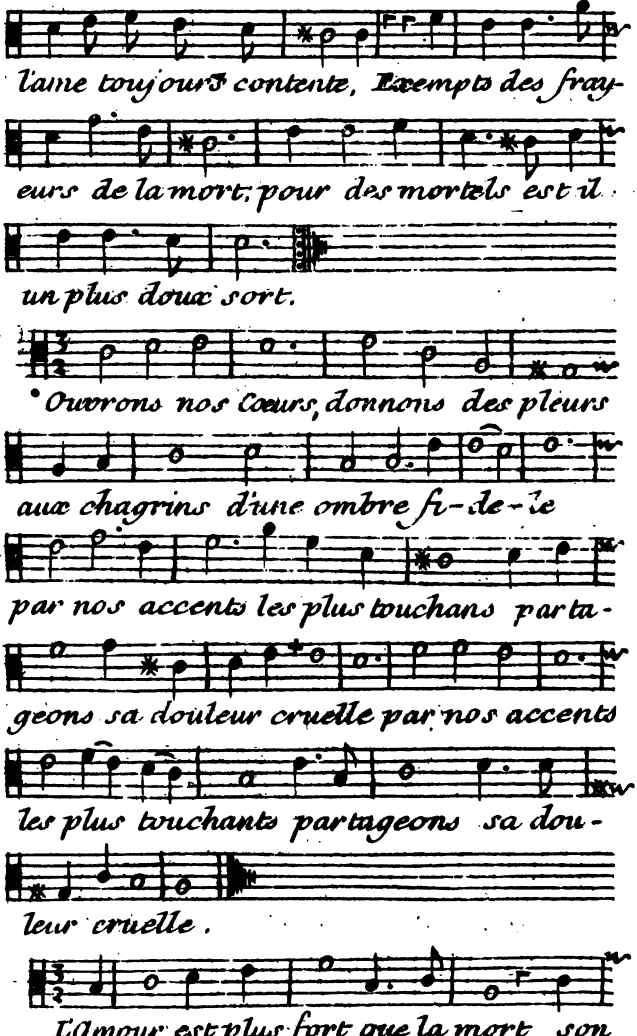

le. Redoublez redoublez vos ac -
cords, Haut bois, efforcez vous de ser
vir mon Amour extreme, eveillez, eveillez
la beauté que j'aime et laissez dor -
mir les jaloux. eveillez eveillez
la beauté que j'aime, et laissez dor
mir les jaloux.
La bonne chose qu'un Amant quandon
aime la compagnie, la bonne chose
qu'un Amant quand on aime la compa-

Fin
guie: heureuse celle qu'on marie
le plaisir lui vient en dormant heureuse
celle qu'on marie, le plaisir lui vient
en dormant.
Je suis gelé par les frimats, je gre-
lotte de froid, je trem . . . . . ble,
je fris sonne; jeune Epouxne m'imitez
pas, Une beauté mal ai-sément par-
donne loutrageante froideur qu'on a
pour ses appas. Une beauté mal ai-



Les Champs Elisées.




l'ame toujours contente, Exempts des fray-
eurs de la mort; pour des mortels est il
un plus doux sort.
Ouvrons nos Cœurs, donnons des pleurs
aux chagrins d'une ombre fi-de-le
par nos accents les plus touchans parta-
geons sa douleur cruelle par nos accents
les plus touchants partageons sa dou-
leur cruelle.
L'Amour est plus fort que la mort son

FIN de la Musique du Tome IV.